

**[Fidelma 10] De
la cigue pour les
vêpres**

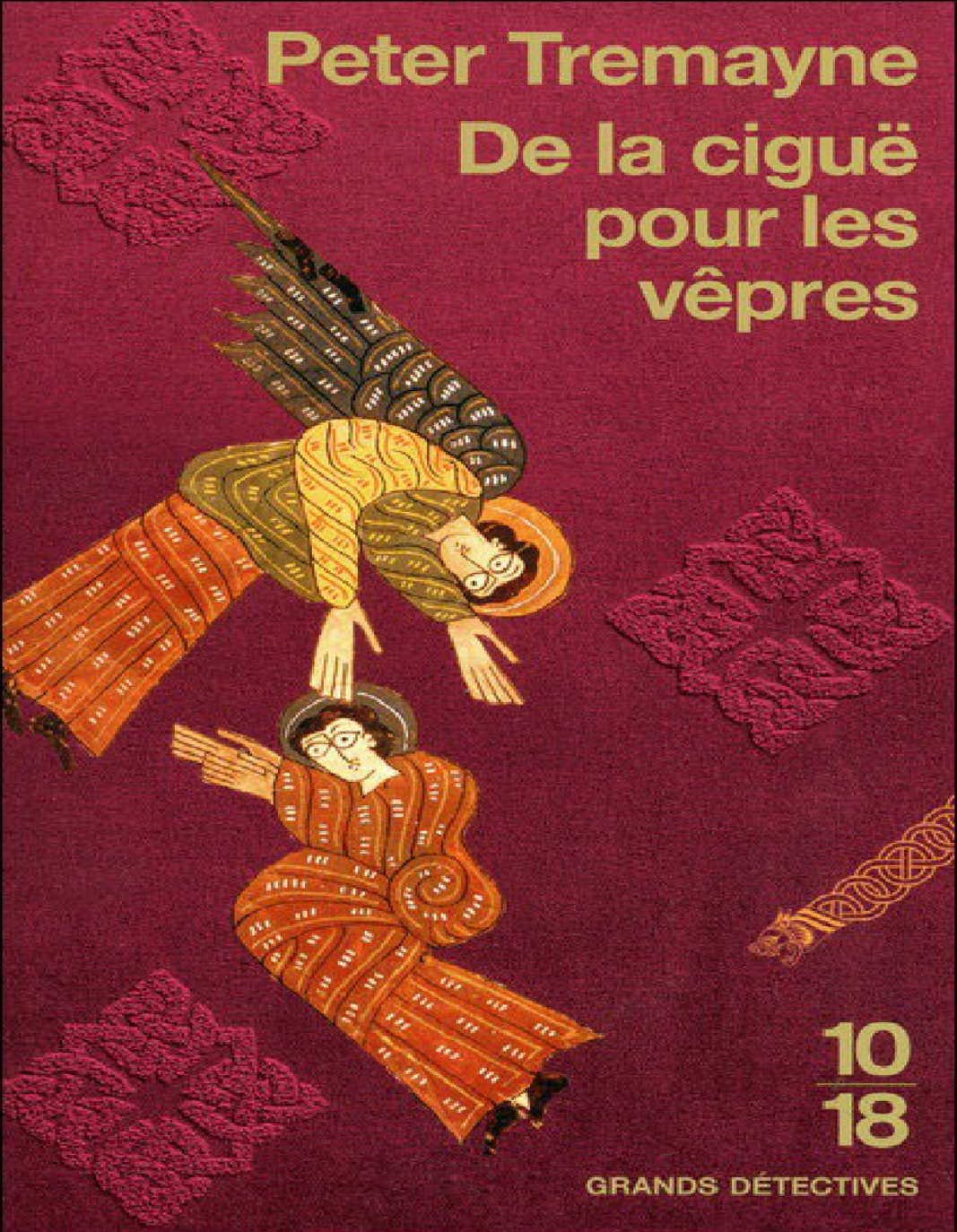
Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Peter Tremayne

De la ciguë
pour les
vêpres



10
18

GRANDS DÉTECTIVES

PETER TREMAYNE

DE LA CIGUË POUR LES VÊPRES

*Traduit de l'anglais
par Hélène PROUTEAU*

INÉDIT

10|18

« Grands Détectives »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2009,
pour la traduction française.

ISBN 978226404500

Dépôt légal : juillet 2009

10|18

12, avenue d'Italie – Paris XIII^e

Sommaire

Introduction

De la ciguë pour les vêpres

L'épée du haut roi

Meurtre au repos

Un meurtre miraculeux

Un cantique pour Wulfstan

Une sinistre abbaye

Le calice empoisonné

Halo terni

Un cheval mort de honte

Sous la tente d'Holopherne

Un cri est monté du sépulcre

Invitation à un empoisonnement

Aux trépassés

Le sang sacré

Notre-Dame de la Mort

Introduction

Les énigmes de soeur Fidelma se déroulent au cours du VII^e siècle, essentiellement dans son pays d'origine, l'Irlande.

Soeur Fidelma n'est pas une simple religieuse, appartenant à ce que nous appelons aujourd'hui l'Église celtique, dont les conflits avec Rome sur des questions de théologie et d'organisation sociale sont bien connus. Les divergences portaient également sur les rituels, la date de Pâques, la tonsure, et le célibat encore peu répandu : de nombreuses maisons religieuses étaient mixtes et des couples y élevaient leurs enfants au service de Dieu. Fidelma était également un *dálaigh* ou avocate des cours de justice d'Irlande, qui fonctionnaient selon l'ancien système de la loi des brehons. À cette époque, les femmes étaient les égales des hommes dans de nombreuses professions, elles occupaient les charges de juriste et de juge. On a même découvert dans les annales une femme juge, Brig, qui contredisait en appel un jugement de première instance rendu par un homme, Sencha. Ce jugement concernait les droits des femmes.

Ceux qui ont suivi les aventures de soeur Fidelma dans mes romans ignorent sûrement qu'elle a vu le jour dans des nouvelles. Quatre histoires différentes où figure soeur Fidelma ont paru dans des publications séparées en octobre 1993, et c'est la réponse très positive qu'elles ont rencontrée auprès du public qui m'a poussé à poursuivre avec des romans et d'autres nouvelles.

Ce volume rassemble les quinze nouvelles déjà publiées au moment où j'écris cette introduction.

Pour tout vous avouer, Fidelma aurait très bien pu ne jamais voir le jour. J'avais décidé, en tant que spécialiste du monde celtique, de créer un personnage de juriste irlandaise qui résolvait des crimes selon la loi des brehons d'Irlande, afin de montrer à un large public en quoi consistait cet extraordinaire système juridique, et le rôle prééminent des femmes au cours de cette période. J'avais imaginé la première

histoire en 1993 et appelé mon héroïne soeur Buan. Il s'agit d'un vieux nom irlandais signifiant « endurante ». Dans la mythologie, Buan est le mentor du héros Cúchulainn. Quand je soumis ma nouvelle à mon cher ami Peter Haining, écrivain et anthologiste, il apprécia le récit, mais leva les bras au ciel d'un air consterné quand on aborda la question du nom. Il estimait que celui de Buan présentait peu de charmes et se retenait mal.

Tandis que je réfléchissais, Fidelma surgit dans mon esprit, comme si elle attendait le moment propice pour attirer mon attention. Ce nom, également très ancien, signifie « à la belle chevelure ». À peine Fidelma m'était-elle apparue que tout se mit en place et qu'elle se retrouva aussitôt dotée d'une famille située dans un cadre bien précis ! Les formes féminine et masculine de ce nom étaient courantes dans la dynastie royale des Eóghanacht, qui régnait sur le royaume de Munster depuis sa capitale de Cashel (comté de Tipperary). Je connaissais bien cette région, d'ailleurs, d'après les registres que j'ai consultés, la famille de mon père était établie depuis sept siècles à soixante kilomètres de Cashel. Pour moi, Cashel a toujours été un endroit magique, imprégné de mystère.

Fidelma s'est tout de suite présentée comme la fille du roi Failbe Fland de Cashel, qui mourut entre 637 et 639, quelques mois après la naissance de sa fille. Avant qu'elle ne devienne religieuse et juriste, Fidelma a donc été élevée comme une princesse Eóghanacht.

Les lecteurs attentifs auront sûrement compris que mes romans suivent une chronologie précise. Jusqu'à présent, ils se sont déroulés entre le printemps 664 et l'automne 666. En réalité, 666 a été une année particulièrement mouvementée pour Fidelma puisque entre janvier et octobre elle a vécu quatre aventures différentes.

La chronologie s'applique aussi aux nouvelles. Quand Fidelma prend corps, elle a vingt-sept ans, elle a été formée dans un centre ecclésiastique irlandais, puis au collège séculier du brehon Morann de Tara ; incidemment, ce juge Morann a vraiment existé et ses préceptes ont survécu dans l'ancienne littérature irlandaise. La qualification d'*anruth* de Fidelma la situe un degré au-dessous de la plus haute distinction en droit des collèges ecclésiastiques et séculiers. Alors qu'elle est étudiante, elle vit une liaison malheureuse avec un guerrier qui lui est inférieur sur le plan intellectuel. Elle rejoint alors la communauté de Kildare, fondée par sainte Brigitte. Là, elle commence à acquérir une certaine réputation dans la résolution des énigmes, et ses talents de juriste lui valent d'être de plus en plus demandée.

Certains lecteurs seront peut-être surpris que, dans ces nouvelles, frère Eadulf ne joue aucun rôle. Dans le premier roman, *Absolution par le meurtre* (1994), Fidelma, déjà connue pour ses plaidoiries incisives et ses connaissances étendues en tant qu'expert, est envoyée au synode

de Whitby, en 664, pour conseiller la délégation irlandaise. C'est durant ce concile historique que s'affronteront au cours d'un débat célèbre les représentants des Églises celtique et romaine. Et c'est là que Fidelma rencontrera le jeune moine saxon du nom d'Eadulf. Il a été formé en Irlande, mais porte maintenant la tonsure de Rome. Il sera le « Dr Watson » de Fidelma, et figure dans chaque roman à l'exception des *Cinq Royaumes* (1995).

Dans les histoires suivantes, Fidelma n'est pas assistée par son fidèle Eadulf, un homme plein de bonne volonté, mais qui ne se départ jamais de son esprit critique à l'égard de la jeune femme. Certaines nouvelles, comme « Meurtre au repos » et « Un meurtre miraculeux », se situent avant la rencontre d'Eadulf et Fidelma. D'autres, encore plus anciennes, comptent « Halo terni », « Une sinistre abbaye » et « Notre-Dame de la Mort ».

Dans les premiers récits, Fidelma est désignée par le titre de « Fidelma de Kildare ». Un lecteur m'a écrit pour me demander pourquoi elle avait décidé de quitter sa communauté, car, après les événements des *Cinq Royaumes*, elle se présente comme « Fidelma de Cashel ». Cela est expliqué dans « De la ciguë pour les vêpres ». Fidelma va prendre conseil auprès de son mentor, le bon abbé Laisran, de la très réputée abbaye de Durrow où étudiaient, au VII^e siècle, des jeunes gens, hommes et femmes, de pas moins de dix-huit nations. « Un cantique pour Wulfstan » se déroule à Durrow. Pendant que Fidelma y séjourne, elle reçoit un appel au secours d'une amie d'enfance qui est accusée d'avoir assassiné son mari et son fils. La suite est contée dans « Sous la tente d'Holopherne ». Alors qu'elle se rend à la cour du haut roi à Tara, Fidelma découvre que la peste jaune, qui a ravagé toute l'Europe, a causé la mort des deux hauts rois, Diarmuid et Blathmac. Et le nouveau haut roi, Sechnasach, ne peut prouver son droit au trône en produisant les symboles sacrés. Cette énigme est contée dans « l'épée du haut roi ».

De là, Fidelma se rend à Whitby pour y assister au concile. De Whitby, elle gagne Rome avec un groupe auquel appartient frère Eadulf. À l'automne de cette même année, on découvre dans le palais papal le corps sans vie du nouvel archevêque de Cantorbéry – un événement historique. Fidelma et frère Eadulf joignent leurs forces pour résoudre ce mystère dans *Le Suaire de l'archevêque* (1995). La nouvelle « Le calice empoisonné » se situe également à Rome au cours de la même période, mais, là encore, en l'absence d'Eadulf. Le couple se sépare à Rome, Fidelma rentre en Irlande pendant qu'Eadulf se charge de l'instruction du nouvel archevêque de Cantorbéry, Théodore de Tarse, avant de l'accompagner en Angleterre où il devra assumer ses nouvelles fonctions. Sur le chemin de l'Irlande, Fidelma passe par l'abbaye de Nivelles, une fondation irlandaise dans la forêt de Seneffe,

située dans la Belgique actuelle, où se déroule « Le sang sacré ».

De retour en Irlande en 665, elle gagne Tara, cadre d'« Un cri est monté du sépulcre ». Puis elle rejoint Kildare où elle résout un mystère concernant une course de chevaux dans « Un cheval mort de honte ». Elle se sent mal à l'aise à Kildare et, quand son frère Colgú lui fait parvenir un message lui demandant de le rejoindre pour une affaire urgente, elle part sans regrets.

Nous sommes toujours en 665. Le roi de Cashel Cathal cú Cen Máthair, cousin de Fidelma, est mourant.

Ses dernières volontés valent à Fidelma une aventure harassante dans le monastère irlandais des *Cinq Royaumes*. À la fin de l'histoire, Cathal est mort et Colgú, héritier présomptif et frère de Fidelma, monte sur le trône de Munster. Colgú a réellement été un grand roi de Munster qui a régné de 665 à 678/701.

Dans le roman suivant, *La Ruse du serpent* (1996), Fidelma retrouve Eadulf lors de circonstances sortant de l'ordinaire, dans une abbaye isolée du sud-ouest de l'Irlande. L'énigme se dénoue en janvier 666. À partir de là, Fidelma et Eadulf ne se quittent plus et la capitale de Munster, Cashel, leur sert de base. Ils poursuivent leur collaboration dans *Le Secret de Móen* (1997), *La Mort aux trois visages*, *Le Sang du moine*. De temps à autre, Fidelma continue à opérer seule, comme dans les nouvelles « Invitation à un empoisonnement » et « Aux tépassés ».

Bienvenue, donc, dans une époque désignée à tort comme « l'âge des ténèbres ». C'était « l'âge des lumières » pour l'Irlande, où la loi, l'ordre, la culture largement répandue et les écrits donnaient le jour à l'une des civilisations européennes les plus fascinantes. Ce fut une époque où les missionnaires irlandais, seuls ou en groupes, entreprirent de diffuser leurs connaissances jusqu'à Kiev, en Ukraine, jusqu'en Islande, en Espagne, aux îles Féroé et à Tarente, en Italie, où un moine irlandais du nom de Cathal devint saint Cataldus, patron de la ville. C'était un temps de grandes réalisations artistiques, avec des Évangiles enluminés, un travail du métal stupéfiant, des reliquaires fabuleux, des châsses, des calices et des croix magnifiques, une littérature qui ne le cède à aucune autre, et bien sûr un système juridique remarquable et un ordre social qui sous bien des rapports était aussi avancé que le nôtre dans sa philosophie et ses applications.

Mais, il y a toujours un mais, c'était un âge où fleurissaient les vices et les vertus propres à toutes les civilisations humaines. Les causes qui motivent les crimes sont demeurées inchangées au cours des siècles et, dans l'Irlande du VII^e siècle, un oeil exercé, un esprit analytique et une interprétation avisée des lois étaient toujours les bienvenus, car, comme l'a très bien exprimé Fidelma, « la loi n'est pas toujours la justice ». Donc nous sommes maintenant en mesure de

suivre notre bonne religieuse dans un monde où le cadre peut nous sembler étrange à première vue, mais où nous reconnaissons les peurs, les envies, les amours et les haines qui ont existé de tout temps et dans toutes les sociétés.

De la ciguë pour les vêpres

Soeur Fidelma était en retard. La cloche des vêpres qui sonnait la septième heure canoniale s'était tue depuis longtemps quand elle atteignit les portes de l'abbaye de pierre grise, plongée dans l'obscurité du crépuscule. Les prières étaient terminées et les membres de la communauté avaient déjà gagné le réfectoire pour le repas du soir. Fidelma épousseta ses vêtements du plat de la main, remit à la hâte de l'ordre dans sa tenue et pénétra dans la grande salle, la tête baissée et les mains glissées dans les manches de sa robe.

En dépit de son attitude discrète et soumise de religieuse, un oeil exercé aurait vite remarqué que la jeune femme respirait l'énergie et la joie de vivre sous son vêtement ample, qui dissimulait une silhouette élancée et bien proportionnée. Des mèches rebelles d'un roux flamboyant dépassaient de sa coiffe, ses yeux verts et perçants dans un visage au teint lumineux trahissaient une vitalité débordante et un sens de l'humour affirmé.

Le réfectoire était illuminé par les lampes à huile crachotantes, dont l'odeur âcre se mêlait à celle du feu de tourbe qui rougeoyait dans la grande cheminée au fond de la salle. Ces quelques flammes ne suffisaient pas à réchauffer l'atmosphère de cette soirée glaciale de début de printemps.

L'abbesse avait déjà commencé à dire les grâces quand Fidelma, ignorant les regards scandalisés ou amusés des soeurs sur son passage, rejoignit sa place et fit une gémulation rapide tout en reprenant son souffle.

— *Benedic nobis, Domine Deus, et omnibus donis Tuis quae ex logia liberalitate Tua summus per*⁽¹⁾...

Un hurlement de douleur retentit, auquel succéda un silence stupéfait. Puis le cri sauvage résonna de nouveau, suivi par le bruit sourd d'une chute et d'un objet se brisant. Soeur Fidelma releva la tête tandis que la grande salle bruissait de murmures angoissés.

Tous les regards convergèrent vers la table habituellement occupée par les visiteurs de la maison de la bienheureuse Brigitte de Kildare. Là, tout le monde s'agitait dans un brouhaha assourdissant. Fidelma vit soeur Poitigéir, l'apothicaire, rejoindre l'abbesse et les autres membres importants de la communauté, dont la table était placée sur une estrade. L'apothicaire se pencha vers l'abbesse et lui murmura quelque chose à l'oreille. Cette dernière, sans se départir de son calme, se contenta de hocher la tête et de renvoyer son informatrice d'un geste discret.

Les chuchotements de la centaine de personnes présentes commençaient à prendre de l'ampleur.

L'abbesse, saisissant son gobelet de terre cuite, frappa sur la table afin de ramener le silence, puis elle termina les grâces.

— ... *sumnus per Jesum Christum dominum nostrum.*

Deux soeurs traversaient maintenant la salle, portant avec peine un homme inanimé. Follaman, un robuste gaillard au visage rougeaud en charge des invités mâles de l'hôtellerie de la communauté, pénétra à cet instant dans le réfectoire et s'empressa d'aller aider les deux femmes à sortir le corps.

— *Amen !*

La bénédiction résonna dans un silence pesant, puis les religieuses s'assirent et l'abbesse arrêta les soeurs qui s'apprêtaient à distribuer le pain.

Tout le monde se figea. Elle s'éclaircit la voix.

— Mes enfants, notre invité a été pris d'un violent malaise et nous devons remettre notre repas à plus tard. Il nous faut attendre le rapport de notre soeur apothicaire, car elle craint que notre hôte ait mangé quelque chose qui ne lui aurait pas convenu.

Les murmures reprirent.

— Pendant que nous attendons, reprit l'abbesse d'une voix plus forte, soeur Mugain conduira les prières.

Sans plus d'explications, l'abbesse descendit de l'estrade avec majesté tandis que soeur Mugain entonnait d'une voix aiguë dans un étrange mélange de latin et de celte d'Éireann :

Regern regum Rogamus

In nostris sermonibus

Anacht Nóe a luchtlach

Diluui temporibus

Roi des rois

Nous vous adressons notre prière

Qui a protégé Noé

Aux jours du Déluge

Fidelma se pencha vers sa voisine, une jeune fille assez gauche du nom de Luan.

— Qui est cette personne qui a eu un malaise ? demanda-t-elle à voix basse.

Elle venait de rejoindre la communauté après un voyage de deux semaines à Tara, capitale royale des cinq royaumes d'Irlande où siégeait le haut roi.

Luan attendit que Mugain ait terminé ses psalmodies :

Regis regum rectissimi Prope est dies Domini⁽²⁾...

— C'est un invité qui loge à la *tech-óired*. Il s'appelle Sillán de Kilmantan.

Chaque monastère du pays abritait une *tech-óired*, une hôtellerie où logeaient les voyageurs et où étaient reçus les invités de marque.

— Qui est ce Sillán ? demanda Fidelma.

Une main impérieuse lui enserra l'épaule. Elle sursauta et releva la tête, s'attendant à se faire réprimander pour avoir parlé pendant les dévotions.

Le regard sévère de soeur Ethne, qui pinçait ses lèvres minces d'un air désapprobateur, la fixait sans aménité. La vieille religieuse, le teint blafard et très, très maigre, faisait irrésistiblement penser à un faucon et impressionnait les plus jeunes membres de la communauté. Ses yeux d'un bleu délavé semblaient transpercer son interlocuteur. On racontait qu'elle était si vieille qu'elle avait servi la bienheureuse Brigitte, arrivée en ces lieux un siècle auparavant. La sainte patronne du monastère avait établi la première fondation pour femmes sous le grand chêne, *kildare* en celte d'Éireann, qui avait donné son nom à sa maison. Ethne en était la *bean-tigh*, l'intendante, chargée d'administrer les affaires internes de la fondation.

— L'abbesse vous demande de la rejoindre sur-le-champ dans ses appartements, dit soeur Ethne en reniflant.

C'était chez elle une habitude de ponctuer la moindre de ses remarques de reniflements méprisants.

Étonnée, Fidelma se leva et suivit la vieille religieuse tandis que ses compagnes lui jetaient des regards en dessous tout en poursuivant leurs litanies.

L'abbesse Ita de Kildare était assise devant une longue table en chêne dans la pièce qui lui servait de bureau. À cinquante ans, Ita était une femme autoritaire et encore belle dont les yeux couleur d'ambre brillaient habituellement d'une tranquille jovialité. Maintenant, il était difficile de distinguer leur expression à la lumière des deux bougies de cire qui éclairaient la pièce remplie d'ombres. Un doux parfum d'hyacinthes et de narcisses sauvages flottait dans l'air.

— Entrez, soeur Fidelma. Votre voyage à Tara a-t-il été couronné de succès ?

— Oui, mère abbesse, dit Fidelma tandis qu’Ethne refermait la porte derrière elles et se tenait en retrait, les mains glissées dans les manches de sa robe.

Fidelma attendit tandis que l’abbesse, plongée dans ses pensées, se concentrait sur une pile de six petites pierres posée devant elle. Elle se leva, les rassembla et les enferma dans une boîte. Puis elle se tourna vers Fidelma avec un sourire contrit.

— Je les collectionne pour créer un jardin d’agrément. Les pierres s’harmonisent bien avec les plantes.

Puis l’abbesse Ita hésita et se mordit la lèvre.

— Vous étiez au réfectoire ?

— Oui, je viens d’arriver à Kildare.

— Nous sommes confrontés à un problème très embarrassant. Notre invité, Sillán de Kilmantan, a perdu la vie et notre soeur apothicaire affirme qu’il a été empoisonné.

Fidelma dissimula sa surprise.

— Empoisonné... par accident ?

— Nous l’ignorons. La soeur apothicaire est en ce moment occupée à étudier de plus près la nourriture apportée au réfectoire. Voilà pourquoi j’ai interdit à la communauté d’entamer le repas.

Fidelma fronça les sourcils.

— Dois-je en déduire que ce Sillán a commencé à manger avant que vous ayez terminé de dire les grâces ? Vous n’aviez pas fini de parler quand il a hurlé et s’est effondré.

L’abbesse ouvrit de grands yeux.

— Vous avez raison, et votre sens de l’observation explique votre habileté à résoudre les énigmes, Fidelma. J’apprécie qu’une personne comme vous, pour qui la loi des brehons n’a pas de secrets, serve dans notre communauté. Voilà pourquoi je vous ai mandée. Malgré les fatigues que vous venez d’endurer, j’apprécierais que vous enquêtiez au plus vite sur le décès de Sillán. C’est pour nous une situation très pénible.

— Pourquoi tant de hâte, mère abbesse ?

— Il s’agit d’un homme important qui s’était présenté ici en se recommandant des Uí Failgi de Ráith Imgain.

Kildare était située sur le territoire du petit royaume des Uí Failgi. La résidence des rois, la forteresse de Ráith Imgain, s’élevait au nord-ouest de Kildare, à la frontière d’un marais connu sous le nom de Bog d’Aillín. Plusieurs questions vinrent à l’esprit de Fidelma, mais elle décida de les remettre à plus tard. À l’évidence, l’abbesse craignait de s’attirer l’inimitié de Congall, le « petit roi » de ce territoire : en accord avec la loi des brehons, Congall et son clan prêtaient à la fondation de Kildare les terres qu’elle occupait et ils pouvaient l’en chasser si bon leur semblait. Toutes les terres ecclésiastiques étaient allouées sur

décision des assemblées des clans, car il n'existait pas de propriété privée dans le royaume d'Irlande.

— Qui était cet homme, mère abbesse ? Un représentant des Uí Failgi ?

Soeur Ethne renifla.

— Un *uchadan* qui travaillait dans les mines de Kilmantan. Je le tiens de Follaman, le responsable de notre hôtellerie.

— Mais que faisait chez nous cet homme ?

Fidelma surprit un regard d'Ethne en direction de l'abbesse, mais le temps qu'elle se retourne celle-ci affichait un air indifférent. Fidelma poussa un soupir.

— Très bien, il en sera comme vous le souhaitez, mère abbesse. Puis-je me réclamer de votre autorité pour interroger ceux dont le témoignage m'intéresserait ?

— Mon enfant, en tant que *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*, vous n'avez pas besoin de mon autorisation pour procéder comme il vous plaira. Vous détenez votre autorité de l'assemblée des brehons.

— En tant que membre de votre congrégation, j'aimerais cependant que vous m'accordiez votre bénédiction.

— Je vous la donne volontiers. Et je mets la *tech-screpta* à votre disposition afin que vous puissiez y travailler tranquillement. Prévenez-moi quand vous aurez découvert quelque chose. Que Dieu soit avec vous, *Benedictus sit Deus in Donis Suis*.

Soeur Fidelma fit une génuflexion.

— *Et sanctus in omnis operibus Suis*.

Soeur Ethne plaça sur la grande table deux lampes rudimentaires, des pots de terre cuite remplis de suif avec une mèche sortant par un bec, qui éclairaient la voûte sombre de la *tech-screpta*. La grande bibliothèque contenait tous les livres de la maison de sainte Brigitte. Soeur Fidelma s'assit dans le fauteuil habituellement réservé à la *leabhar-coimdaech*, la bibliothécaire. Tous les précieux ouvrages étaient conservés dans des sacoches en cuir ouvragé, accrochées en rangs serrés tout autour de la salle. La *tech-screpta* de Kildare était également célèbre pour sa magnifique collection de « branches des *fili* », les baguettes de coudrier et de tremble gravées de textes en *ogham*, l'écriture qu'utilisaient les scribes d'Irlande en des temps très anciens avant de lui préférer l'alphabet latin.

Un feu brûlait en permanence dans la cheminée afin de préserver les manuscrits de la moisissure, et il faisait moins froid et humide ici que dans les autres bâtiments de l'abbaye.

Soeur Ethne, qui s'était portée volontaire pour aider Fidelma dans son enquête, renifla de plus belle tout en s'efforçant avec plus ou moins de succès de régler la flamme des lampes dont la fumée empestait.

— Nous allons commencer par confirmer les causes de la mort de Sillán, annonça Fidelma.

Elle marqua une pause.

— Pourriez-vous demander à la soeur apothicaire de me rejoindre ici ?

Fidelma avait toujours pensé que soeur Poitigéir, une femme nerveuse aux mouvements saccadés, ressemblait à un héron. Elle se dandinait d'un air méfiant, puis avançait son long cou d'un geste brusque qui faisait sursauter une personne non avertie. Fidelma la connaissait depuis son arrivée à Kildare et savait que cette bizarrerie, signe d'une anxiété permanente, ne prêtait pas à conséquence. Quand on en venait à la botanique, Poitigéir possédait un esprit aiguisé, qui maniait avec dextérité l'analyse et la synthèse.

— Qu'est-ce qui a tué Sillán de Kilmantan ?

Soeur Poitigéir pinça les lèvres, allongea le cou et le rétracta.

— *Conium maculatum*, dit-elle très vite.

— De la ciguë, vous êtes sûre ?

— Le type de convulsions et la paralysie qui a suivi ne laissent aucun doute. Il était mort avant même d'être transporté hors du réfectoire. Je dois ajouter...

— Quoi donc ? l'encouragea Fidelma.

Soeur Poitigéir se mordit la lèvre.

— En début d'après-midi, j'avais remarqué qu'un bocal contenant des feuilles pilées de cette plante m'avait été dérobé. Il était dans mon officine ce matin, mais il avait disparu deux heures avant les vêpres. J'allais d'ailleurs le signaler à la mère abbesse après le service.

— Pourquoi gardez-vous un tel poison dans vos armoires ?

— Correctement administrée, la ciguë sert de sédatif, de baume dans les onguents, et elle calme les affections spasmodiques. Nous la faisons pousser dans notre jardin de simples que je cultive avec Follaman. Croyez-moi, la ciguë soigne de nombreux maux.

— Et elle peut tuer. Dans la Grèce ancienne, elle servait à exécuter les criminels et, chez les Juifs, on l'administrait pour abrégier les douleurs de ceux qui étaient lapidés. On prétend même que Notre-Seigneur, quand il fut crucifié, a reçu du vinaigre, de la myrrhe et de la ciguë pour soulager ses souffrances.

Soeur Poitigéir acquiesça en clignant des paupières.

Fidelma réfléchit un instant.

— Le poison a-t-il été mêlé à la nourriture servie dans le réfectoire ?

— Non.

— Vous semblez bien catégorique.

— L'effet du poison n'est pas instantané. De plus, j'ai vérifié les plats qui allaient être servis. Ils ne contenaient pas de ciguë.

— Vous voulez dire que le poison a été administré avant que Sillán ne pénètre dans le réfectoire ?

— Exactement.

— L'aurait-il avalé de sa propre volonté ?

— Je l'ignore... mais cela me paraît peu probable, car la ciguë provoque une mort terrible accompagnée de convulsions. À quoi cela rimerait-il d'en ingérer puis d'aller tranquillement manger quand on sait ce qui vous attend ?

Fidelma reconnut que le raisonnement de l'apothicaire ne manquait pas de logique.

— Avez-vous fouillé la chambre de Sillán et l'hôtellerie des invités pour y rechercher la ciguë ?

Soeur Poitigéir secoua la tête avec violence.

— Alors je suggère que vous entrepreniez une investigation immédiatement. Et tenez-moi informée des résultats.

Fidelma demanda ensuite à voir Follaman. C'était un grand gaillard de forte constitution, non pas un religieux, mais un homme à tout faire qui s'occupait de l'hôtellerie. Chaque communauté louait les services d'un *timthirig*, ou serviteur, pour cette tâche. Follaman était chargé de veiller au bien-être des invités mâles et d'aider les soeurs dans les travaux les plus pénibles. Il travaillait aussi dans les jardins du monastère.

C'était un rouquin aux yeux d'un bleu délavé et toujours larmoyants, avec un visage constellé de taches de rousseur qui lui donnaient l'air d'avoir été éclaboussé de boue. Cet homme qui avait dépassé la quarantaine était un peu retardé, et toujours dans l'étonnement innocent de la prime jeunesse.

— Vous a-t-on raconté ce qui s'est passé ici, Follaman ?

Le serviteur resta la bouche ouverte, découvrant des dents cariées, et Fidelma constata avec un certain dégoût qu'il était d'une saleté repoussante.

Puis il hocha la tête en silence.

— Dites-moi ce que vous savez sur Sillán.

Follaman se gratta la poitrine.

— Eh bien...

— Quand est-il arrivé à Kildare ?

Devant cette question simple et directe, le visage de Follaman s'éclaira.

— Il est venu ici il y a huit nuits, *cailech*.

Cailech, le nom donné par les laïcs aux religieuses, était forgé à partir de *caille*, voile, et signifiait « celle qui a pris le voile ».

— Savez-vous ce qui l'a amené ici ?

— Tout le monde le sait.

— Expliquez-le-moi, car je me suis absentée de Kildare pendant

deux semaines et je viens de rentrer au monastère.

— Ah oui, je me souviens, dit le colosse d'un air ravi. Eh bien, Sillán m'a confié qu'il était un *bruithneóir* habile à repérer les filons, et qu'il venait des mines des montagnes de Kilmantan.

— On y extrait quels métaux ?

— De l'or ! C'est là qu'il exerçait son art.

Fidelma dissimula son étonnement.

— Mais pourquoi avait-il fait tout ce chemin alors qu'il n'y a pas de mines d'or dans la région ?

— On raconte que les Uí Failgi avaient requis sa présence.

— Vraiment ? Vous m'intriguez.

Follaman secoua ses cheveux roux.

— Je ne peux pas vous en dire plus, car il ne s'attardait pas à l'hôtellerie. Il disparaissait aux premières lueurs de l'aube et ne rentrait que pour le repas du soir.

— Aujourd'hui, avait-il passé l'après-midi ici ?

L'homme réfléchit longuement avant de parler.

— Oui, il est rentré tôt et il est resté dans sa chambre.

— Il n'en a pas bougé ?

Follaman hésita.

— Il a rendu visite à l'abbesse peu de temps après son retour. Quand il est sorti de ses appartements pour regagner sa cellule, il avait l'air en colère.

— Connaissez-vous les raisons de son mécontentement ?

— Non, *cailech*. Mais je lui ai demandé s'il avait besoin de quelque chose, car je veille à satisfaire nos hôtes.

— N'avait-il pas soif ?

— Si, il m'a prié de lui apporter de l'eau... non, de l'hydromel. Rien d'autre.

— Et vous lui avez apporté un pichet d'hydromel ?

— Oui, que j'avais pris dans les cuisines.

— Et maintenant, où se trouve-t-il ?

— Je n'ai pas encore fait le ménage dans l'hôtellerie. Il est sûrement resté là-bas.

— Avez-vous entendu parler de la ciguë ?

— Oui, c'est un poison.

— Reconnaissez-vous cette plante ?

— Je ne suis qu'un pauvre serviteur, *cailech*. Soeur Poitigéir vous renseignera mieux que moi.

— Quand vous lui avez remis ce pichet, l'avez-vous vu se servir ?

— Non, je ne me suis pas attardé.

— À part vous, quelqu'un a-t-il touché à ce pichet ?

Follaman fit un effort de concentration.

— Ça, je l'ignore. Sans doute.

Fidelma lui sourit.

— Ce n'est pas grave, Follaman. Êtes-vous certain que Sillán est resté à la *tech-óired* pendant tout l'après-midi ?

L'homme fronça les sourcils et hocha lentement la tête.

— J'en suis à peu près certain. Et il a commencé à préparer ses affaires, désirant partir à la première heure. Puis il m'a demandé de m'assurer que j'avais bien sellé sa jument baie.

Follaman marqua une pause et reprit d'un air contrit.

— Il a même dû m'accompagner aux écuries. Donc il a brièvement quitté l'hôtellerie à ce moment-là.

— Mais pourquoi vous a-t-il accompagné ?

— Pour me montrer son cheval. Vous savez bien que j'ai des difficultés à distinguer les couleurs.

Fidelma avait oublié que Follaman souffrait d'un défaut de la vision.

— Excusez-moi, Follaman. Sillán n'a fait aucune allusion à ce qui l'avait contrarié et décidé à regagner son pays ?

— Non, *cailech*. Il ajuste précisé qu'il partait pour Ráith Imgain.

La porte s'ouvrit et soeur Poitigéir apparut. Fidelma l'interrogea du regard et l'apothicaire hocha la tête.

— Ce sera tout ? demanda timidement Follaman.

Fidelma lui adressa un sourire rassurant.

— Oui, vous pouvez vaquer à vos occupations.

L'homme quitta la bibliothèque. Fidelma se renversa dans son fauteuil et fixa la porte en chêne d'un air absent. Puis elle se massa l'arête du nez et se tourna vers soeur Poitigéir, qui l'observait avec anxiété.

— J'ai trouvé un pichet d'hydromel dans la chambre occupée par Sillán, dit la soeur. L'hydromel est idéal pour déguiser l'odeur désagréable de la ciguë, mais j'en ai cependant découvert des traces. Quelques gorgées d'un tel breuvage suffisent à tuer une personne en excellente santé. Cependant le bocal de feuilles pilées volé à l'officine n'est pas réapparu.

— Merci, soeur Poitigéir.

Cette dernière s'éclipsa et Fidelma s'étira d'un air maussade. Quant à soeur Ethne, elle semblait perplexe.

— Et maintenant que faisons-nous ? Votre enquête est-elle terminée ?

— Oh ! non, loin de là ! Cette énigme me résiste. Pour quelles obscures raisons Sillán a-t-il été assassiné ?

Soudain, des bruits leur parvinrent qui venaient des portes de l'abbaye, habituellement fermées après les vêpres et rouvertes à l'aube. Soeur Ethne s'avança à grands pas vers la fenêtre de la *tech-screpta*.

— Douze cavaliers – elle renifla – viennent d'arriver. Ils portent l'étendard royal et il faut que j'aille les accueillir.

Fidelma hocha la tête, l'esprit ailleurs. Et c'est seulement quand l'intendante l'eut laissée seule qu'une pensée lui traversa l'esprit et elle se précipita à son tour à la fenêtre.

Dans la cour éclairée par la lumière des torches, les cavaliers avaient sauté à terre et Follaman s'avança pour prendre leurs chevaux par la bride. Fidelma remarqua que l'un des guerriers portait l'oriflamme des Uí Failgi de Ráith Imgain, tandis qu'un autre brandissait le *ríchaindell* traditionnel, la lanterne qui durant les heures sombres servait à illuminer la voie d'un grand chef ou de son héritier présomptif. Les nouveaux arrivants n'étaient pas des visiteurs ordinaires. Fidelma, oubliant sa bonne éducation, émit un petit sifflement de surprise.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la porte de la bibliothèque s'ouvrit en coup de vent et un jeune homme entra, suivi d'un homme plus âgé, lui-même talonné par une soeur Ethne maussade. Fidelma fit face aux intrus avec un grand calme.

Le jeune homme plein de fougue, aux riches vêtements couverts de poussière après sa chevauchée, s'avança vers elle. Il était beau, avec des yeux perçants d'un gris velouté, et arborait une attitude hautaine qui proclamait son rang.

— Voici soeur Fidelma, dit soeur Ethne qui dans son émotion en oublia de renifler.

Fidelma fixa le jeune homme d'un air interrogateur.

— On m'a rapporté que Sillán de Kilmantan était mort empoisonné, et il paraît que vous avez été chargée d'enquêter sur cette affaire.

Peu impressionnée par les manières désinvoltes de son interlocuteur, Fidelma se contenta de l'observer en silence. Le prince fronça les sourcils. Puis elle coula un regard nonchalant au guerrier qui l'accompagnait et revint à soeur Ethne.

— Euh... je vous présente Tírechán, *tanist* des Uí Failgi, dit Ethne d'une voix essoufflée.

Afin d'éviter les intrigues, le *tanist*, ou héritier présomptif d'un roi ou d'un chef de clan, était élu pendant le règne de celui auquel il succéderait.

Fidelma retourna à son fauteuil, s'y assit et fit signe à Tírechán de prendre place de l'autre côté de la table.

Le visage du prince s'empourpra devant une telle familiarité.

— Je suis un *dálaigh* de la cour des brehons élevé au rang d'*anruth*, annonça aussitôt la jeune femme avant qu'il ne laisse éclater sa colère.

Tírechán ravala les paroles indignées qui se formaient déjà sur ses

lèvres et contempla Fidelma avec un étonnement mêlé de respect. Son interlocutrice pouvait parler sur un pied d'égalité avec un roi ou un chef, elle était même autorisée à s'entretenir en toute liberté avec le haut roi s'il l'y conviait. Un *anruth* était situé un degré au-dessous d'un *ollamh*, fonction suprême des juristes. Un *ollamh* pouvait prendre la parole avant un haut roi, qui était tenu de l'écouter et de tenir compte de ses conseils ou de ses remontrances. Apparemment, Tírechán n'en revenait pas qu'une religieuse aussi belle et attirante que Fidelma occupe une telle position. Sans un mot, il alla s'asseoir à la place qui lui avait été indiquée.

— Excusez-moi, ma soeur, personne ne m'avait informé de votre rang.

Fidelma feignit de n'avoir rien entendu. Le garde qui accompagnait le *tanist* alla fermer la porte et se posta devant, les bras croisés, tandis que soeur Ethne restait plantée là, mortifiée d'avoir manqué à ses devoirs en ne présentant pas Fidelma dans les formes qui convenaient.

— Je suppose que vous connaissiez ce Sillán ?

— Seulement de réputation, précisa le *tanist*.

— Vous étiez venu ici pour le rencontrer ?

— Oui.

— Dans quel but ?

Le *tanist* hésita et baissa les yeux.

— Il s'agit d'une affaire concernant mon chef et les Uí Failgi...

À l'évidence, le jeune homme répugnait à parler des affaires privées de son chef.

— Puis-je vous aider ? dit Fidelma d'un ton encourageant tandis qu'une idée lumineuse lui traversait l'esprit.

Sillán venait de Kilmantan, dont les collines étaient connues pour leurs mines d'or. Cette région n'avait-elle pas été baptisée « Kilmantan la dorée » ? Or Sillán était un *bruithneóir*, un homme habile à repérer les filons. Pourquoi le roi de Ráith Imgain l'aurait-il prié de se rendre à Kildare ?

Le *tanist* changea de position.

— M'assurez-vous que les paroles prononcées ici resteront entre nous ? demanda-t-il avec méfiance.

— Dois-je vous rappeler que je suis un *dálaigh* de la cour des brehons ? lança Fidelma d'un air offensé.

Gêné, le jeune homme reprit aussitôt :

— Depuis que le noble Tigernmas, vingt-sixième haut roi, descendant de Milésius, a fait extraire et fondre de l'or en Irlande, dans tout le pays on s'est lancé dans la quête de ce précieux métal. De Derry et Antrim au nord, aux collines de Kilmantan et aux rives de Caïman au sud, des mines se sont ouvertes. Notre besoin d'or destiné à

rehausser la richesse de nos cours royales et accroître notre commerce est toujours aussi pressant.

— Donc les Uí Failgi ont demandé à Sillán de venir à Kildare afin d'y prospecter ?

— Notre production ne parvient pas à satisfaire la demande, soeur Fidelma. Nous devons importer de l'or d'Ibérie et d'autres pays éloignés. D'ailleurs, les Eóghanacht de Glendamnách ne sont-ils pas en guerre avec les Uí Fidgente pour la possession des mines de Cuillin sur les terres des arbres sacrés ?

— Mais pourquoi les Uí Failgi pensent-ils que Kildare recèle de l'or ?

— Parce qu'un vieil homme s'est rappelé qu'autrefois les terres de Kildare en avaient fourni d'assez grandes quantités. Tout le monde semblait l'avoir oublié. Intrigués par cette histoire, les Uí Failgi sont partis en quête de Sillán, dont les capacités à repérer les filons étaient devenues légendaires chez les habitants des montagnes de Kilmantan. C'est le vieil homme qui a persuadé Sillán de venir à Kildare.

— Et Sillán a-t-il trouvé ce qu'il cherchait ?

Un éclair de colère brilla dans les yeux gris du *tanist*.

— Je l'ignore. J'attendais une réponse de la bouche de Sillán et maintenant on m'annonce qu'il a été empoisonné. Comment est-ce possible ?

Fidelma fronça le nez.

— J'espère que mon investigation permettra de le découvrir, *tanist* des Uí Failgi.

Elle se renversa dans son fauteuil.

— Qui connaissait la mission de Sillán ?

— Moi, les Uí Failgi et notre chef *ollamh*. Nous étions tenus au secret. Vous savez bien que l'or rend fou, et mieux valait que la nouvelle ne se répande pas.

Fidelma hocha la tête d'un air distrait.

— Donc, si de l'or avait été découvert, ce sont les Uí Failgi qui en auraient retiré un bénéfice ?

— Oui, et cela nous aurait apporté le prestige et un commerce prospère avec les autres royaumes.

— Sillán venait du territoire des Uí Mail. Se pourrait-il qu'il ait parlé de cette entreprise à son propre chef ?

— Il était suffisamment payé pour se taire, répliqua le *tanist*.

Mais Fidelma devina à son expression que cette pensée lui avait déjà traversé l'esprit.

— Si les Uí Máil ou même les Uí Faeláin, au nord-est, avaient appris que Kildare recelait de l'or, cela aurait pu dégénérer en une querelle territoriale et même une guerre pour s'en assurer la possession. Vous-même m'avez rappelé que les Uí Fidgente et les

Eóghanacht de Glendamnách s'étaient disputé les mines de Cuillin.

Le *tanist* poussa un soupir d'exaspération.

— Kildare est située sur les terres des Uí Failgi. Si les chefs voisins l'envahissaient, ils seraient en tort et notre devoir serait évidemment de les en empêcher.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Cette découverte pourrait-elle mener à des affrontements ?

— Oui, et voilà pourquoi cette mission était considérée comme confidentielle.

— Et maintenant Sillán est mort alors qu'il était le seul à savoir en quoi consistait sa mission à Kildare. Saviez-vous qu'il devait retourner demain à Ráith Imgain ?

Le *tanist* parut surpris, puis très excité par cette nouvelle.

— Mais alors il avait sûrement découvert quelque chose !

— Qu'est-ce qui vous amène à cette conclusion ? demanda Fidelma avec un petit sourire.

— Il n'était ici que depuis huit jours. Quelle autre raison avait-il de retourner chez les Uí Failgi si ce n'était pour annoncer que sa mission avait été couronnée de succès ?

— Vous allez un peu vite en besogne. Peut-être rentrait-il chez lui parce qu'il estimait que cette quête relevait davantage de la légende que de la réalité.

Le *tanist* ignore sa observation.

— Êtes-vous certaine qu'il avait l'intention de partir demain ?

— C'est ce qu'il avait annoncé à Follaman, notre *timthirig*.

Tírechán claqua des doigts.

— Sillán avait dû détecter quelque chose, sinon il n'aurait pas renoncé si vite. Mais où diable se trouve cette mine ?

Fidelma secoua la tête.

— Le plus important est de comprendre pourquoi il a été assassiné.

— Grâce à Dieu, cela ne relève pas de mes compétences, ma sœur, dit le jeune homme en souriant. Mais mon chef et les Uí Failgi voudront connaître l'emplacement exact de la mine que Sillán a certainement repérée.

Elle se leva et le *tanist* l'imita.

— Puisque vous vous apprêtez à passer la nuit à la *tech-óired* avec vos hommes, je vous suggère d'aller vous rafraîchir. Je vous tiendrai informé de l'évolution de mon enquête.

Tírechán fit signe au garde d'ouvrir la porte et se retourna vers Fidelma avant de sortir.

— *Benedictus benedicat*, dit la religieuse d'un ton ferme.

Le jeune homme fit la grimace et se retira à regret.

Dès qu'il fut parti, Fidelma regagna son fauteuil, posa les mains

sur la table, et réfléchit longuement. Croyant qu'on l'avait oubliée, la *bean-tigh* toussa pour attirer l'attention de la jeune femme, qui releva la tête à contrecœur.

— Je peux me retirer ? demanda l'intendante d'un ton plein d'espoir.

— Je crains que non, soeur Ethne. Apportez une lanterne, je veux fouiller la chambre de Sillán.

Les chambres de l'hôtellerie des invités étaient semblables aux cellules occupées par les membres de la communauté. Celle-ci était une pièce sombre aux murs de pierre grise avec une petite fenêtre en hauteur, dissimulée par un lourd tissu de laine destiné à protéger l'occupant des rigueurs de la nuit. L'ameublement spartiate consistait en un lit étroit en pin garni d'une pailleasse et de couvertures, un tabouret et une table où trônait un bougeoir avec une chandelle en suif à mèche de jonc. Ces chandelles éclairaient mal et brûlaient très vite, ce qui expliquait que Fidelma ait demandé à l'intendante de se munir d'une lampe à huile.

Fidelma s'arrêta sur le seuil de la pièce et l'examina avec attention tandis que soeur Ethne posait la lanterne sur la table.

Sillán avait apparemment fini de préparer ses affaires, car une lourde sacoche et un petit sac en cuir étaient posés près du lit.

Fidelma souleva le sac, qui était pesant, et l'ouvrit. Il contenait toutes sortes d'outils. Puis elle passa à la sacoche, remplie des effets personnels de Sillán. Enfin, elle se tourna vers soeur Ethne.

— Je n'en aurai pas pour longtemps. Seriez-vous assez aimable pour prévenir la mère abbesse que j'aimerais la voir dans ses appartements d'ici une heure ? Seule à seule, de préférence.

Ethne renifla, ouvrit la bouche, la referma et sortit en dodelinant de la tête.

Fidelma revint aux effets personnels de Sillán et les examina un par un. Puis elle explora l'intérieur de la sacoche du bout des doigts et approcha sa main de la lampe en fronçant les sourcils. Elle répéta l'opération avec les outils, le fond du sac, et remit tout en place.

Enfin elle s'agenouilla et entreprit d'étudier le sol, pouce par pouce. Et alors qu'elle tâtonnait sous le lit, elle entra en contact avec un caillou aux arêtes aiguisées dont elle se saisit afin de l'examiner.

À première vue, il n'avait rien de particulier. Fidelma le frotta contre le sol et le ramena à nouveau à la lumière. La partie abrasée brillait d'une lueur dorée.

Un sourire de satisfaction apparut sur le visage de Fidelma.

L'abbesse Ita la reçut, assise très droite sur sa chaise. Ses traits, emprunts du calme et de la dignité qui la caractérisaient, étaient cependant un peu trop figés. À croire qu'elle n'avait pas bougé depuis sa dernière entrevue avec Fidelma. L'abbesse étudiait la religieuse de

ses yeux couleur d'ambre, aussi méfiants que ceux d'une belette surveillant un faucon.

— Vous pouvez vous asseoir, dit l'abbesse, une invitation inhabituelle montrant une certaine déférence envers Fidelma dans l'exercice de ses fonctions de *dálaigh*.

— Merci, ma mère, dit Fidelma en prenant place sur une chaise en face de la supérieure.

— Il se fait tard. Votre enquête progresse-t-elle ?

Fidelma sourit.

— Elle touche à son terme. Mais il me faudrait quelques informations supplémentaires.

L'abbesse Ita eut un petit geste du poignet invitant la jeune femme à poursuivre.

— Quand Sillán est venu vous trouver cet après-midi, qu'avez-vous dit qui a provoqué sa colère ?

Ita battit des paupières.

— Il est venu me voir ? dit-elle d'un air indifférent pour gagner du temps.

— Oui, et vous le savez très bien.

L'abbesse poussa un profond soupir.

— Il serait maladroit de ma part de vous cacher la vérité, ma fille. Je vous connais depuis trop longtemps. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi vous aviez renoncé à la vie profane pour embrasser celle de religieuse. Vous possédez une sensibilité et une intelligence qui ne sont pas accordées à tout le monde.

Fidelma ignore les louanges et attendit la suite.

— Sillán est venu m'informer de certaines de ses découvertes...

— Vous voulez parler de la mine d'or de Kildare ?

Cette fois, l'abbesse tressaillit. Puis elle se ressaisit et eut un sourire contraint.

— Je suppose que cela vous a été révélé par le *tanist* des Uí Failgi, dont on m'a annoncé qu'il venait d'arriver au monastère, où il a demandé l'hospitalité. Vous savez également que Sillán était un homme très qualifié pour le repérage des filons de métaux, et qu'il avait été envoyé ici pour retrouver une ancienne mine d'or et en évaluer les ressources.

— Cette mission, ma mère, n'était connue que des Uí Failgi et de Tírechán, leur *tanist*. Comment cela est-il remonté jusqu'à vous ?

— Sillán m'en a informée cet après-midi même.

— Pas avant ?

— Non, pas avant.

— Racontez-moi comment il vous a présenté les choses.

— Il est venu me trouver bien après l'Angélus de midi et m'a confié les raisons de sa présence à Kildare, que j'avais plus ou moins

devinées. Il était arrivé ici il y a huit jours avec une recommandation des Uí Failgi. Or que pouvait bien chercher ici un homme de Kilmantan avec l'approbation des Uí Failgi ? Et comme je n'ignorais rien des anciennes légendes de la mine d'or perdue de Kildare...

Elle marqua une pause.

— Et ? l'encouragea Fidelma.

— Il m'a raconté qu'il avait retrouvé les anciennes galeries exploitées il y a des siècles de cela et qu'il en avait exploré certaines. D'après lui, on pouvait encore en tirer parti. Et il s'appêtait à aller porter cette nouvelle à ses maîtres.

— Mais pourquoi a-t-il brisé le sceau du secret en vous faisant cette confidence ?

L'abbesse Ita fit la grimace.

— Sillán de Kilmantan respectait notre communauté et désirait nous prévenir. C'est aussi simple que cela. Le hasard a voulu que notre abbaye soit située juste au-dessus de la mine. En apprenant la nouvelle, les Uí Failgi nous auraient sans aucun doute ordonné de quitter cet endroit béni, où sainte Brigitte a rassemblé ses disciples et prêché sous le grand chêne avant la fondation de sa maison. Même si on nous avait proposé d'autres terres, nous aurions été obligées de quitter ce lieu sacré où Brigitte et ses descendants sont enterrés, leur poussière se mêlant à la terre sanctifiée.

La voix de l'abbesse s'étrangla sous l'effet de l'émotion tandis que Fidelma l'observait, imperturbable.

— Donc Sillán n'avait d'autre but que de vous prévenir ?

— Cet homme pieux avait estimé qu'il serait juste de m'avertir de sa découverte. Il voulait simplement nous donner le temps de nous préparer à l'inévitable.

— Et qu'est-ce qui l'a mis en colère ?

L'abbesse pinça les lèvres, puis reprit d'un ton ferme :

— J'ai essayé de le raisonner, et lui ai demandé de garder le secret de la mine perdue. J'ai fait appel à notre foi commune, à la mémoire de la bienheureuse Brigitte, à l'avenir de notre communauté. Il a refusé d'entendre raison, prétendant qu'il était lié par l'honneur aux Uí Failgi et donc dans l'obligation de leur dire la vérité.

« Puis je suis passée aux autres implications de cette fatale découverte. S'il maintenait sa position, alors une guerre ne manquerait pas d'éclater, comme à Cuillin.

Fidelma hocha lentement la tête tandis qu'Ita confirmait ses pressentiments.

— Je suis au fait du conflit sur les mines de Cuillin, mère abbesse.

— Et vous savez aussi que Kildare, bien que sur le territoire des Uí Failgi, n'est située qu'à une courte distance des terres des Uí Faeláin au nord-est, et des Uí Mail au sud-est, avec la seule plaine

désolée du marais d'Aillín pour nous protéger. La simple mention de l'or allumerait le feu de la convoitise dans les esprits des chefs avides de pouvoir. Ce charmant paysage verdoyant cher à nos coeurs serait souillé du sang des guerriers. Notre congrégation serait balayée, ainsi que les gens qui ont vécu ici en harmonie avec nous, dans les plaines et les collines de Kildare.

— Oui, mais pourquoi Sillán s'est-il mis en colère ?

Le visage de l'abbesse exprimait maintenant une grande douleur.

— Comme il repoussait tous mes arguments et insistait pour remplir sa mission, je lui ai dit qu'il serait responsable des malheurs qui s'annonçaient. Et aussi que s'il se faisait le complice d'un aussi grand désastre, la malédiction de Dieu le poursuivrait. Et qu'il serait damné dans ce monde et dans l'autre. Le nom de Sillán deviendrait synonyme de destruction du saint tombeau de Brigitte de Kildare.

— Et alors ?

— Il s'est empourpré, et il est sorti à grands pas de cette pièce en m'annonçant qu'il partirait aux premières lueurs de l'aube.

— Quand l'avez-vous revu ?

— Aux vêpres.

Fidelma fixa pensivement l'abbesse, dont les yeux d'ambre s'enflammèrent.

— Oseriez-vous suggérer... ? murmura-t-elle en pâlisant.

La jeune femme ne s'en émut point.

— Je suis ici en tant que *dálaigh*, abbesse Ita, et non en tant que religieuse de votre ordre. Et je me soucie de la vérité, non des convenances. Un homme est mort empoisonné dans cette abbaye. Et si j'en juge par les circonstances, il ne s'est pas administré la ciguë de sa propre volonté. Mais alors, qui est le meurtrier et quelles étaient ses motivations ? La déduction logique serait qu'on a tenté de l'empêcher de révéler l'existence de la mine d'or. Et qui aurait à y gagner ? Les membres de cette communauté.

— Et les gens des campagnes alentour ! répliqua Ita d'un ton sec. N'oubliez pas cela dans votre raisonnement, soeur Fidelma. Songez au sang qui sera épargné au cours des années à venir.

— D'après la loi, le bien ne peut pas être servi par le mal, et je ne suis concernée que par la légalité. Dans mes activités de *dálaigh* de la cour des brehons, je ne tiens aucun compte de la fonction que j'occupe ici. Pourquoi m'avez-vous demandé de mener cette enquête ? Pourquoi moi ?

— J'ai pensé que sur un sujet d'une telle importance, un rapport d'un *dálaigh* de la cour des brehons impressionnerait favorablement les Uí Failgi.

— Donc vous espériez que je ne découvrirais pas l'existence de cette mine d'or ?

L'abbesse Ita se leva d'un bond. Fidelma croisa son regard sans ciller.

— Répondez-moi sans ambages, mère abbesse : avez-vous empoisonné ou fait empoisonner Sillán afin de l'empêcher de parler aux Uí Failgi ?

Un silence glacé régnait dans la pièce. Puis la colère de l'abbesse retomba, une expression de tristesse voila son visage et elle baissa les yeux.

— Sillán n'a pas été empoisonné de ma main, mais je confesse que je me suis sentie soulagée quand j'ai appris son décès.

Dans la quiétude de sa cellule, Fidelma était allongée tout habillée sur sa couche, les mains croisées derrière la tête. Elle avait soufflé sa chandelle et contemplait l'obscurité tout en retournant dans son esprit les éléments du mystère qui entourait la mort de Sillán.

Quelque chose lui échappait. Un indice évident caché quelque part au détour de ses pensées et qu'elle ne parvenait pas à circonscrire.

Sillán avait été tué à cause d'un secret dont Fidelma comprenait fort bien qu'on désire le maintenir dans l'ombre.

Cette attitude allait à rencontre du serment qu'elle avait prêté en tant que *dálaigh* devant la cour des brehons. Mais la loi n'était-elle pas un contrat passé entre les hommes ? Trop rigide, elle conduisait aux pires injustices. Dommage que la justice aux yeux bandés ne puisse recouvrer la vue de temps à autre afin de faire la distinction entre le regrettable et le condamnable.

Tout en réfléchissant à ce dilemme moral, Fidelma glissa dans le sommeil.

Quelqu'un la tirait par la manche et elle entendit distinctement résonner l'angélus.

Le visage de soeur Ethne, dont les traits rappelaient la physionomie d'un faucon, apparut à Fidelma qui battit des paupières.

— Vite, ma soeur, il y a eu un nouveau décès.

Fidelma s'assit et fixa sa compagne d'un air incrédule. Les premiers rayons de l'aube n'apparaîtraient pas avant une heure et la *bean-tigh* avait déjà allumé sa chandelle.

— Qui est mort ?

— Follaman.

— Par quel procédé ? s'écria Fidelma en se levant.

— Le poison. Venez, dépêchez-vous.

À l'hôtellerie des invités, le *timthirig* de la communauté reposait sur son lit, le visage tordu par la douleur. Fidelma suivit la direction qu'indiquait son bras rigide dépassant de la couverture : le serviteur avait lâché un gobelet en terre qui avait roulé sur le sol. Une tache sombre marquait l'endroit où le liquide qu'il contenait s'était infiltré

entre les dalles.

Poitigéir, la soeur apothicaire, était déjà là et elle avait eu le temps d'examiner le corps.

— Le gobelet contenait de la ciguë, annonça-t-elle. Mais comme Follaman l'a bue au coeur de la nuit, personne n'a entendu ses cris d'agonie.

Fidelma examina rapidement les lieux puis se tourna vers Ethne.

— Dites à la mère abbesse que je vais la rejoindre dans un instant, et demandez-lui de veiller à ce que personne ne nous dérange.

L'abbesse Ita se tenait près de la fenêtre de son bureau, plongée dans la contemplation des rouges et des ors du soleil levant.

Elle se tourna vers Fidelma et revint à la fenêtre ouverte. Les couleurs de l'aube emplissaient la pièce d'une douce lumière.

— Non, Fidelma, je n'ai pas empoisonné Follaman, lança-t-elle d'une voix lasse.

— Je n'en doute pas un seul instant, mère abbesse.

Ita fixa la religieuse d'un air surpris et lui fit signe de s'asseoir tandis qu'elle-même prenait place dans son fauteuil. Pâle et les traits tirés, elle semblait avoir peu dormi.

— Donc vous savez déjà qui est le coupable et qui a voulu la mort de Sillán et Follaman ?

Fidelma hocha la tête.

— La nuit dernière, je me suis demandé si, en tant que *dálaigh*, il me fallait servir la loi ou la justice.

— N'est-ce point la même chose ?

Fidelma eut un bref sourire.

— Ça dépend... Par exemple, Sillán a été assassiné parce qu'il s'apprêtait à révéler que la mine d'or était située sous ces vénérables bâtiments. La personne qui l'a tué a-t-elle eu tort ou raison ? Selon quels critères doit-elle être jugée ? N'a-t-elle pas, par son acte, prévenu un sacrilège et une guerre ? Une justice naturelle ne prévaut-elle pas, dans ce cas, sur la justice des hommes ?

— Je comprends votre point de vue, Fidelma. La mort d'un seul peut empêcher celle d'un nombre incalculable d'innocents.

— Mais avons-nous le droit de faire ce choix ? N'est-ce pas à Dieu d'en décider ?

— On pourrait avancer que, parfois, Dieu place dans nos mains les outils permettant d'accomplir Sa volonté.

— Seules deux personnes ici savent ce que Sillán avait découvert. L'abbesse haussa les sourcils.

— Deux, dites-vous ?

— Vous et moi.

— Vous oubliez celle qui a empoisonné Follaman. Elle aussi est informée du secret.

— Elle l'était, la corrigea Fidelma d'une voix douce.

— Expliquez-vous.

— C'est Follaman qui a administré la ciguë à Sillán.

L'abbesse se mordit la lèvre.

— Pourquoi accomplir un tel acte ?

— Pour empêcher les conséquences néfastes de la révélation du secret, bien sûr.

— Mais enfin, Follaman était un demeuré !

— Disons un homme simple et loyal. Ne travaillait-il pas ici comme gardien de l'hôtellerie depuis son plus jeune âge ? Il aimait cet endroit plus que n'importe quel membre de notre fondation. Sans être un religieux, il appartenait de plein droit à la communauté.

— Comment Follaman aurait-il été informé de la présence de l'or ?

— Il vous a entendue vous disputer avec Sillán. Je le soupçonne d'avoir surveillé Sillán parce qu'il avait deviné sa mission. Il l'a peut-être même accompagné de loin dans ses explorations. Au retour de Sillán hier après-midi, Follaman a certainement compris que notre invité avait fait une importante découverte quand il lui a annoncé qu'il partirait pour Ráith Imgain le lendemain matin. Sans doute Follaman l'a-t-il suivi jusqu'à vos appartements et a-t-il écouté à la porte.

« Puisque vous ne pouviez agir contre la loi de Dieu et des hommes, il servirait la justice à sa façon. Il prit le bocal de ciguë dans l'officine de l'apothicaire et, quand Sillán lui demanda à boire, il prépara le fatal breuvage. Comme Follaman ignorait la quantité nécessaire à l'accomplissement de son forfait, Sillán n'a ressenti les effets du poison qu'au réfectoire, lors du repas du soir suivant les vêpres.

L'abbesse Ita était suspendue aux lèvres de Fidelma.

— Et alors ?

— Quand j'ai commencé mes investigations, le *tanist* des Uí Failgi est arrivé. Il cherchait une explication à la mort de Sillán.

— Mais qui a tué Follaman ?

— Il savait que, tôt ou tard, il serait découvert. Plus grave, dans sa candeur, il se repentait d'avoir pris la vie d'un de ses semblables. Follaman était un homme simple. Il a décidé de s'appliquer le châtiment qu'il méritait. Quel plus grand prix de l'honneur accorder à la vie de Sillán que la sienne propre ? Aussi s'est-il empoisonné à la ciguë.

— Voilà un récit plausible, ma fille. Mais de quelle façon vous y prendrez-vous pour l'étayer ?

— Eh bien, quand j'ai questionné Follaman, j'ai constaté qu'il connaissait parfaitement la profession de Sillán. D'autre part, il a

commis deux erreurs. Il m'a dit qu'il avait vu Sillán sortir de vos appartements et qu'il avait l'air en colère. Donc Follaman se tenait près de votre porte. Plus important, quand je lui ai demandé s'il savait à quoi ressemblait la ciguë, il a répondu qu'il l'ignorait.

— En quoi cela le condamnait-il ?

— Cultiver des simples pour la communauté comptait parmi ses attributions, et soeur Poitigéir venait de m'informer qu'elle faisait pousser de la ciguë, utilisée à des fins médicinales. Donc Follaman savait la reconnaître. Pourquoi m'a-t-il menti ?

L'abbesse Ita poussa un profond soupir.

— Vous pensez que Follaman a essayé de nous protéger, nous et l'abbaye ?

— Oui, dans son absence de malice, il ne pouvait concevoir d'autre solution.

L'abbesse eut un sourire douloureux.

— En vérité, moi-même n'en ai pas trouvé d'autre malgré toutes mes connaissances. Et maintenant ?

— Il peut arriver que la loi engendre l'injustice alors que le triomphe de la justice est la seule voie vers la paix. Donc la réponse au dilemme auquel je suis confrontée se situe quelque part entre la justice et le cadre de la loi.

Fidelma hésita.

— Tout bien réfléchi, je privilégierai la première et établirai dans mon rapport que Sillán est mort accidentellement, tout comme Follaman. Une cruche d'eau contaminée, destinée par notre serviteur à éliminer la vermine de l'abbaye, a été par mégarde mélangée à l'hydromel de l'hôtellerie. Personne ne s'est douté de rien jusqu'à la mort de Follaman.

L'abbesse Ita détourna les yeux.

— Et qu'avez-vous l'intention de dire au *tanist* des Uí Failgi concernant la mine d'or ?

— Que Sillán avait décidé de rentrer à Ráith Imgain parce que cette histoire n'était qu'une légende.

Le visage de l'abbesse s'éclaira.

— Très bien. Ainsi, notre abbaye sera sauvée pour les générations à venir. En tant qu'abbesse de cette communauté, j'approuve votre rapport et je vous absous de toute responsabilité et de toute faute quant aux mensonges qu'il contient.

Le sourire de l'abbesse irrita Fidelma. Pour le bien de la justice naturelle, elle avait eu l'intention de tenir sa langue. Mais la suffisance d'Ita lui fut soudain insupportable. Et si elle analysait de plus près sa réaction, n'était-ce pas sa fierté de « maître des mystères » qui avait été blessée ?

Fidelma plongea la main dans les plis de sa robe, et en sortit le

caillou qu'elle avait pris dans la cellule occupée par Sillán. Puis elle le posa sur la table. L'abbesse le fixa.

— Cette pépite prouvait que Sillán avait découvert la mine d'or. Vous feriez bien de la mettre à l'abri avec les autres, que Follaman vous avait données après avoir empoisonné Sillán... sur votre ordre.

L'abbesse Ita avait pâli.

— Mais comment... ? balbutia-t-elle.

Un pli amer apparut aux coins de la bouche de Fidelma.

— Ne craignez rien, mère abbesse. Je n'ai pas l'intention de changer d'avis et votre secret sera bien gardé. Ce que je fais, c'est pour le bien de notre congrégation, pour l'avenir de la maison de la bienheureuse Brigitte de Kildare et de ceux qui vivent en paix entre ces murs. Ce n'est pas à moi de vous juger. Vous ne répondrez de vos actes que devant Dieu et les ombres de Sillán et Follaman.

— Mais comment... ? répéta l'abbesse tandis que ses lèvres tremblaient sous l'effet de l'émotion.

— Follaman, dans son innocence, pouvait-il vraiment avoir volé le poison ?

— Mais vous venez de démontrer qu'il le pouvait. Soeur Poitigéir vous a dit que Follaman l'aidait à cultiver les simples, donc il savait à quoi ressemblait la ciguë.

— Certes, mais comment est-il parvenu à reconnaître les feuilles pilées dans le bocal ? Il aurait pu à la rigueur identifier la ciguë grâce à ses taches violettes et ses extrémités blanches, qui subsistent quand la plante est pilée. Mais Follaman souffrait d'un défaut de naissance et il était incapable de discerner les couleurs. Donc quelqu'un lui a fourni le poison.

L'abbesse Ita pinça les lèvres. Sa bouche n'était plus qu'une ligne dure.

— Je n'ai pas tué Follaman ! s'écria-t-elle avec véhémence. Même si je lui ai suggéré que notre communauté n'aurait qu'à se féliciter du décès de Sillán, même si je lui ai montré comment procéder, ce n'est pas moi qui l'ai tué !

— Certes. Comme je viens de le démontrer, vous avez manipulé Follaman en prétendant que c'était la volonté de Dieu. Vous l'avez utilisé. Mais dans sa candeur, il a été submergé par la culpabilité et s'est ôté la vie en compensation de son crime. Il n'avait pas donné toute la ciguë à Sillán, il s'en était réservé une partie. La nuit dernière, il a absorbé le breuvage. Pour faire pénitence. Mais la faute est entièrement vôtre, mère abbesse.

Ita la regardait fixement.

— Et maintenant, que dois-je faire ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

Fidelma eut un petit sourire cynique.

— Avec votre permission, je quitterai Kildare dès demain, après avoir rendu mon rapport au *tanist* des Uí Failgi. Ne vous tourmentez pas, j'ai toujours œuvré pour le bien de la communauté. Ce bien pèse plus lourd que la loi. Mais je ferai un pèlerinage au tombeau de saint Patrick à Armagh pour les mensonges que j'ai écrits.

Elle marqua une pause et plongea son regard dans les yeux troublés d'Ita.

— Quant à votre sentiment de culpabilité... puis-je vous suggérer de solliciter les services d'un confesseur plus compatissant que moi ?

L'épée du haut roi

— La malédiction de Dieu est sur ce pays, soupira l'abbé Colmán, conseiller spirituel de la grande assemblée des chefs des cinq royaumes d'Irlande.

Une jeune femme marchait à ses côtés sur une des pelouses du palais resplendissant de Tara, siège des hauts rois d'Éireann. Elle était élancée, vêtue de la robe des religieuses, et affichait une attitude modeste, mais, même de loin, on remarquait tout de suite les charmes d'une silhouette bien proportionnée que son vêtement ne parvenait pas à dissimuler. De sa coiffe s'échappaient des mèches rebelles d'un roux éclatant qui faisaient ressortir la fraîcheur de son teint et le vert de ses yeux. Ses fossettes et la vivacité de son regard dénotaient l'humour, que son allure solennelle ne cachait pas vraiment.

— Quand l'homme reproche à Dieu de le maudire, c'est souvent pour éviter de reconnaître qu'il est seul à blâmer pour les difficultés qu'il traverse, répliqua Fidelma d'un ton ironique.

L'abbé, un homme trapu au visage sanguin qui avait dépassé la cinquantaine, fronça les sourcils.

— L'homme n'est pas responsable de la terrible peste jaune qui a balayé ce pays. Vous rendez-vous compte qu'un tiers de la population a péri de cette épidémie ? Elle n'a épargné ni les abbés, ni les évêques, ni les prêtres.

— Et pas même les hauts rois !

Le deuil officiel qui avait suivi la mort de Blathmac et de son frère Diarmuid, couronnés tous deux hauts rois d'Irlande, ne s'était achevé qu'une semaine auparavant. Ils avaient trépassé à quelques jours d'intervalle.

— Donc il s'agit certainement d'une malédiction de Dieu, s'obstina l'abbé en relevant le menton d'un air de défi.

En bonne diplomate, Fidelma préféra garder le silence. L'abbé n'était pas d'humeur à entamer une controverse théologique,

— Certains événements m'ont poussé à faire appel à vous, poursuivit Colmán en la précédant dans la chapelle du bienheureux Patrick, édiflée à proximité du palais.

Ils pénétrèrent dans l'édifice qui fleurait bon l'encens, s'inclinèrent devant l'autel et se dirigèrent vers la sacristie. L'abbé Colmán s'installa dans un fauteuil et désigna un siège à Fidelma.

— Si je vous ai envoyé chercher, c'est que vous êtes un *dálaigh* des cours des brehons suffisamment informé des lois.

Fidelma arbora un air modeste.

— Il est exact que j'ai étudié pendant huit années avec le brehon Morann, paix à son âme, et que j'ai été élevée au rang *d'anruth*.

L'abbé pinça les lèvres. Il ne s'était pas encore remis de sa rencontre avec cette jeune femme qui portait un titre commandant le respect aux plus hauts personnages du pays. Cette distinction se situait juste au-dessous du degré *d'ollamh*, qui permettait à son détenteur de s'asseoir en présence du haut roi sans y avoir été invité. Face à Fidelma de Kildare, l'abbé se sentait mal à l'aise. Bien que son supérieur dans la religion, il était tenu de s'incliner devant son rang social et l'autorité légale qu'elle représentait.

— On m'avait prévenu de vos qualifications, soeur Fidelma, et aussi de vos talents remarquables pour résoudre les énigmes.

— Vous me flattez. Il est vrai que j'ai contribué à élucider certains mystères et vous me voyez ravie de mettre mes modestes compétences à votre service.

Fidelma, piquée par la curiosité, attendait que l'abbé poursuive. Il se frotta le menton d'un air songeur.

— Pendant de nombreuses années, notre pays a connu la prospérité sous le règne de Blathmac et Diarmuid. Leur mort est une terrible tragédie.

Fidelma haussa les sourcils.

— Leur décès serait-il suspect ? Est-ce là ce qui motive vos appréhensions ?

L'abbé secoua la tête avec vivacité.

— Non. Leur mort est bien due à cette affreuse peste jaune qui terrorise le monde. Une fois qu'elle a repéré sa proie, nul ne peut l'éviter. C'est la volonté de Dieu.

Comme Fidelma ne faisait aucun commentaire, il poursuivit.

— Non, ma soeur, les hauts rois sont morts sans que nul ne précipite leur disparition. Mais nous avons un problème de succession.

— Je croyais que la grande assemblée avait déjà pris sa décision, s'étonna Fidelma. Ils ont bien choisi Sechnasach, fils de Blathmac ?

— Oui, les rois des provinces et les chefs d'Irlande se sont prononcés pour lui. Mais Sechnasach n'a pas encore été sacré sur la Pierre de la Destinée mille fois bénie.

Il hésita.

— Connaissez-vous la Loi des rois ?

— Assurément.

Fidelma se demanda à quoi rimait cette étrange question.

— Vous rappelez-vous le chapitre qui se réfère aux sept qualités d'un roi vertueux ?

— Eh bien, le futur souverain doit être élu par la grande assemblée, accepter la foi du Dieu unique, jurer fidélité sur les symboles de sa fonction, régner par la loi des brehons, avoir un jugement ferme, juste et irréprochable, promouvoir le bien commun du peuple, ne jamais commander à ses guerriers de se livrer à une guerre injuste...

L'abbé l'interrompit d'un geste de la main.

— Parfait. En ce qui concerne Sechnasach, la cérémonie d'intronisation ne peut avoir lieu parce que la grande épée des Uí Néill, la Caladchalog dont on affirme qu'elle a été forgée à l'ère des brumes de glace par le dieu forgeron Gobhain, a été volée.

Fidelma en resta muette de stupéfaction.

L'épée des Uí Néill était le plus puissant symbole de la haute royauté. Selon la légende, le dieu forgeron l'avait donnée au héros Fergus Mac Roth dans la nuit des temps, puis elle avait été transmise à Niall aux Neuf Otages, dont les descendants avaient régné sur les Uí Néill d'Irlande. Cela faisait des siècles que les hauts rois étaient choisis dans le clan des Uí Néill du Nord ou dans celui des Uí Néill du Sud. Il était accordé une valeur mystique à la Caladchalog, « l'épée de taille et d'estoc » grâce à laquelle le peuple reconnaissait son dirigeant suprême. Le jour de leur couronnement, les hauts rois juraient fidélité sur cette lame. Signe visible de leur autorité, ils la portaient ostensiblement lors des grandes occasions.

L'abbé fit la moue.

— Nous traversons une époque où le peuple, qui craint les ravages de la peste, a besoin de réconfort et de distractions. Si la nouvelle se répand que le haut roi a perdu son épée, les gens seront saisis de terreur. Cela prendra valeur de mauvais présage et le règne de Sechnasach commencera sous de sinistres augures. Notre peuple est très attaché à ses traditions.

Soeur Fidelma réfléchit. Ce que disait l'abbé était vrai. Les habitants des cinq royaumes révéraient tout ce qui leur venait de « l'ère des brumes de glace ».

— Le peuple ferait mieux de compter sur ses propres forces plutôt que sur des objets, poursuivit l'abbé. Tant dans le domaine séculier que dans le domaine religieux, l'heure des réformes a sonné. Nous nous cramponnons aux croyances païennes de nos ancêtres, qui ont précédé la lumière de notre Sauveur sur ces rivages.

— Je vois que vous êtes un partisan de Rome, fit remarquer Fidelma.

L'abbé parut surpris.

— Qui vous l'a dit ?

Fidelma sourit avec malice.

— C'est l'évidence même, abbé Colmán. Vous arborez la tonsure de saint Pierre, et non celle de saint Jean qui est de rigueur dans notre Église.

L'abbé fit la moue.

— Tout le monde sait que j'ai passé cinq années à Rome et que j'ai été gagné aux arguments de l'Église romaine quant à la nécessité d'appliquer les réformes. J'estime qu'il est de mon devoir de les enseigner à notre peuple afin d'en finir avec nos vieux rituels et nos traditions périmées.

— Ne vaut-il pas mieux composer avec le peuple tel qu'il est et non tel que nous aimerions qu'il soit ?

— Nous devons nous efforcer de le faire évoluer, répliqua l'abbé d'un ton onctueux. Notre tâche ne consiste-t-elle pas à le mettre sur la voie de la grâce de Dieu ?

— À quoi bon nous quereller ? objecta Fidelma d'une voix douce. Quant à moi, je continuerai à suivre la règle de la maison de Brigitte de Kildare, où j'ai prononcé mes vœux. Qu'attendez-vous de moi au juste maintenant que je vous ai rejoint à Tara où vous m'avez mandée ?

L'abbé réprima à regret son désir de poursuivre cette conversation théologique, puis il se gratta la gorge pour dissimuler son irritation.

— Notre problème est simple : si nous voulons éviter une guerre civile dans les cinq royaumes d'Irlande, il faut absolument retrouver cette épée avant l'intronisation du haut roi, qui aura lieu demain.

— Où la gardiez-vous ?

— Ici, dans cette chapelle, et plus précisément sous l'autel avec la *Lia Fáil*, la Pierre de la Destinée. Elle était enfermée dans un coffre dont la clé était posée en évidence sur l'autel. Comment imaginer qu'on ose violer ce sanctuaire pour s'en prendre aux trésors sacrés ?

— Et pourtant, quelqu'un n'a pas reculé devant le sacrilège.

— Oui, et d'ailleurs nous avons trouvé le coupable, qui a été aussitôt jeté en prison.

— Il s'appelle ?

— Ailill Flann Esa, fils de Donal, notre haut roi il y a une vingtaine d'années. Ailill, un cousin de Sechnasach, convoitait la couronne. Ayant été évincé par la grande assemblée, il a cherché à discréditer son parent.

— Avez-vous un témoin du vol de l'épée ?

— Nous en avons trois. Congal et Erc, deux gardes du palais, qui

l'ont trouvé seul dans la chapelle en pleine nuit, et moi-même, qui suis arrivé ici quelques instants plus tard.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— S'il a été surpris en train de subtiliser l'épée, comment expliquez-vous qu'on ne la lui ait pas reprise ?

L'abbé claqua la langue avec impatience.

— Il l'avait cachée juste avant d'être découvert ! Peut-être a-t-il entendu les gardes...

— La chapelle a-t-elle été fouillée ?

— Oui. Et on n'a rien trouvé.

— Donc vous n'avez aucun témoin qui ait vu Ailill Flann Esa se saisir de l'épée ?

L'abbé eut un sourire paternel.

— Ma chère fille, le diacre avait vérifié que tout était en ordre avant de fermer la chapelle pour la nuit. Les gardes sont passés devant juste après minuit et ils n'avaient rien à signaler, mais, vingt minutes plus tard, ils ont constaté que la porte, fermée de l'intérieur, avait été fracturée et le verrou brisé. C'est alors qu'ils ont vu Ailill debout devant l'autel qui avait été déplacé. Le coffre était ouvert et l'épée s'était volatilisée. Les faits parlent d'eux-mêmes.

— Pour moi, ils ne paraissent pas si évidents, dit Fidelma d'un air songeur.

— En tout cas, Sechnasach, qui était de mon avis, a aussitôt fait enfermer Ailill Flann Esa.

— Et le mobile serait le simple désir de nuire ?

— Bien sûr. Ailill voulait troubler la cérémonie. Peut-être a-t-il même imaginé qu'en provoquant une guerre civile il profiterait du chaos et de la confusion pour renverser Sechnasach et prendre sa place. Il lui aurait alors suffi de sortir l'épée sacrée de sa cachette. Les gens sont tellement terrorisés par la peste qu'ils se prêteraient à n'importe quelle manipulation.

— Si vous avez le coupable et le mobile, alors pourquoi m'avoir envoyé chercher ? demanda Fidelma avec une pointe d'ironie. Sans compter que les *dálaigh* et les brehons qualifiés ne manquent pas à la cour de Tara.

— Aucun ne jouit de votre réputation en ce qui concerne la résolution des énigmes les plus embrouillées, soeur Fidelma.

— L'épée est certainement dissimulée dans la chapelle ou alors non loin de là.

— Nous n'avons rien trouvé et le temps presse. On m'a souvent vanté votre habileté à interroger les suspects et à leur arracher la vérité.

Fidelma haussa les épaules.

— Très bien, montrez-moi où était gardée l'épée, puis je

questionnerai Ailill Flann Esa.

Grand, barbu, avec d'épais cheveux bruns, Ailill Flann Esa avait dépassé la trentaine. Fils de Donal Mac Aed des Uí Néill du Nord, qui avait été haut roi de Tara, il avait l'allure fière d'un homme de haute lignée.

— Je n'ai pas volé l'épée sacrée ! lança-t-il dès que Fidelma lui eut exposé la raison de sa venue.

— Alors, comment expliquez-vous votre présence dans la chapelle en pleine nuit ? dit-elle en s'asseyant sur un banc de bois placé le long d'un mur de la sinistre cellule en pierre grise.

Ailill enfourcha un tabouret juste en face d'elle. Un lit et une table complétaient l'ameublement des lieux, qui pouvait sembler rudimentaire, mais avait l'avantage d'exister. Un prisonnier ordinaire aurait été laissé dans le plus grand dénuement, sans rien pour le protéger de l'humidité.

— Je passais devant la chapelle... commença Ailill.

— Après minuit ? Pour quelle raison ?

L'homme, qui n'avait pas l'habitude d'être interrompu, fronça les sourcils. Fidelma suivit sur son visage hautain la lutte intérieure qui l'agitait. Il avait bien envie de se montrer désagréable, mais un *dálaigh* élevé à la fonction d'*anruth* était doté de pouvoirs auprès de la cour des brehons qu'il valait mieux ne pas sous-estimer.

— Eh bien, j'étais en chemin pour... un rendez-vous.

— Où cela et avec qui ?

— Je ne peux le révéler.

Fidelma, notant l'éclair dans ses yeux et ses lèvres pincées, choisit de ne pas insister.

— Continuez...

— Donc je passais devant la chapelle quand j'ai remarqué la porte entrebâillée, alors qu'elle est habituellement verrouillée de l'intérieur. J'ai trouvé cela bizarre et je suis entré. L'autel avait été repoussé. Je me suis avancé et j'ai constaté que le coffre contenant l'épée avait été ouvert...

Il haussa les épaules.

— Et alors ? insista Fidelma.

— Et alors rien. Les gardes sont entrés, l'évêque est apparu, et je me suis retrouvé dans la position d'accusé.

— Vous n'avez rien à ajouter ?

— Non, et je suis innocent. Ma seule faute est d'avoir présenté, en tant que fils de mon père, une requête devant la grande assemblée pour succéder à Blathmac et Diarmuid. Bien que Sechnasach ait remporté l'élection, il ne m'a jamais pardonné d'avoir présenté ma candidature. Il est donc d'autant plus enclin à me croire coupable.

— Et vous, avez-vous pardonné à Sechnasach d'avoir eu la

préférence de la grande assemblée ?

Ailill adressa un regard appuyé à la jeune femme.

— J'ignore la mesquinerie, ma soeur, et je respecte la loi. Mais en toute honnêteté, je pense que la grande assemblée a fait le mauvais choix. Sechnasach est un traditionaliste alors que notre pays a grand besoin de réformes. Tant dans le domaine du droit séculier que dans celui de l'Église.

Fidelma plissa les paupières.

— Dois-je en déduire que vous êtes un adepte de Rome, qui veut changer la date de Pâques, nos rituels et notre système juridique relatif à la propriété ?

— Je ne m'en suis jamais caché, et mes opinions sont partagées par bon nombre de personnes. Par exemple, mon cousin Cernach, fils de Diarmuid, est un avocat des théories de Rome bien plus véhément que moi.

— Vous admettez néanmoins que vous aviez de fortes motivations pour vous opposer à l'intronisation de Sechnasach ?

— Certes. Et si j'avais été choisi, ma conduite des affaires aurait été différente de la sienne. Mais je crois surtout qu'une fois que la grande assemblée a tranché nous devons tous nous ranger à sa décision. À moins que le haut roi ne trahisse nos lois ou ne remplisse pas ses obligations, nul n'est autorisé à s'opposer à lui.

Fidelma plongea son regard dans les yeux bruns d'Ailill qui brûlaient d'un feu ardent.

— Avez-vous volé l'épée ?

— Non, par le Dieu du ciel !

Impressionné, Erc baissa la tête en grattant le sol de la pointe de sa botte.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous aider, ma soeur. Avec mon compagnon Congal, nous avons trouvé Ailill Flann Esa dans la chapelle, debout devant le coffre vide. Que pourrais-je ajouter de plus ?

Dans le dortoir de la garde du haut roi, les guerriers entourant Fidelma l'étudiaient avec une curiosité non dissimulée. Les quartiers peu confortables où une centaine d'hommes se reposaient entre deux tours de guet dégageaient une odeur aigre, mélange de boissons fortes, de sueur et de saleté.

— C'est à moi d'en juger, Erc. Allons marcher quelques instants, je n'ai pas fini de vous interroger.

Le robuste guerrier posa son bouclier, son javelot, et suivit la religieuse accompagné par les murmures et les plaisanteries assez lestes de ses compagnons.

Une fois dehors, Fidelma respira l'air pur à pleins poumons et offrit son visage aux rayons du soleil.

— Que s'est-il passé la nuit où le vol a eu lieu ?

— Avec Congal, je gardais la chapelle du bienheureux Patrick, fermée de minuit à l'aube à cause des trésors qu'elle contient, ainsi que plusieurs autres édifices.

— À quelle heure avez-vous commencé votre inspection ?

— À minuit. Nous allons des écuries royales à la chapelle, soit une centaine de toises, puis nous rejoignons le grand réfectoire.

— Racontez-moi les événements dans le détail.

— Nous sommes passés devant la porte de la chapelle, puis devant le grand réfectoire, en suivant le chemin circulaire qui fait le tour des bâtiments.

— Votre ronde vous prend longtemps ?

— Une demi-heure environ.

— Combien de temps êtes-vous restés éloignés de la chapelle ?

— Peut-être vingt minutes.

— Poursuivez.

— Lors de notre deuxième passage, une demi-heure plus tard, Congal m'a fait remarquer que la porte était entrebâillée. On s'est avancés et on a constaté qu'elle avait été forcée. Le bois était fendu autour du verrou à l'intérieur. Nous sommes entrés et avons vu Ailill Flann Esa debout devant l'autel qui avait été déplacé, laissant la Pierre de la Destinée à découvert. Le coffre contenant l'épée était vide.

— Ailill avait-il l'air agité ou essoufflé ?

— Non, il était très calme. Il fixait le coffre.

— Il devait faire bien sombre.

— Des chandelles étaient allumées qui procuraient suffisamment de lumière.

— Et alors ?

— Devinant notre présence, il s'est tourné dans notre direction. À cet instant, l'abbé est arrivé derrière nous et a tout de suite constaté le sacrilège.

— A-t-il questionné Ailill ?

— Oui, il lui a demandé ce qu'il avait à dire pour sa défense et Ailill a répondu qu'il venait d'arriver. Je suis alors intervenu pour expliquer que c'était impossible, car pendant qu'on se rendait aux écuries, la porte de la chapelle était demeurée dans notre champ de vision durant dix minutes. Donc Ailill se trouvait à l'intérieur depuis ce temps-là au moins.

— Ce qui n'est pas suffisant pour ouvrir le coffre, dissimuler l'épée et reprendre son souffle avant votre irruption sur les lieux.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Où est donc passé votre compagnon Congal ?

Erc parut troublé et fit une rapide génuflexion.

— Dieu entre moi et le mal, ma soeur. Il est tombé malade de la

fièvre jaune et se trouve maintenant aux portes de la mort. Qui sait, peut-être serai-je le suivant à succomber à cette terrible épidémie ?

Fidelma lui adressa un sourire rassurant.

— Il n'y a pas de fatalité à cela, Erc. Rendez-vous chez l'apothicaire et demandez-lui qu'on vous donne une infusion de feuilles et de fleurs de *centaurium vulgare*. Cette plante a la réputation d'éloigner la peste jaune.

— Une infusion de quoi ? demanda timidement le guerrier, qui ne comprenait pas le latin.

— De *dréimire but*, traduisit Fidelma. L'apothicaire la connaît bien. Si vous en buvez chaque jour, vous devriez être protégé. Maintenant, allez en paix.

Sechnasach, seigneur de Midhe et haut roi d'Irlande, était un homme mince de trente-cinq ans aux cheveux noirs et au visage sévère. Assis dans un fauteuil en chêne sculpté, il contemplait le feu qui brûlait dans une grande cheminée et semblait désespéré.

— Je vous salue, soeur Fidelma, dit-il d'un ton brusque. L'abbé Colmán m'a informé que vous n'aviez pas encore découvert où Ailill avait caché cette épée. Puis-je vous rappeler que la cérémonie a lieu demain à midi ?

Le haut roi avait accepté de la recevoir dans une des salles d'audience du palais de Tara. La petite pièce voûtée, aux murs décorés de tapisseries aux couleurs vives, était remplie de meubles précieux incrustés d'or, d'argent et de pierreries. Des présents provenant de différentes parties du monde.

— Cela supposerait qu'Ailill a volé l'épée, fit observer posément Fidelma en prenant place dans le fauteuil que lui désignait le monarque.

Fidelma, qui se trouvait pour la première fois en présence d'un haut roi, se remémora rapidement les règles qu'elle devait observer.

En entendant sa remarque, Sechnasach fronça les sourcils.

— Vous en doutez ? Pourtant, les faits qui m'ont été rapportés par l'abbé Colmán ne laissent guère de place au doute. Et si Ailill n'est pas le coupable, alors qui ?

— Avant d'avancer d'autres hypothèses, j'ai besoin de vous poser quelques questions.

— Très bien.

— Si vous étiez empêché de monter sur le trône, qui prendrait votre place ?

Sechnasach se mit à rire.

— Ailill, naturellement, puisqu'il a été choisi comme *tanist*.

Quand la grande assemblée désignait un haut roi, elle lui adjoignait automatiquement un héritier présomptif. Ainsi, en cas de mort subite ou d'indisposition du monarque, les cinq royaumes ne

restaient pas sans chef. Grâce au système juridique des brehons, seuls les plus valeureux et les plus intelligents montaient sur le trône. Les droits héréditaires par primogéniture, qui avaient cours chez les Saxons ou les Francs, ne s'appliquaient pas en Irlande.

— Pas d'autres prétendants ?

— Oh ! si, beaucoup ! Cernach, le fils de mon oncle Diarmuid, Conall et Col eu, les frères d'Ailill. Vous n'ignorez rien des conflits entre les Uí Néill du Nord et les Uí Néill du Sud. Je suis du Sud et les Uí Néill du Nord seraient trop heureux de me voir déposé.

— Mais aucune des personnes que vous venez de citer ne tirerait un bénéfice direct de votre disgrâce ?

— Aucune.

Fidelma se leva.

— Ce sera tout pour l'instant, Sechnasach de Tara.

Le haut roi parut surpris.

— Vous ne me donnez pas beaucoup d'espoir de retrouver cette épée avant demain.

— Ne désespérez pas. Et si je ne résous pas cette énigme à temps, alors les événements qui suivront nous apporteront la solution.

— Pensez-vous que nous éviterons la guerre ?

— Je l'ignore, admit Fidelma avec candeur.

Alors qu'elle empruntait un couloir après avoir quitté la salle d'audience, elle entendit soudain une voix douce et féminine qui l'appelait par son nom. Elle se retourna et se retrouva face à une jeune fille dissimulée dans l'ombre.

— Entrez un instant, ma soeur.

Une porte s'ouvrit, on écarta de lourdes tentures et Fidelma pénétra dans une chambre brillamment éclairée. Avant de la rejoindre, la jeune fille aux longs cheveux noirs, vêtue d'une ravissante robe bleue incrustée de perles, vérifia que personne ne les avait vues.

— Je suis Ornait, la soeur de Sechnasach, dit-elle d'une voix cristalline.

Fidelma s'inclina en silence.

— J'écoutais derrière la tapisserie, avoua-t-elle en rougissant. J'ai tout entendu de la conversation que vous avez eue avec mon frère. Vous ne croyez pas qu'Ailill a volé l'épée sacrée, n'est-ce pas ?

Fidelma sourit devant l'attitude suppliante de la demoiselle.

— Dois-je en déduire que vous-même n'en êtes pas convaincue ?

Ornait s'empourpra en baissant les yeux.

— Je sais qu'il est incapable d'un tel geste.

Elle saisit la main de Fidelma.

— Vous seule êtes en mesure de prouver qu'il n'a pas commis ce sacrilège.

— Donc vous savez que je suis une avocate de la cour des

brehons, dit Fidelma, quelque peu embarrassée par la confiance que la princesse Ornait lui manifestait.

— J'ai entendu parler de vous en termes élogieux par une soeur de votre ordre, à Kildare.

— Et la nuit où Ailill a été arrêté dans la chapelle, il s'apprêtait à aller vous retrouver ? Quelle sottise de sa part de ne pas me l'avoir dit !

Ornait releva le menton d'un air de défi.

— Nous nous aimons !

— Et vous vous méfiez même de votre frère ?

— Jusqu'à son intronisation, mieux vaut rester discrets. Ensuite, j'espère qu'il se sentira mieux disposé envers Ailill. Pour l'instant, il lui en veut de s'être présenté contre lui devant la grande assemblée.

— Pour vous, il n'est pas imaginable qu'Ailill, en proie à un violent ressentiment envers votre frère, ait subtilisé l'épée pour lui nuire ?

— Même s'il ne s'accorde pas avec mon frère sur bon nombre de sujets, pour Ailill la décision de la grande assemblée prise dans le cadre de la loi des brehons est chose sacrée, déclara Ornait avec fermeté. Et puis il n'est pas le seul rival de mon frère. Mon cousin, Cernach Mac Diarmuid, estime qu'il était mieux placé que lui pour obtenir la couronne. Il réproouve l'attitude de Sechnasach, qui a clairement manifesté son hostilité aux réformes prônées par Rome. Mais Cernach n'atteindra l'âge du choix que d'ici un mois et, comme il ne pouvait pas se présenter à l'élection, il a appuyé la candidature d'Ailill. Est-ce un grand crime d'échouer dans ses ambitions ? La grande assemblée s'est prononcée, n'en parlons plus. Et non, mille fois non, Ailill ne commettrait jamais un acte aussi vil.

— Eh bien, ma soeur ?

L'abbé fixait Fidelma d'un air méfiant.

— Je n'ai rien à vous apprendre pour le moment, mais j'aimerais vous poser une dernière question.

Elle s'était rendue dans le bureau de l'abbé Colmán, situé dans les bâtiments de l'abbaye, juste derrière le palais. Assis à une table, il étudiait un manuscrit magnifiquement enluminé et, voyant l'intérêt que Fidelma lui portait, il lui sourit avec complaisance.

— Voici l'Évangile de saint Jean, illustré par nos frères de Clonmacnoise. Un ouvrage splendide qui sera envoyé aux moines de l'île sacrée de saint Colomba.

Fidelma admira distraitement les peintures délicates et demanda :

— Si une guerre civile se déclarait dans les royaumes et si Ailill était proclamé haut roi, s'écarterait-il des choix traditionalistes de Sechnasach ?

L'abbé ouvrit de grands yeux avant de froncer les sourcils.

— Oui, je le pense, dit-il enfin.

— Conseillerait-il aux abbés et aux évêques de réformer l'Église ?
L'abbé se gratta le cou.

— Nul n'ignore qu'Ailill s'est prononcé en faveur d'un rapprochement avec l'Église de Rome. D'ailleurs, de nombreux princes de la maison des Uí Néill partagent ses vues. Par exemple, Cernach Mac Diarmuid. Chez les laïcs, il est un des plus fervents partisans des réformes. Certes, il est un peu tête brûlée, mais il exerce une certaine influence. Ce jeune homme qui se tient à proximité du trône de Tara n'a pas atteint l'âge du choix, il s'en faut d'ailleurs de peu. Mais bientôt, il prendra sa place dans les assemblées des cinq royaumes.

— Sechnasach, lui, s'en tiendra aux rites et aux liturgies de notre Église.

— Assurément.

— En tant que partisan de la faction en faveur de Rome, vous favoriseriez les choix d'Ailill ?

L'abbé rougit d'indignation.

— Sans doute, mais je n'en respecte pas moins la loi. Je fais allégeance au haut roi désigné par la grande assemblée. Par ailleurs, puis-je vous rappeler que vous parlez à l'abbé de Tara et à un supérieur de votre ordre ?

Fidelma eut un geste d'excuse.

— J'enquête sur les faits, mon père. C'est en tant que *dálaigh* que je vous interroge, non en tant que religieuse.

— Parfait. Dans ce cas, veuillez prendre note que, dans cette affaire, j'ai désigné Ailill comme étant le principal suspect. Si j'avais voulu servir mes intérêts, j'aurais pu persuader les gardes d'orienter leurs soupçons ailleurs.

— Je vous entends.

— Ailill est le coupable.

— Peut-être.

Fidelma fit mine de sortir puis se ravisa.

— Un dernier point. Comment expliquer que vous vous soyez trouvé dans la chapelle à cette heure précise ?

— J'avais oublié mon psautier dans la sacristie.

— Cela ne pouvait-il pas attendre le matin ? Sortir en pleine nuit par ce froid...

— Je cherchais une référence et puis je n'avais pas besoin d'affronter le froid...

— Ah bon ?

L'abbé poussa un soupir irrité.

— Il y a un passage qui mène de l'abbaye à la sacristie.

— Et c'est maintenant que vous m'en informez ? Montrez-le-moi, je vous prie.

— Je vais demander à un des frères de s'en charger, car je suis très occupé par les préparatifs de l'intronisation.

L'abbé Colmán agita une clochette en argent.

Un homme au visage lunaire pénétra dans la pièce, les mains dissimulées dans les manches de son ample robe de bure. Même à une certaine distance, Fidelma sentit son haleine : elle empestait l'oignon, une odeur désagréable qui lui fit froncer le nez.

— Je vous présente frère Rogallach. Rogallach, soyez assez aimable pour montrer à soeur Fidelma le passage qui mène de l'abbaye à la chapelle.

Puis l'abbé se tourna vers son interlocutrice.

— À moins que vous n'ayez une autre requête ?

— Pas pour l'instant, je vous remercie, Colmán.

Dans un des couloirs du monastère, frère Rogallach prit une chandelle et l'alluma, puis il écarta une tapisserie révélant quelques marches.

— C'est la seule entrée de cette galerie ? demanda Fidelma tout en s'efforçant d'ignorer l'haleine pestilentielle de son guide.

Le moine hocha la tête. Il était impressionné par cette jeune femme dont le statut et la réputation avaient déjà fait le tour de la communauté.

— Qui la connaît ?

— Oh ! tout le monde ! Quand le temps est peu clément, nous passons par là.

Il sourit gentiment, révélant des dents brisées et noircies.

— Et à l'extérieur de l'abbaye ?

— Nul ne l'ignore à Tara.

— Je vous suis, mon frère, dit Fidelma, trop heureuse de le laisser passer devant et d'échapper à son souffle empuanti.

Ils descendirent un petit escalier. Le passage dallé et sinueux sentait la poussière et le renfermé, mais Fidelma ne remarqua aucune trace d'humidité sur les murs. Il était aménagé avec de petites alcôves contenant des meubles. Fidelma les explora l'une après l'autre grâce à la chandelle du religieux.

— Ces niches sont suffisamment profondes pour qu'une personne s'y dissimule, avec ou sans épée, fit-elle remarquer. Les a-t-on explorées ?

Le moine hocha la tête.

— Oui, juste après que l'on a eu fouillé l'abbaye. J'ai d'ailleurs participé à l'inspection.

Fidelma s'arrêta devant une alcôve, et tendit la main vers un morceau de tissu effrangé accroché au montant d'une armoire : brillant et coloré, il était très différent de la bure servant à confectionner les robes des religieux. Seule une personne riche pouvait

arborer un vêtement taillé dans une étoffe aussi somptueuse.

Le couloir souterrain n'en finissait pas. Enfin ils montèrent quelques marches, Rogallach écarta une tapisserie et ils se retrouvèrent dans la sacristie. De là, ils rejoignirent la chapelle et Fidelma se dirigea droit sur la porte.

Dès le début de cette affaire, quelque chose la tourmentait sans qu'elle en eût vraiment conscience. Maintenant qu'elle connaissait l'existence du passage, elle comprenait mieux sa gêne.

— Cette porte est-elle toujours verrouillée de l'intérieur ? demanda-t-elle.

— Oui, pourquoi ?

— Si vous voulez pénétrer dans la chapelle, comment vous y prenez-vous ?

— J'utilise le passage, bien sûr.

— Parce que vous connaissez son existence, réfléchit Fidelma à haute voix.

— Seul un étranger à Tara l'ignorerait.

— Donc, si quelqu'un essayait de s'introduire ici de l'extérieur, ce serait forcément un étranger ?

Rogallach hocha la tête.

Fidelma examina le verrou à l'endroit exact où il avait été séparé du bois et elle plissa les paupières en voyant les marques sur le métal qui avait visiblement été frappé avec un caillou. Elle sourit en comprenant la signification du procédé utilisé.

— Allez me chercher Erc.

Sechnasach dévisageait Fidelma avec une certaine suspicion.

— On m'a rapporté que vous aviez convoqué ici l'abbé Colmán, Ailill Flann Esa, ma soeur Ornait et Cernach Mac Diarmuid. Pour quelle raison, je vous prie ?

Fidelma se tenait les mains croisées devant elle, arborant un air modeste.

— En tant que *dálaigh*, je l'ai estimé nécessaire, majesté, afin de résoudre le mystère de l'épée symbole de votre fonction.

Sechnasach se pencha vers elle, les yeux brillants.

— Vous avez trouvé où Ailill l'avait cachée ?

— Oui, et j'aurais dû y penser plus tôt.

— Où est-elle ?

— Chaque chose en son temps. Il faut d'abord que vous répondiez à une question. J'ai mandé Cernach, le fils de votre oncle Diarmuid qui a été roi conjoint de ce royaume avec votre père.

— En quoi cette affaire le concerne-t-il ?

— On dit que Cernach est un fervent partisan des réformes de l'Église de Rome.

Sechnasach haussa les sourcils.

— Nous avons eu de nombreuses discussions à ce sujet, il aimerait que je soutienne les abbés et les évêques d'Irlande qui souhaitent changer nos coutumes et nos rituels. Mais il ne siègera au conseil que d'ici un mois. Et bien qu'il ait quelque influence sur les jeunes, il n'exerce aucune autorité.

Fidelma hocha la tête et se plaça à la droite de Sechnasach, qui siégeait dans le fauteuil symbole de sa fonction.

— Cela concorde avec ce que l'on m'a rapporté, mais j'avais besoin de votre confirmation. Et maintenant, qu'on amène Ailill et les autres.

Ailill Flann Esa arriva sous bonne garde, suivi de l'abbé Colmán et d'Ornait, qui semblait contrariée et jetait des regards anxieux à son amant. Le dernier à se présenter fut Cernach Mac Diarmuid, un tout jeune homme aux cheveux noirs, visiblement surpris de cette réunion.

Ils se rangèrent en arc de cercle devant le roi, qui fit signe à Fidelma d'entamer la procédure.

— Nous savons tous, commença Fidelma, que l'épée sacrée des Uí Néill de Tara a été volée dans la chapelle du bienheureux Patrick, afin d'empêcher l'intronisation de Sechnasach ou de le discréditer aux yeux du peuple. Susciter des désordres civils dans les cinq royaumes pourrait amener le renversement du roi, autorisant ainsi un autre à prendre sa place sur le trône.

Elle eut un bref sourire à l'adresse de Sechnasach, mais ce fut l'abbé Colmán qui prit la parole.

— Personne ne vous contredira sur ces points. Et dans la période troublée que nous traversons, un mauvais présage suffirait pour jeter la discorde dans les royaumes d'Irlande.

— À qui ce crime profiterait-il ? demanda Fidelma. Cela est facile à deviner. Rome se targue de soumettre toutes les Églises, mais ses exigences sont contrecarrées par les Églises d'Irlande, de Bretagne, d'Armorique et de l'Est. Rome veut changer notre liturgie et la date choisie selon nos calculs pour célébrer la crucifixion de Notre-Seigneur à Jérusalem. Or nous ne parlons pas tous d'une même voix. N'est-il pas vrai, Ailill Flann Esa ?

— Je n'ai jamais nié être un partisan de Rome.

— Donc le vol de cette épée vise à déstabiliser le haut roi et à le remplacer par un homme qui rejetterait nos traditions et soutiendrait les réformes.

Il y eut un silence.

— Très bien, poursuivit Fidelma. Nous avons défini le mobile le plus évident de ce délit. Maintenant, revenons aux faits. Deux gardes passent peu de temps après minuit devant la porte de la chapelle. Quand ils reviennent vingt minutes plus tard, ils constatent qu'elle est entrouverte et qu'elle a été forcée. En pénétrant à l'intérieur, ils voient

Ailill devant l'autel qui contemple le coffre vide. Puis, de la sacristie, arrive l'abbé qui avait emprunté le passage souterrain. Il accuse Ailill d'avoir subtilisé l'épée et de l'avoir cachée. Dans la chapelle, l'épée demeure introuvable. Si Ailill est le coupable, comment diable a-t-il eu le temps de la dissimuler avec autant d'habileté ? Les dix minutes qui lui étaient accordées par les gardes ne suffisaient pas à un tel tour de passe-passe. Voilà ce qui m'a tout d'abord frappée.

Elle se tourna vers Ornait.

— D'après Ailill Flann Esa, alors qu'il passait devant la chapelle, il a vu que la porte avait été forcée, il est entré et a constaté que le coffre était vide.

— Nous connaissons déjà sa version des faits, s'énerva Sechnasach. N'avez-vous rien de nouveau à nous apprendre ?

— Pour l'instant, je cherche à clarifier les différents éléments de cette affaire, répliqua Fidelma, peu émue par l'impatience du roi. Si Ailill se trouvait dehors à cette heure, c'est qu'il avait rendez-vous avec Ornait.

La jeune fille rougit. Scandalisé, Sechnasach se tourna vers sa sœur.

— Je regrette de ne pas pouvoir garder votre secret, Ornait, dit Fidelma avec une grimace d'excuse. Mais la vérité m'est indispensable, car ce qui se joue ici est d'une extrême importance.

Ornait fixa son frère d'un air de défi.

— Eh bien, Ornait, qu'as-tu à répondre à cela ? demanda Sechnasach.

— J'aime Ailill et il m'aime. Nous voulions te l'annoncer, mais nous préférions attendre que la cérémonie de ton intronisation soit terminée, afin que tu considères nos projets avec davantage d'indulgence.

Fidelma leva la main pour prévenir une remarque acerbe du haut roi.

— Vous aurez tout le temps d'en débattre plus tard. Poursuivons. Quelqu'un avait été informé de ce rendez-vous entre Ornait et Ailill. Cette personne étrangère à Tara attendait à l'intérieur de la chapelle, ignorant qu'elle était reliée au monastère par un passage souterrain. Sur ce point, je me suis montrée négligente. J'aurais dû me douter qu'il existait un corridor de ce genre. Celui qui avait fermé les portes de l'intérieur avait forcément les moyens de ressortir.

— Mais tout le monde à Tara connaît ce passage ! s'étonna Sechnasach.

— Et il était évident que j'en apprendrais l'existence à un moment ou à un autre.

— Néanmoins, le verrou a été forcé, fit remarquer l'abbé Colmán d'un ton agacé.

— Certes, mais de l'extérieur. Là encore, j'ai manqué de vigilance, sinon je l'aurais noté aussitôt. Quand vous forcez une porte verrouillée, c'est le métal sur le montant de la porte maintenant le verrou en place qui est arraché à ses fixations. Mais dans le cas qui nous intéresse, c'est le verrou qui a été arraché à son support.

Tous la regardaient d'un air perplexe.

— Ce qui s'est passé est assez simple. Le coupable a pénétré dans la chapelle par le passage. Il a pris la clé, repoussé l'autel et ouvert le coffre. L'épée a été mise à l'abri. Puis il est revenu pour arranger la mise en scène. Après s'être assuré que les gardes s'étaient éloignés de la porte, il l'a ouverte, a pris une pierre et a écrasé le verrou au lieu de briser le loquet relié au montant. C'était un indice tellement évident qu'il m'a échappé.

Ornait souriait à travers ses larmes.

— Je savais qu'Ailill n'avait pas pu commettre un tel forfait. Le vrai coupable a agi ainsi pour le faire accuser. Votre habileté à résoudre les énigmes justifie votre réputation, soeur Fidelma.

Fidelma eut un sourire vague.

— Il n'était pas besoin d'être un génie pour comprendre qu'Ailill Flann Esa n'avait pas pu voler cette épée de la façon dont on se l'était imaginé.

— Mais alors, qui a commis cet acte impardonnable ? demanda Ailill, le front plissé par l'anxiété.

— À qui profitait le crime ? poursuivit Fidelma, ignorant la question. En tant que fervent partisan de Rome, l'abbé Colmán aurait pu en tirer bénéfice. D'autre part, il se trouvait au bon endroit au bon moment. Et il aurait eu le temps d'agir.

— Vous m'insultez ! s'écria l'abbé. Je suis votre supérieur dans la foi, Fidelma de Kildare, et en tant qu'abbé de Tara...

— Inutile de me rappeler votre position dans l'Église, abbé Colmán. Je suis ici en tant qu'avocate de la cour des brehons et c'est vous-même qui m'avez invitée à mener cette enquête dans le cadre de mes fonctions.

Colmán s'empourpra.

— Certes, je soutiens la faction romaine, cependant, de là à fomenter un tel complot...

Fidelma leva la main.

— Il a raison. Après tout, Ailill est l'allié naturel de Colmán. Si l'abbé avait volé l'épée, pourquoi tenterait-il de faire porter le poids de la faute à Ailill, discréditant ainsi ceux qui sont favorables à la cause de Rome ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Sechnasach.

Fidelma tourna vers lui ses yeux verts.

— Vous avez oublié un autre acteur de cette intrigue, déclara-t-

elle d'un air nonchalant. Cernach Mac Diarmuid. Son nom a été mentionné devant moi à plusieurs reprises, car lui aussi s'est rangé du côté des Romains.

Le jeune homme sursauta et sa main chercha vainement une dague à sa ceinture : personne à part les gardes du haut roi n'était autorisé à porter une arme dans ces lieux.

— Qu'entendez-vous par là ?

— En tant que fils d'un des deux hauts rois, Cernach convoitait le trône de Tara. Et puis il aurait eu tout à gagner au discrédit jeté sur Sechnasach et Ailill.

— Comment osez-vous... ?

Cernach s'avança, le visage crispé par la colère, mais un des guerriers lui agrippa le bras avec tant de force qu'il tressaillit, tenta de se dégager puis s'immobilisa.

— Erc est-il là ? demanda Fidelma à un autre garde, qui hocha la tête.

Il revint avec Erc qui tenait quelque chose enveloppé dans une pièce de tissu. Erc fit un signe d'assentiment à Fidelma, qui se tourna vers le monarque.

— Sechnasach, j'ai ordonné à Erc de fouiller la chambre de Cernach.

Ce dernier pâlit.

— Eh bien ? dit Fidelma.

Le guerrier se planta devant le fauteuil du roi, déroula le tissu et se saisit d'une épée d'or et d'argent, incrustée de pierres précieuses.

— La Caladchalog ! murmura le monarque d'une voix enrouée par l'émotion.

— Elle a été dissimulée dans ma chambre ! s'écria Cernach avec indignation. Je n'y suis pour rien, je le jure !

Il pointa un doigt accusateur en direction de Fidelma, qui ne lui prêta aucune attention.

— D'où la sortez-vous, Erc ?

Ému de témoigner devant son souverain, Erc s'éclaircit la voix.

— Elle était cachée sous le lit de Cernach, fils de Diarmuid, et enveloppée dans cette étoffe, dit-il d'un ton brusque.

Les regards convergèrent vers le jeune homme, qui tremblait maintenant de tous ses membres.

— A-t-elle été facile à trouver ?

Un sourire apparut sur les lèvres du guerrier.

— Oui, presque trop.

— C'est exactement ce que je pense, déclara Fidelma d'un air songeur.

— Qu'est-ce que cela signifie, Cernach Mac Diarmuid ? tonna Sechnasach. Comment avez-vous pu me trahir avec autant

d'impudence ?

— Cernach n'y est pour rien.

La tranquille assurance de Fidelma stupéfia les personnes présentes.

— Mais alors qui ? grommela Sechnasach.

— L'art de la déduction est aussi ardu que n'importe quelle science, soupira Fidelma. Dans cette affaire, j'ai été confrontée à un esprit retors et implacable, poursuivant son objectif avec une obstination diabolique. Mais n'oublions pas que l'enjeu n'était rien de moins que la couronne de la haute royauté d'Irlande.

Elle promena son regard sur l'assemblée et s'arrêta à Sechnasach.

— Une chose m'a troublée dès le début. Pourquoi faire appel à moi pour enquêter sur cette affaire ? Ma réputation dans le domaine juridique n'a guère franchi les limites de la maison de sainte Brigitte, à Kildare. Tara fourmille de juristes mieux qualifiés que moi, de *dálaigh* et de brehons hors pair. D'ailleurs, l'abbé Colmán a avoué qu'il ne me connaissait pas. J'ai donc eu le sentiment croissant d'être utilisée. Oui, mais par qui ? Il semblait tellement évident qu'Ailill était innocent du crime dont on l'accusait !

Ailill plissa les paupières avec méfiance tandis que Fidelma le fixait tout en poursuivant sa démonstration.

— L'abbé Colmán, qui m'a fait venir, avait beaucoup à gagner dans cette affaire, et l'opportunité de commettre ce crime.

— Mensonges ! s'écria l'abbé.

Fidelma lui sourit.

— Évidences ! Mais il n'empêche que vous n'y êtes pour rien.

— La culpabilité de Cernach a été démontrée, s'impatenta Sechnasach.

— J'ai été conduite à lui. On me l'a décrit comme un fervent partisan de Rome, un jeune homme impétueux, et l'épée sacrée a été obligeamment placée sous son lit par le vrai coupable afin que nous la trouvions en temps et heure. Comme si un chemin semé d'indices me conduisait à Cernach. Mais pourquoi lui ? Il n'a pas encore atteint l'âge du choix et n'avait rien à gagner à un tel stratagème.

Tous étaient suspendus à ses lèvres.

— L'abbé Colmán, Ailill et Ornait m'ont affirmé qu'il s'était prononcé en faveur des réformes de Rome. Mais Ornait a précisé que Cernach convoitait le trône, même si la réalisation de son souhait était entravée par son jeune âge. Elle a également ajouté qu'il atteindrait sa majorité dans un mois.

Fidelma se tourna brusquement vers la jeune fille.

— Ornait était la seule à connaître ma réputation de juriste habile à résoudre les énigmes. Elle a aussi encouragé l'abbé à entrer en contact avec moi. N'est-ce pas, mon père ?

Colmán hocha la tête d'un air troublé.

Quant à Ornait, elle avait blêmi.

— Insinueriez-vous que j'ai volé l'épée ? siffla-t-elle entre ses dents.

— C'est ridicule ! s'écria Sechnasach. Ornait est ma soeur.

— Ornait et Ailill sont pourtant les seuls coupables.

— Mais vous venez de nous démontrer qu'Ailill est innocent ! s'écria Sechnasach, éberlué.

— Non. J'ai démontré que j'avais été conduite à une preuve destinée à me faire croire à son innocence. Quand les choses sont trop évidentes, il faut s'en méfier.

— Mais pourquoi Ornait aurait-elle participé à ce complot ? protesta le haut roi.

— Elle a réalisé son projet avec l'aide d'Ailill.

— Expliquez-vous.

— Ailill et Ornait ont pénétré cette nuit-là dans la chapelle par le passage. Ornait a pris l'épée tandis qu'Ailill brisait le verrou comme je l'ai indiqué. Ils étaient certains que les deux gardes s'arrêteraient devant la porte ouverte. Mais comme souvent dans un plan aussi soigneusement élaboré, un incident s'est produit. Tandis qu'Ornait retournait à l'abbaye par le couloir souterrain, elle vit l'abbé qui arrivait en sens inverse. Il avait oublié son psautier dans la sacristie. Elle se cacha dans une alcôve et, quand elle en sortit, elle déchira sa robe à un clou.

Fidelma tendit un petit morceau de tissu aux couleurs vives.

— Quant au reste du plan, il fonctionna à merveille. Ailill fut emprisonné et il ne restait plus qu'à passer à la deuxième étape. Ornait avait appris par une soeur de l'abbaye de Kildare que j'avais un don pour éclaircir les mystères et, quand l'épée eut disparu, elle parvint à convaincre Colmán de faire appel à moi.

L'abbé hocha la tête.

— Dès mon arrivée, et devant la preuve peu convaincante qui m'était proposée, j'en déduisis comme prévu qu'Ailill Flann Esa était innocent. Puis on m'orienta vers un bouc émissaire, Cernach Mac Diarmuid. Dans sa chambre, l'épée sacrée était à peine dissimulée. Cela éveilla ma suspicion. Ailill et Ornait m'avaient tous deux cité le nom de Cernach. Puis je découvris le morceau de tissu effrangé et je commençai à réfléchir.

— Mais s'il s'agissait d'un simple complot destiné à me compromettre, fit remarquer Sechnasach, pourquoi un plan aussi élaboré ? Pourquoi ne pas simplement subtiliser l'épée et la cacher là où on ne pourrait pas la retrouver ?

— Réfléchissez. Ornait et Ailill devaient s'assurer de votre chute. La perte de l'épée n'aurait réussi qu'à créer anxiété et dissension dans

le peuple. Mais ils ne visaient pas seulement le chaos. Il fallait que la grande assemblée regrette sa décision et proclame Ailill haut roi le jour même de la cérémonie.

— Mais par quels moyens ? s'étonna l'abbé Colmán. La décision de la grande assemblée est irréversible.

— Pas toujours. Imaginons que des doutes aient été jetés sur la lucidité et la sérénité de Sechnasach parce qu'il avait accusé faussement un de ses rivaux : la grande assemblée aurait alors été en mesure de revenir sur sa décision. Dans le cas présent, il aurait également été accusé d'inimitié personnelle à cause de la relation amoureuse qu'entretenaient Ornait et Ailill. Ornait avait prévu de faire déposer son frère afin qu'il soit remplacé par Ailill. J'ai été invitée à Tara pour démontrer l'innocence d'Ailill et la trahison de Cernach. Ainsi, l'incapacité de Sechnasach à assumer la haute royauté éclatait au grand jour. Rappelez-vous la Loi des rois, celle des sept preuves d'un souverain loyal : il est exigé que son jugement soit ferme, juste et irréprochable. En jetant Ailill en prison, Sechnasach manifestait un manque de clairvoyance évident. En tant que *tanist*, Ailill aurait été proclamé haut roi et Ornait serait devenue sa reine.

Fidelma avait touché juste. Sechnasach lut la colère et la haine sur le visage de sa soeur, et l'humiliation sur les traits d'Ailill.

— Et cette machination n'avait d'autre but que de s'emparer du trône ? demanda-t-il d'un ton incrédule. À moins qu'ils n'aient été égarés par leur désir de réformes et d'alignement sur Rome ?

— Non, ils n'agissaient pas par idéalisme, mais uniquement par soif de pouvoir, trancha Fidelma. Pour le pouvoir, la plupart des gens sont prêts à tout.

Meurtre au repos

— Il ne fait aucun doute que la culpabilité de frère Fergal dans l'assassinat de cette jeune fille a été amplement démontrée, déclara le brehon avec assurance.

Le juge en chef du clan des Eóghanacht de Cashel était un homme énergique, dont le visage sévère contrastait avec les yeux vifs et brillants. Il s'exprimait avec une lenteur hésitante, choisissant chaque mot, mais rien n'échappait à son esprit aiguisé. Tout comme sa profession l'exigeait, il examinait les faits avec attention, étudiait les preuves, soupesait le pour et le contre avec un soin jaloux. Et si vous cherchiez à le tromper, cela pouvait vous coûter cher.

Soeur Fidelma, qui se tenait devant lui, arborait une attitude modeste, les mains croisées devant elle. Grande, élancée, avec des yeux d'un vert émeraude, sa robe et son capuchon rabattu sur sa chevelure rousse dissimulaient mal ses charmes et sa jeunesse impétueuse. Le brehon lui donnait environ vingt-cinq ans. Il remarqua qu'elle n'avait pas l'habitude de demeurer immobile, car tout en elle respirait l'action et la joie de vivre. L'habit de religieuse ne lui convenait guère.

— L'abbesse m'a assuré que frère Fergal n'était pas plus doué pour commettre un assassinat qu'un lapin pour voler dans les airs.

Le brehon des Eóghanacht de Cashel réprima un soupir d'exaspération.

— Il n'en demeure pas moins, ma soeur, que les preuves rassemblées contre lui sont écrasantes. Ce Fergal a été découvert dans sa *bothán*, la chaumière en bois qu'il a construite sur les pentes du Cnoc-gorm. Il dormait à poings fermés et à côté de lui gisait le corps de la jeune Barrdub, frappé de plusieurs coups de poignard. Les mains et les vêtements de Fergal étaient ensanglantés. Quand on le réveilla, il affirma qu'il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Avouez que c'est un piètre argument pour sa défense.

— Dans quelles circonstances a-t-on découvert le cadavre de Barrdub ?

— Son frère Congal était très inquiet. Apparemment, la jeune fille s'était prise de passion pour ce moine. Je reconnais d'ailleurs que c'est un jeune homme beau et séduisant. Cette nuit-là, d'après Congal, sa soeur est sortie et n'est pas rentrée chez elle. Tôt le matin, Congal est venu me trouver et m'a demandé de l'accompagner jusqu'à la *bothán* de Fergal afin de s'expliquer avec le couple. Barrdub n'avait pas encore atteint l'âge du choix et Congal, son seul parent encore en vie, en était le tuteur. Et c'est ainsi que nous avons découvert cette scène épouvantable.

Fidelma pinça les lèvres. Les preuves étaient effectivement accablantes.

— L'audience aura lieu demain à midi, poursuivit le juge. Frère Fergal doit rendre des comptes à la loi, car, prêtre ou druide, personne n'est au-dessus de la juridiction des brehons.

Fidelma eut un petit sourire.

— Grâce au bienheureux Patrick, voilà deux siècles que les druides d'Irlande ont accepté de recevoir les enseignements de notre Sauveur.

Le brehon lui retourna son sourire.

— Pourtant, nombreux sont ceux dans les montagnes ou les régions reculées qui s'en tiennent aux anciennes coutumes. Les enseignements du Christ ne l'ont pas encore emporté sur l'adoration de Dagda et des antiques dieux d'Éireann. J'en connais un ici, un ermite du nom d'Erca ayant élu domicile sur les pentes du Cnoc-gorm, qui poursuit la pratique des anciens rituels.

Fidelma haussa les épaules.

— Je ne suis pas venue ici pour me livrer au prosélytisme.

Le brehon la considéra d'un air pensif.

— Quel rôle jouerez-vous exactement dans cette affaire, ma soeur ? Agissez-vous seulement en tant que représentante de votre abbaye, qui si j'ai bien compris tient lieu aujourd'hui de *fine*, de famille, à frère Fergal ? Rappelez-vous que selon la loi le *fine* doit acquitter les compensations qui auront été décidées par la cour.

— Je suis juriste, brehon des Eóghanacht, et l'abbesse m'a envoyée ici en tant que *dálaigh* pour défendre frère Fergal devant la cour.

Le brehon haussa les sourcils. Quand cette jeune femme s'était présentée à lui, il avait supposé qu'elle n'était qu'une simple religieuse de la communauté de Fergal, venue ici pour s'enquérir des raisons de l'arrestation d'un de ses membres.

— La loi exige des avocats qualifiés pour plaider devant la *dál*.

Le ton suffisant de cet homme agaça Fidelma, qui se redressa.

— Mais je suis qualifiée.

L'autre ne parvint pas à dissimuler sa surprise. Pour éviter tout malentendu supplémentaire, Fidelma tira une feuille de vélin de sa manche qu'elle tendit au brehon. Il la parcourut rapidement et la rendit à sa propriétaire.

— Ce document établit que vous avez été élevée au rang d'*anruth*, dit-il d'une voix incrédule.

Cela signifiait que Fidelma avait passé de sept à neuf ans dans un collège de religieux ou de bardes. La qualification d'*anruth* se situait un degré au-dessous de celle d'*ollamh*, ou professeur, qui pouvait s'asseoir de son propre chef devant un roi et discuter avec lui d'égal à égal. Un *anruth* avait étudié la poésie, la littérature, les textes de loi et la médecine, il parlait et écrivait sur toute chose avec autorité, et il avait aussi appris l'art du discours et de l'éloquence.

— J'ai suivi les enseignements du brehon Morann de Tara pendant huit ans, dit Fidelma.

— Je vous remercie des ces précisions et je vous félicite.

— Vous m'autorisez donc à m'entretenir avec l'accusé et les témoins ?

— Naturellement. Mais vu les preuves écrasantes dont nous disposons, le thème de votre plaidoirie est tout trouvé et ne peut s'orienter que dans une seule direction.

Frère Fergal était effectivement un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Pâle, éprouvé, les cheveux hirsutes, il semblait plongé dans un état d'hébétéude. Ses yeux bruns regardaient dans le vague, on aurait dit qu'il s'était réveillé dans un monde qu'il ne reconnaissait pas. En voyant Fidelma, il se leva avec des gestes maladroits et toussa nerveusement.

Le geôlier referma la porte de la cellule derrière eux.

— Que la grâce de Dieu soit avec vous, frère Fergal.

— Et que celle de Marie vous accompagne, répondit machinalement le jeune religieux.

Sa voix était entrecoupée et sa respiration sifflante.

— Je suis Fidelma, l'abbaye m'a envoyée vous défendre.

Une expression amère passa sur le visage du jeune homme.

— Cela ne servira à rien. Le brehon m'a déjà jugé coupable.

— L'êtes-vous ?

Fidelma s'assit sur l'unique tabouret posé à côté d'une pailleasse.

— Par la sainte Vierge, je suis innocent ! s'écria Fergal avec les accents du désespoir.

Puis il fut pris d'un accès de toux.

— Asseyez-vous, mon frère, dit Fidelma d'une voix douce. Vous avez attrapé un mauvais rhume.

Il haussa les épaules.

— Non, je souffre d'asthme depuis plusieurs années. Je soulage cette affection en inhalant la fumée de feuilles de *stramóiniam*, ou en buvant des infusions de cette même plante avant de me retirer pour la nuit. Hélas, ici ces soins me sont refusés et cette cellule est très humide.

— J'en parlerai au brehon. C'est un homme accessible à la pitié et peut-être trouverons-nous une solution.

— Je vous en serais très reconnaissant.

— Et maintenant je vous écoute.

Le jeune homme s'assit sur sa paillasse et commença son récit.

— Il y a quatre semaines de cela, l'abbesse m'a ordonné de rejoindre le clan des Eóghanacht de Cashel, afin de prêcher le message du Christ et célébrer la messe. Je suis venu ici où j'ai restauré une cellule abandonnée sur la colline bleue de Cnoc-gorm. Au début, tout se passa à peu près bien. Mais dans cette région, deux siècles après la conversion de ce peuple par saint Patrick, j'ai découvert que plus d'un refusait son âme au Christ. Cela m'a plongé dans une profonde tristesse...

— On m'a conté qu'un homme sur ces hauteurs restait attaché aux enseignements des druides, commenta Fidelma.

— L'ermite Erca ? Oui, il s'est établi lui aussi à Cnoc-gorm et il déteste tous les chrétiens.

— Vraiment ? Mais revenons à la nuit du meurtre.

Les traits de frère Fergal se tordirent en une grimace de dégoût.

— Tout ce dont je me souviens, c'est que je suis retourné à mon ermitage au crépuscule. J'étais épuisé, car, ce jour-là, j'avais parcouru seize milles pour évangéliser les bergers des montagnes. Ma poitrine était oppressée et je me suis donc préparé une infusion d'herbes. Cela m'a soulagé puisque j'ai plongé dans un profond sommeil. Après, tout ce que je sais, c'est que j'ai été tiré de ma torpeur par quelqu'un qui me secouait avec violence. Le brehon et Congal étaient penchés sur moi. Congal hurlait que j'avais tué sa soeur. J'avais du sang sur les mains et sur mes vêtements, et le corps ensanglanté de cette pauvre jeune fille, Barrdub, gisait à mes côtés.

Le moine fut pris d'une terrible quinte de toux et Fidelma l'étudia attentivement. Elle ne lut aucune ruse, aucun stratagème dans ses yeux agrandis par la souffrance et le désespoir.

— N'avez-vous rien d'autre à me dire ?

— Rien, même si cela peut vous sembler étrange.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Vous n'avez pas d'autre souvenir ? Personne ne vous a dérangé ? Aucun bruit n'a perturbé votre repos ?

Il se mit à gémir en couvrant son visage de ses mains.

— Moi-même je n'arrive pas à le croire, et pourtant !

— Connaissiez-vous Barrdub ?

— Bien sûr. Au cours de mon séjour, j'ai rencontré tous les membres du clan des Eóghanacht.

— Oui, mais entreteniez-vous des relations plus étroites avec elle ?

— Elle se rendait régulièrement aux services religieux et, comme beaucoup de villageois, elle est venue m'aider une ou deux fois quand je reconstruisais ma *bothán*.

— Donc vous n'aviez pas de relation amoureuse ?

Les prêtres, les moines et les nonnes de l'Église celtique étaient autorisés à se marier, à condition que leur union soit bénie par un évêque ou la congrégation de l'abbaye.

— Elle n'était pour moi qu'une brebis du troupeau. Sans compter que cette jeune fille n'avait même pas atteint l'âge du choix.

— Congal affirme que Barrdub était éprise de vous et que vous l'avez encouragée. Lors du procès, l'accusation soutiendra que cette nuit-là elle était venue vous rejoindre et que, pour une raison ou pour une autre, vous l'avez rejetée. Et comme elle refusait de partir, vous l'avez tuée. On prétendra qu'elle était devenue un fardeau pour vous.

Le jeune moine parut outragé.

— Sottises ! Je la connaissais à peine et pas le moindre attachement ne valait entre nous. De plus, je me rappelle qu'elle était promise à quelqu'un du village, dont le nom m'échappe.

Fidelma hocha la tête et se leva.

— Très bien, frère Fergal, si vous n'avez rien d'autre à ajouter...

Il la fixa d'un regard suppliant.

— Que va-t-il advenir de moi ?

— J'assurerai votre défense. Mais pour l'instant, je n'ai pas beaucoup d'arguments à présenter devant la cour.

— Et si on me déclare coupable ?

— Vous connaissez la loi de ce pays. Vous devrez alors payer l'*eric*, le prix de l'honneur de cette jeune fille, à son plus proche parent. Si j'ai bien compris, Barrdub était une personne libre, fille d'un membre de l'assemblée du clan. L'*eric* s'élève donc à quarante-cinq vaches laitières plus quatre autres pour la rémunération des brehons.

— Mais je ne possède aucune richesse. J'ai tout donné quand j'ai décidé de servir le Christ et j'ai fait vœu de pauvreté.

— Votre famille devra alors payer pour vous.

— Ma seule famille est l'abbaye, notre ordre des frères et des Soeurs dans le Christ.

Fidelma fit la grimace.

— Exactement. L'abbesse devra décider d'accepter ou de refuser votre dette au nom de notre congrégation. Et le procès le plus

important, celui concernant votre âme immortelle, se tiendra sous son autorité. Si vous êtes jugé coupable d'avoir tué Barrdub, vous serez non seulement condamné par une cour civile, mais, en tant que membre de l'Église, vous devrez expier devant le Christ.

— Que se passera-t-il si l'abbesse refuse de payer l'*eric* ? murmura Fergal d'une voix rauque.

— Cela m'étonnerait de sa part, le rassura Fidelma. Dans certaines circonstances exceptionnelles, cela peut cependant arriver. Si elle estime que votre crime a trop offensé les hommes et le Seigneur, elle a le droit de vous renier et de vous expulser de l'abbaye. Auquel cas le brehon vous remettra à la famille de la victime, qui pourra user de vous comme esclave ou vous punir d'une manière qui tiendra lieu de compensation. Mais nous n'en viendrons pas à de telles extrémités, car l'abbesse ne parvient pas à croire que vous ayez tué cette jeune fille.

— Devant Dieu, je suis innocent, sanglota le jeune homme.

Fidelma avait emprunté un chemin tortueux avec le brehon pour gagner la *bothán* de Fergal, située sur la colline de Cnoc-gorm. Ils arrivèrent devant la chaumière, construite de pierres imbriquées les unes dans les autres et qui tenaient sans qu'il fût nécessaire de les jointoyer, un artisanat complexe exigeant beaucoup de patience.

— C'est donc là qu'on a trouvé frère Fergal et la jeune fille ? dit Fidelma.

— Oui, mais le corps de la jeune fille a été emmené. Je ne comprends pas l'intérêt que vous portez à cet endroit.

Fidelma se contenta de sourire et passa sous le linteau.

La pièce, petite et sombre, n'était pas très différente de la cellule où elle avait laissé Fergal, sauf que l'atmosphère en était sèche et saine. L'ameublement se composait d'un lit en bois, d'une table et d'une chaise, plus un crucifix et quelques effets personnels. Une odeur douce-amère s'était partout répandue, qui provenait du foyer où le moine brûlait des feuilles de *stramóiniam*.

— A-t-on pris quoi que ce soit ? demanda Fidelma au brehon tout en fixant un récipient en bois sur la table.

— Non, rien. Frère Fergal était au lit et la jeune fille gisait près du foyer.

Fidelma se dirigea vers la table, prit le récipient en bois, le porta à son nez, le renifla, et comme il contenait un peu de liquide, elle y trempa le doigt qu'elle porta à ses lèvres. Elle fit la grimace.

— En tant que brehon, ne trouvez-vous pas étrange que le suspect ait tué Barrdub, puis se soit couché pour dormir tranquillement sans plus s'occuper du corps ? Un meurtrier aurait fait de son mieux pour dissimuler le cadavre et effacer toute trace de son crime de crainte que quelqu'un ne le surprenne.

Le brehon hocha la tête.

— Cette idée m’a déjà traversé l’esprit, mais je ne suis qu’un juge qui examine les faits. Les raisons qui poussent une personne à agir de telle ou telle manière n’entrent pas dans mes considérations. Je constate, voilà tout.

Fidelma soupira, reposa le récipient et quitta la *bothán*.

Une fois dehors, elle remarqua à hauteur d’épaule une tache sur un des piliers de pierre encadrant la porte.

— Le sang de Barrdub, je suppose ?

— Sans doute un de mes hommes en transportant le corps a-t-il heurté ces pierres, dit le brehon d’un air détaché.

Fidelma jeta un coup d’œil circulaire autour d’elle. La chaumière, qui se dressait au milieu des fougères, était protégée d’un côté par une rangée d’arbres courbés par le vent qui soufflait en rafales. Le chemin qui partait de la maisonnette et la reliait au village était étroit, mais bien dégagé. Un petit sentier derrière la maison montait jusqu’au sommet de la colline et un autre, sur la droite, se perdait dans la nature. À l’évidence, on les empruntait plus rarement.

— Où mènent ces sentiers ? demanda Fidelma.

— Celui-ci directement chez l’ermite Erca et celui-là au village, mais après bien des détours.

— J’aimerais rencontrer Erca.

Le brehon parut surpris, faillit protester puis haussa les épaules.

Erca était en tout point tel que Fidelma se l’était imaginé.

C’était un homme maigre, sale, vêtu d’une cape en laine rêche, avec une chevelure emmêlée et des yeux brillants. En les voyant s’approcher de son feu qui dégageait une épaisse fumée, il les abreuva d’insultes.

— Hors de ma vue, maudits chrétiens, hors de ma vue, vous et votre Seigneur étranger. Vous profanez les terres sacrées de Dagda, père de tous les dieux.

Le brehon était furieux, mais Fidelma sourit gentiment à l’ermite et s’avança vers lui.

— La paix soit avec vous, mon frère.

— Je ne suis pas votre frère !

— Nous sommes tous frères et soeurs aux yeux du Dieu unique, quel que soit le nom qu’on lui donne. Je ne vous veux aucun mal.

— Moi, je prie pour que les dieux de Dé Danaan se lèvent du *sidhe* et chasse tous les fidèles de l’étranger hors de ce pays comme ils l’ont fait avec l’abominable Fomorii à l’ère des brumes de glace.

— Donc vous détestez les chrétiens ?

— Je les hais.

— De même que frère Fergal ?

— Il n’y a pas de frontière sur cette terre à ma haine de tous les chrétiens.

— Feriez-vous du mal à frère Fergal si vous en aviez l'occasion ?

L'homme pointa un doigt sur Fidelma.

— Oui, et à tous ceux de son espèce !

Fidelma, imperturbable, hocha la tête en direction de la marmite suspendue au-dessus du foyer.

— Je vois que vous êtes en train de préparer une infusion d'herbes. Je suppose que vous connaissez parfaitement les plantes de la région.

Erca se mit à ricaner.

— On m'a transmis les anciennes connaissances. Ce fou de Patrick a chassé nos prêtres de la colline de Slane et forcé les gens à adorer son Christ, mais il n'est pas parvenu à détruire notre savoir.

— Ces racines, c'est quoi ?

Erca fronça les sourcils.

— De la *lus mór na coille*.

— Ah, de la belladone. Et ces feuilles à points blancs posées à côté ?

— De la *muíng*, de la ciguë.

— Elles poussent sur cette colline ?

— Évidemment, où voulez-vous que j'aille les chercher ?

— Merci. Et allez en paix, frère Erca.

Sur ces mots, Fidelma tourna brusquement les talons, laissant derrière elle un ermite stupéfait. Le brehon, perplexe, s'élança derrière elle.

— Puissiez-vous ne jamais connaître la paix, chrétienne, hurla Erca, qui s'était ressaisi. Et ne plus dormir sur vos deux oreilles tant que les adorateurs de l'étranger ne seront pas chassés d'Éireann !

Fidelma redescendit jusqu'à la *bothán* de Fergal. Elle pénétra à l'intérieur et ressortit avec le récipient en bois, qu'elle tendit au brehon.

— J'aurai besoin de cela pendant ma plaidoirie et je vais vous demander de le garder pour moi.

— Volontiers, mais qu'avez-vous en tête, ma soeur ? dit le brehon tandis qu'ils se dirigeaient vers le village. Pendant un court instant, j'ai cru que vous soupçonniez Erca d'être impliqué dans cette affaire.

Fidelma sourit sans répondre à la question.

— Maintenant, j'aimerais rencontrer Congal.

Ils trouvèrent le frère de Barrdub dans sa chaumière délabrée, au bord de la rivière.

En chemin, le brehon avait fourni quelques renseignements à Fidelma :

— Autrefois, le père de Congal, qui occupait la fonction d'intendant de l'hôtellerie pour les Eóghanacht de Cashel, était un homme respecté, un porte-parole de l'assemblée du clan. Congal est

un rêveur qui ne ressemble en rien à son père. Après sa mort, il a dilapidé son bien et s'est retrouvé réduit à la misère. Privé de troupeau, il a dû travailler pour d'autres membres du clan.

Congal, un homme sombre aux yeux gris insondables, aussi profonds et hostiles que la mer lors d'une journée d'hiver, les accueillit avec froideur.

— Si vous êtes venue défendre le meurtrier de ma soeur, alors je refuse de répondre à vos questions, s'écria-t-il à l'adresse de Fidelma.

Le brehon leva les yeux au ciel d'un air agacé.

— Congal, je vous prierai de respecter la loi. Un *dálaigh* a le droit de vous interroger et vous êtes tenu de répondre avec diligence.

Fidelma proposa à l'homme de s'asseoir, mais il refusa.

— Avez-vous apporté de la *stramóiniam* à frère Fergal ? fut sa première question.

Surpris, Congal cligna des paupières.

— Non. Il achetait son remède pour l'asthme à Iland, l'herboriste.

— Bien. Tout d'abord, qu'est-ce qui vous a amené à aller chercher votre soeur dans la *bothán* de frère Fergal quand vous avez réalisé qu'elle avait disparu ?

Congal fit la grimace.

— Barrdub était follement éprise de cet homme. Il l'hypnotisait et l'utilisait.

— Il l'hypnotisait ? Qu'entendez-vous par là ?

— Je la connaissais bien ! Depuis l'arrivée de Fergal au village, elle soupirait après lui comme une vache malade après un fermier. Elle se trouvait toutes sortes d'excuses pour lui rendre visite et l'aider à reconstruire sa chaumière. Un spectacle écoeurant.

— Pourquoi écoeurant ? intervint le brehon, dont la curiosité s'était soudain réveillée. Si Fergal lui plaisait et réciproquement, qu'est-ce qui vous empêchait de donner votre consentement à cette union ? Vous savez bien que les serviteurs du Christ ont le droit de se marier avec la personne de leur choix, même s'il s'agit d'un abbé ou d'une abbesse.

— Vous oubliez qu'elle était promise à Rimid.

— Pourtant, fit observer le brehon, avant la venue de Fergal, Rimid n'avait pas vos faveurs en tant que prétendant de Barrdub.

Congal s'empourpra.

— Que reprochiez-vous à Rimid ? demanda Fidelma.

— En vérité...

— En vérité, il n'avait pas les moyens de payer le prix de la mariée, le coupa le brehon. N'ai-je pas raison ?

— La *tinnsra* est aussi vieille qu'Éireann, grommela Congal. Personne ne se marie sans offrir une dot en compensation à la famille pour la perte de la jeune fille.

— Et vous êtes la seule famille de Barrdub ? interrogea Fidelma.

— Elle s'occupait de ma maison, et maintenant je n'ai plus personne. Donc j'ai droit à des compensations.

— Je suppose que vous avez élevé les mêmes objections avec Fergal ? En tant que religieux, il n'était pas en mesure de vous apporter une *tinnsra*.

— Le problème ne se posait pas puisqu'il ne songeait pas au mariage, répliqua Congal. Il s'est servi de ma soeur et quand elle a parlé de l'épouser, il l'a tuée.

— Cela reste à prouver. Qui d'autre était informé de cette relation entre Fergal et votre soeur ?

— Personne. Et elle ne m'a avoué ses sentiments qu'avec beaucoup de réticences.

— Et Rimid ? Il s'est forcément douté de quelque chose.

— Oui, il savait, concéda Congal à contrecœur.

— Il faudra aller lui rendre visite, dit Fidelma au brehon.

Elle s'apprêtait à partir quand son attention fut attirée par des fleurs et des plantes qui séchaient, accrochées au mur près de la cheminée.

— Qu'est-ce que c'est ?

Congal fronça les sourcils.

— Je ne suis pas très versé dans l'herboristerie. Barrdub faisait provision de simples pour la cuisine.

Dehors, le brehon jeta un regard interrogateur à Fidelma.

— Décidément, vous portez un grand intérêt aux plantes.

Fidelma acquiesça.

— Saviez-vous que frère Fergal souffre d'asthme et qu'il a pour habitude de faire brûler des feuilles de *stramóiniam* dont il inhale la fumée, ou de se préparer des infusions de cette même plante pour soulager ses étouffements ?

Le brehon haussa les épaules.

— Certaines personnes souffrent de cette affection très pénible. C'est important ?

— Où pouvons-nous trouver Rimid ?

— À cette heure ? À son travail, je suppose.

Fidelma haussa les sourcils.

— D'après ce que Congal nous a dit sur son impossibilité de payer la *tinnsra*, j'avais cru comprendre que Rimid était oisif.

Le brehon eut un large sourire.

— Congal voulait parler de la totalité de la *tinnsra*. Rimid n'est pas un homme riche, ni un esclave pour autant, mais un membre du clan et, contrairement à Congal, il peut siéger à l'assemblée.

— Congal en est-il empêché à cause de sa pauvreté ?

— Oui, et il est le seul à blâmer pour cette situation. D a toujours

eu de grands projets qui ne débouchaient sur rien, faute de moyens. Il a souvent fait appel à la générosité du clan pour se nourrir, ce qui le rend amer.

— Et Barrdub, partageait-elle cette affliction ?

— Non, car elle espérait échapper à la misère par le mariage.

— Elle a dû être déçue quand Rimid a demandé sa main à son frère et que celui-ci a refusé de la lui accorder.

— Très. Personnellement, je pensais qu'elle attendrait l'*aimsir togu*, l'âge du choix, afin d'exercer ses prérogatives de femme adulte pour se marier avec Rimid. Elle aurait alors pu se passer du consentement de son frère et Congal n'aurait plus été en mesure d'exiger le prix de la mariée. Je crois que Rimid s'était résigné à attendre. Il a été déçu quand Barrdub s'est jetée à la tête de frère Fergal.

— Et maintenant, dans quel état d'esprit se trouve-t-il ? Il faut aller lui parler. Où travaille-t-il ?

— À la *bothán* d'Iland, l'herboriste.

Fidelma s'arrêta net et fixa le brehon d'un air perplexe.

— Serait-il lui aussi herboriste ?

Le brehon secoua la tête.

— Non, non. Il n'a pas fait d'études dans ce sens. Mais il va chaque jour cueillir les simples et les fleurs dont son maître a besoin pour ses préparations.

Le visage de Rimid était enflammé de colère. Ce tout jeune homme – il avait atteint l'âge du choix depuis peu – semblait s'énervier facilement.

— Oui, j'aimais Barrdub et elle m'a trahi pour ce Fergal. Je le tuerai.

Le brehon renifla d'un air méprisant.

— Auquel cas vous devrez affronter les foudres de la justice.

— N'empêche. S'il croise mon chemin, je l'écraserai comme une vermine.

— Vous avez le sentiment qu'il vous a volé Barrdub et votre haine vous aveugle, Rimid, dit Fidelma. Cela peut se comprendre. Et Barrdub, la haïssez-vous elle aussi ?

— Non ! Je l'aimais.

— Pourtant, elle vous a abandonné, elle vous a fui pour rechercher la compagnie de frère Fergal. Vous avez dû être très contrarié... peut-être même que votre fureur...

Rimid cligna des yeux.

— Je ne lui aurais jamais fait de mal.

— Et Congal ?

— Il m'est indifférent, pourquoi ?

— Ne vous avait-il pas refusé la main de Barrdub parce que votre

offre de *tinnsca* lui semblait insuffisante ?

Rimid haussa les épaules.

— Dans six mois, Barrdub aurait atteint l'*aimsir togu*, et elle m'avait promis de ne tenir aucun compte de l'avis de son frère.

— Congal avait-il eu connaissance de ces projets ?

— Je l'ignore. Mais je pense que Barrdub lui en avait touché deux mots.

— Et à votre avis, il a accepté cette décision sans broncher ?

— Il ne pouvait guère s'opposer à nous. Et c'est alors que frère Fergal est arrivé.

— Mais Fergal n'avait aucune dot à offrir. Il appartient au même ordre que moi et a fait vœu de pauvreté.

— Congal affirme qu'il n'avait jamais été question de mariage. Fergal a hypnotisé Barrdub, il a joué avec ses sentiments, et puis il l'a trouvée trop encombrante.

— Hypnotisé ? ironisa Fidelma. Voilà un mot bien étrange dans votre bouche, Rimid.

— C'est la vérité.

— Vous êtes-vous querellé avec Barrdub parce qu'elle s'était entichée de Fergal ?

Rimid hésita et secoua la tête.

— J'étais aveugle. Jusqu'à la veille du meurtre, je n'avais rien compris à ce qui se passait derrière mon dos.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Par Congal. Ce soir-là, je l'ai croisé sur la route et il semblait très contrarié. Pour tout vous avouer, Barrdub venait de lui confier ses sentiments à l'égard de Fergal.

— Et quand avez-vous su qu'elle avait été assassinée ?

— Au matin, alors que je me rendais à la *bothán* de Fergal pour m'expliquer avec lui, je suis tombé sur le brehon et Congal. Deux hommes portaient le corps de Barrdub sur une litière et j'ai appris que Fergal avait été arrêté pour ce crime abominable.

Fidelma jeta un coup d'œil au brehon pour confirmation et il hochla la tête.

— Vous cueillez des herbes depuis longtemps, Rimid ? demanda soudain Fidelma.

— J'ai commencé quand j'étais enfant, pourquoi ?

— Vous ou Iland avez-vous fourni des simples à frère Fergal ?

— Moi non, mais Iland lui donnait des feuilles et des racines pour la maladie dont il souffrait.

— Est-ce que cela se savait dans le pays ?

— Pas mal de gens connaissaient les problèmes de santé de Fergal.

— Et Barrdub ?

— Elle aussi. Une fois, elle l'a mentionné alors que nous nous rendions à un service religieux.

— Et Congal ?

— Aucune idée.

Fidelma marqua une pause et sourit.

— J'en ai terminé.

Elle se tourna vers le brehon.

— Je suis prête à plaider demain devant la cour.

La majeure partie des membres du clan des Eóghanacht de Cashel s'était rassemblée dans le grand hall du chef. Eóghan en personne était assis à la droite du brehon. C'était la loi, et une mesure de courtoisie, que le chef du clan soit consulté quand on prononçait un jugement.

Devant le brehon et Eóghan se tenait frère Fergal, escorté d'un solide guerrier qui portait épée et bouclier. Fergal avait pris place derrière une petite barre en bois qui lui arrivait à la taille, le *cor-na-dála* ou pied du *dál*, de la cour, d'où tout accusé devait plaider sa cause.

À sa droite, juchée sur une plate-forme, Fidelma était assise, les mains posées sagement sur ses genoux tandis que ses yeux verts surveillaient la salle. Les témoins attendaient d'intervenir et le grand hall était rempli à craquer. Jamais de mémoire d'homme du clan un religieux n'avait été inculqué d'un crime aussi horrible.

Le brehon réclama le silence, demanda à frère Fergal s'il acceptait Fidelma comme avocate, car, d'après l'ancienne loi, le prévenu avait le droit d'assurer seul sa défense. Frère Fergal fit signe qu'il préférait que Fidelma parle en son nom.

Le brehon présenta les faits et porta ses accusations comme il l'avait annoncé à Fidelma.

Quand elle se leva pour s'adresser au juge, des murmures d'excitation parcoururent le grand hall.

— Frère Fergal est innocent du crime qu'on veut lui faire endosser, déclara-t-elle d'une voix calme.

Le silence se fit.

— Vous niez l'évidence ? demanda le brehon avec un petit sourire. Rappelez-vous, je me suis rendu avec Congal chez frère Fergal et nous y avons découvert le corps sans vie de Barrdub, près du foyer. Quant à Fergal, qui dormait dans son lit, ses mains et ses vêtements étaient ensanglantés.

— Je ne le conteste pas, mais ce n'est pas une preuve. Les faits rapportés par la cour ne sont pas remis en cause, c'est leur interprétation qui est erronée.

— Fergal est un meurtrier ! protesta Rimid d'une voix forte. Tout ce qu'elle veut, c'est protéger un des siens !

Le brehon lui intima l'ordre de se taire.

— Poursuivez, soeur Fidelma.

— Frère Fergal souffre d'asthme. Plusieurs personnes savent qu'il prend des médicaments pour soulager cette infirmité. Cette nuit-là, il venait de rentrer à sa *bothán* et il était épuisé. D'habitude, il faisait brûler des feuilles de *stramóiniam* et les inhalait avant d'aller se coucher. Mais parfois, quand le courage lui manquait, il se contentait d'une infusion de la même plante.

Frère Fergal la fixait d'un air étonné.

— Fergal, avez-vous fait des fumigations ou bu une infusion cette nuit-là ?

— Je n'avais pas la force de faire brûler des feuilles et de rester assis à les respirer. J'ai donc bu de l'infusion, dont j'ai toujours un pot tout prêt.

— Et vous avez plongé dans un profond sommeil avant d'être réveillé au matin par le brehon et Congal ?

— C'est exact.

— Avez-vous l'habitude de dormir ainsi d'une traite ?

Frère Fergal réfléchit et hésita. Apparemment, il n'avait pas prêté attention à ce détail.

— Eh bien non, c'est plutôt inhabituel. Ma poitrine est toujours oppressée et, au petit matin, je bois souvent de l'infusion pour me soulager.

— Avez-vous dormi d'un sommeil si profond que quelqu'un aurait pu entrer dans votre *bothán* sans vous réveiller ? Quand Congal et le brehon se sont présentés chez vous, on a dû vous secouer pour que vous preniez conscience de leur présence.

— Que suggérez-vous, soeur Fidelma ? demanda le brehon en se penchant vers elle d'un air plein de curiosité.

— Je ne suggère rien, je présente une preuve : le récipient en bois pris dans la *bothán* de Fergal et que je vous ai confié.

Le brehon désigna le bol posé sur la table devant lui.

— Le voici.

— Vous le reconnaissez, Fergal ?

Le moine l'examina et hocha la tête.

— Oui, d'ailleurs mon nom est gravé dessus. C'est dans ce bol que je verse mes décoctions.

— J'ai goûté ce qui reste au fond et ce n'est pas une infusion de *stramóiniam*.

— Mais alors de quoi s'agit-il ? s'étonna le brehon.

— Pour satisfaire la cour, je pourrais appeler Iland, l'herboriste, mais en tant qu'*anruth*, j'ai appris l'usage des plantes.

— La cour reconnaît vos compétences, répliqua le brehon avec un brin d'impatience.

Fidelma s'inclina.

— Très bien. Ce récipient contient les restes d'une macération de *lus mór na coille* mélangée à de la *muing*.

— Pour ceux qui ignorent les vertus des simples, expliquez-nous leur usage, dit le brehon en fronçant les sourcils.

— Volontiers. La *lus mór na coille*, que nous appelons aussi belladone, est un sédatif puissant et la *muing*, ou ciguë, peut en grande quantité provoquer la paralysie. N'importe quelle personne un peu experte vous le confirmera. On a drogué frère Fergal en l'amenant à ingérer ce breuvage. Il a été plongé dans une telle léthargie que, si on ne l'avait pas secoué, il aurait très bien pu ne jamais se réveiller. On l'aurait retrouvé mort aux côtés de Barrdub et on en aurait conclu qu'il l'avait tuée, puis s'était empoisonné pour expier son crime.

Des murmures s'élevèrent et elle marqua une pause. Frère Fergal semblait choqué.

Le brehon réclama le silence et s'adressa à Fidelma.

— Selon vous, Barrdub a été assassinée dans la *bothán* de Fergal pendant qu'il dormait et il ne s'est aperçu de rien ?

— Non. La personne qui a empoisonné Fergal a tué Barrdub dans un autre lieu, puis elle a transporté le corps jusqu'à la chaumière. Cette même personne a ensanglanté les mains et les vêtements de Fergal pendant qu'il gisait inconscient. Puis elle est partie. Le meurtrier a commis plusieurs erreurs. Il a laissé la preuve très révélatrice du récipient où demeuraient des traces de la potion toxique, ainsi que la tache de sang sur le montant de la porte.

— N'a-t-elle pas été provoquée par le frottement du corps quand mes hommes l'ont emmené ?

— Non, car elle est située à hauteur d'épaule. Or vous avez précisé que vos hommes avaient placé le cadavre sur une litière.

Le brehon hocha la tête.

— D'où je déduis que le corps ne pouvait laisser une marque qu'à hauteur de la taille. Or le meurtrier, qui agissait seul, l'avait transporté à dos d'homme. Donc cette traînée est due à la maladresse du meurtrier quand il a pénétré à l'intérieur de la chaumière.

— Votre raisonnement est plausible, concéda le brehon, mais pas déterminant.

— Très bien. Le vôtre consiste à soutenir que frère Fergal a poignardé Barrdub lors d'une crise de démence. Puis, trop épuisé pour traîner le corps hors de chez lui afin de le faire disparaître, il s'est endormi sur son lit où on l'a retrouvé le lendemain.

— C'est ce que maintient l'accusation.

— Mais alors, où est l'arme ?

— Hein ? dit le brehon tandis que le doute commençait à s'insinuer dans son esprit.

— Le couteau qui a servi à tuer Barrdub, où est-il passé ? Si vous

ne l'avez pas pris, il devrait être dans la *bothán*. Or je l'ai fouillée, mais en vain.

Le brehon se mordit la lèvre.

— Il est exact que nous n'avons pas retrouvé l'arme du crime, grommela-t-il, conscient qu'il avait commis une faute. Mais Fergal a pu la dissimuler.

— Alors qu'il était trop épuisé pour se débarrasser du corps ?

— Je reconnais que les explications que vous proposez ne manquent pas de pertinence. Mais si Fergal est innocent, où donc se cache le coupable ?

Avant que Fidelma ait pu répondre, le visage du brehon s'éclaira.

— Ah, je comprends pourquoi vous vous intéressiez aux herbes de l'ermite Erca. Vous croyez qu'il aurait pu s'attaquer à Barrdub pour nuire à Fergal ? Nous savons tous qu'il hait les chrétiens.

Fidelma secoua la tête.

— Certes, mais il n'y est pour rien. Il n'a fait que confirmer mes soupçons sur la nature des simples ayant servi à composer l'infusion, que j'ai goûtée en trempant mon doigt dans le fond du récipient. Un mobile plus profond qu'une hostilité théorique à l'égard des chrétiens est ici à l'oeuvre.

Elle se tourna vers Rimid, devenu blême, et dont les lèvres tremblaient.

— Elle essaye de me faire porter la responsabilité de cet acte contre nature ! s'écria le jeune homme.

Le brehon fixait maintenant Rimid avec une suspicion non dissimulée.

— N'avez-vous pas dit hier que votre haine pour Fergal ne connaissait pas de bornes ?

— J'aimais Barrdub et jamais je n'aurais touché à un cheveu de sa tête...

Sur ces mots, il sauta sur ses pieds et voulut se frayer un chemin jusqu'à la porte du grand hall.

— Arrêtez-le ! s'écria le brehon.

Les hommes du clan eurent tôt fait de rattraper le fuyard.

Mais Fidelma secoua la tête.

— Lâchez-le, ce n'est pas Rimid.

Rimid, qui se débattait comme un beau diable, s'immobilisa et se retourna vers la cour.

— Mais alors qui ? s'écria le brehon, visiblement exaspéré.

— Barrdub a été assassinée par Congal.

La foule poussa un cri de stupeur.

— Mensonge ! Cette catin raconte n'importe quoi !

Congal s'était levé et brandissait le poing en direction de Fidelma.

— Congal aurait assassiné sa propre soeur ? Mais pourquoi ?

Le brehon semblait choqué et incrédule.

— Il était motivé par un des plus vieux mobiles du monde, soupira Fidelma. Les bénéfices matériels.

— Mais Barrdub ne possédait rien !

— Congal est un homme prodigue. Son père occupait une position respectée dans le clan et il aurait dû marcher dans ses traces. Mais, préférant rêver à de grands projets qui ne voyaient jamais le jour, il s'est montré versatile et peu fiable. Il en a été réduit, avec sa soeur, à vivre dans une misérable cabane de bois et de terre battue, se louant à des voisins mieux pourvus que lui. Leur pitié l'a rendu amer. Cette déchéance est connue de tous. C'est vous, brehon, qui m'avez fourni ces informations.

« Puis Rimid et Barrdub sont tombés amoureux. Rimid n'était pas riche, il gagnait tout juste sa vie, comme beaucoup. Mais quand Rimid demanda l'approbation de Congal pour épouser Barrdub, qui n'avait pas encore atteint l'âge du choix, Congal refusa. Peu lui importait le bonheur de Barrdub. Il exigeait le montant de la *tinnsra* due à la fille d'un intendant de l'hôtellerie du clan, bien que lui et sa soeur n'occupent plus depuis longtemps le même rang que leur père.

— La loi lui donnait cependant raison, objecta le brehon.

— Il arrive que le droit consacre une forme d'injustice.

— Poursuivez.

— Rimid n'avait pas les moyens de payer la totalité de cette *tinnsra*. Indignée, Barrdub déclara à son frère que, dès qu'elle aurait atteint l'âge du choix, elle épouserait Rimid. Ainsi, son frère ne tirerait aucun profit de ses noces.

Fidelma marqua une pause pour rassembler ses idées. Puis elle reprit :

— Congal s'était mis en tête que, pour soulager sa pauvreté et redevenir respectable, il était impératif de mettre la main sur les vingt vaches à lait qu'un hypothétique soupirant de Barrdub paierait pour le prix de la mariée. Il lui vint alors une idée diabolique. À mesure que le temps passait, les profits dont il avait rêvé devenaient de plus en plus illusoires. Mais si sa soeur était assassinée, le meurtrier ou sa famille se retrouverait dans l'obligation de lui donner des compensations, qui s'élèveraient à rien de moins que quarante-cinq vaches, c'est écrit dans les textes de loi. De quoi posséder un troupeau et retrouver sa position. Mais il lui fallait s'assurer que la personne accusée du crime puisse payer un tel tribut.

« C'est là que frère Fergal entre en scène. Il est vrai qu'un moine ne possède rien. Cependant, d'après la loi, les membres du *fine* d'une personne incapable de payer *l'eric* doivent se porter garants des dettes contractées par cette personne auprès de la famille de la victime. Il est bien connu que, pour les religieux, l'abbaye tient lieu de famille. Si un

moine d'une communauté est reconnu coupable d'un crime, alors on attend de l'abbaye qu'elle efface la dette du criminel. Congal estima, à juste titre, que le monastère de Kildare était en mesure de payer *l'eric* s'élevant à quarante-cinq vaches pour compenser sa perte. Le sort de la pauvre Barrdub était scellé.

« Congal connaissait les problèmes de santé de Fergal et les remèdes qu'il s'administrait. Il substitua sa potion létale à l'infusion que le moine s'était préparée. Puis il parla à Rimid. Afin de rendre plus vraisemblable la version des faits qu'il avait imaginée, il lui raconta que Barrdub était follement éprise de Fergal et que ce dernier répondait à sa flamme. Pour finir, Congal rejoignit Barrdub et mit à exécution son sinistre dessein.

« Il la tua, la transporta dans la *bothán* de Fergal après s'être assuré que le moine était plongé dans un profond sommeil, puis il prépara sa mise en scène en oubliant de laisser sur place l'arme du crime et de rincer le récipient en bois de Fergal.

Fidelma se tourna vers Congal, pâle comme un linge, qui ouvrait et fermait la bouche sans qu'aucun son n'en sortît.

— Le voilà, votre méprisable meurtrier. Il a assassiné sa propre soeur pour un troupeau de vaches.

Congal sortit un couteau de sa ceinture et se précipita sur Fidelma avec un cri suraigu tandis que les gens s'écartaient sur le passage du forcené.

Juste avant qu'il n'atteigne le *dálaigh*, quelqu'un l'intercepta et lui écrasa son poing en pleine figure.

C'était Rimid. Congal s'effondra. Alors que Rimid s'apprêtait à frapper de nouveau, Fidelma posa la main sur son épaule.

— La vengeance n'est pas la justice, Rimid. La satisfaire nous rend coupable d'un mal encore plus grand. Laissez la cour juger de sa punition.

Rimid hésita.

— Il n'a même pas de quoi payer des compensations à ceux qu'il a gravement offensés ! protesta-t-il.

Fidelma eut un sourire mélancolique.

— Il a tenté d'anéantir un membre de la famille de l'abbaye, et l'abbaye exigera la remise de son âme à Dieu pour qu'il en dispose comme Il lui plaira.

— Vous allez le mettre à mort pour qu'il se présente à Dieu dans l'autre monde ?

Elle secoua doucement la tête.

— Dieu se saisira de lui quand son temps sera venu. Non, il servira au monastère où il trouvera peut-être la repentance.

Une fois Fergal absous et Congal emmené, Fidelma se dirigea vers la porte du grand hall accompagnée du brehon.

— Comment en êtes-vous venue à soupçonner Congal ? demanda le juge.

— Un homme qui ment une fois aura à nouveau recours au mensonge. Il a affirmé ne rien connaître aux simples alors qu'il savait pertinemment à quoi servait la *stramóiniam* utilisée par frère Fergal. Pour le reste, je n'ai fait qu'exercer la logique et les déductions qu'elle impose. Et j'ai prié pour que mes affirmations péremptoires amènent Congal à avouer, car je ne disposais d'aucune preuve directe.

— Vous êtes une excellente avocate, soeur Fidelma, reconnut le brehon sans dissimuler son admiration.

— Présenter une plaidoirie avec art n'est pas très difficile. Percevoir et débusquer la vérité est un don plus rare.

Fidelma s'arrêta devant la porte et sourit au juge.

— La paix soit avec vous, brehon des Eóghanacht de Cashel.

Puis elle s'éloigna à grands pas sur la route poussiéreuse qui menait à son lointain monastère.

Un meurtre miraculeux

Tandis que le bateau abordait un port naturel entouré de rochers, soeur Fidelma repéra aussitôt le comité d'accueil qui l'attendait. Il consistait en une seule personne : un jeune homme au visage sévère qui n'avait pas plus d'une vingtaine d'années. Sa contenance et l'expression de son visage révélaient un tempérament fougueux et résolu.

Sur un signe du matelot, Fidelma se prépara à attraper l'échelle de corde accrochée au quai. Elle grimpa les degrés avec des gestes assurés et sauta sur la plate-forme de granit. Son agilité et sa jeunesse juraient avec son habit de religieuse. Le jeune homme, qui avait observé sa périlleuse ascension, semblait surpris. Cette jeune femme grande et bien faite, avec de beaux yeux verts et une abondante chevelure rousse qui dépassait de sa coiffe, ne ressemblait guère à l'image qu'il se faisait de la nonne férue de droit dont on lui avait annoncé l'arrivée.

— Soeur Fidelma ? Vous avez fait bon voyage ?

Le jeune homme s'exprimait d'une voix posée et mesurée. « Courtois, voilà tout », songea Fidelma qui lui adressa un sourire amusé. Ce brusque sourire, à la fois enfantin et insouciant, déconcerta le jeune homme. Sans prononcer un mot, la religieuse lui désigna l'océan d'un geste large.

Sur les flots gris ourlés d'écume de cette fin d'automne, la traversée n'avait pas été un voyage d'agrément. Le vent glacial soufflait en rafales, sifflant dans les côtes découpées par les vagues qui martelaient les falaises. Cette île égarée dans l'océan donnait l'impression qu'un raz-de-marée avait arraché le sommet d'une colline du continent pour le précipiter dans les mers déchaînées. En s'approchant de ses rivages déchiquetés, Fidelma avait eu la vision d'une crête de coq de combat, et elle s'était émerveillée que des êtres humains puissent survivre dans un cadre aussi inhospitalier.

Au cours de leur navigation, le matelot lui avait appris que le nombre d'habitants sur l'île s'élevait à cent soixante, des habitants qui en hiver pouvaient rester isolés pendant des mois, car pas même un *currach*⁽³⁾ manoeuvré par un habile marin ne serait parvenu à bon port. La population de l'île était étroitement soudée, peu bavarde, composée essentiellement de pêcheurs, et on n'y avait pas recensé de mort suspecte depuis des temps immémoriaux.

Jusqu'à aujourd'hui.

Le jeune homme fronça les sourcils devant le silence de la religieuse.

— Ce n'était pas la peine de vous déranger pour cette affaire, soeur Fidelma. Elle ne présente pas de difficultés particulières.

Fidelma lui jeta un coup d'oeil aiguisé.

Il était visiblement mécontent qu'une personne de l'extérieur intervienne dans une affaire qu'il considérait comme relevant de sa juridiction.

— Vous êtes le *bó-aire* de cette île ?

Le jeune homme se redressa avec fierté.

— Oui, c'est moi.

Le *bó-aire*, ou « chef des vaches », était un magistrat local, un chef sans terre dont la richesse était estimée en fonction du nombre de têtes de bétail qu'il possédait. Les petites communautés étaient dirigées par un *bó-aire* qui prêtait allégeance à des chefs plus puissants du continent.

— J'étais en visite chez Fathan des Corco Dhuibhne quand il a reçu la nouvelle de cette mort brutale, expliqua Fidelma.

Fathan des Corco Dhuibhne était le chef de toutes les îles de cette côte. Le jeune homme se balança d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé.

— Fathan m'a priée de vous aider dans votre enquête.

Par diplomatie, Fidelma s'abstint de préciser qu'il jugeait le *bó-aire* trop inexpérimenté et désirait un avis autorisé sur les événements.

— De plus, j'ai quelque expérience concernant les morts suspectes, ajouta Fidelma.

— Mais il n'y a rien de suspect dans ce décès, protesta le jeune homme. Cette femme a simplement glissé et elle est tombée d'une falaise haute de trois cents pieds. Elle n'avait aucune chance d'en réchapper.

— Vous êtes certain qu'il s'agissait d'un accident ?

Fidelma grelottait. Son épaisse cape de laine n'avait pas résisté aux embruns, elle était mouillée de la tête aux pieds et frigorifiée par le vent.

— La traversée depuis An Chúis a été plutôt mouvementée. Si on discutait de tout cela dans un endroit plus confortable ?

Le *bó-aire* s'empourpra.

— Je suis impardonnable de ne pas vous l'avoir proposé plus tôt. Venez, ma *bothán* est tout près d'ici.

En chemin, ils croisèrent une ou deux personnes qui saluèrent le *bó-aire* tout en jetant des regards curieux à Fidelma. La nouvelle de son arrivée ne tarderait pas à faire le tour de l'île, songea-t-elle en soupirant. Un endroit comme celui-là était certainement très plaisant en été, mais par un temps pareil, avec le grondement de la mer et le sifflement du vent, il dégagait une impression de tristesse et de désolation.

La maisonnette en pierre était accueillante et confortable. Un feu de tourbe flambait dans la cheminée. La jeune servante du *bó-aire* y prit une barre de fer brûlante qu'elle trempa dans deux gobelets remplis d'hydromel. Elle en tendit un au chef et l'autre à Fidelma, qui eut tôt fait de se réchauffer et de reprendre des forces.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle à son hôte qui avait oublié de se présenter.

— Fogartach, répondit l'autre avec raideur.

Fidelma estima qu'il était temps de remettre ce fier jeune homme à sa place.

— Eh bien, Fogartach, en tant que magistrat, quelles qualifications avez-vous ?

— J'ai étudié à Daingean Chúis pendant quatre ans, se rengorgea-t-il. J'ai obtenu la qualification de *dos* et je suis versé en *Bretha Nemed*, les lois des privilèges.

Fidelma lui sourit aimablement.

— Moi, j'ai atteint la qualification d'*anruth* et j'ai étudié pendant huit ans avec le brehon Morann de Tara.

Le *bó-aire* eut l'air gêné de s'être vanté de ses connaissances auprès d'une personne dont le rang précédait directement celui du plus haut titre des cinq royaumes en matière juridique. Maintenant, Fidelma pouvait être satisfaite, elle avait assis son autorité.

— L'affaire est assez simple, déclara-t-il d'un ton sec. Il s'agit d'un accident, cette femme est tombée, voilà tout.

— Donc mes investigations ne prendront pas longtemps, répliqua Fidelma avec un large sourire.

— Quelles investigations ? J'ai déjà écrit mon rapport.

Il se tourna vers une pile de feuilles de vélin, mais Fidelma l'arrêta.

— Fathan des Corco Dhuibhne tient à ce que tout soit fait dans les règles. Savez-vous qui était cette femme ?

— Une religieuse, tout comme vous.

— Cuimne, la soeur du haut roi, n'était pas seulement une religieuse.

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Il est vrai qu'il se dégageait une certaine autorité de sa personne, mais j'ignorais son lignage.

— Et aussi, je suppose, qu'elle était l'abbesse d'Ard Macha, autrement dit la représentante de l'homme d'Église le plus puissant d'Éireann.

Le *bó-aire* était devenu rouge de confusion.

— Et donc, poursuivit Fidelma, vous comprendrez que Fathan préférerait que ce malencontreux accident ne soulève aucune interrogation désagréable à Tara ou à Ard Macha.

— La position et les privilèges ne comptent guère sur cet îlot balayé par les vents, se défendit maladroitement le *bó-aire*.

— Mais ils sont de quelque importance pour Fathan des Corco Dhuibhne, qui doit répondre de cette mort devant le roi de Cashel, qui lui-même a des comptes à rendre au haut roi et à l'archevêque d'Ard Macha. Et pour tout vous avouer, ce n'est pas par hasard que Fathan m'a envoyée ici.

Elle marqua une pause.

— Maintenant, j'attends que vous m'exposiez les circonstances de la mort de l'abbesse.

— Cette femme..., commença le jeune homme d'une voix éraillée. Il se racla la gorge.

— Euh... je veux dire l'abbesse Cuimne a débarqué ici il y a quatre jours. Elle séjournait à la *bruighean* de Bé Bail, la femme du pêcheur Súilleabháin, « celui à l'oeil de faucon ». Bé Bail est chargée de notre hôtellerie, qui n'est pas très fréquentée, car notre île suscite peu de curiosité.

— Comment expliquez-vous la présence de l'abbesse en ces lieux ?

Le *bó-aire* haussa les épaules.

— Elle n'en a pas soufflé mot. J'ignorais même qu'elle était abbesse, je croyais qu'elle s'était retirée ici pour méditer. Vous connaissez les religieux, ils cherchent souvent un endroit isolé du monde. J'imagine mal un autre mobile à sa visite. Vu le peu que nous avons à offrir, quelle autre raison aurait-elle pu invoquer ?

— C'est une bonne question, murmura Fidelma.

— Hier, elle a annoncé à Bé Bail qu'elle quittait l'île. Le bateau de Ciardha devait arriver d'An Chúis vers midi. Après le petit déjeuner, elle a rangé ses effets personnels dans sa sacoche puis elle est allée faire une promenade. Comme à midi elle n'était pas rentrée, Ciardha s'en est retourné et Bé Bail m'a demandé de lancer des recherches. L'île n'est pas suffisamment étendue pour qu'on s'y perde. Un peu après le repas de midi, Buachalla est venu me prévenir.

— Qui est Buachalla ?

— Un jeune garçon. Il avait repéré le corps de l'abbesse du côté d'Aill Tuatha, les falaises au nord de l'île. Avec deux hommes et l'apothicaire...

— Un apothicaire réside sur l'île ? s'étonna Fidelma.

— Oui, Corcrain, qui était autrefois au service des Eóghanacht de Locha Léin. Il s'est retiré ici il y a environ un an, alors qu'il était en quête d'une retraite après la mort de sa femme. Maintenant, il est intégré à la communauté et pratique son art pour le plus grand bien des iliens.

— Donc vous avez tous les quatre suivi Buachalla ?

— Et nous avons découvert le corps sans vie de l'abbesse Cuimne sur la plage de galets.

— Comment y avez-vous accédé ?

— Un sentier y descend. Il débouche à environ un demi-mille de l'endroit où l'abbesse est tombée, à la verticale du point le plus élevé de la falaise.

— Corcrain l'a examinée ?

— Il a constaté le décès, puis nous l'avons ramenée à sa *bothán* où il a complété son examen et...

Fidelma l'interrompt.

— Je parlerai avec lui plus tard, je préfère entendre ses conclusions de sa bouche. Avez-vous fait fouiller les environs ?

Le *bó-aire* fronça les sourcils.

— Pour quoi faire ?

Fidelma retint un soupir d'exaspération.

— Rien, et ensuite ?

— Pas difficile de deviner ce qui s'est passé. L'abbesse a glissé et s'est rompu le cou.

— Vous n'êtes pas allé voir où exactement elle avait perdu l'équilibre ?

Fogartach eut un petit sourire.

— Ses effets personnels se trouvaient à l'hôtellerie de Bé Bail et tenaient dans une petite sacoche. Les religieux ne transportant pas grand-chose avec eux quand ils se déplacent, il n'était pas nécessaire de pousser l'investigation plus loin. Je tiens ses affaires à votre disposition, ma soeur. Quant au corps, il a déjà été enterré.

Devant tant d'incompétence, Fidelma faillit laisser libre cours à sa mauvaise humeur.

— Où puis-je trouver Corcrain ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— Je vais vous emmener chez lui, dit le *bó-aire* en se levant.

— Indiquez-moi la direction, répliqua Fidelma d'un ton sarcastique. Je vous promets de ne pas me perdre.

Le visage du chef exprimait une désapprobation croissante et

Fidelma le soupçonna de la considérer comme incapable de remplir son office en raison de son sexe. Dans les coins reculés comme celui-ci, les gens entretenaient d'étranges superstitions.

La *bothán* de Corcraïn s'élevait à cent toises de là. C'était une des nombreuses habitations assez spacieuses qui s'égrenaient comme les perles d'un rosaire sur les pentes de l'île. Située de l'autre côté du port encastré dans les rochers, cette partie habitée présentait un relief plus serein, à l'abri des vents violents du nord.

L'apothicaire avait une soixantaine d'années, il était plutôt frêle et dégageait une grande énergie. Ses yeux gris brillaient dans son visage basané.

— Vous êtes la femme brehon qui est au centre de toutes les conversations ? déclara-t-il avec un sourire amusé.

Fidelma lui rendit son sourire.

— Je ne suis pas brehon, mais *dálaigh*. Et j'aurais quelques questions à vous poser. L'abbesse Cuimne n'était pas une religieuse ordinaire, mais la soeur du haut roi et la représentante de l'archevêque d'Ard Macha. Voilà pourquoi Fathan, le chef des Corco Dhuibhne, veut s'assurer que rien n'a été laissé dans l'ombre. Tant qu'un rapport circonstancié ne sera pas envoyé à Tara et à Ard Macha, les parents de Cuimne et les religieux de son ordre risquent de répandre toutes sortes de rumeurs.

Corcraïn hocha la tête en essayant de dissimuler son étonnement.

— Vous êtes un apothicaire qualifié ?

— J'ai été apothicaire et médecin des rois Eóghanacht de Locha Léin, répondit Corcraïn d'un ton qui n'exprimait ni arrogance ni vanité.

— De quoi est morte l'abbesse Cuimne ?

Le vieil homme poussa un soupir désolé.

— D'une des nombreuses fractures et lacérations que peut provoquer pareille chute.

— Selon vous, elle a glissé et elle est tombée du haut de la falaise ?

— Non, elle est tombée du haut de la falaise.

Fidelma fronça les sourcils.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je ne suis pas devin, ma soeur. Comment saurais-je si elle a glissé ? Ses blessures sont explicables par sa chute, c'est tout ce que je peux en dire.

L'intérêt de Fidelma se réveilla. Voilà un homme qui connaissait son travail et se gardait bien d'empiéter sur l'interprétation des faits d'un *dálaigh*.

— Autre chose ?

Corcraïn regarda au loin.

— J'ai choisi de me retirer dans une île tranquille et sans histoires, ma soeur. Après la disparition de ma femme, j'ai renoncé à ma fonction de médecin de la cour des Eóghanacht et suis venu vivre dans cette petite communauté pour oublier le monde et ses pompes.

Fidelma attendit patiemment qu'il poursuive.

— Cela m'a pris une année entière pour être accepté ici et je ne voudrais pas gâcher mes relations avec les îliens.

— Mais vous sous-entendez que quelque chose vous a contrarié, et que vous n'êtes pas totalement satisfait des explications sur les circonstances de la mort de l'abbesse Cuimne. En avez-vous parlé au *bó-aire* ?

— Fogartach ? Par le Dieu vivant, je m'en garderais bien ! C'est un homme d'ici. De plus, ce « quelque chose », comme vous dites, ne m'a pas sauté aux yeux quand j'ai ramené le corps jusque chez moi pour l'examiner.

— De quoi s'agit-il ?

— Pour tout vous avouer, deux détails m'ont gêné, dont vous ne pourrez pas tirer de conclusions définitives.

L'homme marqua une pause, puis se décida.

— Tout d'abord, elle tenait serré dans son poing un bout de chaîne en argent.

— Vous l'avez conservé ?

L'apothicaire se retourna, prit une cassette en bois sur une étagère et l'ouvrit.

Il s'agissait d'un bout de chaîne long d'environ deux pouces. Il ne portait pas de marque d'artisan et avait été exécuté de façon plutôt grossière.

— Cela aurait-il été arraché à la chaîne du crucifix que portait l'abbesse ? s'enquit Fidelma. Décrivez-moi ce crucifix.

— Je l'ai remis au *bó-aire*. C'est une pièce magnifique, en or et en ivoire, du genre que portent les princes.

— Voilà qui est étrange. Quelle est l'autre anomalie que vous avez remarquée ?

L'apothicaire parut gêné.

— Quand une personne tombe d'aussi haut, vous vous attendez à toutes sortes de contusions...

— J'ai déjà examiné des corps qui avaient fait des chutes mortelles.

— Celui-ci présentait des meurtrissures à la base du cou, sur la nuque et les épaules, mais aucune écorchure provoquée par un contact avec les rochers.

— Comment interprétez-vous ces ecchymoses ?

— Elles peuvent survenir quand quelqu'un est étranglé par des mains puissantes.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Vous suggérez...

— Cela s'explique peut-être par la chute, mais ce n'est pas certain, voilà tout.

Fidelma glissa la chaînette dans la bourse accrochée à sa ceinture.

— Dites-moi, Corcraïn, avez-vous déjà rédigé le rapport que vous devez remettre au *bó-aire* ?

— Quand j'ai été informé qu'un brehon du continent allait se déplacer, j'ai estimé préférable de m'entretenir au préalable avec lui... enfin, avec elle.

— J'aimerais que vous me montriez où exactement l'abbesse a basculé dans le vide.

— Très bien, allons-y, ce n'est pas loin.

L'apothicaire prit un bâton d'épine noire et fronça les sourcils devant les sandales de Fidelma.

— Vous n'avez rien d'autre pour marcher ? Dans la boue, ces lanières ne vont pas durer longtemps.

Fidelma secoua la tête.

— Vous avez de grands pieds, fit-il remarquer d'un air pensif.

Il se dirigea vers un coffre et en sortit une paire de chaussures robustes, de cuir brut et à bout rond, avec trois épaisseurs de cuir également pour la semelle, comme en portaient les îliens.

— Enfilez ça.

Sur le chemin, Fidelma se sentait plutôt pataude, mais elle s'habitua vite et apprécia d'avoir les pieds au sec.

— Avez-vous vu l'abbesse Cuimne avant l'accident ?

Elle trébucha derrière son guide, maigre et dégingandé, qui filait comme un lapin sur le sentier escarpé.

— Oui, je me suis entretenu avec elle à plusieurs reprises.

— Que faisait-elle ici ? Le *bó-aire* ne savait même pas qu'elle était abbesse. Il la prenait pour une simple religieuse en quête d'une retraite tranquille.

— Ce n'était pas mon impression. D'ailleurs, elle m'avait confié s'être lancée dans une exploration, une histoire en rapport avec l'île. Une fois, elle m'a même rapporté une étrange anecdote...

Il fronça les sourcils.

— Elle espérait gagner un pari contre Artagán, l'évêque d'An Chúis.

— Un pari ? Mais à quel sujet ?

— J'ai cru comprendre que c'était lié à ses recherches.

— Et vous n'avez aucune idée de ce dont il s'agissait ?

Corcraïn secoua la tête.

— Elle n'était pas très liante, rien d'étonnant à ce que le *bó-aire* ait ignoré son rang. Moi-même je n'en étais pas informé, même si je

me doutais bien qu'elle n'était pas n'importe qui.

— Mais que voulait-elle explorer ?

— Vous m'en demandez trop.

— S'est-elle entretenue avec quelqu'un en particulier ?

L'apothicaire réfléchit.

— Oui, avec Congal.

— Qui est-ce ?

— Un pêcheur. Et aussi le *seanchaí* local, le conteur.

— Quelqu'un d'autre ?

— Le père Patrick, le prêtre de l'île.

Ils avaient maintenant atteint les falaises. Fidelma, que l'idée de se tenir au bord du vide par ce mauvais temps n'enchantait guère, s'arma de courage.

— Nous l'avons trouvée juste au-dessous de cet endroit, dit Corcrain.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Cette avancée rocheuse est une indication suffisante, précisa-t-il en tapotant le sol du bout de sa canne.

Fidelma se pencha et examina le terrain avec attention.

— Que cherchez-vous, ma soeur ?

— Peut-être le reste de la chaîne. Je ne sais pas exactement.

Les genêts avaient été piétinés sur un petit périmètre. Fidelma repéra différentes empreintes de chaussures que le crachin n'avait pas encore effacées.

— Elle serait donc tombée d'ici ?

L'apothicaire acquiesça.

Les marques indiquaient que plus d'une personne avait quitté le chemin, qui débouchait à quatre toises du précipice. Il était donc facile d'en déduire que l'abbesse n'avait pas pu tomber par accident en suivant le sentier. Elle s'en était délibérément écartée, enjambant des ajoncs pour se tenir au bord de la falaise. Une entreprise pour le moins périlleuse. Mais s'il ne s'agissait pas d'un accident... que fallait-il en penser ?

Autre chose gênait Fidelma, mais, sujette au vertige, elle craignait de s'approcher trop près du vide.

— Y a-t-il moyen de descendre ? demanda-t-elle à Corcrain.

— Seulement si vous êtes une chèvre. Enfin, ça n'est pas totalement impossible. Quelqu'un de bien entraîné à escalader des lieux inaccessibles pourrait le tenter. Il y a quelques grottes creusées dans la paroi et, l'année dernière, certaines personnes du continent ont même voulu les explorer.

— Elles sont situées juste au-dessous ?

— Non, à environ cent cinquante toises d'ici. Mais le *bó-aire* a interdit aux visiteurs de pousser plus loin leurs investigations. Trop

dangereux.

Fidelma ôta sa cape de laine, qui la protégeait du crachin continu obscurcissant le ciel lourd, et l'étendit sur l'herbe. Puis elle s'allongea dessus et regarda, le cœur battant. Comme le disait l'apothicaire, seule une chèvre des montagnes... Elle frissonna en contemplant la plage de galets à près de cinquante toises au-dessous d'elle.

Puis elle se redressa et brossa sa cape du plat de la main.

— Où puis-je trouver ce conteur ? demanda-t-elle à Corcrain.

Congal, un homme grand et robuste aux mains comme des battoirs, était attablé devant une assiette remplie de poissons sur lesquels trônait un oeuf de cane bouilli. Avant d'entamer son repas, il n'avait même pas pris la peine d'ôter ses vêtements de pêche mouillés qui collaient à son large torse.

— C'est triste, grommela-t-il à l'adresse de Fidelma, assise en face de lui.

Elle but une gorgée de l'hydromel brûlant qu'il venait de lui servir.

— Cette femme avait encore de beaux jours devant elle, poursuivit-il, mais elle aurait dû faire attention où elle mettait les pieds.

— On m'a raconté qu'elle se livrait à des explorations dans cet endroit où elle a perdu la vie.

L'homme fronça les sourcils.

— Mais que cherchait-elle ?

— Je crois qu'elle s'est entretenue à plusieurs reprises avec vous ?

— Oui, et cela n'a rien de surprenant. En tant que *seanchaí*, je connais l'histoire et les légendes de cette île mieux que personne, déclara le pêcheur d'un air satisfait.

Fidelma comprit que les îliens n'étaient pas peu fiers de leurs origines et du peu qu'ils possédaient.

— À quoi s'intéressait-elle exactement ?

— Tout et rien.

— Aucun sujet en particulier ?

Congal changea de position.

— Pas que je me souviene.

— Faites un effort.

— Eh bien, nous avons évoqué l'époque où les druides d'Iarmuma pourchassaient les prêtres du Christ et les tuaient. Cela se passait il y a bien longtemps, avant que le bienheureux Patrick n'aborde nos rivages.

— Ils en ont tué beaucoup ?

Congal hocha la tête.

— Du temps des païens, de nombreux prêtres du Christ avaient

trouvé refuge ici. Ils fuyaient le continent, où les hommes du roi d'Iarmuma brûlaient les églises et massacraient les chrétiens.

Soeur Fidelma soupira. Cela ne ressemblait guère à quelqu'un comme l'abbesse de se passionner pour ce genre de récits. Cependant, en tant que représentante de l'archevêque, elle avait été responsable de l'unité du culte en Irlande...

— Avait-elle une prédilection pour une histoire en particulier ?

— Aucune, je vous assure.

Congal avait-il mis un peu trop de fougue dans sa réponse ? se demanda Fidelma. Un picotement lui chatouilla la nuque, une sensation familière quand on lui mentait ou que quelque chose la dérangeait.

De retour à la chaumière du *bó-aire*, Fidelma sortit de la sacoche de l'abbesse les objets qu'elle contenait, tout en veillant à contrôler l'émotion qui s'attachait forcément à ce genre de tâche. Apparemment, l'abbesse n'était pas exempte de quelque vanité, car elle transportait avec elle des crèmes et du parfum. Il y avait aussi un rosaire aux grains d'ivoire importé d'un pays lointain, des vêtements très ordinaires, un crucifix, magnifique pièce d'orfèvrerie en or et ivoire proclamant son rang de fille du haut roi, et qui jurait avec les vœux de pauvreté d'une nonne. Tout tenait dans le bagage traditionnel des pèlerins et des religieux.

Fidelma répertoria par deux fois les objets étalés sur la table rustique en bois de pin. Puis elle se tourna vers le *bó-aire* qui commençait à manifester une certaine impatience.

— Fogartach, êtes-vous certain qu'il ne manque rien aux possessions de l'abbesse ?

Le jeune magistrat hocha énergiquement la tête.

Fidelma se mordit la lèvre. Si l'abbesse Cuimne était venue jusque-là pour mener une investigation, elle avait certainement rédigé des notes. Où donc était passé le missel qui ne quittait jamais les religieux ayant reçu une certaine éducation ? Un siècle auparavant, quand ils étaient partis évangéliser le monde, ils avaient eu besoin de textes et de documents liturgiques facilement transportables. Ils s'étaient alors engagés dans la tâche difficile de réduire la taille des ouvrages nécessaires pour aboutir à de petits livres, et il était peu vraisemblable que l'abbesse ne possédât pas un missel personnel.

Elle tapota la table du bout de l'index. Puisque les réponses à cette énigme lui résistaient, peut-être en apprendrait-elle plus sur ce pari auprès d'Artagán, l'évêque d'An Chúis. Une fois sa décision prise, elle se tourna vers le *bó-aire*.

— Trouvez-moi un *currach* pour m'emmener à An Chúis.

Le jeune homme la fixa avec stupéfaction.

— Vous en avez terminé avec votre enquête ?

— Non, mais je dois consulter quelqu'un. Le bateau m'attendra et je reviendrai dans l'après-midi.

On annonça Fidelma. L'évêque se leva en la voyant entrer dans son bureau de l'abbaye d'An Chúis, d'où il présidait aux destinées du clergé des Corco Dhuibhne.

Une fois terminées les présentations et les formules de politesse, Fidelma alla droit au but.

— J'ai quelques questions à vous poser, monseigneur.

— C'est votre droit en tant que *dálaigh* de la cour des brehons, dit l'évêque, un homme nerveux au visage flasque, et d'un âge difficile à préciser.

Il lui avait offert du vin chaud et épicé qu'ils buvaient au coin du feu.

— L'abbesse Cuimne...

— On m'a annoncé la triste nouvelle de l'accident qui lui a coûté la vie, l'interrompt l'évêque.

— Mais avant de se rendre dans l'île, elle a bien séjourné à l'abbaye ?

— Elle y a passé deux nuits en attendant une mer plus clémente.

— L'île est sous votre juridiction ?

— Naturellement.

— Pourquoi l'abbesse Cuimne tenait-elle tant à se rendre dans cette île ? On m'a parlé d'un pari dont l'issue aurait dépendu de son séjour là-bas.

Artagán fit la grimace, comme s'il était soudain gagné par la lassitude.

— Elle s'était engagée dans une entreprise vouée à l'échec, dit-il avec une naïveté désarmante. Je ne risquais pas de perdre mon pari.

— Mais sur quoi portait-il ?

— Cuimne était dotée d'une forte personnalité. Quoi de surprenant si on considère qu'elle était la soeur du haut roi ? J'appréciais fort ses talents, dont elle était richement dotée. Ce n'est pas pour rien que l'archevêque d'Armagh en avait fait sa représentante personnelle, pour s'assurer de l'harmonie du service et des règles dans les monastères et les églises d'Éireann. Je ne l'ai rencontrée que deux fois. La première à un synode à Cashel, et la seconde lors de son séjour ici. Elle avait des idées excentriques qu'il était parfois difficile de lui ôter de la tête.

— Par exemple ?

— Avez-vous entendu parler de la légende du reliquaire du bienheureux Palladius ?

— Racontez-la-moi, dit Fidelma d'un air détaché pour dissimuler son étonnement.

— Comme vous le savez, il y a environ deux siècles et demi, la

communauté chrétienne en Éireann était très restreinte, puis elle s'est étendue par la grâce de Dieu quand les gens ont prêté une oreille de plus en plus attentive aux paroles du Christ. Lorsque les chrétiens furent suffisamment nombreux, ils dépêchèrent un représentant à Rome pour demander à Célestin, le premier du nom à s'asseoir sur le trône de Pierre, de leur envoyer un évêque. Ils voulaient un homme qui leur enseigne les textes et les aide à mettre leurs pas dans ceux du Dieu vivant. Célestin désigna Palladius.

Artagán marqua une pause.

— Il existe deux versions de l'histoire. La première affirme que Palladius, en route pour Éireann, tomba malade en Gaule, où il mourut. Dans la seconde, Palladius aurait atteint nos rivages et servi les Irlandais, jusqu'à ce qu'il soit assassiné dans des circonstances dramatiques par un druide à la solde du roi d'Iarmuma.

— Je connaissais les deux versions. C'est après la mort de Palladius que le bienheureux Patrick, qui étudiait alors en Gaule, fut ordonné évêque d'Irlande et revint dans notre pays, où il avait autrefois été retenu en otage.

— Exactement. Puis une légende a pris corps dans les années qui ont suivi la mort de Palladius : les reliques de ce saint auraient été placées dans un reliquaire, un coffret d'environ six pouces sur trois. Ces coffrets de bois sont renforcés à l'intérieur par des plaques de plomb et, à l'extérieur, incrustés de cuivre, de verre et d'ambre. Il y en a de magnifiques.

Fidelma hocha la tête avec impatience. Les grandes abbayes d'Éireann en étaient remplies.

— D'après la légende, les reliques de Palladius furent tout d'abord gardées à Cashel, siège des Eóghanacht rois de Munster, poursuivit l'évêque. Puis, il y a deux siècles environ, les croyances des druides refleurirent dans le royaume d'Iarmuma. Le roi d'Iarmuma renoua avec la vieille religion et les persécutions des communautés chrétiennes. Cashel fut envahi. Les reliques auraient été promenées dans tout le pays jusqu'à ce qu'on les cache dans les îles, à l'abri des ravages causés par la main de l'homme. C'est alors qu'elles disparurent.

— Poursuivez.

— Réfléchissez. Si on redécouvrait les reliques du premier évêque d'Éireann après tout ce temps, cela ferait l'effet d'un coup de tonnerre ! Il s'ensuivrait la construction d'une grande abbaye où l'on viendrait en pèlerinage du monde entier...

Fidelma fit la moue.

— L'abbesse Cuimne était donc en quête du reliquaire de Palladius ?

Artagán hocha la tête.

— Elle m'a informé que, dans la bibliothèque d'Ard Macha, elle était tombée sur un vieux manuscrit qui le situait dans une île au large des côtes des Corco Dhuibhne. Mais elle a refusé de me montrer ce document qui contiendrait des notes rédigées à l'époque où ces événements auraient eu lieu. Des prêtres se sont bien réfugiés dans ces îles pendant les persécutions du roi d'Iarmuma, mais, s'ils y avaient emmené le reliquaire, on l'aurait su.

Il renifla d'un air méprisant.

— Donc vous étiez en désaccord avec l'abbesse sur ce point ?

— Oui, car je suis moi-même un connaisseur de cette période. Palladius est mort en Gaule. Cela est corroboré par de nombreux textes.

— Voilà pourquoi vous n'attendiez rien des recherches de l'abbesse ?

— Les reliques de Palladius n'ont pas survécu aux ravages du temps. Et si par miracle elles avaient été préservées, elles se trouveraient en Gaule, et non ici. Mais l'abbesse – une femme entêtée – ne voulait rien entendre.

L'évêque se redressa.

— En quoi cela concerne-t-il votre enquête ?

Fidelda se leva et lui sourit.

— Je voulais seulement m'assurer que je ne m'étais pas trompée sur le but de la visite de Cuimne dans l'île.

Lors de la traversée du retour sur une mer grise et houleuse, Fidelda eut tout le loisir de réfléchir. Il était logique que l'abbesse ait parlé du reliquaire de Palladius à Congal le *seanchaí*. Mais alors, pourquoi le pêcheur était-il resté aussi vague sur l'objet de sa visite ? Que cherchait-il à cacher ? Elle décida d'oublier Congal pour l'instant et d'aller trouver le père Patrick, le prêtre de l'île, la seconde personne à avoir suscité l'intérêt de l'abbesse.

Le père Patrick, un vieil homme approchant les quatre-vingt-dix ans et tellement frêle qu'il donnait l'impression d'être à la merci du moindre souffle de vent, avait un teint de parchemin, des articulations noueuses et des cheveux d'un blanc neigeux surmontant des yeux pâles d'une couleur indéfinissable.

Assis dans un fauteuil auprès du feu, il était emmitouflé dans un châle de laine maintenu par une broche autour de son cou décharné.

Malgré sa fragilité apparente, Fidelda sentit que cet homme était habité par une grande force intérieure.

— Que savez-vous du reliquaire de Palladius ? demanda-t-elle d'un ton abrupt.

Le visage du vieillard demeura impassible, mais ses yeux clignèrent sous l'effet de la surprise.

— Et vous, que savez-vous de cette vieille légende ?

Le ton était vif, la voix aiguë et éraillée.

— Est-ce vraiment une légende, mon père ?

— Une parmi d'autres, ma fille. Elles sont innombrables.

— L'abbesse Cuimne croyait dur comme fer à celle-là. Elle a affirmé à l'évêque des Corco Dhuibhne qu'elle trouverait le reliquaire avant de quitter l'île.

— Et maintenant elle est morte, fit observer le prêtre d'un ton mélancolique. Puisse-t-elle reposer en paix.

Un profond silence les enveloppa.

— En ce qui concerne le reliquaire... dit enfin Fidelma.

— Il ne s'agit que d'un conte.

— Donc il n'est pas ici ?

— Nul îlien ne l'a jamais vu.

Fidelma, qui avait le sentiment très net que le père Patrick jouait sur les mots, décida de tenter une autre approche.

— L'abbesse Cuimne est venue vous rendre visite à une ou deux reprises. De quoi avez-vous parlé ?

— Des croyances et des coutumes de l'île.

— Et du reliquaire ?

— Oui, ou plutôt de sa légende.

— Elle était intimement persuadée qu'il se trouvait sur l'île.

— Oui.

— Ce que vous démentez de façon catégorique ?

— Oui, de même que tous les îliens que vous rencontrerez.

Fidelma poussa un soupir d'impatience en songeant que le père Patrick ferait un excellent avocat.

— Merci de m'avoir accordé un peu de votre temps, mon père.

En quittant la *bothán*, elle tomba sur Corcraïn qui grimpait les marches du perron.

— Comment jugez-vous l'état de santé du père Patrick ? lui demanda Fidelma.

— C'est un vieil homme usé, répondit l'apothicaire, et je crains qu'il ne passe pas l'hiver. Il a déjà eu deux alertes sérieuses et son cœur s'affaiblit constamment.

— Comment décririez-vous son affection ?

— Par deux fois, son cœur s'est mis à battre de façon erratique. La troisième crise lui sera fatale, je le crains.

Fidelma fronça les sourcils.

— Pourquoi l'évêque ne l'a-t-il pas relevé de ses fonctions ? Il aurait pu finir tranquillement ses jours dans une abbaye sur le continent.

— Personne n'est parvenu à le dissuader de rester ici, où il est arrivé quand il était jeune, il y a soixante ans de cela, pour ne jamais repartir. Il tient à demeurer dans son fief, où il connaît chaque îlien

dont il se sent personnellement responsable.

Fidelma pensa à Congal et reprit le chemin de sa chaumière. Cette fois-ci, le *seanchaí* l'accueillit de mauvaise grâce.

— Que voulait savoir l'abbesse sur le reliquaire de Palladius ? demanda Fidelma sans préambule.

L'autre ne répondit rien.

— Elle savait qu'il se trouvait dans l'île !

Congal détourna les yeux.

— Elle le croyait.

— Pourquoi tous ces secrets ?

— Comment cela ?

— S'il est ici, pourquoi personne n'en a-t-il soufflé mot ?

Congal semblait de plus en plus gêné. Puis il bomba le torse d'un air de défi.

— Si vous avez discuté avec le père Patrick, alors vous en connaissez la raison.

Fidelma se garda bien de révéler à Congal que le prêtre ne lui avait rien dit.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Qu'aviez-vous à gagner à dissimuler ce reliquaire ?

— C'est celui de Palladius. Les ossements du premier évêque d'Irlande, du saint qui nous a tirés de l'obscurité pour nous amener à la lumière du Christ. Imaginez un peu, soeur Fidelma, ce qui se passerait si on apprenait que nous possédons ces reliques. Nous serions envahis de pèlerins, on construirait des fondations religieuses, des gens arriveraient des quatre coins du monde et plus jamais nous ne connaîtrions la paix. Notre communauté aurait tôt fait d'être dispersée. Mieux vaut que personne ne sache rien, d'ailleurs, moi-même j'ignore où il est caché, seul le père Patrick...

Devant la stupéfaction qu'il lut sur le visage de Fidelma, Congal s'arrêta net.

— Qu'est-ce que le père Patrick vous a dit au juste ? s'écria-t-il avec colère.

À cet instant, quelqu'un frappa à la porte et la tête du jeune *bóaire* apparut dans l'entrebâillement.

— Ma soeur ? Corcraín veut que vous vous rendiez au chevet du père Patrick. Il est au plus mal et demande à vous voir.

Corcraín l'attendait sur le seuil de la *bothán*.

— Je ne pense pas qu'il en ait pour longtemps, dit-il à voix basse. Juste après votre départ, il a eu une nouvelle crise. Il insiste cependant pour vous parler seul à seule. J'attendrai dehors, appelez-moi si vous avez besoin de moi.

Le vieil homme était couché dans son lit, le visage défait, et sa peau avait pris une teinte bleuâtre.

Il ouvrit les yeux et fixa Fidelma de ses prunelles décolorées.

— Vous savez, n'est-ce pas, ma fille ?

— Oui, mon père.

— Eh bien, si je veux faire la paix avec le Seigneur, mieux vaut que vous appreniez toute la vérité.

Je refuse que mon nom soit entaché de suspicion quand j'aurai rendu l'âme.

Il s'établit un long silence qu'il finit enfin par briser.

— Le reliquaire est bien ici. Il y a deux cents cinquante ans, il a été apporté par des prêtres qui fuyaient les persécutions des guerriers du roi d'Iarmuma. Ils le cachèrent dans une grotte et, pendant des générations, les prêtres officiant sur cette île ne révélèrent qu'à leur successeur le lieu où il était détenu. Parfois, quand aucun prêtre n'était disponible, un îlien se chargeait du secret, qui se transmettait de génération en génération. Quand je suis arrivé ici, c'est le prêtre que j'ai remplacé qui m'a confié le message sacré.

Le vieil homme avait de plus en plus de mal à respirer.

— Puis l'abbesse Cuimne s'est présentée ici, reprit-il d'une voix à peine audible. Une femme très intelligente. Elle avait découvert des preuves. Elle voulait s'entretenir des légendes avec Congal, qui en sait long, mais ignore le lieu où sont gardées les reliques. Il tenta de la dissuader d'aller plus loin, mais, quand elle vint me trouver, elle me tendit un parchemin avec des notes rédigées par saint Patrick en personne. À la mort de Palladius, Patrick avait été envoyé en Irlande par le pape pour succéder au défunt. Sur le parchemin était dessinée une carte avec des directions qui n'avaient pas de sens pour le lecteur s'il ignorait ce qu'il cherchait, et en quel lieu.

« L'abbesse Cuimne avait entendu parler des légendes et, dans la grande bibliothèque d'Ard Macha, elle avait trouvé cette feuille de parchemin glissée dans un ancien livre ayant appartenu au bienheureux Patrick. Elle en tira les bonnes conclusions.

— Vous avez essayé de l'empêcher de poursuivre ses recherches ?

— J'ai tout fait pour la convaincre que ces légendes n'étaient pas fondées. Mais elle était déterminée.

— Et alors ?

— Pour finir, j'ai été honnête avec elle. Je l'ai suppliée d'épargner cette île, dont la tranquillité ne résisterait pas à l'annonce que le reliquaire y était caché. J'ai plaidé pour la communauté, qui serait détruite si notre secret était rendu public. Vous qui êtes une femme de coeur – je l'ai senti dès que je vous ai vue –, vous concevrez aisément le désastre qui nous guette.

— Pourquoi ne pas transporter ces reliques ailleurs ? demanda Fidelma. Par exemple à Cashel ou à Ard Macha.

— Alors nous perdrons la protection qu'elles nous assurent. Non,

elles ont été amenées ici pour servir un but bien précis et doivent y rester.

Le vieux prêtre, qui s'était redressé sur ses oreillers, s'y laissa retomber, et resta un instant silencieux avant de reprendre :

— J'ai vu de mes yeux la ruine de communautés qui avaient découvert des reliques, ou été les témoins de miracles. Des châsses et des abbayes sont aussitôt érigées et ces petites congrégations disparaissent. De simples lieux de pèlerinage se transforment en commerces. Toutes choses qui répugnaient à Notre-Seigneur, car n'a-t-Il pas chassé les prêteurs sur gages et les marchands du Temple ? Que penserait-Il de ceux qui monnaient Sa religion et Ses faveurs ? Non, j'ai refusé que des étrangers asservissent notre petite île, détruisent notre âme et notre mode de vie !

Le vieil homme avait retrouvé sa voix.

— Quand l'abbesse Cuimne a rejeté vos arguments, qu'avez-vous fait ? demanda Fidelma.

Une expression de douleur apparut sur son visage. Il lutta pour reprendre son souffle, mais secoua la tête quand Fidelma suggéra d'aller quérir l'apothicaire.

— J'ai rencontré l'abbesse par hasard, sur le chemin d'Aill Tuatha. Je l'ai suivie sans me faire beaucoup d'illusions, car elle savait très bien ce qu'elle faisait.

— Est-ce là qu'est caché le reliquaire ? Dans une des grottes creusées en haut de cette falaise ?

Le prêtre acquiesça d'un air résigné.

— L'abbesse a entrepris de se frayer un chemin vers l'une d'elles. J'ai essayé de l'arrêter, mais elle pensait être capable d'y parvenir...

Une larme coula sur la joue du père Patrick.

— Je vais bientôt rejoindre le Seigneur, ma fille. Il n'y a pas d'autre prêtre sur cette île et je dois donc m'arranger avec vous pour la paix de mon âme. Je vous demande de recevoir ma confession.

Prise entre son rôle d'avocate de la cour des brehons et son devoir de religieuse, Fidelma hésita un instant, puis hocha la tête.

— Que s'est-il passé ?

— L'abbesse a commencé à descendre la paroi pour pénétrer dans la grotte. Je lui ai crié de faire attention. Je me suis avancé vers le bord de la falaise et me suis penché à l'instant où elle glissait. Sa main a attrapé la chaîne de mon crucifix qui a cédé. Je l'ai attrapée par les épaules, puis par le cou. Hélas, je n'ai pas beaucoup de forces. Elle m'a échappé et s'est écrasée sur les rochers.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Et alors ?

— J'ai tout de suite compris qu'elle était morte. Je me suis agenouillé et j'ai prié pour que son arrogance et son audace lui soient

pardonnées. Je ne connaissais pas ses autres péchés. Puis il me vint une pensée qui me réconforta. Nous sommes tous dans les mains de Dieu, donc Il aurait pu sauver l'abbesse. Et si c'était Sa volonté qu'elle se tue ? Et s'il avait opéré un miracle pour empêcher la destruction de notre communauté ? Cette pensée m'a réconforté. Je me suis relevé, j'ai pris mon crucifix et je suis descendu jusqu'à la plage. J'ai découvert son missel et, à l'intérieur, le parchemin écrit de la main de Patrick qui l'avait mise sur la voie du reliquaire. Je les ai pris et suis rentré chez moi. C'était idiot de ma part, j'aurais mieux fait de ne garder pour moi que le parchemin. Par la suite, je me suis dit que la disparition de son missel semblerait suspecte à une personne telle que vous. Mais j'étais épuisé et j'avais l'esprit embrouillé. Je m'imaginais cependant que le reliquaire était en sécurité...

Fidelma poussa un soupir désolé.

— Qu'avez-vous fait du parchemin ?

— Dieu me pardonne, un grimoire écrit de la main de Patrick... je l'ai brûlé dans ma cheminée.

— Et le missel ?

— Il est là, sur la table. Vous pouvez le remettre à sa famille.

— En avez-vous terminé avec votre confession ?

— Oui, pourtant ma conscience me tourmente. Ne suis-je pas très présomptueux d'imaginer que Dieu commettrait un meurtre... même dans un dessein aussi louable ? Et mon plus grave péché est de ne pas être allé trouver le *bó-aire* pour lui raconter la fin de l'abbesse. Mais peut-être la providence a-t-elle voulu que vous, une étrangère, appreniez la vérité. D'ailleurs, ne l'aviez-vous pas en partie devinée ? Vous vous rappelez sûrement cette maxime latine : *Quis, quid, ubi, quibus, auxilium, cur, quomodo, quando ?*

Fidelma eut un sourire ému.

— Qui est le criminel ? Quel est le crime ? Où a-t-il été commis ? Par quels moyens ? Avec quels complices ? Pourquoi ? De quelle façon ? Et quand ?

— Exactement, ma fille. Et maintenant vous pouvez répondre à toutes ces questions. Vous nous suspectiez, moi et Congal, d'un crime ténébreux. Or il n'y a pas eu de crime. Ou alors il ressemble à un miracle. Je n'avais pas d'autre choix que de vous avouer mon secret et vous tenez maintenant le sort de cette communauté entre vos mains. Vous comprenez ?

— Je comprends, mon père.

— Je n'aurais pas dû attendre aussi longtemps. Maintenant je suis soulagé.

À la porte de la chaumière du prêtre, des îliens s'étaient rassemblés. Ils fixèrent Fidelma avec un mélange d'hostilité et de curiosité. Elle lut une interrogation muette dans le regard de Corcraïn

mais se refusa à y répondre. Puis elle se rendit chez Congal pour lui révéler le secret de la grotte d'Aill Tuatha. À lui maintenant de le transmettre.

Les mouettes tournoyaient et criaient au-dessus du quai. Prises dans les rafales de vent, elles plongeaient, s'immobilisaient, puis s'élevaient à nouveau dans les airs. La mer était agitée et, à travers la brume, Fidelma distingua le bateau de Ciardha, en provenance d'An Chúis, qui chevauchait les vagues. Elle poussa un soupir résigné. La traversée vers le continent serait éprouvante.

Le bateau avait à son bord le jeune prêtre qui devait remplacer le père Patrick. Quelques heures après que Fidelma eut reçu sa confession, le vieillard s'était paisiblement endormi de son dernier sommeil.

Le choix de Fidelma n'avait pas été facile. De retour chez le *bó-aire*, elle avait passé toute la nuit à réfléchir sur son rapport officiel à la lumière de ce qu'elle avait appris.

Maintenant qu'elle s'apprêtait à quitter l'île, le jeune chef, qui se tenait à ses côtés, semblait nerveux.

Le bateau arrivait. Le matelot lança des amarres que des hommes attrapèrent au vol, et les quelques voyageurs se hissèrent jusqu'au quai par l'échelle de corde. Le premier d'entre eux était un tout jeune homme à la figure honnête, qui portait ses vêtements de religieux comme s'il les avait enfilés la veille. Congal et Corcraïn s'avancèrent pour le saluer.

Ce jeune homme qui n'avait pas encore de barbe au menton allait se retrouver « père » de cent soixante âmes, songea Fidelma.

Prise d'une impulsion subite, elle se retourna et tendit la main au *bó-aire*.

— Je vous remercie pour votre hospitalité et votre assistance, Fogartach. Je parlerai au chef brehon et à Fathan des Corco Dhuibhne. Puis je reprendrai la route de l'abbaye de Kildare, où ils doivent se demander ce que je suis devenue.

Le jeune homme prit la main de Fidelma et la retint un instant dans la sienne, tandis que ses yeux fixaient ceux de la religieuse avec angoisse.

— Et mon rapport, ma soeur ?

Fidelma se détourna, entreprit sa descente de l'échelle de corde, s'arrêta et releva la tête. Malgré l'arrogance de ce jeune homme, c'était mal de jouer ainsi au chat et à la souris avec lui.

— Fogartach, votre rapport est parfait. Il s'agissait bien d'une affaire qui ne présentait aucune difficulté particulière. L'abbesse Cuimne a glissé et a trouvé la mort. Un tragique accident.

Fogartach se détendit et, pour la première fois, il sourit à la religieuse.

— Vous m'avez enseigné un peu de votre sagesse, *anruth* de la cour des brehons, dit-il avec raideur. Que Dieu vous garde jusqu'à votre destination.

Fidelma leva les yeux au ciel.

— Chaque destination ouvre sur une autre, Fogartach.

Son visage s'illumina d'un sourire à la fois enfantin et insouciant, elle sauta dans le bateau qui se balançait doucement et alla s'asseoir à la poupe.

Un cantique pour Wulfstan

L'abbé Laisran, un homme petit et replet avec un visage rubicond qui proclamait sa joie de vivre, était doté d'un grand sens de l'humour. Convaincu que le monde était là pour apporter le bonheur à ceux qui l'habitaient, il souriait souvent, comme en ce moment, et son sourire semblait jaillir du fond de son être et rayonner autour de lui. Quand un rire le secouait, c'était toute la terre qui tremblait à l'unisson.

— Quel plaisir de vous revoir, soeur Fidelma ! s'écria Laisran, et sa voix chaude exprimait un plaisir des plus sincères.

Les traits de Fidelma s'éclairèrent. Son expression – celle d'un enfant malicieux – jurait avec son habit et sa vocation de religieuse. Sa chevelure rousse coiffée d'un voile, la gaieté qui pétillait dans ses yeux verts, son teint frais et son visage avenant provoquaient l'étonnement chez les gens. Pourquoi une jeune femme aussi attirante avait-elle choisi de consacrer sa vie au Christ ? Sa silhouette élancée respirait la vitalité et on l'imaginait mal cloîtrée dans un monastère.

— Je suis tellement contente de vous revoir, Laisran ! Je me fais toujours une fête de venir à Durrow.

Les deux vieux amis se prirent les mains avec effusion. Laisran connaissait Fidelma depuis qu'elle avait atteint l'âge du choix, et c'est lui qui l'avait poussée à aller étudier le droit auprès du brehon Morann de Tara. Plus tard, il l'avait convaincue de poursuivre ses études jusqu'à la qualification d'*anruth*. Au début de sa carrière de *dálaigh* de la cour des brehons, il était à nouveau intervenu en lui conseillant de rejoindre l'abbaye de Brigitte de Kildare. Autrefois, avant que la lumière du Christ n'atteigne les rivages d'Éireann, ceux qui étaient chargés des fonctions spirituelles et juridiques appartenaient à la caste des druides. Puis les pouvoirs de ces derniers étaient passés aux prêtres, ces fonctions étant dès lors assumées par les ordres chrétiens.

— Allez-vous rester longtemps parmi nous ? s'enquit Laisran.

Fidelma secoua la tête.

— Je suis en route pour le tombeau de saint Patrick, à Ard Macha.

— Mais vous resterez dîner avec nous ce soir : je manque de conversations stimulantes et je m'en réjouis à l'avance.

Fidelma fit la moue.

— Que me contez-vous là ? En tant qu'abbé d'un des plus grands monastères dédiés à l'enseignement, vous côtoyez les professeurs les plus érudits.

Laisran se mit à rire.

— Ces maîtres accordent peu d'importance au dialogue, ils ont tendance à se lancer dans de longs monologues. En toute franchise, je m'amuse davantage avec les étudiants.

Le grand monastère de Durrow – la plaine des chênes – datait d'à peine un siècle, mais sa réputation s'était déjà répandue dans toute l'Europe. Des élèves accouraient en nombre dans l'île où fleurissait l'enseignement, située au beau milieu de Bog d'Aillín. Avant d'être exilé par le haut roi, le bienheureux Colomba avait fondé la communauté de Durrow. Puis il avait fui les côtes d'Irlande pour établir la célèbre communauté d'Iona dans les terres des Dàl Riada.

Dans les corridors voûtés du monastère, Fidelma et l'abbé croisèrent des moines et des laïcs pressés, concentrés sur leurs cours ou leurs dévotions. Durrow comprenait quatre facultés : théologie, médecine, droit et arts libéraux.

Fidelma s'était levée à l'aube et avait parcouru quinze milles à cheval pour atteindre Durrow en milieu de matinée, après l'Angélus, du matin et avant celui de midi. En tant que représentante de la cour des brehons, elle était autorisée à posséder une monture, privilège accordé aux personnes d'un certain rang.

Un moine au visage solennel s'avança vers eux et hésita un instant. Il était mince avec des yeux noirs, un teint maladif et un air sombre, apparemment aussi naturel chez lui que la jovialité chez Laisran. Ce dernier lui adressa un petit geste de la main, entre le salut et le renvoi, et l'homme s'éclipsa.

— Frère Finan, notre professeur de droit, dit Laisran sur un ton d'excuse. Une personne de valeur, mais ennuyeuse à périr. Il m'arrive parfois de penser qu'il a manqué sa vocation, il aurait connu un grand succès en tant que pleureur professionnel aux enterrements.

Il coula un regard malicieux à Fidelma.

— Finan de Durrow est très respecté chez les brehons, répliqua Fidelma qui luttait contre l'envie de rire.

— Ah ! ma chère amie, soupira Laisran, ce serait tellement merveilleux si vous veniez ici ! Finan enseignerait la lettre de la loi et

vous l'esprit. Vous expliqueriez à nos élèves que, si la loi guide les sages et contraint les fous, la justice peut parfois la transcender.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Je reconnais que certains dilemmes se résolvent en frôlant l'illégalité.

— Exactement. Les étudiants de Finan acquièrent de bonnes connaissances juridiques, mais ils manquent d'imagination et de bon sens. Vous voulez bien réfléchir à ma proposition ?

— Je vous promets d'y accorder toute mon attention, répondit Fidelma avec diplomatie.

Laisran sourit.

— Regardez autour de vous. La réputation de notre université s'est étendue jusqu'à Rome. Dans l'enceinte de cette abbaye, on ne parle pas moins de dix-huit langues. Notre langue commune est le latin, et parfois même le grec. Nous hébergeons ici un jeune prince franc, Dagobert, et sa suite. Nous avons aussi des princes saxons : Wulfstan, Eadred et Raedwald, et aussi Talorgen, un prince de Rheged en Bretagne...

— J'ai entendu dire que les Saxons avaient attaqué Rheged afin d'étendre leur territoire. Les relations ne sont-elles pas difficiles entre vos étudiants ?

— Si, bien sûr. En Northumbrie, nos moines irlandais tentent d'apprendre la piété, les lettres et les valeurs du Christ à ces Saxons, qui demeurent avant tout des guerriers redoutables obsédés par la conquête et le pillage. Rheged risque de tomber, tout comme les autres royaumes britons avant celui-ci. Elmet a été envahi quand j'étais enfant. Là où vivaient les Britons d'Elmet, vous trouverez maintenant des fermiers et des thanes saxons.

Ils pénétrèrent dans le bureau de Laisran, d'où il administrait le monastère.

— Au cours des deux siècles et demi qui viennent de s'écouler, fit observer Fidelma, ces guerres entre Saxons et Britons n'ont jamais cessé.

Elle alla s'asseoir auprès du feu pendant que Laisran prenait le pichet de vin posé sur la table et leur en servait deux gobelets.

— *Agimus tibi gratia, Omnipotens Deus*⁽⁴⁾, entonna-t-il solennellement tandis qu'une lueur amusée dansait dans ses yeux.

— Amen, dit Fidelma en portant le gobelet à ses lèvres. Hmm, ce vin de Gaule est délicieux.

L'abbé s'installa sur une chaise et tendit ses pieds vers les flammes.

— Pour en revenir au sujet qui nous préoccupe, nous avons été confrontés à plusieurs rixes entre Britons et Saxons. Heureusement que les armes sont interdites dans l'enceinte sacrée de l'abbaye, ce qui

jusqu'à aujourd'hui a prévenu les incidents graves.

— Pourquoi n'envoyez-vous pas l'un ou l'autre groupe dans une autre université ?

Laisran renifla.

— Cette solution, simple et logique en apparence, a déjà été proposée par Finan. Sauf que Britons et Saxons s'y refusent, chaque partie exigeant le départ de l'autre.

— Voilà une méchante affaire.

— Chacun est facile à offenser et lent à oublier l'insulte, réelle ou imaginaire. Le prince Wulfstan est particulièrement arrogant. Il vient d'un petit royaume, celui des Saxons du Sud, mais se prend pour un empereur romain. L'orgueil le perdra. Après le premier affrontement avec les Britons, il a exigé qu'on lui donne une chambre qui se barricade de l'intérieur et dont la fenêtre soit munie de barreaux.

— Curieuse exigence dans une maison de Dieu.

— C'est exactement ce que je lui ai dit. Mais il craint pour sa vie, tout son comportement et la terreur que j'ai lue dans ses yeux le prouvent. J'ai donc décidé d'accéder à son désir. Il vit dans une pièce que nous utilisons pour les personnes s'étant rendues coupables de délits, et j'ai demandé à notre charpentier de fixer des supports à la porte pour que Wulfstan puisse y placer des barres. C'est un jeune homme étrange qui ne se déplace jamais sans sa garde personnelle, composée de cinq jeunes gens. Et après les vêpres, il attend que ses amis aient fouillé minutieusement sa chambre avant de s'y retirer. Il ne réapparaît que pour l'Angélus du matin.

Fidelda pinça les lèvres.

— Voilà un garçon très anxieux. Avez-vous tenté de raisonner les Britons ?

— Oui, bien sûr. Talorgen, par exemple, affirme sans détour que tous les Saxons sont les ennemis de sa race, mais qu'il ne s'abaisserait jamais à verser le sang dans la maison de Dieu. D'après lui, son peuple est chrétien depuis des siècles et n'a jamais livré bataille dans un périmètre sacré, contrairement aux Saxons. Il m'a rappelé qu'il y a une cinquantaine d'années les guerriers d'Aethelfrith de Northumbrie avaient battu Selyf ap Cynan de Powys au cours de la bataille de Caer Légion, mais qu'ils avaient déshonoré leur victoire en massacrant un millier de moines britons de Bangor Iscoed. Il a déclaré qu'en pensée, en paroles et en actes les Saxons étaient à peine chrétiens.

— En d'autres termes ? dit Fidelda tandis que Laisran marquait une pause pour déguster son vin.

— En d'autres termes, Talorgen ne s'en prendrait jamais à un Saxon protégé par le sol sacré d'une maison chrétienne, mais il a laissé entendre qu'il n'hésiterait pas à tuer Wulfstan à l'extérieur de ces murs.

— Autant pour la charité chrétienne, l'amour et le pardon, soupira Fidelma.

Laisran fit la moue.

— Il faut garder à l'esprit que les Britons ont beaucoup souffert des Saxons au cours des derniers siècles. Après tout, ceux-ci ont conquis une bonne partie de leurs territoires. L'Irlande n'a-t-elle pas reçu des flots de réfugiés de Bretagne qui fuyaient les envahisseurs ?

Fidelma lui adressa un sourire taquin.

— Dois-je comprendre que vous approuvez l'attitude de Talorgen ?

Laisran lui fit une grimace amusée.

— En tant que chrétien, je la condamne. Mais en tant qu'Irlandais partageant des origines, des croyances et un système juridique avec nos cousins les Britons, je dois vous avouer que la colère de Talorgen suscite en moi une certaine sympathie.

Quelqu'un frappa à coups redoublés à la porte. Laisran et Fidelma sursautèrent, et avant que l'abbé ait eu le temps de réagir, la porte s'ouvrit en coup de vent et un moine d'un certain âge, le visage en feu, tout essoufflé d'avoir couru, fit irruption dans la pièce.

Laisran se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que cela signifie, frère Ultan ? Auriez-vous perdu l'esprit ?

L'homme secoua la tête, les yeux agrandis par l'émotion. Il lui fallut plusieurs secondes pour recouvrer sa voix.

— Dieu nous protège du mal ! dit-il enfin. Un meurtre a été commis.

Laisran blêmit.

— Un meurtre, dites-vous ?

— Monseigneur, Wulfstan le Saxon a été poignardé dans sa chambre !

Hagard, Laisran se tourna vers Fidelma. Puis il se ressaisit et fit face à Ultan.

— Calmez-vous, mon frère, dit-il d'une voix sourde. Et racontez-moi ce qui est arrivé par le détail et en prenant votre temps.

Frère Ultan avala sa salive avec difficulté.

— Figurez-vous qu'Eadred, le compagnon de Wulfstan, est venu me trouver en milieu de matinée. Il était contrarié. Wulfstan n'avait pas assisté aux prières du matin et ne s'était pas présenté à ses cours. Personne ne l'avait vu depuis qu'il s'était retiré dans sa chambre après les vêpres hier au soir. Eadred est allé frapper à sa porte, mais personne n'a répondu. Comme je suis l'intendant, il est venu me trouver pour que je l'accompagne jusqu'à la chambre de Wulfstan.

Il marqua une pause.

— Puis, comme nos appels ne donnaient rien, nous avons enfoncé

la porte. Cela nous a pris un certain temps, j'ai d'ailleurs dû aller chercher deux frères pour nous aider et là...

L'émotion le submergea.

— Poursuivez ! ordonna Laisran.

— Wulfstan était étendu sur son lit, vêtu d'une chemise de nuit déchirée et trempée de sang. Il avait été poignardé à plusieurs reprises à la poitrine et à l'estomac. Le meurtre ne fait aucun doute.

— Et alors ?

Frère Ultan haussa les épaules.

— J'ai laissé là-bas les deux frères, j'ai dit à Eadred de retourner dans sa chambre et de garder le secret pour l'instant. Puis je suis immédiatement venu vous trouver.

— Wulfstan assassiné ! murmura Laisran, saisi d'un grand accablement. Alors, que Dieu nous protège ! Certes la terre des Saxons du Sud est un petit royaume, mais ils savent s'unir contre les étrangers. Ils pourraient même provoquer des conflits avec l'Irlande.

Fidelma se leva de son siège.

— Reprenons, frère Ultan. Vous avez bien dit que la porte était verrouillée de l'intérieur ?

L'intendant lui jeta un regard agacé et se tourna ostensiblement vers l'abbé Laisran.

— Soeur Fidelma est un *dálaigh* de la cour des brehons, l'avertit gentiment Laisran.

Le moine ouvrit de grands yeux et revint à Fidelma d'un air contrit.

— Oui, la porte était bien verrouillée de l'intérieur.

— Et la fenêtre munie de barreaux ?

— C'est exact.

— Etes-vous certain que Wulfstan n'a pas mis fin à ses jours ?

— Certain ! souffla Ultan avec une gêne.

— Mais alors comment quelqu'un a-t-il pu pénétrer dans cette pièce pour commettre un assassinat ?

— Dieu nous vienne en aide, ma soeur ! s'écria le moine. Celui qui a accompli ce noir forfait était un sorcier ! Un démon capable de passer à travers un mur de pierre !

L'abbé Laisran s'arrêta au bout du couloir, où deux religieux barraient le passage aux étudiants et aux membres de la congrégation. Malgré les efforts d'Ultan pour empêcher que la nouvelle ne se répande, des rumeurs couraient déjà dans les cloîtres. Laisran se tourna vers Fidelma qui se tenait à ses côtés, calme et discrète, les mains dissimulées dans les manches de sa robe.

— Êtes-vous certaine de vouloir entreprendre ces investigations ?

Fidelma fronça le nez.

— Ne suis-je pas une avocate de la cour des brehons ? Qui d'autre

serait mieux placé que moi ?

— Mais les circonstances de cette mort...

Elle fit la moue.

— De tous les corps que j'ai vus, bien peu s'étaient éteints dans la paix. J'ai été formée à affronter ce genre de situation.

L'abbé poussa un soupir.

— Je vous présente soeur Fidelma, dit-il aux deux moines, un *dálaigh* de la cour des brehons qui va enquêter avec ma bénédiction sur l'assassinat de Wulfstan. Assurez-vous qu'on lui accorde toute l'assistance qu'elle estimera nécessaire.

Puis Laisran hésita, haussa les épaules en un geste d'impuissance et s'éloigna à grands pas.

Les deux religieux s'écartèrent respectueusement tandis que Fidelma s'immobilisait sur le seuil de la chambre. Elle donnait sur un couloir sombre au rez-de-chaussée du monastère. La porte, maintenant enfoncée, était épaisse de deux pouces avec de solides charnières en fer, mais elle n'avait pas de poignée.

Fidelma fit un pas et scruta la pièce de son regard perçant.

Un corps était étendu sur le dos en travers du lit, les bras écartés, les yeux ouverts fixant le plafond, les traits déformés par l'expulsion du dernier souffle lors d'une mort violente. Il était revêtu d'une chemise de nuit éclaboussée de sang. À l'évidence, la victime ne s'était pas infligé elle-même ses blessures.

Sur une chaise, des vêtements étaient empilés. Il y avait aussi une petite table avec une lampe à huile et un nécessaire d'écriture.

La lumière pénétrait par une petite fenêtre, située à huit pieds du sol et condamnée par des barreaux en croisillons qui permettaient tout juste de glisser un bras. Les murs, le sol recouvert de dalles en granit et le plafond soutenu par des poutres en chêne sombre donnaient une impression d'austérité mélancolique.

— Apportez-moi une lanterne, même en plein midi on n'y voit pas grand-chose.

— Mais vous avez déjà une lampe ici, dit un des deux moines.

— Je sais, mais je ne veux toucher à rien avant d'avoir examiné les lieux avec attention.

Quand le religieux revint avec une lanterne, elle lui demanda de l'allumer et la lui prit des mains en le remerciant. Puis elle ajouta :

— Restez à l'extérieur, et que personne n'entre ici avant que j'en donne l'autorisation.

Elle s'avança dans la pièce qui ressemblait à l'ancre de la mort.

La gorge de Wulfstan avait été tranchée avec un couteau ou une dague, qui l'avait transpercé à plusieurs reprises dans la région du coeur. Les draps et la chemise déchirée étaient ensanglantés.

Sur le sol, Fidelma remarqua un morceau de tissu délicatement

brodé d'une devise latine. Les taches de sang qu'il portait laissaient supposer que l'assassin s'en était servi pour essuyer son arme, avant de le lâcher dans un moment d'absence. Fidelma le glissa dans la bourse que dissimulaient les plis de sa robe.

Ensuite, elle étudia la fenêtre, trop haute pour qu'elle puisse l'atteindre, mais les barreaux semblaient solides. Planches et poutres ne laissaient deviner aucune faiblesse du plafond assez élevé. Quant au sol, il ne présentait pas de dalle disjointe.

Près du lit, elle remarqua un tas de cendres. Elle s'agenouilla en retenant son souffle pour ne pas les disperser. Malheureusement, la feuille de vélin qu'on avait brûlée n'avait gardé aucune trace écrite.

Fidelma se releva et alla examiner la porte.

Elle avait été barricadée avec deux barres en bois glissées dans des supports en fer. Celle du haut, située à cinq pieds du sol, avait été arrachée de ses supports tandis que celle du bas, située à trois pieds, était tombée sans endommager les siens. De la ficelle entourait leurs extrémités, sans doute pour les protéger du fer des supports. Sur l'une d'elles, cette ficelle s'était défaite d'un côté et de l'autre, et les bouts étaient noircis et effilochés.

L'énigme allait être difficile à résoudre, à moins que le propriétaire du tissu n'y apporte une réponse.

Lorsque Fidelma voulut sortir de la chambre, elle glissa et se rattrapa de justesse. En baissant les yeux, elle distingua un peu de graisse noire du côté de l'ouverture de la porte, ainsi que sous les gonds. Elle se pencha en fronçant les sourcils. Un clou était planté dans le chambranle à l'aplomb de ces deux taches. Un morceau de ficelle noircie et effilochée pendait à chacun d'eux.

La jeune femme pinça les lèvres, resta un instant immobile, puis quitta la chambre.

Fidelma était assise à la longue table du bureau de l'abbé. Il l'avait autorisée à interroger ceux dont elle estimait qu'ils pourraient l'aider dans son enquête. Laisran lui avait proposé d'être présent à ses côtés, ce qu'elle n'avait pas jugé utile. Il lui avait donc donné une clochette afin qu'elle fasse appel à lui en cas de besoin, et s'était retiré dans une pièce attenante.

Frère Ultan était chargé d'aller chercher ceux avec qui elle désirait s'entretenir. Il revint bientôt avec Eadred, le prince saxon ami de Wulfstan, ainsi que son cousin Raedwald.

Eadred était un jeune homme hautain aux cheveux filasse et aux yeux bleus inexpressifs. Quand il entra dans la pièce, il affichait un air d'ennui teinté de méfiance. Un homme grand et musclé qui approchait la trentaine l'accompagnait. Bien qu'il ne fût pas armé, il se comportait comme le garde du corps du prince.

— Vous êtes Eadred ? demanda Fidelma au plus jeune.

L'autre fronça les sourcils.

— Je ne réponds pas aux questions d'une femme.

Sa morgue et son accent prononcé lui faisaient une voix rauque et désagréable.

Fidelma poussa un soupir. Elle avait déjà entendu parler de l'arrogance des Saxons et de la façon dont ils traitaient leurs épouses, qu'ils considéraient davantage comme des biens personnels que comme des êtres humains.

— J'ai été désignée pour entreprendre des investigations sur la mort de votre compagnon Wulfstan. Vous êtes tenu de répondre à mes questions.

Eadred l'ignora.

— Lady, intervint le grand Saxon qui parlait un excellent irlandais contrairement à son prince, je suis Raedwald, thane de Staeningum, cousin du thane d'Andredswald. Ce n'est pas dans les habitudes des princes de notre race de s'entretenir avec des femmes si elles ne sont pas d'un rang équivalent au nôtre.

— Merci de prendre la peine de m'expliquer vos coutumes, Raedwald. En ce qui concerne votre cousin, il semble mal informé des lois de ce pays, où, je suis dans l'obligation de le rappeler, il est notre invité.

Ignorant la colère qui se peignait sur les traits d'Eadred, Fidelma secoua la clochette que lui avait confiée l'abbé, lequel ne tarda pas à se montrer.

— Mon père, comme vous m'en aviez avertie, je crains que les Saxons ne s'estiment au-dessus de nos lois. Peut-être accepteront-ils une mise au point de votre part ?

Laisran se tourna vers les jeunes gens et leur précisa avec quelque brutalité le rang et les fonctions de Fidelma : même le haut roi devait tenir compte de sa sagesse et de son savoir dans le domaine juridique. Eadred hocha la tête avec raideur quand Laisran lui intima de répondre aux questions du *dálaigh*. Quant à Raedwald, il s'inclina de bonne grâce.

— Puisque l'abbé Laisran vous considère de sang royal, je me plierai à ses exigences, dit Eadred en s'asseyant sans qu'on l'en ait prié.

Raedwald était resté debout.

Fidelma échangea un regard avec Laisran, qui haussa les épaules.

— Les us et coutumes des Saxons diffèrent des nôtres, dit-il d'un ton d'excuse. Essayez de ne pas tenir compte de leurs manières un peu rudes.

Eadred s'empourpra.

— Je suis un prince des Saxons du Sud, qui descend en droite ligne du grand dieu Odin par le sang d'Aelle !

Mal à l'aise, Raedwald croisa les bras en regardant ailleurs. Quant à l'abbé Laisran, il fit une gémflexion tandis que Fidelma fixait le jeune homme d'un air amusé.

— Apparemment, vous n'êtes pas encore tout à fait chrétien puisque vous ne croyez pas en un Dieu unique.

Eadred se mordit la lèvre.

— Toutes les maisons royales saxonnes font remonter leur généalogie jusqu'à Odin, qu'il soit un dieu, un homme ou un héros, se justifia-t-il.

— Si j'ai bien compris, vous étiez un cousin de Wulfstan ? Si vous trouvez trop difficile de vous exprimer dans notre langue, nous pouvons passer au latin ou au grec.

— Ce sera inutile, dit Eadred de sa voix gutturale. Je parle votre langue parce que je fais mes études ici, et mon latin est limité.

Fidelma fut surprise, car, en Irlande, la plupart des princes et des chefs parlaient plusieurs langues, dont le latin et un peu de grec.

— Donc Wulfstan était votre cousin.

— Et le fils de Cissa, roi des Saxons du Sud et frère de mon père Cymen. Et moi, je suis le thane d'Andredswald, comme Cymen avant moi.

— Comment êtes-vous arrivés à Durrow ?

— Il y a quelques années, un homme de votre race, du nom de Diciul, est venu chez nous prêcher la parole d'un dieu sans nom dont le fils s'appelait Jésus. Le roi Cissa se convertit à ce nouveau dieu et se détourna d'Odin. Diciul fut autorisé à fonder un monastère, à Bosa's Ham, et un public de plus en plus nombreux assista à ses prêches. Cissa décida alors que Wulfstan, l'héritier présomptif du royaume, devrait se rendre en Éireann pour y recevoir une éducation chrétienne.

Fidelma hocha la tête, tout en se demandant si c'était le celte laborieux du jeune homme qui lui donnait cet air désapprobateur quand il parlait.

— Si je comprends bien, Wulfstan était le *tanist* de votre royaume ?

— Les Saxons ont un système juridique qui fonctionne différemment du nôtre, intervint l'abbé Laisran. Le fils aîné est pour eux l'héritier naturel et ils ignorent l'élection par le *derbfhine*.

— Je comprends. Poursuivez, Eadred.

Le jeune homme fit la grimace.

— On m'a ordonné de l'accompagner. Mon cousin Raedwald, thane de Staeningum, s'est joint à nous, ainsi que dix serviteurs et cinq esclaves pour veiller sur nous. Voilà maintenant six mois que nous sommes ici.

— Et ils ne comptent pas parmi nos meilleurs élèves, grommela Laisran.

— C'est possible, répliqua Eadred. Nous n'avons pas demandé à venir, et maintenant je serai ravi de retourner dans mon pays avec le corps de mon parent.

— L'inscription latine *Cave quid dicis* signifie-t-elle quelque chose pour vous ?

Eadred renifla.

— C'est la devise de Dagobert, le prince franc.

Fidelma contempla le jeune homme d'un air pensif et se tourna vers Raedwald.

— Et vous, que vous suggère cette devise ?

— Hélas, je ne comprends pas le latin, lady.

— Quand avez-vous vu Wulfstan pour la dernière fois ?

— Juste après les vêpres.

— Rapportez-moi votre dernière entrevue par le détail.

— Comme d'habitude, j'ai accompagné Wulfstan à sa chambre en compagnie d'Eadred, de deux de nos serviteurs et de deux esclaves. Nous avons fouillé la pièce, puis Wulfstan est entré et nous a renvoyés.

Eadred hocha la tête.

— J'ai discuté un moment avec Raedwald dans le couloir. Nous avons entendu Wulfstan mettre les barres en place, puis nous sommes partis.

— Raedwald, confirmez-vous cette déclaration ?

Eadred s'empourpra.

— Mettriez-vous ma parole en doute ?

— Cette investigation sera menée selon les règles de notre système juridique, Eadred, répliqua Fidelma.

— Je confirme la déclaration d'Eadred, dit très vite Raedwald. Dès que nous avons été assurés que Wulfstan s'était barricadé, nous avons regagné nos chambres respectives.

— Très bien. Eadred, expliquez-moi pourquoi Wulfstan craignait tellement d'être attaqué.

Le thane renifla.

— Nous sommes entourés de *welisc*, dont un qui l'a menacé à plusieurs reprises... ce barbare de Talorgen !

— Qu'est-ce que vous appelez un *welisc* ?

Laisran eut un sourire las.

— C'est le nom que les Saxons donnent aux Britons. Il signifie « étranger ».

— Je vois. Eadred, comment se fait-il que vous-même ne soyez pas effrayé par les Britons ?

Le jeune homme éclata d'un rire amer.

— Je ne serais pas thane d'Andredswald si je ne pouvais me défendre contre une bande de lâches. Non, je ne crains ni ces *welisc* ni leurs chiens.

— Et votre escorte, qu'en pense-t-elle ?

— Qu'elle craigne ou non ces barbares importe peu. Je donne des ordres et on m'obéit.

Fidelma eut du mal à maîtriser son exaspération. Cela devait être bien difficile de vivre chez ces Saxons si on n'était pas roi ou thane.

— Quand vous êtes-vous rendu compte que Wulfstan était absent ?

— À la prière suivant la première cloche...

— Il veut dire l'Angélus, intervint Laisran.

— Je me suis rendu à mon cours en pensant qu'il ne s'était pas réveillé.

— Qui donnait ce cours ?

— Finan au visage de fouine, qui nous enseigne le droit présidant aux relations entre les royaumes.

— Et ensuite ?

— Comme Wulfstan n'avait toujours pas réapparu, je me suis rendu à sa chambre durant la pause du milieu de la matinée. J'ai cogné à la porte et, n'obtenant pas de réponse, je suis parti à la recherche de frère Ultan, le serviteur en charge de...

— L'intendant de notre communauté, le corrigea Laisran d'une voix douce.

— Ultan a dû aller chercher deux autres frères pour nous aider à enfoncer la porte. Wulfstan baignait dans son sang, assassiné par un félon. À mon avis, il n'est pas besoin d'aller le chercher bien loin.

— De qui parlez-vous ? s'enquit Fidelma.

— Cela tombe sous le sens. De ce *welisc* Talorgen, qui se dit prince de Rheged. Il a menacé la vie de Wulfstan. Et il est bien connu que les *welisc* pratiquent la sorcellerie.

— D'où tirez-vous pareille certitude ? s'écria la religieuse.

— Wulfstan a été poignardé alors que la fenêtre était protégée par des barreaux et la porte barricadée de l'intérieur. Qui d'autre, à part un *welisc*, serait capable de changer de forme et de perpétrer un acte aussi monstrueux ?

Fidelma eut un petit sourire cynique.

— Eadred, il vous reste beaucoup à apprendre. Vous semblez imprégné des superstitions de votre ancienne religion.

Eadred bondit sur ses pieds et porta la main à sa ceinture, cherchant un couteau absent.

— Je suis le thane d'Andredswald ! Je consens à être interrogé par une femme parce que c'est la coutume de ce pays, mais je ne la laisserai pas m'insulter !

— Désolée que vous ayez mal interprété mes propos, lança Fidelma dont les yeux brillaient d'une lueur dangereuse. Je ne vous retiens pas.

Laisran se leva promptement et ouvrit la porte.

Le jeune prince sortit de la pièce comme un ouragan, le visage déformé par la rage. Raedwald hésita un instant et le suivit avec un geste d'excuse.

— Ces Saxons ne sont-ils pas étranges et d'un orgueil confondant ? dit Laisran avec un sourire triste.

Fidelma secoua la tête.

— Sans doute ont-ils leurs bons et leurs mauvais côtés, comme tous les peuples. Raedwald semble plus courtois que son cousin.

— En tout cas, si j'en juge par mon expérience, ces jeunes gens ne nous ont causé que des soucis. Quant à Raedwald, d'un naturel plus affable, en effet, bien qu'il soit un thane et plus âgé que Wulfstan ou Eadred, je l'ai toujours vu dominé par ses deux cousins. Sans doute parce qu'ils sont plus proches de leur roi.

Laisran s'interrompt et jeta un regard curieux à Fidelma.

— Pourquoi leur avez-vous demandé s'ils connaissaient la devise *Cave quid dicis* ?

— Je l'ai trouvée sur un morceau de tissu. Il avait servi à essuyer l'arme qui a tué Wulfstan. Il a pu échapper au meurtrier par inadvertance, à moins qu'il n'ait appartenu à Wulfstan.

— Non. Eadred avait raison. Cette devise agressive, « Prenez garde à ce que vous dites ! », est celle du prince franc Dagobert. Je lui ai récemment fait observer à quel point cette devise était belliqueuse.

Fidelma s'étira.

— Cela met ce Dagobert des Francs en mauvaise posture, car il semblerait qu'il soit maintenant le principal suspect.

— Pas nécessairement. N'importe qui aurait pu lui dérober ce tissu pour le laisser tomber près du corps. Ici, les Saxons se sont fait beaucoup d'ennemis à cause de leur arrogance. J'ai même entendu Finan déclarer qu'il aimerait bien les noyer tous, comme une portée de chats.

Fidelma haussa les sourcils.

— Cela fait-il un suspect de Finan, honorable professeur de votre faculté de droit ?

L'abbé Laisran éclata de rire.

— L'idée de Finan changeant de forme pour pénétrer dans une pièce barricadée et en ressortir sans toucher aux barreaux et aux barres est des plus amusantes... mais à ne pas prendre au sérieux.

Fidelma réfléchit.

— Vous croyez cependant que ce meurtre a pu être commis par une personne usant de la sorcellerie ?

Laisran se rembrunit et fit une rapide gémulation.

— Dieu entre nous et le mal, Fidelma, quelle autre explication pourrait donner à ce phénomène ? Selon nos anciennes croyances,

une même âme peut animer successivement plusieurs corps. Dans notre peuple, vous trouverez des gens qui affirment que les druides existent toujours et possèdent des pouvoirs de ce genre. Le frère de lait de Diarmuid n'a-t-il pas été métamorphosé en sanglier ? Caer, la bien-aimée d'Aengus Og, n'a-t-elle pas été condamnée à changer d'aspect tous les deux ans ?

— Ce sont de vieilles légendes, Laisran, le tança Fidelma. Nous vivons maintenant dans la réalité. Et c'est parmi les personnes de cette communauté que se cache l'assassin. Avant que j'interroge Dagobert, j'aimerais retourner à la chambre de Wulfstan.

Tandis qu'ils marchaient dans les corridors, la jovialité de l'abbé Laisran avait cédé la place à une humeur morose.

— Vous ai-je bien comprise, Fidelma ? Tout le monde dans notre communauté de Durrow ayant des raisons de tuer Wulfstan, nous sommes tous suspects. En même temps, personne n'est coupable puisque aucune main humaine ne pouvait commettre ce crime.

— Je n'ai pas dit cela, protesta Fidelma en pénétrant dans la chambre.

Le corps de la victime avait été emporté dans la chapelle de saint Benoît. On s'apprêtait à le mettre dans un sarcophage qui permettrait de le transporter jusqu'à la côte, d'où son escorte lui ferait rejoindre le petit royaume saxon situé sur le rivage du sud de la Bretagne.

Fidelma passa à nouveau en revue les dalles grises pour voir si l'une d'entre elles sonnait creux. Ensuite elle leva les yeux vers le plafond, distant d'une dizaine de pieds. Puis elle fixa les barreaux de la fenêtre.

— Aidez-moi, dit-elle brusquement à l'abbé en se dirigeant vers la table.

Laisran l'aida à transporter le meuble vers la fenêtre en maugréant :

— Si les novices de mon ordre me voyaient...

— Ils comprendraient que leur abbé n'est qu'un être humain comme les autres, dit Fidelma en riant.

Une fois perchée sur la table, elle put facilement atteindre la fenêtre située à huit pieds au-dessus du sol, et vérifia la solidité de chaque barreau.

Puis elle redescendit, la tête basse.

— J'espérais qu'un des barreaux serait descellé.

— Vous avez néanmoins bien fait de contrôler, dit Laisran d'un ton encourageant.

— Allons voir le plancher au-dessus de cette pièce, dit-elle soudain.

Laisran la suivit en soupirant.

Le plancher – celui d'un dortoir de novices où douze lits étaient

alignés – se révéla tout aussi décevant. À l'évidence, aucune des lames du parquet n'avait bougé depuis de longues années. Sans compter que celui qui aurait décidé de descendre dans la chambre du dessous par cette voie aurait dû s'assurer la complicité des douze novices.

— Et sous la chambre de Wulfstan, Laisran, qu'y a-t-il ?

L'abbé secoua la tête.

— Les dalles sont posées directement sur la terre. Vous ne trouverez là ni cave ni galerie. De plus, Wulfstan, en entendant le vacarme qu'aurait produit une irruption aussi peu naturelle dans sa cellule, aurait eu tout le temps de se défendre ou de s'enfuir.

Fidelma sourit.

— La poursuite de la vérité est pavée d'hypothèses peu vraisemblables.

— La vérité, s'obstina l'abbé, c'est qu'il était impossible à un homme ordinaire de frapper Wulfstan alors qu'il était enfermé dans sa chambre.

— Sur ce point, je suis d'accord avec vous.

L'abbé parut perplexe.

— Vous affirmiez pourtant ne pas croire à la magie.

— Et je n'ai pas changé d'avis, ironisa Fidelma. Wulfstan a été poignardé dans cette chambre... donc il n'était pas seul.

— Mais...

— Ce n'est ni par la fenêtre, ni par le plafond, ni par une cave que le meurtrier a pénétré dans la chambre.

— Exactement !

— Donc il est entré et ressorti par la porte.

— Impossible !

— Il n'y a pourtant pas d'autre solution. Le criminel espérait qu'égarés par sa mise en scène nous nous en tiendrions au mobile le plus évident : la haine qu'inspiraient Wulfstan et les Saxons. Il comptait bien que des idées de sorcellerie ou d'esprits malfaisants viendraient nous troubler l'esprit.

— Auriez-vous déjà deviné l'identité du meurtrier ?

Fidelma secoua la tête.

— Je n'ai pas fini d'interroger les suspects. Commençons par Dagobert.

Le prince Dagobert avait dû fuir sa terre alors qu'il n'était qu'un enfant. Considéré comme l'héritier de l'empire franc, il avait rejoint l'Irlande quand son père avait été détrôné, mais ses partisans attendaient son retour. Il était grand, brun, plutôt séduisant, et parlait le celte d'Éireann comme un natif. Laisran avait prévenu Fidelma que le jeune homme avait beaucoup de relations et était fiancé à une princesse de Cashel. Il devait donc être traité avec les plus grands égards.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici ? demanda Fidelma.

— Parce que ce pourceau de Wulfstan a été assassiné, répondit le jeune homme en souriant. En dehors de la bande de Saxons aux ordres de ce petit morveux, aucun étudiant de Durrow ne le prenait au sérieux. Cela vous étonne, soeur Fidelma ?

— Le problème n'est pas là. On m'a rapporté que vous vous étiez querellé avec lui.

Dagobert acquiesça.

— À quel sujet ?

— Il avait insulté mes ancêtres et je lui ai envoyé mon poing dans la figure.

— Sans que sa garde intervienne ? On m'a également confié que Raedwald n'était jamais loin, or c'est un homme bien bâti.

Dagobert se mit à rire.

— Raedwald savait quand défendre son prince et quand le laisser se débrouiller tout seul. Lorsque notre dispute a éclaté, il a préféré quitter la pièce. Un homme avec un certain sens de l'humour, ce Saxon. Un thane et aussi le cousin de Wulfstan, qui le traitait cependant comme la poussière de sa chaussure.

Fidelma posa sur la table le morceau de tissu.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Dagobert fronça les sourcils, le prit et l'examina d'un air interloqué.

— Il est à moi, d'ailleurs il porte ma devise. Mais les taches de sang... ?

— Je l'ai trouvé près du corps de Wulfstan. Il a à l'évidence été utilisé pour essuyer l'arme du crime.

Dagobert avait pâli.

— Je n'ai pas tué Wulfstan, que je considérais comme un grossier personnage qui avait besoin d'une bonne leçon. Mes sentiments le concernant se limitaient à cela.

— Mais alors, comment ce tissu est-il arrivé dans cette chambre ?

— Je... je l'avais prêté à quelqu'un.

— Si vous ne voulez pas être inculpé de meurtre, vous devez me dire à qui.

Dagobert se mordit la lèvre.

— À Talorgen, le prince de Rheged, il y a deux jours de cela.

Finan s'inclina devant Fidelma.

— Votre réputation d'avocate de la cour des brehons vous a précédée, ma soeur. La façon dont vous avez résolu l'énigme de la disparition de l'épée du haut roi à Tara est arrivée jusqu'à nous.

Sur un geste de Fidelma, le grand homme sombre et maigre prit un siège.

— Les gens sont trop enclins à exagérer la portée de certaines

actions pour se créer des héros à adorer, Finan. Vous exercez ici comme professeur de droit ?

— Oui, je suis qualifié au niveau de *sai*, et n'ai jamais abordé ici d'autre matière que le droit.

Le titre de *sai* couronnait six années d'études et se situait juste au-dessous de celui d'*anruth*.

— Wulfstan était votre élève ?

— À chacun sa croix. La mienne est d'enseigner aux thanes saxons.

— Et pas aux autres ?

— Non, seulement aux thanes, qui refusent de s'asseoir avec le commun des mortels. L'abbé Laisran a même dû se fâcher pour qu'ils prennent place aux côtés des autres étudiants. Et ils manquent d'humilité devant l'autel du Christ. Je les soupçonne même de se moquer de Jésus et de continuer secrètement à adorer leur dieu Odin.

— Vous n'aimez guère les Saxons...

— Je les exècre !

Fidelma haussa les sourcils.

— La haine n'est-elle pas un sentiment malséant pour un moine de votre ordre élevé au rang de *sai* ?

— Ma soeur et mon frère, des religieux, avaient accepté d'aller évangéliser les terres des Saxons de l'Est. Il y a quelques années, j'ai rencontré un des missionnaires qui s'étaient joints à eux. Lors d'un prêche, les Saxons païens les ont lapidés, et seuls deux de leur groupe en ont réchappé. Depuis le martyre qu'ont subi mon frère et ma soeur, j'ai beaucoup de mal à tolérer la présence des Saxons.

Fidelma plongea son regard dans celui de Finan.

— Avez-vous tué Wulfstan ?

Finan la fixa de ses yeux tristes.

— En d'autres temps, j'aurais pu en arriver à de telles extrémités. Mais non, soeur Fidelma, je ne l'ai pas tué. Et j'ignore par quels moyens on peut pénétrer dans une pièce aussi bien défendue que celle où Wulfstan a été assassiné.

— Très bien. Vous pouvez partir, Finan.

Le professeur de droit se leva avec des gestes lents et dit d'un air songeur :

— Wulfstan et Eadred n'étaient pas très appréciés dans ce monastère. Depuis mon arrivée ici, de nombreux jeunes gens au tempérament fougueux les ont provoqués dans des rixes. Par exemple Dagobert des Francs. Seule la règle de l'abbaye, qui interdit de telles pratiques, nous a préservés de voir verser le sang entre ces murs.

Fidelma hocha la tête.

— Est-il vrai que les Saxons partent demain ? demanda Finan.

— Oui, ils retournent chez eux avec le corps de Wulfstan.

Un sourire de soulagement s'épanouit sur le visage renfrogné de Finan.

— Je ne prétendrai pas que j'en suis désolé, même si cela a coûté la vie à l'un d'eux. D'ailleurs, je pensais qu'ils quitteraient Durrow hier.

— Pourquoi cela ? s'étonna Fidelma.

— Un messenger saxon est arrivé dans l'après-midi, il cherchait Wulfstan et Eadred. J'espérais qu'il était porteur d'un message leur intimant l'ordre de regagner immédiatement leur pays. Je loue cependant le Seigneur pour l'imminence de leur départ.

Fidelma fronça les sourcils.

— Tant que nous n'aurons pas trouvé le coupable, Finan, cette abbaye et les cinq royaumes seront dans une situation difficile. Vous savez bien que les Saxons ne manqueront pas d'exiger des compensations pour la mort de leur prince.

Talorgen de Rheged était un jeune homme de taille moyenne, aux cheveux blond cendré et au teint éclatant de santé. L'ombre d'une moustache obscurcissait sa lèvre supérieure, mais la barbe ne lui avait pas encore poussé.

— Oui, ce n'est un secret pour personne que j'ai provoqué des affrontements avec Wulfstan et Eadred.

Il parlait fort bien le celte, mais avec un accent assez prononcé, et paraissait très à l'aise en prenant place sur le siège que lui avait indiqué Fidelma.

— Pour quelles raisons ?

Talorgen eut un sourire espiègle.

— Je sais que vous avez déjà interrogé Eadred. Son arrogance ne vous aura pas échappé, et Wulfstan n'avait rien à lui envier de ce côté-là. Difficile de ne pas se sentir agressé par eux, même si on oubliait qu'ils étaient saxons.

— Vous n'aimez guère les Saxons.

— C'est qu'ils ne sont guère aimables.

— Vous êtes aussi prince de Rheged, et on nous a informés qu'ils avaient attaqué votre pays.

Talorgen s'assombrit et hocha la tête.

— Oswy, qui s'est proclamé roi chrétien de Northumbrie, ne cesse de lancer ses hordes contre les royaumes des Britons. Cela fait maintenant des générations que mon peuple combat pour se protéger des Saxons, dont la soif de territoires est insatiable. Owain, mon père, m'a envoyé ici, mais je vous jure par le Christ que je préférerais être à ses côtés pour éprouver mon épée. Ma lame est impatiente de boire le sang des ennemis de ma race.

Fidelma étudia le jeune homme. Le sang lui était visiblement monté à la tête.

— Vous avez déjà utilisé votre lame contre les Saxons ?

Talorgen se mit à rire.

— Autant me demander si j'ai tué Wulfstan. La réponse est non, je le jure par le Dieu vivant. Mais je ne regrette pas son trépas. Pour tout vous avouer, la voie du Christ est parfois difficile à suivre. Wulfstan et Eadred sont si déplaisants que j'ai du mal à croire que vous trouviez une seule personne ici qui pleure le premier.

Elle prit le tissu et le posa sur la table.

— On l'a trouvé près du corps et il a été utilisé pour essuyer l'arme du crime. Il appartient à Dagobert.

— Vous voulez dire que Dagobert... ?

Le prince de Rheged ouvrit de grands yeux tandis que son regard allait du tissu à Fidelma.

— Dagobert affirme qu'il vous a prêté ceci il y a deux jours.

Talorgen examina attentivement le bout de tissu.

— Il a raison, dit-il enfin. En tout cas, il lui ressemble beaucoup. Je le reconnais à cause de la broderie.

— Comment est-il arrivé dans la chambre de Wulfstan ?

— Pas la moindre idée. Je me souviens qu'il était dans la mienne hier matin. Je me suis bien rendu compte qu'il avait disparu, mais j'ai pensé que Dagobert l'avait récupéré.

Fidelma l'observait en silence.

— Je n'aurais pas hésité à tuer Wulfstan à l'extérieur de ces murs, mais ici, jamais, dit le prince de Rheged avec tous les accents de la vérité.

— Votre réponse est sans détour, Talorgen.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je suis de la maison d'Urien de Rheged, dont les exploits ont été chantés par notre grand barde Taliesin. Urien, le roi très aimé du Nord, a été assassiné par un traître sans qu'il puisse se défendre. Notre maison est juste et généreuse. Nous croyons à l'honnêteté. Nous croisons le fer avec nos ennemis au grand jour et sur les champs de bataille, et non pas la nuit dans une chambre à coucher plongée dans l'obscurité.

— Quand vous disiez que peu de gens regretteraient Wulfstan, aviez-vous des noms à l'esprit ?

Talorgen pinça les lèvres.

— Notre professeur Finan nous a souvent dit qu'il détestait les Saxons.

Fidelma hocha la tête.

— J'ai parlé avec lui.

— Comme on vous en a déjà informée, il y a deux nuits de cela Dagobert s'est querellé avec Wulfstan dans le réfectoire, et il l'a blessé à la bouche d'un coup de poing. Quant à Riderch de Dumnonia,

Fergna de Midhe, et...

Fidelma leva la main.

— Je vois où vous voulez en venir, Talorgen. Tout le monde à Durrow est suspect.

Fidelma trouva Raedwald aux écuries. Il préparait le voyage de retour dans les terres des Saxons du Sud.

— Je voulais vous poser une question seule à seul, Raedwald. Dois-je vous rappeler ma fonction et l'autorité qu'elle me confère ?

Le guerrier secoua la tête.

— Depuis que je suis ici, j'ai beaucoup appris sur vos lois et vos coutumes, lady. Eadred et moi ne nous ressemblons guère.

— Vous avez également acquis une bonne connaissance de notre langue, que vous parlez avec plus d'aisance que votre cousin.

— Pardonnez-moi, mais je suis mal placé pour critiquer l'héritier présomptif de la couronne des Saxons du Sud.

— Est-il vrai que vous n'aimiez guère votre cousin Wulfstan ?

Raedwald cligna des yeux.

— Je ne suis qu'un thane de la maison de Cissa et il est malséant de désapprouver son roi.

— Pourquoi ne gardiez-vous pas la chambre de Wulfstan, la nuit dernière ?

— Après qu'il se fut enfermé, selon nous il était à l'abri. Vous avez vous-même constaté qu'avec les aménagements qu'il avait exigés de l'abbé Laisran, nous n'avions en théorie rien à craindre. Je dormais dans la chambre voisine et il pouvait m'appeler en cas de besoin.

— Mais il n'a pas appelé ?

— L'examen du corps a établi que le meurtrier avait commencé par lui trancher la gorge.

— Il est tout aussi évident qu'il a laissé entrer son assassin dans sa chambre. Donc il le connaissait et lui faisait confiance.

Raedwald plissa les paupières.

— Dites-moi, poursuivit Fidelma, cet homme qui est arrivé hier, quel message apportait-il à Wulfstan ?

Raedwald fit la moue.

— Il était destiné à Wulfstan et à lui seul.

— Ce messenger est-il encore ici ?

— Oui.

— J'aimerais le questionner.

— Il ne vous répondra pas, dit Raedwald avec un sourire contraint.

Irritée, Fidelma pinça les lèvres.

— Une autre de vos coutumes saxonnes ? Vos serviteurs ne sont pas autorisés à parler aux femmes ?

— Une autre coutume saxonne, mais pas du genre que vous

imaginez. Dans la famille royale, on coupe la langue d'un messenger afin qu'il ne puisse révéler à d'éventuels ennemis le contenu des ordonnances qui lui ont été remises.

L'abbé Laisran fit signe de s'asseoir aux jeunes gens qui avaient été convoqués selon le souhait de Fidelma. Ils avaient pénétré dans la pièce en arborant un air de curiosité ou de défi, suivant leur état d'âme. Le *dálaigh*, debout devant la grande cheminée, leur tournait le dos. Absorbée dans ses pensées, la religieuse semblait ne leur accorder aucune attention. Frère Ultan, en tant qu'intendant de la communauté, se tenait devant la porte, les mains dissimulées dans les manches de sa robe.

L'abbé Laisran prit place dans son fauteuil et jeta un coup d'oeil anxieux à Fidelma.

— Pour quelles raisons nous avoir mandés ? s'enquit Talorgen d'un ton brusque.

Fidelma releva la tête.

— Vous êtes ici pour apprendre qui a tué Wulfstan et par quels procédés, répondit-elle d'une voix glaciale.

Il y eut un bref silence puis Eadred se mit à ricaner.

— Nous le savons déjà, femme. Il est mort par des procédés empruntés à la sorcellerie et l'identité du meurtrier n'est pas difficile à deviner. Il s'agit de Talorgen, un barbare *welisc*.

Talorgen se leva d'un bond, les poings serrés.

— Répète ces accusations hors des murs de l'abbaye et ma lame croisera la tienne, chien de Saxon !

Dagobert se précipita pour empêcher Eadred de se jeter sur Talorgen.

— Il suffit !

L'attitude bienveillante de l'abbé avait cédé la place à une colère rentrée et sa voix résonna comme un coup de fouet.

Les étudiants du collège ecclésiastique de Durrow s'étaient figés. Puis Eadred regagna son siège avec un sourire crispé. Dagobert tira sur la manche du prince de Rheged, qui s'assit avec un soupir, aussitôt imité par le prince franc.

— Soeur Fidelma est une représentante officielle de la cour des brehons d'Éireann, gronda Laisran avec une mine d'ours furieux. Quelles que soient les coutumes de vos pays respectifs, ici elle est investie de l'autorité suprême pour conduire les investigations sur ce meurtre. Elle s'appuie sur les lois de ce royaume, qu'elle est chargée d'appliquer. Suis-je assez clair ?

Un silence pesant succéda à ce préambule.

— Reprenons, déclara Fidelma d'une voix douce. Ce qu'a dit Eadred est partiellement vrai.

Ce dernier ouvrit de grands yeux stupéfaits.

— Au moins une personne ici sait déjà comment Wulfstan est mort et de quelle main, poursuivit-elle avant de marquer une pause, le temps que tous réalisent l'importance de sa déclaration. Je commencerai par établir la manière dont il a été tué.

— Il a été poignardé dans son lit, lança Finan, le sombre professeur de droit.

— Certes, mais sans que la sorcellerie n'intervienne à aucun moment.

— Mais alors, comment s'y est pris l'assassin pour pénétrer dans une chambre hermétiquement close ? s'étonna Eadred. Vous aurez du mal à prouver que la magie n'y est pour rien.

— L'assassin a tout mis en oeuvre pour nous guider vers cette explication. Il a élaboré un plan très rusé afin de semer la confusion et d'éloigner les soupçons. Ce plan comportait plusieurs étapes. Il visait tout d'abord à nous effrayer en faisant croire à une intervention surnaturelle, puis à nous orienter vers un suspect et enfin à impliquer une deuxième personne.

— Pour l'instant, je n'ai pas encore élucidé le premier de ces trois aspects, soupira l'abbé.

Fidelma adressa un bref sourire à son ami.

— Nous le garderons pour plus tard. Revenons à la méthode utilisée pour tuer Wulfstan.

Tous étaient suspendus à ses lèvres.

— L'assassin a pénétré dans la pièce par la porte, grâce à Wulfstan lui-même.

Dagobert, d'un naturel pourtant taciturne, laissa échapper une exclamation étouffée.

— Ce qui implique que Wulfstan connaissait son meurtrier et ne le craignait d'aucune manière, précisa Fidelma.

L'abbé Laisran la regardait, la bouche ouverte.

— Donc il lui ouvrit et c'est à ce moment-là que l'assassin le frappa. Une fois son forfait accompli, il porta le corps sur le lit et essuya son couteau sur un tissu dont il croyait à tort qu'il appartenait à Talorgen, prince de Rheged. Il ignorait que ce tissu avait été emprunté deux jours auparavant à Dagobert. Et il n'avait pas remarqué que la devise latine qu'il portait, « Prenez garde à ce que vous dites ! », était celle de ce dernier.

Elle s'arrêta pour leur laisser le temps d'assimiler ces informations.

— Mais alors, comment le meurtrier s'y est-il pris pour quitter la chambre en remettant les barres en place ? demanda Dagobert.

— Ces barres en bois venaient se loger sur des supports en fer fixés au châssis de la porte. Quand j'ai examiné la première barre, j'ai remarqué que les bouts étaient entourés de ficelle, sans doute pour les

protéger du fer des supports. Cependant, aux extrémités de la deuxième barre, la ficelle était déroulée sur environ quatre pieds, et les bouts effilochés et brûlés, ce qui a éveillé ma curiosité.

Elle fit la grimace.

— Plutôt étrange. Puis j'ai remarqué une tringle en haut de la porte, qui soutenait un lourd rideau en laine destiné à protéger des courants d'air. Impossible de savoir si ce rideau avait été tiré une fois la porte enfoncée, car le mouvement de la porte vers l'intérieur l'aurait de toute façon rejeté sur le côté.

— Je ne vois pas où tout cela nous mène, lança Eadred.

— Prenez patience et vous le saurez. Après avoir remarqué des petites taches de graisse de part et d'autre de la porte, je me suis penchée et, à environ deux pouces du sol, j'ai vu deux clous dans le bois auxquels étaient accrochés des morceaux de ficelle aux extrémités effrangées et noircies. J'ai alors compris comment l'assassin avait quitté la pièce en laissant une seule barre en place.

— Vraiment ? dit l'abbé Laisran, à l'évidence fasciné.

— Une seule était suffisante pour barricader la porte de l'intérieur. La barre à trois pieds du sol n'avait pas été remise en place. Elle ne portait pas de marque, la ficelle qui la protégeait était intacte, et ses supports n'avaient pas été arrachés au moment où Ultan avait enfoncé la porte.

— Poursuivez ! s'écria Laisran quand Fidelma s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Après avoir tué Wulfstan, l'assassin défit les deux bouts de ficelle de la barre du haut et les enroula autour de la tringle du rideau de laine. Il enfonça les deux clous, à moins qu'il ne l'ait fait pendant la journée, quand la chambre était ouverte. Puis il souleva la barre au niveau de la tringle. Il l'assura en attachant les extrémités des ficelles aux clous. C'est ce dispositif qui lui a permis de quitter la pièce.

Laisran eut un geste agacé.

— Mais comment a-t-il pu manipuler ces ficelles pour remettre la barre en place ?

— Très simple. Avant de sortir, il a placé une chandelle sous chaque clou. Puis, grâce à sa boîte d'amadou, il a enflammé un morceau de parchemin dont j'ai trouvé les cendres sur le sol de la chambre, là où il l'avait jeté, avec quoi il a allumé les deux chandelles qu'il a placées sous les ficelles. Puis il est sorti. Les ficelles ont brûlé, libérant la barre qui est tombée en place. Souvenez-vous, elle n'avait que deux pieds à parcourir. Quant aux chandelles, elles continuèrent de se consumer, laissant des taches de graisse pratiquement invisibles sauf que j'ai glissé sur l'une d'elles. Et voilà comment nous nous sommes retrouvés confrontés à un mystère des plus troublants : une pièce fermée de l'intérieur avec un cadavre. De la sorcellerie ? Non,

les machinations d'un esprit perversi.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? demanda Talorgen, rompant le silence respectueux qui régnait maintenant dans le bureau de Laisran.

— L'assassin avait créé cette illusion pour impliquer dans ce meurtre un homme dont il pensait que ses compagnons croiraient sans difficulté qu'il était un sorcier barbare. Je veux parler de vous, Talorgen. Le meurtrier quitta la pièce et parla pendant quelques instants avec une personne à l'extérieur de la chambre de Wulfstan. Quand ils entendirent la barre se mettre en place, l'assassin tenait son alibi puisqu'il avait convaincu son interlocuteur que Wulfstan venait de se barricader dans sa chambre.

Raedwald, qui avait suivi avec une attention soutenue le raisonnement de Fidelma, fronça les sourcils.

— Votre explication est brillante. Mais cela demeure une hypothèse, car vous ignorez le nom de l'assassin et surtout son mobile.

Fidelma lui sourit.

— Justement, j'y arrivais.

Son regard erra sur les visages tendus vers elle et s'arrêta sur les traits hautains du thane d'Andredswald.

Interprétant son attitude comme une accusation, Eadred bondit sur ses pieds avant qu'elle ait prononcé un seul mot.

Ultan traversa rapidement la pièce, et vint s'interposer entre le jeune homme et la religieuse de crainte qu'Eadred ne laisse déborder sa colère.

— Nous attendons les motivations d'un tel acte, intervint Dagobert d'une voix posée. Pourquoi le thane d'Andredswald aurait-il assassiné son prince, qui était aussi son cousin ?

Fidelma continuait de fixer l'arrogant Saxon.

— Je n'ai jamais prétendu que le thane d'Andredswald était l'assassin, dit-elle enfin. Quant au mobile, il faut le chercher dans les lois de la société saxonne, qui, Dieu merci, ne correspondent en rien aux nôtres.

— Je ne comprends pas, maugréa Laisran.

— Un prince saxon accède au trône par ordre de primogéniture, l'aîné hérite de la couronne.

Dagobert hocha la tête avec impatience.

— Il en est de même chez les Francs. Mais en quoi cela donnerait-il à quiconque une raison de tuer Wulfstan ?

— Il y a deux jours, un messenger du royaume des Saxons du Sud est arrivé ici. Il apportait un message à Wulfstan dont j'ai découvert la teneur.

— Comment cela ? demanda Raedwald. On coupe la langue aux messagers royaux pour les empêcher de révéler le contenu des missives qu'ils transmettent.

— C'est exact, une information que je tiens de vous, Raedwald. Par chance, ce pauvre homme avait appris à écrire grâce à Diciul, le missionnaire d'Éireann qui a apporté l'érudition et le message du Christ aux Saxons du Sud.

— Que disait ce message ? demanda Laisran.

— Que le père de Wulfstan était mort, victime de la fièvre jaune. Wulfstan devait donc être proclamé roi des Saxons du Sud et rentrer chez lui sur-le-champ.

Elle se tourna vers Raedwald, qui n'avait pas protesté.

— Pendant votre interrogatoire, alors que nous parlions de Wulfstan, vous l'avez admis tacitement en déclarant qu'il était malséant de désapprouver son roi. Une étourderie qui m'a mise sur la voie d'une motivation possible.

Raedwald demeura muet.

— Avec un ordre de succession aussi arbitraire, où la naissance est le seul critère pour hériter d'un royaume, des débordements sont inévitables. En Éireann, tout comme chez nos cousins de Bretagne, un chef ou un roi appartient à une famille dont le conseil, le *derbhfine*, choisit l'héritier, qui n'est pas nécessairement un descendant direct. En l'absence d'une telle protection, seule la mort d'un prédécesseur ôte l'obstacle aux ambitions d'un aspirant au trône.

Raedwald pinça les lèvres.

— Je le reconnais, dit-il d'une voix douce.

— Et donc, maintenant que Wulfstan est mort, c'est bien Eadred qui sera appelé à monter sur le trône ?

— Oui.

Eadred avait pâli.

— Je n'ai pas tué Wulfstan ! s'écria-t-il.

— Je vous crois, déclara Fidelma avec calme, car c'est Raedwald le coupable.

Alors que ce dernier tentait de s'échapper de la pièce, Finan barra le passage au grand Saxon à l'impressionnante musculature. Puis Ultan et Dagobert se précipitèrent pour maîtriser le thane de Staeningum et Fidelma se tourna vers les autres.

— Dans ses efforts pour indiquer de fausses pistes, Raedwald s'est surpassé, ce qui m'a amenée à le soupçonner. Afin d'impliquer Talorgen, il a utilisé le stratagème du tissu dont il pensait qu'il lui appartenait. Or ce morceau de tissu portait la devise latine de Dagobert, mais comme Raedwald ne parle pas le latin, il s'est trompé de cible. Du coup, Eadred était innocenté, car il comprend le latin et aurait nécessairement reconnu cette formule.

Elle s'adressa à Eadred.

— Si vous aviez été éliminé à votre tour, Raedwald n'était-il pas le prochain dans l'ordre de succession ?

— Oui, mais...

— Raedwald avait l'intention de vous imputer ce crime en démontrant que vous aviez tenté de faire accuser Talorgen à votre place. Ensuite, il aurait tout fait afin que vous passiez en jugement pour meurtre ici même. S'il avait échoué... vous ne seriez sans doute pas rentré sain et sauf dans les terres des Saxons du Sud. Peut-être seriez-vous tombé par-dessus bord au cours de la traversée. De toute façon,

Wulfstan et vous deviez être supprimés pour satisfaire les ambitions de Raedwald.

Eadred secoua la tête avec une admiration non dissimulée.

— Je n'aurais jamais supposé qu'une femme possède un esprit d'une telle subtilité qu'il puisse démêler les fils de cette diabolique entreprise. Désormais, je verrai votre fonction d'un autre oeil.

Il se tourna d'un mouvement brusque vers l'abbé Laisran.

— Moi et mes hommes allons maintenant vous quitter, car il nous faut retourner dans notre pays. Avec votre permission, j'emmènerai Raedwald, que je considère comme mon prisonnier. Il sera jugé d'après nos lois.

L'abbé Laisran lui accorda son autorisation.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, le regard d'Eadred tomba sur Talorgen de Rheged.

— Eh bien, *welisc*, il semblerait que je vous doive des excuses, car je vous ai faussement accusé du meurtre de Wulfstan.

Talorgen se leva avec des gestes lents tout en tentant de dissimuler sa surprise.

— Je les accepte, Saxon.

Eadred marqua une pause.

— Il n'empêche qu'il ne pourra jamais y avoir la paix entre nous, *welisc* !

Talorgen renifla.

— Le jour où la paix régnera, c'est que vous et vos hordes saxonnes aurez quitté les rivages de la Bretagne et serez retournés d'où vous venez.

Eadred se raidit, sa main monta jusqu'à sa taille, puis il se détendit et ses lèvres s'étirèrent en un demi-sourire.

— Nous sommes d'accord, *welisc*, le combat n'est pas terminé.

Il sortit de la pièce à grands pas tandis qu'Ultan et Dagobert entraînaient Raedwald à sa suite.

Talorgen s'inclina alors avec révérence devant Fidelma.

— En vérité, il y a des juges très sages chez les brehons d'Irlande, dit-il avant de s'éclipser à son tour.

Finan, le professeur de droit, hésita un instant et lança :

— Maintenant, je sais pourquoi vous jouissez d'une telle

réputation, Fidelma de Kildare.

Après son départ, l'abbé Laisran, qui rayonnait de satisfaction, tendit la main vers un pichet de vin.

— Eh bien, Fidelma, il semblerait que je vous aie fourni une excellente diversion sur le chemin de votre pèlerinage au tombeau de saint Patrick.

Fidelma se mit à rire.

— Belle diversion, en effet. Mais ne croyez-vous pas qu'il en existe de plus plaisantes pour occuper son temps ?

Une sinistre abbaye

Le guillemot, reconnaissable à ses pattes orange et à son cri lugubre, passa comme une flèche au-dessus du *currach*. C'était un voyageur isolé parmi une foule de pétrels-tempête plus robustes, au plumage sombre et au croupion blanc, et de cormorans noirs qui tournoyaient, plongeaient, voletaient dans le ciel de mai d'un bleu tendre.

Assise à la poupe du bateau, Fidelma respirait à pleins poumons l'odeur enivrante des embruns. Les deux hommes en face d'elle tiraient sur les rames et les plongeaient à l'unisson dans les eaux d'un calme inhabituel de la grande baie. L'océan se montrait rarement aussi clément, ses vagues furieuses isolaient parfois les îles pendant des semaines, ou même des mois entiers, clouant au port le *currach* qui les reliait aux côtes du sud-ouest de l'Irlande.

Ils avaient quitté le continent, avec ses terres rocailleuses et sa maigre végétation, pour traverser le vaste estuaire connu sous le nom de Baie aux eaux rugissantes. Il y affleurait des chapelets de roches et de terres qui semblaient avoir été jetés là par un géant négligent. On les appelait « les cent îles de Cairbre⁽⁵⁾ ».

Il faisait un temps délicieux, le soleil brillait, et tout respirait la beauté et la sérénité.

Tandis que les rameurs guidaient le petit vaisseau dans ce dédale d'îles de tailles variables, des phoques curieux surgissaient des flots, surpris par cette intrusion, les fixaient un instant et s'empressaient de disparaître.

Fidelma était accompagnée d'une novice, une jeune fille craintive qui se serrait contre elle. La religieuse avait décidé de l'emmener en excursion jusqu'à l'abbaye de saint Ciaran de Saigher, sur l'île de Chléire, la plus éloignée de l'archipel. Elle avait été chargée par Ultan, l'archevêque d'Armagh, d'apporter des lettres à l'abbé de Chléire, ainsi qu'à l'abbé d'Inis Chloichreán, un îlot isolé et sauvage doté d'un petit

établissement religieux.

Lorcán, le patron du bateau vieilli avant l'âge par un labeur ingrat, leva ses rames et sourit à Fidelma, découvrant des dents noircies et ébréchées. Ses yeux clairs dans un visage buriné observaient avec un plaisir non dissimulé la grande jeune femme à l'abondante chevelure rousse. Il avait rarement contemplé religieuse aussi séduisante et qui dégageait une telle autorité naturelle.

— Voici Inis Chloichreán à notre droite, ma soeur, dit-il avec un geste de sa main noueuse. Nous en sommes à vingt minutes. Désirez-vous y faire escale ou poursuivre jusqu'à Chléire ?

— Puisque nous ne nous attarderons pas à Chloichreán, répondit Fidelma après avoir réfléchi, autant nous y arrêter tout de suite.

L'homme fit un signe à son compagnon, leurs rames plongèrent à nouveau à l'unisson dans les eaux claires et le *currach* fila sur la crête des vagues.

L'île était peu accueillante. Depuis la mer, ses rivages semblaient se résumer à des falaises inaccessibles de granité gris égayé de chèvrefeuille et d'armeries maritimes d'un rose vif nichés dans des cavités.

Lorcán manoeuvrait avec dextérité au milieu des écueils affleurant çà et là. Le bateau dansait au milieu de l'écume et des tourbillons. Puis il pénétra sans encombre dans une crique abritée, dont un étranger aurait difficilement pu deviner l'existence dans cet endroit inhospitalier.

Fidelma était pleine d'admiration pour les qualités de navigateur du marin.

— Vous venez d'effectuer une manoeuvre digne d'un habile capitaine.

L'autre se redressa avec fierté.

— Je suis un des seuls à savoir exactement par où aborder cette île, ma soeur.

— Les membres de l'abbaye comptent-ils un authentique marin ?

— Abbaye est un bien grand nom pour l'ermitage de Selbach, grommela le deuxième rameur, qui n'avait pas encore prononcé un mot.

— Maenach a raison, dit Lorcán. L'abbé Selbach est arrivé ici il y a deux ans avec douze frères qu'il appelle ses apôtres. Mais ce ne sont que des néophytes dont le plus jeune a quatorze ans et le plus âgé dix-neuf. Ils ont choisi cette île parce qu'elle est difficilement accessible. Ils possèdent cependant un *currach* qu'ils n'utilisent qu'en cas d'urgence. Quatre ou cinq fois par an, je viens ici leur apporter des provisions et tout ce dont ils ont besoin.

— Je comprends.

De nombreux religieux en Irlande avaient prôné ce genre de

retraite, loin des hommes, avec juste quelques fidèles pour mener une vie de privations et de contemplation. Fidelma se méfiait des ermites et des communautés isolées. Elle estimait assez vain, pour servir Dieu, de se fermer à Sa plus grande création : la société des hommes et des femmes.

— C'est pas très gai ici, dit Maenach d'un air maussade.

Fidelma jeta un regard autour d'elle.

— Vu les dimensions de cette île, je serais étonnée que l'un des frères n'ait pas repéré notre approche. Et pourtant, personne n'est venu nous accueillir.

Lorcán, qui avait arrimé le *currach* à un rocher, se pencha pour aider Fidelma à sortir de l'embarcation pendant que Maenach, debout et les jambes écartées, s'efforçait de la stabiliser.

— Je propose que nous allions tous nous délasser à terre, dit Fidelma, profitant de chaque occasion pour obliger soeur Sárnat à gagner un peu d'assurance.

La jeune fille, qui n'avait pas plus de seize ans, prit son courage à deux mains, suivit Fidelma qui avait débarqué sur un banc de sable, et trotta à sa suite tel un poussin derrière une mère poule.

Maenach les rejoignit et s'étira avec un soupir de satisfaction.

Lorcán désigna des marches taillées dans le granité qui menaient de la crique au sommet de la falaise.

— Si vous empruntez cet escalier, ma soeur, vous parviendrez directement à l'ermitage de Selbach. Nous vous attendrons ici.

Fidelma hocha la tête et se tourna vers Sárnat.

— Préférez-vous rester ici ou venir avec moi ?

La jeune fille frissonna.

— Je préfère vous accompagner.

Fidelma poussa un soupir. Sárnat avait depuis longtemps dépassé l'âge du choix. Pourtant, elle se comportait comme une enfant de dix ans, se cramponnant au premier adulte venu pour qu'il la protège de ses terreurs irrépessibles. Cette petite intriguait Fidelma. Elle se demandait ce qui avait bien pu la pousser à rallier une communauté religieuse alors qu'elle n'avait aucune expérience de la vie.

— Très bien, venez.

— Je vous conseille de ne pas traîner, déclara Lorcán en pointant un doigt vers l'ouest. Le vent se lève et la tempête qui menace éclatera avant la nuit. Plus vite nous atteindrons Chléire, plus tôt nous serons à l'abri.

— Je ne m'attarderai pas, dit Fidelma, qui avait commencé à grimper les marches, Sárnat sur les talons.

— Comment sait-il qu'il y aura une tempête par ce temps superbe ? dit la novice d'une voix entrecoupée avant de trébucher sur un caillou et de se rattraper de justesse.

Fidelma fit la grimace.

— Un marin sait ces choses, car il a appris à lire dans le ciel. Avez-vous vu la lune hier au soir ?

— Oui, elle était très brillante.

— Si vous l'aviez observée avec plus d'attention, vous auriez remarqué qu'elle avait des reflets rouges, et l'air était sec et immobile, ce qui laissait présager les vents d'ouest et la tempête.

Fidelma s'arrêta et montra des plantes qui poussaient le long des marches.

— Voici un autre signe. Vous voyez ce trèfle aux tiges gonflées ? Et ces fleurs de pissenlit, dont les pétales se referment ? Ces phénomènes annoncent la pluie.

— Comment connaissez-vous ces choses ? demanda Sárnat avec admiration.

— Je les apprises en écoutant les anciens, qui au cours des siècles se sont transmis un savoir très utile.

Elles dominaient maintenant les falaises et se retrouvèrent face à une dépression au milieu de l'île où quelques arbres tordus étaient parvenus à pousser au milieu des pierres. Là étaient regroupés des maisonnettes en forme de ruche et un petit oratoire.

— Voici donc le refuge de la communauté de l'abbé Selbach, dit Fidelma.

L'endroit semblait désert.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-elle.

Mais seuls lui répondirent les oiseaux de mer, dérangés dans leur tranquillité. Des petits pingouins, de retour depuis peu et qui cherchaient leurs nids d'été dans les éboulis, prirent leur envol. Les guillemots, les pétrels-tempête et les mouettes suivirent, tournoyant autour de l'île et poussant des cris perçants.

Fidelma s'étonna qu'avec tout ce tintamarre personne n'ait remarqué leur présence.

Elle emprunta le chemin qui menait aux bâtiments tandis que Sárnat trotтинait à ses côtés, s'arrêta et appela à nouveau, mais en vain.

Elle se remit en marche et arriva dans le quadrilatère formé par les constructions. Soudain, Sárnat poussa un hurlement.

Au tronc grêle d'un arbre noueux qui s'élevait à une dizaine de pieds au centre de la petite place, un homme était attaché par des lanières de cuir, les poignets entravés et le visage tourné vers l'écorce. Nul besoin de vérifier s'il avait rendu l'âme.

Soeur Sárnat s'était mise à trembler de tous ses membres.

Fidelma s'avança pour examiner le corps revêtu d'une robe tachée de sang. L'avant de la tête était rasé jusqu'aux oreilles et, à l'arrière, les cheveux longs tombaient sur les épaules. C'était la tonsure de

l'Église irlandaise, l'*airbacc giunnae*, un héritage des druides. Le cadavre avait une soixantaine d'années, il était maigre, avec un visage aux traits marqués et aux lèvres minces. Autour de son cou, un crucifix de valeur en argent pendait à un cordon en cuir.

La robe avait été déchirée aux épaules, le dos lacéré par un fouet, et l'homme poignardé à plusieurs reprises.

Fidelma remarqua alors un panneau de bois accroché à une branche. Il portait une inscription en grec : « Quand la tourmente est passée, plus de méchant ! » Une citation du livre des Proverbes⁽⁶⁾.

Fidelma fut tirée de ses réflexions par les gémissements angoissés de Sárnat.

— Retournez à la crique et revenez avec Lorcán, lui lança-t-elle.

« Allons ! s'écria-t-elle, comme la jeune fille hésitait.

Sárnat détala à toutes jambes tandis que Fidelma jetait un coup d'œil autour d'elle. Son regard s'arrêta sur le petit oratoire, qui ne devait pas pouvoir contenir plus de six personnes entre ses murs en pierres sèches. Il était placé au centre de six cellules rondes au toit de chaume destinées à abriter les membres de la communauté.

Fidelma pénétra dans l'oratoire.

Son attention fut d'abord attirée par un tas de chiffons devant l'autel. Puis, quand ses yeux se furent accommodés à l'obscurité, elle réalisa qu'il s'agissait du corps d'un jeune moine. Ses vêtements de laine étaient trempés et ses cheveux châtain collés à ses tempes. L'expression de douleur et d'angoisse déformant ses traits révélait une mort violente. Elle voulut s'avancer et trébucha.

Un autre religieux aux cheveux bruns était étendu sur le sol, face contre terre, et les bras en croix, tel un suppliant prosterné devant l'autel. Il était plus âgé que le premier.

Fidelma s'agenouilla, chercha le pouls à son cou avec deux doigts et le trouva. Il était faible, et le corps anormalement froid. L'homme avait une quarantaine d'années et son beau visage aux traits réguliers dégageait une certaine sérénité. Sur son front, du sang s'était coagulé autour d'une blessure.

Elle le secoua, mais il était plongé dans une profonde inconscience.

Elle visita alors rapidement les six cellules en pierre, qui étaient désertes.

Dehors, elle vit Lorcán qui arrivait en courant et se précipita vers elle.

— J'ai laissé votre compagne avec Maenach, déclara-t-il d'une voix essoufflée. Elle était bouleversée et m'a rapporté que...

Il regarda autour de lui, mais l'arbre et son supplicié étaient hors de son champ de vision.

— Où sont-ils tous passés ?

— Venez par ici, dit Fidelma sans prendre la peine de s'expliquer davantage. J'ai découvert un homme inanimé qui respire encore.

Lorcán s'arrêta devant le cadavre près de l'autel de l'oratoire, poussa une exclamation étouffée et fit une gémulation.

— Sacán d'Inis Beag ! Je connais ce garçon, c'est moi qui l'ai amené ici il y a environ six mois, car il désirait se joindre à la communauté.

Fidelma lui désigna l'homme brun un peu plus loin.

— Et lui, vous le connaissez ?

— Les saints nous protègent ! s'exclama le marin en s'agenouillant. C'est frère Spelán. Il remplissait ici le rôle de *dominus*, d'intendant de la congrégation. Qui l'a frappé ? Où sont passés les autres ?

— Nous répondrons à ces questions plus tard. En attendant, nous devons le transporter ailleurs pour tenter de le ramener à la vie. Quant à votre ami Sacán, il n'a plus besoin de nous.

— Mon compagnon Maenach est aussi guérisseur à ses heures. Laissez-moi l'appeler.

— Cela prendra trop de temps.

— Je ne le pense pas.

Sur ces paroles mystérieuses, Lorcán sortit un coquillage de la sacoche qu'il portait à l'épaule et souffla dedans depuis le seuil de la chapelle. Un étrange mugissement sortit de la conque. Les oiseaux effrayés s'envolèrent dans un tumulte de piailllements et de battements d'ailes. Lorcán s'arrêta, attendit un instant, et se tourna avec un sourire vers Fidelma.

— Maenach et la jeune religieuse ne vont pas tarder.

— Parfait, et maintenant, aidez-moi à sortir Spelán d'ici.

C'est alors qu'elle remarqua près du moine un petit bol en bois qu'elle glissa dans son *marsupium*, la bourse accrochée à sa ceinture. Le matelot saisit le corps par les épaules tandis que Fidelma l'attrapait par les pieds, et à eux deux ils le transportèrent jusqu'à la cellule la plus proche où ils le déposèrent sur un des deux lits.

Maenach les rejoignit, avec soeur Sárnat qui le tenait par sa tunique. Lorcán lui désigna le moine inconscient.

— Peux-tu le faire revenir à lui ? lui demanda-t-il.

Maenach souleva les paupières fermées du blessé, puis il chercha son pouls.

— Il est plongé dans un profond sommeil. Et ce n'est pas le coup qu'il a reçu qui l'a mis dans cet état. Sa respiration est régulière et la blessure superficielle. Il devrait se réveiller.

— Nous allons le laisser à vos bons soins, déclara Fidelma. Sárnat vous assistera.

La jeune fille, qui se tenait sur le seuil de la porte en proie à une

grande agitation, s'avança d'un pas hésitant tandis que Fidelma prenait Lorcán par le bras et l'entraînait dehors. Là, elle l'emmena jusqu'à l'arbre et lui désigna le cadavre.

Lorcán poussa un cri, murmura « Dieu nous vienne en aide ! » et fit une génuflexion.

— Vous connaissiez cette personne ?

— C'est l'abbé Selbach !

Fidelma pinça les lèvres et scruta le paysage.

— Ne m'aviez-vous pas dit que l'abbé était à la tête d'une communauté de douze moines ?

— Oui, grommela Lorcán. Mais l'île semble déserte. Dans quelle sombre histoire sommes-nous tombés ?

— Il nous faut tirer cette affaire au clair.

— À mon avis, le mieux serait de regagner Dún na Séad au plus vite afin d'informer le chef des Ó hEidersceoil.

Fidelma leva la main alors que l'homme s'apprêtait déjà à retourner dans la cellule où ils avaient laissé frère Spelán.

— Attendez. Je suis un *dálaigh* des lois des Fenechus, élevé au titre d'*anruth*. Il m'appartient donc de découvrir comment l'abbé Selbach et le jeune Sacán ont trouvé la mort et pourquoi frère Spelán a été blessé. Sans compter qu'il faut absolument savoir ce qu'il est advenu du reste de la communauté.

Lorcán adressa un regard surpris à Fidelma.

— Oui, mais qui vous dit que nous ne sommes pas nous aussi menacés ? Voilà une communauté qui disparaît comme par magie, nous retrouvons son abbé mort, attaché à un arbre tel un vulgaire criminel, un garçon assassiné et leur *dominus* blessé et inconscient.

— La magie n'existe pas, s'énerma Fidelma. Et en tant qu'avocate des cours des cinq royaumes d'Irlande, j'exige votre assistance au nom du chef brehon. Il s'agit d'un droit, ne l'oubliez pas.

Lorcán hocha la tête d'un air contrit.

— Je ne l'oublie pas, ma soeur. Mais l'abbé Selbach a expiré depuis peu. Comment ferons-nous si ses assassins se cachent dans les parages et décident de s'en prendre à nous ?

Fidelma ignore sa question et se tourna vers le cadavre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il a expiré depuis peu ?

Le marin haussa les épaules avec impatience.

— Le corps n'est pas encore froid et, pour l'instant, il est intact.

Il désigna les oiseaux qui tournoyaient au-dessus de leurs têtes. Parmi eux, Fidelma repéra des goélands, qui comptaient parmi les charognards les plus belliqueux, ainsi que des corbeaux, qui appréciaient eux aussi les chairs putréfiées. C'était la saison où les oeufs de ces prédateurs venaient d'éclore dans les nids logés dans les falaises ; les oisillons exigeaient d'être nourris par leurs parents, qui

s'en prenaient aux oeufs d'autres oiseaux, aux petits mammifères et aux carcasses pourrissantes. D'ailleurs, ils n'allaient pas tarder à s'abattre sur ce cadavre.

— Vous êtes un excellent observateur, Lorcán. Donc j'en déduis que frère Spelán n'a pas perdu conscience depuis longtemps. Avez-vous remarqué autre chose ?

Le marin fronça les sourcils et secoua la tête.

— Eh bien, Selbach a été fouetté et poignardé dans le dos par trois fois, la lame est passée entre les côtes et elle était tournée vers le haut, ce qui a entraîné une mort quasi instantanée. À quoi rime cet étrange rituel destiné à punir un homme avant de l'exécuter ?

Lorcán poussa un profond soupir.

— Je ne comprends pas.

— J'ai besoin de votre témoignage. Pour commencer, nous allons mettre ce corps à l'abri.

Lorcán prit son couteau de matelot, trancha les cordes, et, sur les indications de Fidelma, il transporta le cadavre de l'abbé dans l'oratoire. Puis la religieuse prit le temps d'examiner de plus près celui du jeune garçon.

— Il a été immergé dans la mer... au moins plusieurs heures. Les causes de la mort ne sont pas évidentes, il ne porte aucune marque.

Elle le retourna et ce qu'elle vit lui coupa la respiration.

— Regardez !

Le vêtement déchiré du moine révélait un dos couvert de cicatrices, certaines anciennes et d'autres plus récentes.

— Je connais sa famille, il vient d'Inis Beag, murmura Lorcán. C'était un garçon heureux et dévoué. Quand je l'ai amené ici, je peux vous assurer qu'il était en parfaite santé.

Fidelma fouilla les vêtements qui avaient commencé à sécher et où apparaissaient des traces de sel. Elle plissa les paupières en étudiant la corde nouée à la ceinture. Il en pendait un crochet de métal retenant un petit fourreau qui contenait un coutelas, du genre utilisé dans certains ordres pour couper la viande ou aider à différents travaux quotidiens. Au crochet était pris un bout de tissu en laine. Fidelma s'en saisit et le tint en l'air.

— De quoi s'agit-il ? demanda Lorcán.

— Je l'ignore. En tout cas, il ne provient pas de la robe du garçon.

Elle glissa le morceau de tissu dans son *marsupium*, où il rejoignit le bol en bois. Puis elle jeta un dernier coup d'oeil au cadavre avant de le recouvrir.

— Et maintenant, allons explorer cet endroit.

— Pour y trouver quoi ? Nous sommes impuissants ! Et la tempête qui va bientôt éclater... si nous tardons trop, nous serons bloqués ici.

— Avant de partir, je veux savoir où sont passés les autres moines

et m'assurer qu'ils ne nous fuient pas.

Lorcán se mordit la lèvre.

— Et si c'étaient des pirates qui avaient accompli ces forfaits ? Ce ne serait pas la première fois que des Saxons nous attaqueraient avec leurs navires, bien des villages sur la côte ont eu à souffrir de leurs assauts.

— C'est une possibilité, concéda Fidelma, mais qui demeure peu probable.

— Ces Saxons ne se sont pourtant pas privés de lancer des raids en Gaule, en Bretagne, en Irlande, et cela dure depuis des années. Ils pillent, ils brûlent, ils tuent...

— S'ils agissent ainsi, c'est pour capturer du bétail et des hommes qu'ils vendent comme esclaves.

D'un geste circulaire, elle désigna les bâtiments et Lorcán comprit où elle voulait en venir. Ils étaient intacts et, derrière la chapelle, quatre chèvres paissaient tranquillement tandis qu'une grosse truie grognait en reniflant ses porcelets. Sans compter que le crucifix de valeur de l'abbé ne lui avait pas été arraché. Rien n'avait été volé.

— Commençons par visiter les cellules des moines, déclara Fidelma.

Celle où ils avaient laissé Spelán portait une inscription sur le linteau de l'entrée : *Ora et labora*. Travaille et prie. Une incitation louable, se dit la jeune femme. Le sol en terre battue était recouvert d'ajoncs, et l'ameublement consistait en deux lits de bois, un coffre, quelques *tiag leabhair*, ou sacoches à livres, qui pendaient à des clous et contenaient des Évangiles. Une grande croix de bois sculpté était accrochée à un mur.

Une autre maxime avait été inscrite sur le mur d'en face :

Animi indices sunt eculi

Les yeux trahissent l'esprit

Quel étrange adage pour exhorter une communauté chrétienne à la foi ! songea Fidelma. Son regard tomba sur un morceau de vélin, qu'elle ramassa. C'était le verset 15 du Psaume 10 : « Brise le bras de l'impie, du méchant, tu chercheras son impiété, tu ne la trouveras plus. » Elle frissonna. Le Dieu invoqué laissait peu de place à l'amour.

Elle s'empara d'un coffret au pied du lit dont le couvercle portait une inscription en grec : *Pathemata mathemata*, Les souffrances sont une leçon.

Elle l'ouvrit et écarquilla les yeux. Il contenait toute une collection de fouets, de verges et de baguettes. Et à l'intérieur du couvercle étaient gravés en celte les mots suivants :

Dieu, donne-moi un mur de larmes pour dissimuler mes péchés, car tant que ne coulent pas les larmes, je demeure impur.

Elle leva les yeux vers Lorcán.

— Savez-vous qui habitait cette cellule ?

— Oui, Selbach la partageait avec son *dominus*, Spelán. Celle où Spelán se repose en ce moment, la plus proche de l'oratoire, appartient à deux autres membres de la communauté.

— Quelle sorte d'homme était Selbach ? Autoritaire et prompt à infliger des pénitences ? La règle de cette communauté était-elle particulièrement dure ?

Lorcán haussa les épaules.

— Je l'ignore. Je ne connaissais pas vraiment les moines.

— Cet endroit respire la douleur et les châtements.

Elle sentit un frisson glacé la parcourir.

— Je n'aime pas ça.

Elle s'avança vers des pots alignés sur une étagère et les ouvrit un par un, reniflant et goûtant avec précaution leur contenu en y trempant un doigt. Puis elle fouilla dans son *marsupium* et en tira le petit bol en bois qu'elle avait ramassé dans la chapelle. L'intérieur en était humide et une odeur complexe lui monta aux narines. Elle revint à l'étagère. Parmi les pots qui contenaient des simples, elle repéra des fleurs de trèfle violet, des feuilles de marronnier rouge et des feuilles de molène.

Lorcán commençait à s'impatienter.

— C'est Spelán qui s'occupe de ce qu'il appelle sa boutique d'apothicaire. Au cours d'une de mes visites, je me suis blessé à la main et c'est lui qui m'a donné un cataplasme de plantes pour me soigner.

Ils entreprirent de visiter les autres cellules. Deux d'entre elles avaient à l'évidence été quittées à la hâte, et les vêtements et les objets personnels avaient à peu près tous disparu. Mais rien n'indiquait que l'ermitage ait été attaqué et volé par des personnes extérieures.

L'esprit troublé, Fidelma retourna sur la petite place tandis que Lorcán à ses côtés fixait le ciel d'un air contrarié. Malgré la tempête qui menaçait, elle était bien décidée à éclaircir le mystère qui les enveloppait.

— Vous m'avez bien dit que la communauté possédait son propre bateau ? demanda-t-elle soudain.

Lorcán hocha la tête.

— Pourquoi n'était-il pas dans la crique quand nous avons accosté ?

— Ils le gardent au détour de ce cap, sur une plage de galets.

— Allons-y. Tant que Spelán n'aura pas repris connaissance, nous n'avons rien d'autre à faire.

Lorcán céda à contrecœur aux instances de Fidelma. Ils prirent le chemin qu'ils avaient emprunté à l'aller, puis Lorcán bifurqua,

empruntant un sentier qui menait de l'autre côté du promontoire rocheux bordant la crique où ils étaient amarrés.

Avant d'entreprendre la descente vers la plage, Fidelma remarqua des goélands marins d'un noir d'encre qui tournoyaient bas dans le ciel. Ces prédateurs redoutables pouvaient s'en prendre à des animaux aussi gros que des chats, même les corbeaux se tenaient à distance de ces puissants rivaux et attendaient leur tour.

Fidelma pinça les lèvres et suivit Lorcán qui dévalait le sentier en prenant garde aux éboulis. Cette partie de l'île était remplie d'oiseaux, car au mois de mai les femelles pondaient et couvaient leurs oeufs. Les cavités dans les falaises étaient des sites idéaux pour nidifier. Se sentant menacés, les oiseaux crièrent et s'agitèrent, mais Lorcán les ignore et Fidelma s'efforça de faire de même.

— Voici l'endroit où les frères amarraient leur bateau, déclara Lorcán en atteignant une petite plateforme qui s'élevait à douze pieds au-dessus des galets.

Fidelma vit les tréteaux.

— Ils le gardaient la coque en l'air pour mieux le protéger des intempéries, expliqua Lorcán.

L'attention de Fidelma fut alors attirée par un petit banc de sable, d'environ deux toises sur cinq. Une douzaine de goélands criaient et se battaient tandis que d'autres oiseaux s'étaient rassemblés en cercle autour des protagonistes, comme au spectacle. De temps à autre, un corbeau tentait sa chance, profitant de la confusion. Fidelma n'avait pas tardé à comprendre ce que dissimulait toute cette agitation.

— Venez ! s'écria-t-elle.

Elle se mit à courir, s'arrêta et ramassa des galets qu'elle commença à jeter aux volatiles qui s'éloignèrent avec de grands coups d'ailes furieux. Lorcán l'imita. Bientôt les oiseaux se dispersèrent, volant au-dessus de leurs têtes ou se pavanant non loin, surveillant chacun de leurs gestes de leurs petits yeux noirs.

Le cadavre était celui d'un tout jeune religieux aux cheveux blonds. Il reposait sur le dos, dans sa robe réduite à un tas de laine déchirée et ensanglantée.

Fidelma avala sa salive avec difficulté. Les goélands n'avaient pas perdu de temps. Le visage était en bouillie et il lui manquait un oeil. Une partie du crâne avait été enfoncée, les os brisés saillaient, mais ces derniers ravages n'avaient pas été provoqués par les charognards.

— Le reconnaissez-vous, Lorcán ?

Le marin s'avança tout en surveillant les oiseaux du coin de l'oeil. Ils s'étaient regroupés en silence et fixaient avec méchanceté les humains qui avaient osé interrompre leur festin.

— Celui-là, je l'avais déjà vu ici, mais j'ignore son nom, murmura-t-il. Et maintenant je vous avouerai que je commence à avoir vraiment

peur.

Fidelma se força à s'agenouiller. La bourse en cuir, la *crumena*, était encore accrochée à la ceinture de la victime. Son oeil unique la fixait d'un air accusateur. Elle émergea à grand-peine de sa torpeur et fouilla dans la bourse. Elle était vide.

Fidelma se recula.

— Aidez-moi à le retourner, dit-elle à Lorcán d'une voix sourde.

Le corps roula sur le ventre. Le dos dénudé était couvert de cicatrices, anciennes et récentes, et portait des traces de sang coagulé.

— Qu'en pensez-vous, Lorcán ?

— À l'évidence, ce garçon a été fouetté ! Longtemps et de façon régulière !

— Je vous remercie, j'avais besoin de votre témoignage.

Elle jeta quelques galets en direction de trois goélands qui s'étaient peu à peu rapprochés. Ils s'éloignèrent en protestant bruyamment.

— Le *currach* de la communauté, de quelle taille était-il ?

— Assez grand pour contenir dix personnes, si c'est ce qui vous intéresse. À l'heure qu'il est, les frères ont rejoint le continent ou une autre île.

Il marqua une pause.

— Savoir s'ils se sont embarqués de leur plein gré ou si on les y a obligés est une autre affaire. Qui, selon vous, est à l'origine de ce drame ?

Fidelma baissa les yeux. Puis elle fit signe à Lorcán de l'aider à remettre le cadavre dans sa position initiale.

— Le coup qui lui a enfoncé le crâne visait à le tuer. Ce jeune religieux a été assassiné et abandonné sur cette plage.

— Le mal rôde en ces lieux maudits, ma soeur.

— Oui, je le crains. Et maintenant, recouvrons ce corps de pierres afin que ces oiseaux de malheur ne puissent le déchiquer davantage. Pour l'instant, il nous est impossible de le ramener là-haut.

Ils accomplirent leur lugubre tâche en silence et rebroussèrent chemin. En arrivant sur la petite place, ils retrouvèrent Maenach qui parut soulagé de les voir.

— Frère Spelán est revenu à lui. La jeune soeur est restée à son chevet.

Fidelma eut un sourire triste.

— Peut-être aurons-nous bientôt une réponse à tous ces mystères.

Spelán somnolait, adossé à des oreillers. Il cligna des yeux à plusieurs reprises tandis qu'il essayait de fixer son attention sur Fidelma.

La religieuse écarta Sárnat et s'assit au bord du lit.

— Je lui ai seulement donné de l'eau, dit la jeune fille, guettant

un signe d'approbation. Et le marin, Maenach, a nettoyé et pansé la blessure.

Fidelma sourit d'un air encourageant au religieux.

— Vous êtes frère Spelán ?

L'homme ferma les yeux.

— Oui, c'est bien moi. Qui êtes-vous et qu'est-ce qui vous amène en ces lieux ?

— Je suis Fidelma de Kildare, venue ici apporter une lettre à l'abbé Selbach de la part d'Ultan d'Armagh.

Spelán la fixa d'un air égaré.

— Une lettre d'Ultan ?

— Oui. Qu'est-il arrivé ici ? Qui vous a frappé ?

Spelán poussa un gémissement et leva une main à son front.

— Maintenant je me rappelle.

Tout à coup, sa voix retrouva son timbre.

— L'abbé est mort, ma soeur. Retournez à Dún na Séad et demandez au brehon de venir, car un grand crime a été commis.

— Je me charge de tout, déclara Fidelma avec assurance.

— Vous ? Vous n'avez pas compris, c'est d'un brehon que nous avons besoin.

— Je suis *dálaigh* des cours de justice élevé au rang *d'anruth*.

Spelán savait que, lors d'un procès, cette distinction autorisait la jeune religieuse à siéger aux côtés des rois, et même d'un haut roi.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé, dit Fidelma d'un ton sec.

Spelán chercha soeur Sárnat du regard et lui fit signe de lui donner de l'eau. Elle lui tendit un gobelet et il but en silence.

— Il s'est passé ici des événements terribles, dit-il enfin. Le mal s'est glissé dans notre communauté sans qu'on y prenne garde, puis il nous a tous entraînés dans sa ronde.

Fidelma attendait.

— Je commencerai par le début.

— Faites.

— Il y a deux ans, j'ai rencontré Selbach qui m'a persuadé de le rejoindre ici pour fonder une communauté consacrée à la contemplation des oeuvres du Créateur. J'étais apothicaire dans une abbaye du continent où prospérait le vice : l'orgueil, la luxure, la gourmandise... Chez Selbach, je pensais avoir trouvé une âme soeur qui partageait mes vues. Ensemble, nous avons cherché des jeunes gens qui seraient désireux de nous suivre dans notre quête.

— Pourquoi des garçons si jeunes ?

Spelán battit des paupières.

— Ils sont plus résistants, et nous avons besoin de personnes endurantes pour affronter les rigueurs de la vie sur cette île.

— Continuez.

— Avec la bénédiction d’Ultan d’Armagh et l’autorisation du chef des Ó hEidersceoil, nous nous sommes installés dans cet endroit sauvage.

Il avala une gorgée d’eau.

— Revenons à ce mal qui s’est introduit parmi vous, le pressa Fidelma.

— J’y arrive. Certains ascètes considèrent la douleur physique et la mortification de la chair comme un chemin vers la rédemption spirituelle et le salut.

Fidelma eut un reniflement désapprobateur.

— Des égarés.

— Non, ce ne sont pas des fous, protesta Spelán d’une voix douce. Bien des saints croyaient à l’efficacité de la pénitence. Ils pensaient sincèrement que nous devons nous mesurer aux souffrances du Christ pour gagner le paradis. Nombreux sont ceux qui portent des couronnes d’épines, se flagellent, s’enfoncent des clous dans les paumes des mains ou percent leurs flancs pour partager le destin du Christ. Votre jugement est trop dur, ma soeur. Ce sont parfois des visionnaires, mais nombreux sont ceux, je vous le concède, qui s’égarent en cours de route.

— Laissons là cette controverse, Spelán. En quoi cela concerne-t-il les tragiques événements qui se sont déroulés ici ?

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles, ma soeur. Je ne suis pas l’avocat des *gortaigid* qui cherchent à infliger de tels supplices. Je les condamne tout comme vous. Mais je comprends la démarche des pénitents. Pour en revenir à notre communauté, nous avons pendant un certain temps vécu heureux ensemble. Et il ne m’avait jamais traversé l’esprit que l’un d’entre nous était un adepte de la douleur comme voie vers le salut.

— Il y avait donc un *gortaigid* parmi vous ?

Le *dominus* hocha la tête.

— Je ne m’étendrai pas sur les événements qui m’ont amené à le découvrir, apprenez seulement qu’il s’agissait du vénérable abbé Selbach. Je ne le juge pas. Mais à un moment donné, il s’est mis en tête de persuader les jeunes frères de se soumettre à la flagellation afin de satisfaire son désir d’infliger la douleur. Il pratiquait ces abominations en secret et faisait jurer à ses victimes sur leur âme immortelle de ne pas en parler.

— Quand ces pratiques ont-elles été dénoncées ?

Spelán se mordit la lèvre.

— Ce matin même. Je jure que j’ignorais tout des vices de l’abbé. À l’aube, nous avons découvert le corps sans vie de notre plus jeune frère, Sacán. Il avait quatorze ans. Les moines ont appris que Selbach l’avait entraîné la nuit dernière dans un endroit isolé de l’île afin de le

flageller. Pris de folie, il l'a tué à force de coups.

Fidelma pinça les lèvres.

— Et vous, en tant que *dominus* de cette communauté, vous n'aviez rien soupçonné avant ce matin ?

— Il était rusé, répliqua aussitôt Spelán. Une chape de silence était tombée sur l'île et, dans mon inconscience, je n'avais rien remarqué.

— Et alors ?

— Selbach tenta de masquer son forfait en jetant le corps du pauvre garçon par-dessus la falaise la nuit dernière, mais la marée l'a rejeté. Il a été découvert par deux de nos frères partis pêcher notre nourriture quotidienne.

Il se saisit à nouveau du gobelet pour boire.

Lorcán, qui se tenait derrière Fidelma, intervint.

— S'il a été précipité depuis le haut du promontoire, la marée allait forcément le ramener sur la plage de galets.

— J'ai été réveillé par des cris furieux. Les frères, laissant libre cours à leur fureur, s'étaient saisis de Selbach, l'avaient attaché à l'arbre et le flagellaient avec son propre fouet, déchirant ses chairs...

Le *dominus* marqua une pause, submergé par l'émotion.

— N'avez-vous pas tenté de les arrêter ? demanda Fidelma.

— Si, bien sûr ! Et j'ai été appuyé dans cette tâche par le jeune Snagaide, qui les a adjurés de ne pas faire justice eux-mêmes et d'appeler au brehon des Ó hEidersceoil à Dún na Séad. Mais les jeunes frères, pris de folie, se sont précipités sur moi et Snagaide et, malgré nos supplications, ils nous ont immobilisés pendant qu'ils s'acharnaient sur Selbach. Et avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, quelqu'un a planté son couteau dans le dos de Selbach. Je n'ai pas vu de qui il s'agissait.

« Je leur ai crié qu'ils ajoutaient le sacrilège au crime, je les ai suppliés de revenir à la raison. Je leur ai promis de parler en leur faveur s'ils acceptaient de se rendre à Dún na Séad pour répondre de leurs actes.

Spelán porta la main à sa tête avec une grimace de douleur.

— Ils commencèrent à se quereller, mais, Dieu leur pardonne, ils trouvèrent un porte-parole déterminé en la personne de frère Fogach, qui déclara qu'ils étaient autorisés à exercer une vengeance que Dieu approuvait. Un oeil pour un oeil, une dent pour une dent. La mort de Selbach compenserait celle du jeune Sacán. Il voulait que je jure de garder le secret sur ces tragiques événements, et de déclarer aux autorités que ces décès étaient dus à des accidents. Si je refusais, ils prendraient le *currach* pour aller vivre en paix sous d'autres cieux et m'abandonneraient ici avec Snagaide jusqu'à ce que Lorcán ou un autre vienne nous délivrer.

— Comment cela s'est-il terminé ?

— Vous pensez bien que j'ai refusé de prêter un tel serinent. Leur colère ne connut plus de bornes tandis qu'ils étaient maintenant aiguillonnés par la peur des conséquences de leurs actes. L'un d'eux me frappa à la tête et je perdis connaissance. Quand j'ai repris mes esprits, la jeune soeur et le marin étaient penchés sur moi.

Fidelma resta un instant silencieuse, puis elle s'adressa de nouveau au moine.

— Dites-moi, Spelán, qu'est-il arrivé à frère Snagaide ?

Spelán fronça les sourcils, regardant autour de lui comme s'il s'attendait à voir son compagnon apparaître d'un instant à l'autre.

— Snagaide ? Je l'ignore. Je me suis évanoui au milieu des cris et des hurlements.

— Il est jeune ?

— À part moi et Selbach, ils étaient tous très jeunes.

— A-t-il les cheveux blonds ?

— Non, il est brun.

— Une chose m'intrigue, Spelán. Comment est-il possible que, dans une aussi petite communauté vivant sur une île minuscule, vous ne vous soyez rendu compte de rien ? Vous ignoriez les tendances morbides de l'abbé Selbach alors qu'il emmenait chaque nuit un membre de la communauté pour le torturer ? Je ne parviens pas à vous croire.

Spelán eut une grimace douloureuse.

— Je comprends que cela vous paraisse étrange, mais c'est la pure vérité. Selbach dominait ces garçons de toute son autorité et son savoir. Ils s'imaginaient que les tourments qu'ils enduraient leur vaudraient d'être sauvés. Et comme ils avaient juré sur la sainte croix de se taire, ils gardèrent leur secret. Sans doute croyaient-ils que j'approuvais ces flagellations... Quand je pense à ce qu'ils ont souffert jusqu'à la mort de Sacán, si doux et innocent... malheureux enfant.

Les larmes montèrent aux yeux du *dominus*.

Soeur Sárnat s'avança et lui tendit le gobelet d'eau tandis que Fidelma quittait la cellule.

Lorcán la suivit jusqu'à l'arbre et soupira :

— Quelle affreuse histoire !

Il leva son visage vers le ciel.

— Maintenant que Spelán se sent mieux, nous pouvons partir quand vous le désirez.

Fidelma, les mains croisées, fixait le sol.

— Ma soeur ?

— Pardon ?

— Je vous disais qu'il faut larguer les amarres dès que possible. Ce pauvre frère doit être emmené à Chléire.

— Et moi, je pense que le pauvre frère... Il y a là un mystère qui n'est pas encore résolu.

Lorcán ouvrit de grands yeux.

— Je ne comprends pas, il vient de tout nous expliquer !

— Excusez-moi, mais il faut que j'aille me promener un peu pour réfléchir.

Le marin ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Mais la tempête...

— Dans l'éventualité où elle menacerait d'éclater, nous resterions ici en attendant qu'elle passe, voilà tout.

Lorcán s'apprêtait à protester quand elle le devança :

— C'est un ordre et je n'y reviendrai pas.

Le marin s'éloigna, l'air résigné.

Fidelma prit un chemin derrière l'oratoire dont elle réalisa qu'il était forcément celui qui menait à l'endroit le plus isolé de l'île, où, d'après Spelán, l'abbé entraînait ses victimes. Elle était choquée par ce qu'elle avait vu et ce qu'elle venait d'apprendre. Ces ascètes, les *gortaigid*, lui répugnaient au plus haut point. Les abbés et les évêques condamnaient leurs pratiques et ils se regroupaient généralement dans des communautés isolées.

Ici, un homme habité par le mal avait exercé son autorité sur un groupe de très jeunes gens entrés dans la vie religieuse en toute naïveté. Ils s'étaient soumis à sa volonté jusqu'à ce que l'un d'eux en meure. Puis ils avaient fui, terrorisés, désespérés, aveugles et sourds au message d'amour du Christ.

Dans de nombreux établissements religieux, des abbés et des abbesses avaient cependant édicté des règles comprenant un nombre intolérable de genuflexions, de prosternations et de jeûnes. Erc, l'évêque de Slane, mentor du bienheureux Blenda de Clonfert, emmenait ses fidèles dans la montagne où il exigeait que les moines se baignent dans des eaux glacées plusieurs fois par jour, été comme hiver, avant les prières et les psaumes. L'ascète Mac Tulchan était couvert de puces et, afin que la souffrance soit plus grande, il s'interdisait de se gratter. Quant à Finnian de Clonard, il avait à dessein contracté la maladie d'un enfant mourant.

Les mortifications et les souffrances. Dieu merci, Ultan d'Armagh appartenait à l'école qui prêchait la modération et condamnait les excès.

Fidelma s'arrêta et s'assit sur un rocher. L'explication de Spelán ne présentait aucune faille. Mais alors, pourquoi avait-elle le sentiment qu'il mentait ? Elle ouvrit son *marsupium* et en sortit le morceau de tissu qu'elle avait trouvé accroché à la ceinture du jeune Sacán. Il n'avait pas été arraché à sa robe. Quant au bol en bois, dont le fond humide avait maintenant séché, il avait gardé les traces d'une

infusion de plantes.

Du coin de l'oeil elle entrevit soudain un mouvement, se retourna avec vivacité, et croisa le regard d'un jeune garçon effrayé aux yeux noirs qui avait rabattu son capuchon sur sa tête. Il détaleta.

— Arrêtez-vous, mon frère ! s'écria Fidelma en rangeant le bol dans son *marsupium*. Je ne vous veux aucun mal !

Mais il avait déjà disparu, courant et bondissant au milieu des rochers.

Fidelma poussa un soupir d'exaspération et s'apprêtait à le suivre quand elle entendit qu'on l'appelait.

C'était soeur Sárnat qui la rejoignit, tout essoufflée.

— Je suis envoyée par Lorcán et frère Spelán. Lorcán s'inquiète à cause de l'imminence de la tempête.

Fidelma retint une remarque sarcastique.

— Frère Spelán estime que nous devrions quitter l'île au plus vite et aller trouver l'abbé de Chléire pour l'informer de ce qui s'est passé ici, poursuivit la jeune fille. Le frère va maintenant tout à fait bien. Il s'est rappelé que vous aviez pour mission d'apporter une lettre d'Ultan à l'abbé Selbach. Comme Selbach est mort, il vous demande, en tant que *dominus*, de lui remettre cette missive au cas où il y aurait des mesures à prendre avant de quitter l'île.

Fidelma fixa Sárnat d'un air interdit qui mit la jeune fille mal à l'aise, puis elle se laissa tomber sur le rocher le plus proche.

— Quelle idiote je fais ! murmura-t-elle en fouillant dans son *marsupium*, d'où elle sortit les missives qui lui avaient été confiées.

Sous les yeux stupéfaits de la novice, elle écarta celle qui était adressée à l'abbé de Chléire et rompit le cachet de celle d'Ultan destinée à Selbach. Elle la parcourut rapidement et se leva.

— Retournez auprès de Spelán et Lorcán et dites-leur que je les rejoindrai dans un instant. Je crois que nous parviendrons à prendre la mer avant que le temps ne se gâte.

— Vous ne revenez pas avec moi ? demanda la jeune fille d'un air hésitant.

Fidelma lui sourit.

— Il faut d'abord que je parle à quelqu'un.

Quand Fidelma pénétra dans la cellule, Spelán était assis sur le lit, Sárnat sur un banc, et Lorcán et Maenach faisaient les cent pas.

— Vous êtes prête ? s'écria Lorcán, visiblement soulagé.

— Encore un moment, je vous prie.

Spelán s'était déjà levé.

— Nous sommes pressés, ma soeur. Je dois faire sans tarder un rapport à l'abbé de Chléire et...

— Comment avez-vous déchiré votre robe, Spelán ?

L'autre haussa les sourcils et baissa les yeux sur ses vêtements.

Quand il remarqua que sa manche droite pendait bizarrement, il haussa les épaules.

— Je l'ignore.

Fidelma sortit le morceau de tissu de son *marsupium* et le posa sur la table.

— Lorcán, voudriez-vous vérifier si cette pièce correspond à la partie manquante de la manche du *dominus* ?

Lorcán obéit.

— Elle concorde parfaitement, ma soeur.

— Vous rappelez-vous où je l'ai trouvée ?

— Oui. Elle était accrochée à la ceinture de frère Sacán.

Spelán avait blêmi.

— Elle s'est sans doute prise dans sa ceinture quand j'ai ramené le corps de la plage...

— C'est vous qui avez ramené le corps ? s'étonna Fidelma d'un air faussement naïf. Je croyais qu'il avait été découvert par les jeunes frères qui l'avaient transporté ici avant de tuer Selbach pendant votre sommeil ?

Spelán bougea les lèvres, mais aucun son n'en sortit.

— Je vais vous dire, moi, ce qui s'est passé. La communauté a bien été confrontée à un *gortaigid*, un homme qui a consacré sa vie à jouir de la douleur qu'il inflige, non pas à cause d'un idéal d'accomplissement religieux, mais par perversion personnelle. Quel meilleur endroit pour donner libre cours à son vice qu'un ermitage de très jeunes gens, qu'il pouvait dominer en inventant des tortures raffinées, supposées les conduire sur la voie de la gloire éternelle ?

Spelán la fixait d'un regard haineux.

— Sur plus d'un point, votre histoire était juste, Spelán. Vous aviez instauré une conspiration du secret en isolant vos victimes. Et puis un jour, le pauvre petit Sacán fut si sévèrement battu qu'il mourut. Son bourreau, saisi de panique, jeta son corps pardessus la falaise. Ce faisant, le crochet de la ceinture du garçon arracha une pièce de tissu de votre robe. Et le lendemain matin, le corps fut rejeté par la mer.

— Vous délirez. C'est Selbach qui...

— C'est Selbach qui a commencé à soupçonner que sa communauté abritait un *gortaigid*.

Spelán fronça les sourcils.

— Des suppositions nées de votre esprit échauffé, ricana-t-il.

— Vraiment ? Vous êtes un homme très intelligent, Spelán. Sur la plage, les jeunes gens se rassemblèrent autour du cadavre. Ils n'avaient pas réalisé que leur abbé, un homme de bien, avait depuis peu compris ce qui se tramait dans sa communauté. Mais la conspiration du silence était telle que les jeunes moines ont cru que

vous agissiez avec l'approbation de Selbach. Ils décidèrent de prendre immédiatement la fuite. Neuf d'entre eux montèrent à bord du *currach* et ramèrent de toutes leurs forces pour s'éloigner au plus vite de ce lieu maudit...

Lorcán émit un sifflement de stupéfaction.

— Mais à votre avis, où sont-ils partis ?

— J'espère qu'ils ont gagné Chléire, ou Dún na Séad. À moins qu'ils n'aient estimé que leur parole ne pèserait pas lourd face à l'abbé et au *dominus* de cette maison. Peut-être ces innocents pensent-ils encore que la mortification est une des règles de la loi.

— Puis-je vous rappeler que j'ai été frappé par ces mêmes innocents ? railla Spelán.

Maenach hocha la tête avec conviction.

— Il a raison. Comment expliquez-vous cela, ma soeur ?

— Laissez-moi terminer mon récit. Les neuf moines qui ont quitté l'île croyaient que les autres approuvaient la règle de mortification. C'est alors que frère Fogach tomba sur le corps, qu'il transporta dans l'oratoire, et vous alerta, Spelán.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Parce que Fogach n'était pas votre ennemi, pas plus que Snagaide. Ils étaient vos acolytes et vous avaient aidé à pratiquer des actes de torture par le passé. Ils étaient assez inexpérimentés pour croire que vos instructions respectaient les exigences de la foi et de la parole du Christ. Mais infliger des sévices à leurs congénères était une chose, et un meurtre une autre.

— Vous aurez du mal à prouver pareille hypothèse, se moqua Spelán.

— Pas si sûr. À ce stade, Fogach et Snagaide étaient encore désireux de vous aider. Mais vous aviez compris que vous étiez en mauvaise posture. Si ces frères racontaient ce qui s'était passé, alors un dignitaire de l'Église, un *dálaigh*, serait dépêché sur l'île. Vous deviez préparer votre défense. Et un projet monstrueux germa dans votre esprit. Il était encore tôt et Selbach dormait. De la même façon que vous aviez convaincu les autres que Selbach approuvait les mortifications, vous avez persuadé Snagaide et Fogach que Selbach était coupable de la mort de Sacán. Vous leur avez dit que, cette nuit, Selbach avait fouetté Sacán et qu'il devait maintenant être flagellé à son tour. Ensemble, vous avez réveillé Selbach, vous l'avez attaché à l'arbre, puis vous avez frappé ce malheureux vieillard.

« Dans les affres de la douleur, il révéla la vérité à vos compagnons. Horrifiés, ils comprirent qu'ils avaient été égarés. Voyant cela, vous avez poignardé l'abbé pour qu'il arrête de parler. D'ailleurs, vous l'auriez tué quoi qu'il arrive. Cela faisait partie de votre plan pour détruire les preuves contre vous et démontrer que vous étiez la

victime de Selbach.

« Snagaide et Fogach s'enfuirent. Il vous fallait maintenant les réduire au silence. Vous avez rattrapé Fogach et l'avez tué en lui brisant le crâne avec une pierre. Mais en partant à la recherche de Snagaide, vous avez aperçu un *currach* qui approchait, celui de Lorcán. Vous avez pensé qu'il venait enquêter suite au rapport des neuf frères.

« Vous avez admis être apothicaire. Vous êtes donc retourné dans votre cellule où vous avez préparé une potion à base de plantes, un puissant soporifique destiné à vous plonger dans un profond sommeil.

Mais au préalable, vous vous êtes cogné la tête avec une pierre. Maenach, qui possède des connaissances médicales, s'est étonné qu'un coup aussi superficiel ait provoqué une perte de conscience. En réalité, vous n'avez bu la tisane dans l'oratoire où je vous ai trouvé qu'après vous être à moitié assommé. Ensuite, c'était votre parole contre celle de deux malheureux jeunes gens rendus incohérents par ce qu'ils avaient subi.

Fidelma sortit le bol en bois de son *marsupium* et le posa sur la table.

— Voilà ce que j'ai trouvé près de vous. Ce récipient sent encore la molène et le trèfle violet, de puissants sédatifs. Vous en avez des pots dans votre cellule.

— Comment voulez-vous prouver cette histoire absurde ? répliqua Spelán.

— Je le peux. Voyez-vous, non seulement l'abbé Selbach avait commencé à suspecter que sa communauté abritait un *gortaigid*, mais il avait écrit à Ultan d'Armagh pour lui faire part de ses soupçons.

Elle sortit la lettre qu'elle posa devant elle d'un air de triomphe.

Spelán plissa les paupières et elle nota que des gouttes de sueur s'étaient formées sur son front.

— Quand vous vous êtes montré anxieux de récupérer cette missive, j'ai compris qu'elle devait contenir quelque indice intéressant. Elle s'est d'ailleurs révélée pleine d'enseignements et contient une réponse claire à toutes les inquiétudes de Selbach à votre sujet.

Spelán, blanc comme un linge, fixait la lettre d'un air hagard.

— Selbach donnait mon nom à Ultan ?

Fidelma désigna le document.

— Vérifiez par vous-même.

Avec un hurlement de rage qui figea tout le monde sur place, Spelán se lança soudain à travers la pièce, les mains tendues vers Fidelma.

Alors qu'il allait l'atteindre, il fut coupé net dans son élan, comme arrêté par une main gigantesque. Il resta là, les yeux exorbités, et glissa sur le sol sans prononcer un mot.

C'est alors qu'ils virent le poignard planté jusqu'à la garde dans sa poitrine d'où jaillissait le sang.

Titubant, un jeune religieux aux cheveux noirs fit quelques pas dans la pièce. Lorcán fut le premier à se ressaisir. Il alla prendre le pouls de Spelán et leva les yeux sur l'assistance en secouant la tête.

Fidelma, se tournant alors vers le jeune homme qui venait de tuer son bourreau, posa une main apaisante sur son bras.

— Je devais le faire, murmura le garçon en tremblant de tous ses membres.

— Je sais.

Il se redressa.

— Et je suis prêt à être puni pour cela.

— Vous êtes suffisamment puni par les souffrances qui vous ont été infligées, frère Snagaide. Les personnes ici présentes seront les témoins du geste de Spelán qui démontrait sa culpabilité. Vous serez entendu devant le brehon de Chléire et je serai votre avocate. Les anciens textes stipulent qu'un homme comme Spelán n'est pas protégé par la loi. Devant une cour de justice, votre crime vous sera pardonné.

Elle entraîna Snagaide à l'extérieur. Il était à peu près du même âge que la naïve et crédule soeur Sárnat. Fidelma poussa un profond soupir. Elle songeait sérieusement à présenter un projet de loi au conseil des juges d'Irlande afin que nul au-dessous de l'âge de vingt-cinq ans ne puisse prononcer ses vœux. La jeunesse devait s'aguerrir et goûter aux plaisirs de la vie avant de s'isoler dans des cloîtres ou sur des îles désertes. Les hommes tels que Spelán exerçaient leur pouvoir sur des êtres innocents, craignant l'autorité et se laissant facilement manipuler. Elle passa un bras autour des épaules du jeune homme qui sanglotait à fendre l'âme.

— Venez, Lorcán, dit-elle par-dessus son épaule au marin. Rejoignons le *currach* et le monastère de Chléire avant que votre tempête n'éclate.

Soeur Sárnat émergea de la cellule, tenant à la main la lettre que Fidelma avait posée sur la table.

— Ma soeur...

Elle avait du mal à trouver ses mots.

— Cette missive d'Ultan à Selbach... elle ne concerne en rien Spelán. Selbach ne le soupçonnait pas du tout. Il pensait que les mortifications n'étaient qu'une inclination passagère chez les jeunes frères.

Fidelma demeura impassible.

— Selbach était un brave homme qui ne parvenait pas à se convaincre que son compagnon était l'auteur de telles infamies. Ne faut-il pas se féliciter que Spelán ne se soit pas douté de mon pieux mensonge ?

Le calice empoisonné

Fidelda de Kildare accomplissait son premier pèlerinage dans la Ville éternelle, et assister à un meurtre dans une petite rue de Rome était bien la dernière chose à laquelle elle se serait attendue.

Soeur Fidelda, comme n'importe quel « Barbare », car on désignait ainsi ceux qui n'étaient ni grecs ni romains, était impressionnée par l'immensité de la ville. Cependant, ce terme de « Barbare » s'appliquait assez peu à la jeune religieuse irlandaise. Son latin était plus recherché que celui de la plupart des citoyens romains, et ses connaissances littéraires plus étendues que celles de bien des érudits. Elle avait été formée dans les meilleurs collèges d'Irlande, dont la réputation s'étendait dans toute l'Europe. C'est ainsi que celui de Durrow était fréquenté par des princes originaires de dix-huit pays. Recevoir une éducation en Irlande était une distinction dont même les rois anglo-saxons ne manquaient pas de se vanter.

Fidelda était venue présenter à Rome la *Regula coenabialis Cill Dara*, la règle de la maison de sainte Brigitte de Kildare, afin qu'elle soit approuvée par le Saint-Père au palais de Latran. Cela faisait déjà plusieurs jours qu'elle espérait une entrevue avec un représentant du pape. Pour passer le temps, elle visitait les tombes et les anciens monuments, tout comme les milliers de pèlerins qui se pressaient dans la ville.

Elle était logée dans une *xenodochia*, une hôtellerie, près de l'oratoire du bienheureux Prassede, et descendait chaque matin la colline qui menait au palais. Les jours passaient et elle commençait à perdre patience. Mais il y avait tellement d'étrangers venus de tous les pays, certains dont elle ignorait même l'existence, pour demander audience, qu'elle s'efforçait de contrôler sa frustration. Chaque jour à sa sortie du palais elle se mettait en quête d'un nouveau site à visiter.

Ce matin-là, elle avait choisi de se rendre dans une petite *ecclesia* située à proximité de l'auberge qui abritait le tombeau de saint

Hippolyte. Son mentor, l'abbé Laisran de Durrow, était un fervent admirateur de ce père de l'Église. Elle avait beaucoup travaillé sur le texte des *Philosophoumena* avant de débattre avec Laisran de la réfutation des enseignements gnostiques par Hippolyte. Laisran ne manquerait pas d'être impressionné si elle lui apprenait qu'elle s'était recueillie sur sa tombe !

Quand elle pénétra dans l'église, un prêtre disait la messe pour six personnes, dispersées çà et là.

Fidelma, fascinée par les gens qu'elle croisait, les visions et les sons que Rome lui offrait, les examina avec intérêt. La jeune fille juste devant l'autel était coiffée d'une capuche comme il sied dans un lieu de culte. Elle avait un visage ravissant, délicatement ciselé, et un profil très pur. Fidelma admira sa beauté discrète. Près d'elle se tenait un jeune homme vêtu de la robe des religieux. Lui aussi attirait les regards et il ressemblait à la jeune fille. À ses côtés était agenouillé un jeune homme mince, à la peau tannée par le soleil. Un marin gaulois, si on en croyait la coupe et les couleurs de ses vêtements. Ce garçon renfrogné au regard fixe n'avait pas l'air heureux de vivre. Derrière ces trois personnes avait pris place un petit homme robuste, dont les riches atours trahissaient un religieux de haut rang. Fidelma avait rencontré suffisamment d'abbés et d'évêques à Rome pour reconnaître sa qualité. Dans un coin se tenait un homme nerveux au teint basané. Tout dans sa tenue, sa corpulence et ses manières désignait un marchand prospère. À l'arrière de l'église, Fidelma remarqua également un jeune homme qui portait l'uniforme des *custodes* de Rome, les gardiens de la loi et de l'ordre. Très brun et d'un physique avantageux, il avait une attitude arrogante qui ne déparait pas sa fonction de soldat.

Le diacre agita une clochette. Le prêtre leva le calice et entonna : « Le sang du Christ ! » avant de rejoindre le diacre qui avait pris un plat d'argent contenant des morceaux de pain consacré.

La petite congrégation s'aligna devant le prêtre. Le beau religieux était le premier. Il prit une hostie, la plaça dans sa bouche, et le prêtre lui tendit le calice. La deuxième était la jolie jeune fille.

Alors que le religieux se détournait, son visage se tordit et s'empourpra, il se mit à étouffer, la bouche ouverte et la langue pendante. Il porta une main à son cou tandis qu'il virait au bleu, les yeux fixes et écarquillés. Des sons inarticulés s'échappèrent de sa bouche rappelant ceux d'un cochon qu'on égorge.

Devant la congrégation horrifiée, le jeune homme tomba sur le sol où il se tordit de douleur avant de s'immobiliser subitement.

Sous le choc, les personnes présentes s'étaient figées dans un silence plein d'effroi.

Puis un cri sauvage retentit et la jeune fille se précipita vers le

corps. Agenouillée, elle sanglotait tout en parlant dans une langue que sa détresse rendait incompréhensible.

Comme personne d'autre ne réagissait, Fidelma s'avança.

— Ne touchez pas le pain et le vin, dit-elle au prêtre, qui tenait encore le calice entre ses mains. Cet homme a été empoisonné.

Les gens la fixaient avec des expressions qui allaient de la surprise à la stupéfaction.

— Qui êtes-vous pour donner des ordres, ma soeur ? lança une voix rude.

C'était le *custos* qui l'avait rejointe.

Les yeux verts de Fidelma croisèrent le regard noir du jeune homme.

— Je ne représente aucune autorité ici, si c'est ce que vous insinuez. Mais dans mon pays je suis un *dálaigh*, une avocate des cours de justice, et je sais reconnaître les effets d'un poison violent.

— Ici, c'est moi qui représente l'autorité, étrangère, et je vous prierai...

— La soeur a raison, *custos*, dit le petit homme trapu.

Le garde se tut, déconcerté par cette intervention.

— Ici, c'est *moi* qui commande, poursuivit le petit homme. Je suis l'abbé Miseno et cette église fait partie de ma juridiction.

Tournant le dos au garde, l'abbé Miseno s'adressa au diacre et au prêtre.

— Faites ce qu'a demandé la soeur. Reposez le pain et le vin et assurez-vous que personne n'y touche.

Le prêtre obéit, imité par le diacre qui plaça avec précaution le plat rempli d'hosties sur l'autel.

L'abbé Miseno s'adressa ensuite à la jeune fille.

— Quels liens entreteniez-vous avec cet homme ? demanda-t-il d'une voix douce en posant la main sur son épaule.

Elle leva vers lui un visage ruisselant de larmes.

— Est-ce qu'il est...

Par acquit de conscience, Miseno se pencha et posa deux doigts sur le cou du religieux afin de chercher son pouls. Une action bien inutile, car il suffisait de regarder ses traits déformés pour savoir qu'on ne pouvait plus rien faire pour lui.

— Il est mort, ma fille.

Elle se mit à sangloter.

— Il s'appelait Docco et il était de Pouancé, en Gaule, intervint le marin gaulois.

— Et vous êtes ? demanda l'abbé.

— Je m'appelle Enodoc, j'étais un ami de Docco et je viens aussi de la Gaule. Et voici Egeria, la soeur de Docco.

L'abbé baissa la tête et réfléchit. Puis il leva les yeux vers

Fidelma.

— Venez avec moi.

Il la conduisit à l'écart, dans un coin où personne ne pourrait les entendre.

— J'ai étudié à Bobbio, chuchota-t-il, qui a été fondé il y a cinquante ans par Colomba et ses ecclésiastiques irlandais. Là, j'ai beaucoup appris sur votre pays, j'ai étudié votre système juridique et je connais le rôle des *dálaigh*. Vous en êtes vraiment un ?

— Oui, je suis une avocate qualifiée des tribunaux d'Éireanu, répondit Fidelma, qui se demandait où l'abbé voulait en venir.

— Vous parlez parfaitement le latin, murmura Miseno, qui avait l'esprit ailleurs.

Fidelma attendit.

— Je partage votre point de vue, il est clair que ce moine, Docco, a été empoisonné. S'agit-il d'un complot pour l'éliminer ? Il nous revient de tirer l'affaire au clair. Si jamais cette histoire s'ébruie à l'étranger, notre réputation en pâtira. Les gens pourraient même décider de se priver du saint sacrement. Je vous serais donc très reconnaissant de mettre vos connaissances à profit pour découvrir la vérité. Ensuite, je ferai part des résultats de votre enquête aux autorités.

— Cela ne plaira pas à ce jeune *custos*, je le crains. Il est fermement convaincu que cette tâche lui revient.

— En dernier recours, c'est à moi de prendre les décisions. Alors, vous acceptez ?

— Je conduirai les investigations, mon père, mais je ne puis assurer le résultat.

L'abbé ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Le coupable se trouve à coup sûr parmi nous, et puisque vous avez été formée à ce type de travail, faites donc de votre mieux...

— Très bien. Mais j'appartiens moi aussi à ce groupe de fidèles. Qu'est-ce qui vous dit que je ne suis pas la coupable ?

L'abbé Miseno parut surpris, puis il eut un large sourire.

— Vous êtes entrée dans l'église vers la fin du service et vous êtes restée dans le fond. Il vous était donc impossible d'empoisonner le vin ou le pain sous nos yeux.

— Je vous le concède. Et les autres ? Ils étaient présents depuis le début ?

— Je le crois.

— Et vous aussi ?

Une lueur amusée dansa dans les yeux de l'abbé.

— Vous pouvez me compter parmi les suspects jusqu'à ce que je vous aie convaincue de votre erreur.

Fidelma inclina la tête.

— Très bien. Pour commencer, il me faut découvrir comment ce poison a été administré.

— Je vais avertir ce bouillant *custos* qu'il vous doit le respect et qu'il est tenu de satisfaire à toutes vos exigences.

Ils rejoignirent les autres. Ils s'étaient rassemblés autour du corps du Gaulois décédé, dont la tête reposait maintenant dans le giron de sa soeur qui pleurait à fendre l'âme.

L'abbé s'éclaircit la voix.

— J'ai demandé à soeur Fidelma de mener une enquête sur les causes de cette mort tragique. Elle est tout à fait qualifiée pour cette tâche.

Il jeta un regard circulaire et s'attarda quelques secondes sur le jeune *custos* arrogant.

— Je suis certain que vous allez tous collaborer avec elle, car elle a ma bénédiction.

Il y eut un silence embarrassé, puis Fidelma s'avança.

— J'aimerais que vous retourniez aux places que vous occupiez avant la communion.

Elle se tourna vers la jeune fille.

— Je vous en dispense si vous n'en avez pas la force. Mais vous ne pouvez rien faire de plus pour votre frère, si ce n'est collaborer à l'enquête afin de découvrir la vérité.

Le Gaulois Enodoc se pencha vers elle, lui parla un instant à voix basse et la guida avec douceur jusqu'à sa place. Les autres l'imitèrent en traînant des pieds.

Fidelma s'avança jusqu'à l'autel. Elle examina les morceaux de pain, les hosties, et les renifla un par un. Ils ne sentaient rien de particulier. Puis elle se tourna vers le calice et respira le vin. Une odeur désagréable la prit à la gorge et elle se mit à tousser.

— C'est bien ce que je pensais, déclara-t-elle. Le vin est corrompu. J'ignore de quelle potion il s'agit, mais les vapeurs en sont délétères et à l'évidence très dangereuses.

Elle se tourna vers le garde.

— Amenez-moi deux tabourets et placez-les dans ce coin. Puis je vous prierai de vous tenir devant la porte afin d'empêcher quiconque de la franchir jusqu'à ce que je vous appelle.

Outré, le jeune guerrier voulut se plaindre à l'abbé, qui d'un geste de la main lui ordonna d'obéir.

— Je vais d'abord m'entretenir avec le diacre, poursuivit Fidelma en se dirigeant vers les tabourets.

Quand elle fut assise en face de ce dernier, elle l'examina avec attention. C'était un jeune homme brun d'une vingtaine d'années, plutôt laid, avec des yeux trop proches du nez, d'épais sourcils et des joues bleuies par une barbe de trois jours.

— Comment vous appelez-vous ?
— Tullius.
— Vous servez ici depuis longtemps ?
— Six mois.
— C'est bien vous qui étiez chargé de préparer le pain et le vin pour la communion ?

— C'est exact.
— Le vin du calice... d'où vient-il, comment a-t-il été versé et combien de temps l'a-t-on laissé sans surveillance ?

— Eh bien, nous l'achetons dans la région et nous en gardons plusieurs amphores dans la crypte de l'église. J'y suis descendu ce matin pour remplir une cruche. Puis j'ai regardé combien de fidèles assistaient à la messe et j'ai rempli le calice. J'ai fait de même avec le pain. Une fois que le vin et le pain sont bénits, la transsubstantiation s'opère et rien ne doit être jeté. Tout doit être consommé.

Dans les églises irlandaises, le pain et le vin étaient considérés comme des symboles. Par contre, à Rome, on assurait depuis peu que la bénédiction changeait ces nourritures en chair et en sang du Christ. Fidelma eut un sourire sceptique. Si maintenant le vin était considéré comme le sang du Sauveur, qui se porterait volontaire pour le consommer ?

— Où se trouve cette cruche, Tullius ?

— Dans la sacristie.

— J'aimerais que vous me la montriez.

Le diacre se leva et conduisit la religieuse à une porte derrière l'autel. Ils entrèrent dans la sacristie où l'on gardait les instruments du culte et les vêtements sacerdotaux. Juste à droite, une deuxième porte ouvrait sur un escalier qui descendait dans une cave voûtée. En face d'eux, une troisième porte, avec une petite fenêtre en forme de diamant en son centre, menait à l'extérieur. Des vêtements étaient accrochés à des patères et sur des étagères étaient rangés des parchemins et des images pieuses. Il y avait aussi un banc avec des miches de pain et une cruche de vin. Fidelma la sentit, mais elle ne dégageait aucune odeur particulière. Puis elle trempa un doigt dans la cruche dont elle effleura le fond, le renifla et le porta à ses lèvres. Il n'avait pas de goût amer. Donc le vin avait été empoisonné après avoir été versé dans le calice.

— Dites-moi, Tullius, utilisez-vous toujours le même calice ?

Le diacre hocha la tête.

— Et il était posé ici quand vous êtes remonté avec la cruche ?

— Oui. J'avais comme d'habitude acheté le pain sur le chemin de l'église. Ensuite, j'ai posé les miches ici. Puis je me suis rendu dans la crypte et je suis remonté avec la cruche que j'ai posée à côté du calice. C'est alors que l'abbé Miseno est entré et il a traversé la sacristie pour

rejoindre directement les fidèles. J'ai ensuite versé le vin dans le calice après avoir regardé combien nous étions.

Fidelma fronça les sourcils.

— Donc l'abbé Miseno avait déjà rejoint les autres quand vous avez versé le vin ?

— Oui.

— Et ensuite vous n'avez plus quitté la sacristie ?

— J'ai compté les fidèles depuis la porte pendant que le père Cornelius entraînait, peu de temps après l'abbé.

— Vous voulez parler du prêtre qui a dit la messe ?

— Oui. Il a revêtu son aube pendant que je remplissais le calice. Puis je suis retourné vérifier qu'il n'y avait pas eu d'autres arrivants.

— Pendant ce temps, vous tourniez le dos au calice ?

— Oui, mais il n'y avait personne ici avec moi à part...

— Le père Cornelius ?

Le diacre acquiesça d'un air sombre.

— Je me souviens même l'avoir averti que l'abbé Miseno était présent.

— Pourquoi l'avertir ?

— L'abbé a la charge de plusieurs églises dans le voisinage, dont la nôtre. Pour tout vous avouer, lui et le père Cornelius... comment dirais-je... ne partagent pas exactement les mêmes vues. L'abbé Miseno a essayé de retirer cette église au père Cornelius. Ce n'est un secret pour personne.

— Vous savez pourquoi ?

— Je préférerais que vous posiez cette question aux intéressés.

— Très bien. Et ensuite ?

— Le père Cornelius, qui était déjà de mauvaise humeur, a paru très contrarié. D'ailleurs, il m'a poussé et il s'est dirigé droit sur l'abbé. Je les ai vus parler ensemble. Leur conversation ne semblait pas très amicale. Puis à l'heure du service j'ai agité la clochette, et le père Cornelius a rejoint l'autel pour célébrer la messe.

Fidelma se pencha vers lui.

— Vous confirmez que vous avez versé le vin dans le calice pendant que le père Cornelius se changeait, puis que vous vous êtes rendu à la porte, tournant ainsi le dos au calice ?

— Eh bien...

Le diacre haussa les épaules.

— Je ne le jurerais pas. J'ai peut-être bien versé le vin juste après qu'il a eu quitté la sacristie. Vous comprenez, j'ai reçu un choc et maintenant je suis un peu perdu quant à la succession des événements.

— Et le calice, pourriez-vous attester qu'il était propre quand vous l'avez rempli ?

— Oui, de cela je suis certain.

— Il aurait pu contenir un peu de liquide qui ressemblerait à de l'eau, ou des traces quelconques.

— Non, il était propre et sec.

— Comment pouvez-vous l'affirmer avec autant d'assurance ?

— Avant de se servir d'un calice, les diacres doivent accomplir un rituel bien précis, qui consiste à en frotter l'intérieur avec un morceau de lin immaculé.

Fidelma se sentait frustrée. La seule personne qui aurait pu agir était le père Cornelius, au moment où il était entré dans la sacristie. Mais le diacre ne savait plus si le prêtre s'était éclipsé alors qu'il avait versé le vin ou avant.

— Et ensuite, Tullius, que s'est-il passé ?

— L'office allait commencer. J'ai amené le pain à l'autel, puis je suis revenu pour le calice...

Les yeux de Fidelma brillèrent.

— Donc, le temps que vous reveniez, le calice était hors de votre vue ?

— Cela ne m'a pris que quelques secondes et j'avais laissé la porte ouverte.

— Cela suffit pour entrer par la porte extérieure, verser le poison et disparaître sans être remarqué.

— Sans doute, concéda le diacre à contrecœur, mais à la condition d'être très rapide.

— Donc vous posez le calice sur l'autel...

— Où il est resté exposé aux yeux de tous pendant l'office, jusqu'à ce que le père Cornelius le bénisse, et que le religieux gaulois s'avance pour recevoir la communion.

— Très bien, maintenant nous allons rejoindre les autres.

Tous levèrent des regards hostiles et suspicieux sur Fidelma, qui renvoya le diacre et fit signe au prêtre de la suivre.

— Vous êtes bien le père Cornelius ?

— Oui.

Il paraissait las et très affligé.

— Depuis combien de temps servez-vous ici ?

— Trois ans.

— Avez-vous une idée de la façon dont le poison a été introduit dans le vin eucharistique ?

— Aucune. D'ailleurs, je pense que c'est impossible.

— Comment cela ?

— Qui oserait commettre un pareil sacrilège avec l'eucharistie ?

— Pourtant, quelqu'un l'a fait. Qu'importe un sacrilège à celui qui est décidé à fouler aux pieds un des commandements de Dieu ? Quand Tullius a apporté le vin, l'a-t-il placé sur l'autel ?

— Oui.

— Quelqu'un s'en est-il approché avant que vous leviez le calice et administriez le sacrement au premier fidèle ?

— Non, personne.

— Saviez-vous qui serait le premier à s'avancer ?

Le père Cornelius fronça les sourcils.

— Je ne suis pas prophète. Les gens viennent communier quand ça leur chante et dans l'ordre qui leur plaît.

— Quelle était la cause de votre différend avec le père Miseno ?

Cornelius cligna des paupières.

— Que voulez-vous dire ?

— Je crois que mon latin est assez clair, répondit Fidelma, impassible.

Il hésita un instant et haussa les épaules.

— L'abbé Miseno aimerait me remplacer.

— Pourquoi cela ?

— Je refuse de souscrire aux enseignements d'Augustin d'Hippone, qui affirme que tout est préordonné, or il s'agit d'une des nouvelles doctrines de notre Église. Moi, je crois que les hommes et les femmes peuvent, par leurs propres efforts, accomplir les premiers pas vers leur salut. S'ils ne sont pas responsables de leurs actions, bonnes ou mauvaises, alors rien ne les empêchera de s'adonner au péché. D'après Augustin, quoi que l'on fasse, Dieu l'a prévu, et il a déjà décidé de nous envoyer au paradis ou en enfer. Pour moi, de telles conceptions mettent la morale en péril. Et c'est pour cette « hérésie » que l'abbé Miseno souhaite me retirer ma charge.

Le père s'était exprimé avec une grande véhémence.

— Vous définiriez-vous comme un disciple de Pélage ?

Le père Cornelius se redressa.

— Pélage a énoncé une vérité première quand il a dit que nous avons le choix entre le bien et le mal. Nous ne sommes pas prédestinés et notre façon de vivre détermine notre sort ultime.

— Mais le pape Innocent a déclaré que Pélage était un hérétique.

— Et le pape Zosime l'a déclaré innocent.

— Pour revenir ensuite sur sa décision, fit remarquer Fidelma avec un petit sourire. De toute façon, pour moi cela importe peu. Pélage occupe une place privilégiée dans la philosophie de l'Église de mon pays, car il appartenait à notre sang et à notre foi. Quant à l'abbé Miseno, a-t-il toute autorité pour vous renvoyer ?

— Pas exactement. Il doit justifier sa décision devant l'évêque.

— Oui, à Rome les évêques ont un statut plus élevé que les abbés, contrairement à l'Irlande. Mais pour en revenir à Pélage...

— Je ne prône pas ouvertement ses idées. Cela ne regarde que ma conscience. Et aucun fidèle ne s'est jamais plaint de mes prêches ni de ma liturgie.

— Donc vous n'avez donné aucune raison particulière à l'abbé de vous démettre de vos fonctions ?

— Aucune.

— L'abbé Miseno vous a simplement suggéré de démissionner de votre charge dans cette église ?

— C'est cela.

— Et vous avez refusé ?

— Exactement.

— Connaissiez-vous le Gaulois qui est mort ?

— Lui et sa soeur sont des pèlerins résidant dans une *xenodochia* voisine et ils ont assisté chaque jour à la messe ici même.

— Et l'autre Gaulois qui semble si attentionné envers la jeune fille ?

— Je l'ai vu pour la première fois hier. Il est sans doute arrivé récemment à Rome.

— Je le lui demanderai.

— Quant à moi, je suis confondu par ce mystère. Pourquoi quelqu'un tenterait-il d'empoisonner le vin, et par la même occasion les fidèles ici présents ?

Fidelma lui adressa un regard songeur.

— Vous croyez que le vin était destiné à tous les fidèles ?

— Aucun n'a manifesté sa volonté de ne pas communier.

— Mais le poison était tellement violent que seul le premier à se présenter était destiné à périr. Son décès quasi instantané a empêché les autres de poursuivre.

— Si ce poison n'était destiné qu'au Gaulois, comment le meurtrier savait-il qu'il se présenterait le premier ?

— Un bon argument. Quand le Gaulois assistait à la messe, allait-il communier ?

— Oui.

— Occupait-il toujours la même place dans l'église ?

— Il me semble que oui.

— Et quand se décidait-il à venir consommer le pain et le vin ?

Cornelius ouvrit de grands yeux en réfléchissant à la question.

— Il devançait toujours les autres, admit-il, et sa soeur venait en second.

— Dites-moi, vous êtes bien entré dans l'église en passant par la sacristie ?

— Oui.

— Le diacre Tullius était-il là ?

— Oui, il se tenait devant la porte pour compter les personnes présentes.

— Avait-il déjà versé le vin dans le calice ?

— Je l'ignore, confessa le prêtre. Tullius m'a dit que Miseno

venait d'arriver et je suis allé le trouver. Je crois que Tullius avait la cruche à la main quand j'ai quitté la sacristie.

Fidelma se frotta le menton d'un air pensif.

— Je vous remercie, père Cornelius. Envoyez-moi l'abbé Miseno.

L'abbé s'avança en souriant et s'assit en face de la religieuse.

— Entrez-vous une solution à cette énigme ?

Fidelma demeura impassible.

— J'ai cru comprendre que vous désiriez renvoyer le père Cornelius ?

L'abbé fit la grimace.

— J'ai toute autorité pour cela. En quoi cela concerne-t-il notre affaire ?

— Le père Cornelius a-t-il failli à son devoir ? demanda Fidelma en ignorant sa question.

— En quelque sorte.

— Les raisons de sa disgrâce concernent-elles ses convictions personnelles ?

L'abbé Miseno plissa les paupières.

— Vous êtes une investigatrice très habile, Fidelma de Kildare.

— Les méthodes qu'utilisent les *dálaigh*, qui vous sont familières, m'ont permis de faire certaines déductions.

— Pour répondre à votre question, et bien que le père Cornelius prétende le contraire, je me suis toujours montré assez libéral sur ces sujets.

— Alors pourquoi le révoquer ?

— Il sert ici depuis trois ans et, selon moi, il n'a pas rempli correctement ses fonctions. On raconte qu'il entretient une maîtresse et qu'il a transgressé plusieurs doctrines de notre Église. Son diacre, une âme méritante, a eu toutes les peines du monde à empêcher la dispersion des ouailles de la paroisse. D'ailleurs, le Christ lui-même a clairement démontré que Cornelius n'était pas digne de son ministère.

— Comment cela ?

— Je veux parler du vin eucharistique empoisonné.

Fidelma sursauta.

— L'accuseriez-vous d'être le meurtrier ?

— Nullement, mais s'il avait été un prêtre digne de ce nom, alors la transsubstantiation aurait eu lieu : sa bénédiction aurait purifié le vin de toute substance toxique et il serait devenu le sang du Christ.

Ce raisonnement laissa Fidelma bouche bée.

— Dans ce cas, il se serait agi d'un miracle ! dit-elle enfin.

L'abbé Miseno parut contrarié.

— La transsubstantiation n'est-elle pas un miracle qui s'accomplit chaque jour dans toutes les églises de la chrétienté ?

— Je ne suis pas théologienne. Et en ce qui me concerne, on m'a

appris que le pain et le vin n'étaient que des symboles, pas des réalités.

— Alors on vous aura mal éduquée. Après la bénédiction, ils doivent se transformer en sang et corps de notre Sauveur.

— À chacun ses croyances, déclara Fidelma d'un air distant.

Puis elle désigna l'homme corpulent et richement vêtu qui était assis à l'écart des autres.

— Pouvez-vous dire à cet homme de venir me rejoindre ?

L'abbé Miseno hésita.

— Vous n'avez rien d'autre à me demander ?

— Rien pour l'instant.

L'abbé se leva avec un petit reniflement marquant sa désapprobation d'être aussi cavalièrement renvoyé, et l'homme corpulent le remplaça.

— Je n'ai rien à voir dans cette affaire, commença-t-il d'un air agressif.

— Vous êtes ?

— Je m'appelle Talos. Je suis un marchand et j'appartiens à cette congrégation depuis de nombreuses années.

— Alors vous êtes la personne qu'il me faut.

— Comment cela ?

— Vous connaissez bien le père Cornelius ?

— Oui, je fréquentais déjà cette église avant son arrivée.

— Est-il un bon prêtre ?

Le commerçant grec parut surpris.

— Ne devait-on pas parler du calice empoisonné ?

— Je sais. Donne-t-il toute satisfaction ?

— Je le pense.

— Avez-vous entendu des personnes se plaindre de lui ? S'est-il jamais conduit de façon malséante ?

Talos fixait ses pieds.

— Personnellement, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui.

— Et les autres ?

— Tullius m'a rapporté que certains auraient manifesté leur mécontentement. Mais moi, j'ai toujours trouvé que le père Cornelius était un prêtre attentif et consciencieux.

— Tullius comptait-il parmi les plaignants ?

— Je ne le crois pas, mais je suppose qu'il lui revient de relayer les revendications des uns et des autres à l'abbé. Il a d'ailleurs toutes les raisons de se montrer pointilleux.

— Je ne comprends pas.

Talos fit la grimace.

— Tullius a étudié pour devenir prêtre et il sera ordonné après-demain. C'est un garçon d'ici, issu d'une famille pauvre et peu

recommandable, mais il s'est montré assez ambitieux pour surmonter les obstacles. Malheureusement pour lui, les dieux de l'amour lui ont joué un mauvais tour.

— Qu'entendez-vous par là ?

Talos mima la surprise puis eut un sourire entendu.

— Nous nous comprenons, lâcha-t-il avec condescendance.

— Vous voulez dire qu'il préfère les personnes de son propre sexe ?

— Exactement.

Le Grec glissa un regard désapprobateur en direction du jeune *custos*.

Fidelma haussa les épaules. Sous la juridiction des brehons, il n'existait pas de lois contre l'homosexualité.

— Quand il sera ordonné, il devra quitter cette église pour rejoindre sa propre paroisse ?

— Sans doute. Cette église est trop petite pour deux prêtres.

— Je suppose que, dans votre congrégation, tout le monde se connaît. Les Gaulois sont considérés ici comme des étrangers.

— C'est exact. Cependant, le religieux qui est mort et sa soeur assistaient au service depuis une semaine. Quant au troisième Gaulois je ne l'avais vu qu'une fois auparavant. Aujourd'hui, vous étiez donc la seule à pénétrer ici pour la première fois.

— Talos, vous m'avez été très utile. En retournant à votre place, pouvez-vous demander à Enodoc le Gaulois de me rejoindre ?

Talos s'exécuta.

Le Gaulois réconfortait la jeune fille. Fidelma le vit lui serrer le bras tandis qu'elle restait figée, la tête basse, comme si elle dormait. Elle avait cessé de pleurer.

— Je connais tout des *dálaigh* et des brehons, dit le jeune homme en s'installant en face de Fidelma. En Gaule, nous avons des ancêtres communs avec l'Irlande et nos systèmes juridiques sont voisins.

— Parlez-moi de vous, Enodoc, dit Fidelma en ignorant cette approche un peu trop cordiale. Que faites-vous à Rome ?

— Je suis le capitaine d'un navire marchand, et je réside dans le port des Vénètes en Armorique. Je suis ici pour faire du commerce.

— Vous connaissiez le moine du nom de Docco ?

— Nous venions du même village.

— Et vous êtes fiancé à sa soeur Egeria ?

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Vous vous conduisez avec elle comme un amoureux et non comme un étranger ou un simple ami.

— Vous avez un grand sens de l'observation, ma soeur.

— Êtes-vous fiancé avec elle ?

— J'aimerais l'épouser.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Pourquoi vous imaginer que quelqu'un m'en empêche ?

— À cause de la façon dont vous construisez vos phrases.

— Je comprends. J'ai toujours voulu me marier avec Egeria mais son frère Docco, le chef de sa famille, s'était prononcé contre ce projet. Nous avons certes grandi dans le même village, mais nous n'étions pas amis pour autant.

— Et cependant vous vous retrouvez à Rome assistant à une messe en leur compagnie.

— J'ignorais qu'ils séjournaient à Rome. Je les ai croisés par hasard, il y a quelques jours, et j'ai donc décidé de plaider ma cause auprès de Docco avant de rejoindre mon navire et de mettre les voiles pour la Gaule.

— Ce qui explique votre présence ici.

Enodoc haussa les épaules.

— En quelque sorte.

— Excusez-moi, mais Ostie, le port de Rome, n'est pas tout près. Donc à Ostie, vous auriez appris par hasard que Docco et Egeria étaient à Rome, et vous auriez accompli ce long trajet pour les retrouver ?

— Non, je devais négocier le transport d'une cargaison avec un marchand à Rome. J'ai rencontré Docco et Egeria dans la rue et je les ai suivis jusqu'ici.

— Une étrange coïncidence.

— Comme il en arrive tous les jours. J'ai assisté au service avec eux hier.

— Et votre plaidoyer a-t-il été entendu ?

Enodoc hésita.

— Non, Docco s'était à nouveau opposé à mon union avec Egeria.

— Vous êtes pourtant revenu ici avec eux aujourd'hui.

— Je dois rejoindre Ostie et je voulais tenter de fléchir Docco une dernière fois. J'aime Egeria.

— Et elle, est-elle amoureuse de vous ?

Enodoc releva le menton.

— Demandez-le-lui vous-même.

— J'en ai bien l'intention. Êtes-vous arrivés à l'église ensemble ou séparément ?

— Il fallait d'abord que je règle quelques affaires. Ensuite, je me suis rendu à leur hôtellerie et, ne les ayant pas trouvés, je suis venu ici.

— Il était quelle heure ?

— Le service allait commencer.

— Et vous vous êtes joint à eux ?

— Oui.

— Maintenant, j'aimerais m'entretenir avec Egeria.

Enodoc retourna auprès de la jeune fille et lui parla à voix basse, mais elle se détourna. Puis il la prit par le bras, l'obligea à se lever et la guida jusqu'à Fidelma.

— Merci, dit Fidelma en prenant la main de la jeune fille. Je sais que vous êtes en état de choc, mais il faut que je vous pose quelques questions. Enodoc, laissez-nous seules.

Le marin s'en alla à contrecœur.

La jeune fille était affalée sur le tabouret devant la religieuse.

— Vous vous appelez bien Egeria ?

— Oui.

— Je suis chargée de découvrir qui est le responsable de cet acte abominable.

La jeune fille releva la tête et fixa Fidelma sans la voir.

— Cela ne ramènera pas Docco, dit-elle enfin.

— À l'évidence, vous aimiez beaucoup votre frère.

— Il était ma seule famille. Nous étions orphelins.

— Il vous protégeait ?

— Je suis... j'étais la plus jeune et c'est lui qui m'a élevée après le massacre de nos parents lors d'une attaque des Francs.

— Que faisiez-vous à Rome ?

— Un pèlerinage dont nous rêvions depuis longtemps.

— Vous attendiez-vous à y trouver Enodoc ?

— Non.

— Vous l'aimez ?

Elle regarda au loin.

— Nous venons du même village et nous étions amis quand nous étions enfants. Puis il est parti en mer et je l'ai revu de loin en loin. Mais chaque fois qu'on se rencontre, il se conduit comme s'il avait des droits sur moi.

— Il est amoureux de vous.

— Oui, il n'arrête pas de me le répéter.

— Et vous, êtes-vous éprise de lui ?

— Non.

— Vous le lui avez dit ?

— À plusieurs reprises. Mais dans son entêtement il s'est convaincu que c'était à cause de Docco. Comme si Docco m'interdisait de penser par moi-même !

— Donc il s'était persuadé que Docco était le seul obstacle à votre union ?

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Insinueriez-vous...

— Je n'insinue rien, Egeria. Quand avez-vous rencontré Enodoc

aujourd'hui ?

— Quand il est arrivé pour la messe.

— Vous et votre frère aviez déjà pris place dans l'église ?

— Oui.

— Votre frère se mettait-il toujours devant ?

Les larmes coulèrent à nouveau sur le visage de la jeune fille, qui s'essuya les yeux.

— Ici ou chez nous, Docco aimait bien être le premier pour la communion et il se plaçait toujours près du prêtre.

— Quand Enodoc vous a-t-il rejoints ?

— Un peu avant que le service commence. Je croyais qu'il avait enfin renoncé à ses projets, et puis il s'est précipité vers nous, agité et hors d'haleine. Le père Cornelius a même été obligé d'attendre qu'il se soit installé avant de commencer l'office. Il avait l'air contrarié et j'ai bien cru qu'il allait lui faire une remarque.

Fidelma fronça les sourcils.

— Mais pour quelle raison ? Moi-même, je suis arrivée au milieu de l'office et le père Cornelius ne s'est pas interrompu pour autant.

— Enodoc est entré par la porte de la sacristie et il est passé devant le prêtre pour nous rejoindre.

— Vous voulez parler de la porte derrière l'autel ?

— Oui.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— Retournez à votre place, Egeria. Et dites à Enodoc de revenir ici.

Enodoc revint, toujours aimable et empressé.

— Vous ne m'avez pas dit toute la vérité, Enodoc.

— Comment cela ? protesta le jeune homme.

— Docco n'était pas la seule personne à s'opposer à votre mariage.

— Qui d'autre ?

— Egeria elle-même.

Il s'empourpra.

— C'est ce qu'elle vous a dit ?

— Oui.

— Elle ne le pense pas vraiment.

— Ah bon ?

— Elle est encore sous l'influence de Docco, mais bientôt elle y verra plus clair.

Il semblait très sûr de lui.

— Peut-être. Vous n'aviez pas mentionné que vous étiez entré dans l'église par la sacristie.

— Vous ne me l'avez pas demandé. C'est important ?

— Pourquoi avoir choisi cette façon plutôt originale de pénétrer

ici ?

— Rien de bien mystérieux là-dedans. Après mon rendez-vous avec le marchand, j'étais en retard. La cloche de l'église sonnait pour la messe alors que je me trouvais derrière le bâtiment. Cela m'aurait pris trop de temps de passer par la rue qui est bordée d'un mur. Comme la porte de la sacristie était ouverte, j'ai préféré passer par là plutôt que de faire le tour.

— Vous n'étiez venu dans cette église qu'une seule fois. Vous devez avoir une excellente mémoire.

— Il n'est pas très difficile de se rappeler la configuration d'un bâtiment que vous avez vu la veille.

— Avez-vous rencontré quelqu'un dans la sacristie ?

— Non, personne.

— Avez-vous remarqué le calice ?

Enodoc secoua la tête. Puis il ouvrit de grands yeux en comprenant où Fidelma voulait en venir. Elle lut la peur sur son visage qui s'était empourpré.

— Le calice se trouvait forcément sur l'autel puisque, quand je suis entré dans l'église, le prêtre s'apprêtait à commencer l'office.

Fidelma soutint son regard sans mot dire.

— Je vous remercie.

Ensuite, Fidelma se dirigea vers la porte principale où se tenait le jeune *custos*, qui l'accueillit d'un air plein de suspicion.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Terentius.

— Vous venez souvent ici ?

— J'habite juste à côté et je suis chargé, en tant que membre des *custodes*, de veiller à ce que la loi soit respectée dans ce quartier.

— Depuis combien de temps assurez-vous cette fonction ?

— Deux ans.

— Vous connaissez donc le père Cornelius depuis deux ans.

— Oui.

— Que pensez-vous de lui ?

Le garde haussa les épaules.

— En tant que prêtre, il n'est pas irréprochable.

— Et Tullius ? Quels rapports entretenez-vous avec lui ?

Le jeune homme avait rougi.

— Je le connais bien. Il est né dans le voisinage, c'est un garçon consciencieux et il va bientôt être ordonné prêtre.

Fidelma détecta une note de fierté dans cette déclaration.

— On m'a appris que Tullius venait d'une famille déshéritée. Pour tout vous avouer, cela ne m'étonnerait pas qu'elle soit connue des *custodes*.

— Tullius s'en tient éloigné depuis longtemps et l'abbé Miseno le

sait bien.

— Quand vous êtes arrivé ici, l'office avait-il déjà commencé ?

— Il venait tout juste de commencer. Je suis arrivé en dernier... enfin, si on ne vous compte pas.

— Le marin gaulois était-il déjà là ?

Le garde fronça les sourcils.

— Non. Maintenant que j'y pense, il est arrivé juste après moi, mais il est passé par la sacristie.

— Donc vous êtes entré par la porte principale ?

— Bien sûr.

— Longtemps après tout le monde ?

— Oh ! non ! Alors que j'arrivais, j'ai vu l'abbé Miseno à l'extérieur du bâtiment. Il se querellait avec le père Cornelius près de la porte de la sacristie. L'abbé est entré, et le père Cornelius n'a pas tardé à l'imiter.

— Connaissez-vous le sujet de leur dispute ?

Le jeune soldat secoua la tête.

— C'est alors que vous êtes entré à votre tour dans l'église. Et le Gaulois ?

— Il m'a suivi peu de temps après, alors que le père Cornelius s'apprêtait à entamer le service divin.

Et nous étions à la moitié de la messe quand vous êtes apparue.

— Ce sera tout pour l'instant.

Plongée dans ses réflexions, Fidelma se dirigea vers l'abbé Miseno, qui l'observait avec une certaine impatience.

— J'espère que vous avancez, soeur Fidelma. Les avocats des brehons ont la réputation de se frayer un chemin rapide jusqu'à la vérité. Si vous ne parvenez pas à découvrir qui a commis ce crime, cette réputation va en souffrir.

Fidelma eut un petit sourire.

— Est-ce dans cet espoir que vous m'avez si vite confié cette affaire ?

L'abbé Miseno s'empourpra.

— Suggérez-vous... ?

Fidelma balaya ses objections d'un geste de la main.

— Ne perdons pas notre temps en rhétorique. Pourquoi vous disputiez-vous avec le père Cornelius à l'extérieur de la sacristie ?

Les mâchoires de Miseno se contractèrent.

— J'avais demandé qu'il ne serve pas la messe.

— Et il a refusé ?

— Oui.

— Puis vous êtes entré dans l'église par la sacristie. Le père Cornelius vous a-t-il suivi ?

— Oui. Quand il est apparu, il avait changé de vêtements et il

s'est dirigé droit sur moi pour relancer la querelle. Heureusement, Tullius a agité la clochette à l'instant où je lui disais que je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour le démettre de ses fonctions.

— Tout ?

Miseno plissa les yeux.

— Vous ne vous imaginez tout de même que je vais répondre à cette question ?

— Le silence est souvent plus éloquent que la parole. Pourquoi tenez-vous le père Cornelius en si piètre estime ?

— Un prêtre qui trahit les principes fondateurs de...

— Cornelius prétend que vous désapprouvez son attachement aux enseignements de Pélage. Comme beaucoup d'entre nous, d'ailleurs. De votre côté, vous avez affirmé qu'il s'agissait de motifs privés.

— Pourquoi vous concentrer ainsi sur le père Cornelius ? s'étonna Miseno. Votre tâche consiste à découvrir qui a empoisonné le religieux gaulois. Les motifs de cet assassinat ne vous intéressent-ils donc point ?

— Répondez à ma question, père abbé. Il y a certainement eu une époque où vous étiez satisfait du père Cornelius ?

Miseno haussa les épaules.

— Certes. Il y a trois ans, j'ai jugé qu'il était parfaitement compétent. Et je vous avouerai que mes réticences ne datent que de six mois, au cours desquels on m'a fait des rapports déplaisants.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Et de qui émanaient ces rapports ?

— Je ne peux vous le dire. Ce serait un abus de confiance.

— Venaient-ils d'une seule source ?

L'expression de l'abbé confirma les doutes de Fidelma, qui eut un sourire sans joie.

— Je suspecte le diacre Tullius d'être l'auteur de ces dénonciations.

Mal à l'aise, Miseno changea de position.

— Et je note que vous ne démentez pas mes propos.

— Oui, il s'agissait bien de Tullius. En tant que diacre, il est tenu de m'informer de tout événement propre à semer le trouble.

— Et votre tâche consiste à vérifier que les critiques de Tullius sont fondées. L'avez-vous fait ?

L'abbé haussa les sourcils.

— Pourquoi mettrais-je en doute la parole de Tullius ? Il s'apprête à prononcer ses vœux sous mon patronage et il a toute ma confiance.

— Selon vous, un homme sur le point d'être ordonné prêtre ne peut mentir ?

— Absolument.

— Mais la parole d'un prêtre déjà ordonné n'aurait aucune valeur.

Ne pensez-vous pas que cela est contradictoire ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! protesta l'abbé Miseno.

— Vos actions prouvent le contraire.

— L'accusation porte sur une maîtresse qu'entretenait Cornelius, ce qui déshonore sa fonction.

— Talos suggère que Tullius a des amants. À l'évidence, ce n'est un secret pour personne et vous ne pouvez pas l'ignorer. Donc vous avez choisi de soutenir un diacre contre un prêtre, et de condamner un homme parce qu'il a une maîtresse tout en soutenant les prérogatives d'un autre qui a un amant. Pourquoi cela ?

— Je ne suis pas l'amant de Tullius, si c'est ce que vous insinuez. Il est mon protégé, rien de plus.

— Et il n'a pas d'amant ?

— Vous avez parlé au jeune *custos* !

— Reconnaissez-vous la partialité de votre jugement ?

— Êtes-vous en train de me dire que Tullius m'a trompé ? De quelles preuves disposez-vous ?

— Je ne dispose d'aucune preuve.

— Pourquoi m'aurait-il menti ?

— Après l'avoir ordonné, n'auriez-vous pas eu l'intention, par hasard, de le substituer au père Cornélius ?

— En quoi cela concerne-t-il la mort du Gaulois ?

— C'est un point essentiel, lui assura Fidelma. Et maintenant, je pense être en mesure de rendre compte de ce qui s'est passé.

Elle se tourna vers les personnes présentes et les pria de se rassembler devant l'autel.

— Je peux désormais expliquer pourquoi Docco, un pèlerin dans cette ville, a trouvé ici la mort, lança-t-elle d'une voix détachée.

Tous s'avancèrent, comme hypnotisés par la jeune femme.

— Soeur Fidelma ! s'écria Egeria. Il n'y avait ici qu'une seule personne qui voulait la mort de mon frère. Les autres lui étaient étrangers.

Enodoc avait blêmi.

— C'est un mensonge. Je suis incapable de faire du mal à quelqu'un...

— Je ne te crois pas ! Toi seul avais une raison de le tuer !

— Et s'il était mort uniquement parce qu'il était le premier à se présenter pour la communion ? intervint Fidelma.

Un silence pesant succéda à cette déclaration.

— Poursuivez ! ordonna l'abbé Miseno d'une voix coupante.

— Docco n'était pas une victime choisie. N'importe lequel d'entre nous aurait pu se trouver à sa place. L'objectif consistait à discréditer le père Cornelius.

Un éclair de colère s'alluma dans les yeux de Miseno.

— Vous devrez répondre de ces accusations.

— J'y suis préparée. Vous m'avez dit que si le père Cornelius avait été un prêtre honorable, alors la transsubstantiation aurait eu lieu : sa bénédiction aurait purifié le vin de toute substance toxique et il serait devenu le sang du Christ. La raison de ce crime était de démontrer que le père Cornelius n'était pas digne d'exercer son office.

Le père Cornelius la fixait avec des yeux remplis d'effroi.

— Cela faisait déjà quelque temps que Tullius abusait l'abbé Miseno avec des histoires sur les écarts de Cornelius, que ce dernier niait avec véhémence. L'abbé Miseno était convaincu que Tullius, son protégé, ne pouvait mal agir. De plus, il s'apprêtait à ordonner Tullius qui, en tant que prêtre, aurait besoin d'une paroisse. Quelle meilleure solution que de lui confier cette église... une fois que Cornelius en aurait été chassé ? Mais Cornelius ne s'est pas laissé faire. D'autre part, chaque accusation de mauvaise conduite devait être débattue devant l'évêque local.

— Qui accusez-vous ? demanda Cornelius. Miseno ou Tullius ?

— Ni l'un ni l'autre.

Tous la dévisagèrent d'un air incrédule.

— Mais alors qui ?

— Terentius, des *custodes* !

Le jeune homme fit un pas en arrière et dégaina sa courte épée de cérémonie.

— Vous allez trop loin, Barbare ! Je suis un Romain et personne ne vous croira.

Tullius s'avança.

— Qu'as-tu fait, Terentius ? s'écria-t-il d'une voix haut perchée. Je t'aimais plus que ma vie et tu as tout gâché !

Il courut vers son amant, comme pour l'embrasser, et s'immobilisa brusquement. Le diacre s'était enferré par inadvertance sur l'épée que le garde tenait devant lui dans un geste de défense. Tullius poussa un hurlement étranglé, le sang jaillit de sa bouche et il tomba à la renverse.

Enodoc se précipita et arracha l'épée des mains du garde qui semblait pétrifié, contemplant avec horreur le corps de son ami à ses pieds.

— Mais je l'avais fait pour toi, Tullius, gémit-il en tombant à genoux.

Il prit la main du cadavre.

— Je l'avais fait pour toi...

Quelques instants plus tard, Fidelma se retrouvait seule avec le père Cornelius et l'abbé Miseno.

— Je ne suis pas certaine que Tullius et Terentius aient projeté cet assassinat ensemble, et j'espère que vous n'étiez pas complice,

abbé Miseno.

L'abbé parut peiné.

— Voyons, ma soeur, je suis peut-être un imbécile au jugement peu sûr, mais certainement pas un meurtrier.

— Mais comment avez-vous découvert que Terentius était l'assassin ? demanda le père Cornelius. Je n'en reviens pas.

— Tout d'abord, le mobile. Docco ne pouvait être la victime désignée. Les probabilités qu'il se présente le premier et qu'il soit la seule et unique victime étaient trop faibles. Il m'a donc fallu chercher ailleurs. Et c'est l'interprétation par l'abbé Miseno de la transsubstantiation qui m'a mise sur la voie. On voulait vous discréditer, père Cornelius. Et qui bénéficierait de ce déshonneur ? Tullius, bien sûr.

— Mais pourquoi l'avez-vous innocenté ?

— S'il avait été impliqué, il se serait forgé un meilleur alibi, car, au début de mon enquête, je pensais qu'il était le mieux placé pour empoisonner le vin. Puis j'ai appris que Tullius avait un amant et j'ai compris qu'il s'agissait de Terentius.

— Pour quelle raison étiez-vous si sûre de sa culpabilité ?

— Il était le seul à avoir eu l'opportunité d'agir. Sans compter qu'il avait menti. Il avait affirmé qu'il était entré dans l'église juste avant le marin gaulois, mais par la grande porte. Et aussi que, dans la rue, il vous avait vus vous quereller sur le chemin de la sacristie.

— Il ne mentait pas, nous nous sommes vraiment disputés, dit Miseno.

— Je n'en doute pas. Mais on accède à la sacristie, où vous vous êtes querellés comme me l'a confirmé Enodoc, par un sentier de l'autre côté de l'église. Il faut faire un bon bout de chemin pour entrer par la grande porte. Enodoc n'a pas eu le temps de le parcourir, il est donc passé par la sacristie pour pénétrer dans l'église.

— Je ne vous suis pas.

— Si Terentius vous a vus vous quereller, alors il était sur le sentier menant à la sacristie et donc de l'autre côté du bâtiment. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Pourquoi n'est-il pas entré dans la sacristie comme Enodoc, sachant que l'office allait commencer ? Il était passé par là plus d'une fois avec Tullius. Non, il a préféré pénétrer dans l'église par la grande porte.

« En réalité, il vous a vus vous quereller, puis il s'est avancé jusqu'à la porte de la sacristie. Il a regardé par la petite lucarne, a attendu que Tullius emporte le pain, s'est glissé à l'intérieur, a empoisonné le vin, et a contourné l'église en courant pour rentrer par la grande porte et se fournir ainsi un alibi.

— Et il a accompli ce terrible forfait dans le seul but d'aider Tullius à obtenir la charge du père Cornelius ? demanda Miseno,

stupéfait.

— Oui. La victime importait peu : il voulait seulement prouver que le père Cornelius n'était pas digne d'être prêtre puisque la transsubstantiation ne s'était pas produite. Ce plan a failli réussir. L'amour amène les gens à accomplir des actes insensés, Miseno. Publilius Syrus n'a-t-il pas dit : *Amare et sapere vix deo conceditur* ? Même un dieu a des difficultés à concilier l'amour et la sagesse.

Miseno hocha la tête.

— *Amantes sunt amentes*, les amants sont déraisonnables.

— La mort de Docco était absurde et cruelle, soupira Fidelma. Et un tragique avertissement, abbé Miseno, contre les dangers de la confusion entre symbole et réalité.

— C'est là que nos conceptions théologiques divergent, Fidelma. Mais si notre foi n'était pas suffisamment généreuse pour englober nos différences, elle périrait.

— *Sol lucet omnibus*, répondit Fidelma d'une voix douce où résonnait une note de cynisme. Le soleil brille pour tout le monde.

Halo terni

Quand Fidelma ouvrit la porte de son *cubiculum*, le père Allán leva les yeux avec irritation, car elle interrompait ses dévotions.

— On m’a dit que vous aviez un besoin urgent d’un juriste, dit-elle sans préambule.

Le vieil homme, qui était agenouillé, se releva avec difficulté et fit une génuflexion devant le crucifix accroché au mur devant lui. Fidelma remarqua son visage creusé par l’anxiété. Quand il se tourna vers la jeune femme, sur le pas de la porte, ses traits trahirent sa surprise. Fidelma était élancée, des boucles rousses s’échappaient de sa coiffe, et elle dégageait une vitalité et une joie de vivre que son habit ne parvenait pas à dissimuler.

— Êtes-vous le *dálaigh* que l’on m’avait annoncé ? demanda le père Allán d’un ton incrédule.

— Je suis Fidelma de Kildare, avocate des cours de justice élevée au rang d’*anruth*.

Interdit, le père supérieur cligna des paupières et indiqua un siège à la religieuse.

— Soyez la bienvenue, ma soeur, dans notre communauté de paix et de prière...

Fidelma interrompit les salutations rituelles d’un geste de la main.

— Pas si paisible, si j’en crois l’abbé de Lios Mór Mochuda, puisqu’un meurtre a été commis ici. Je suis venue aussi vite que j’ai pu.

Le père Allán pinça les lèvres.

— Il n’a pas été commis dans l’enceinte du monastère. Venez avec moi et je vous expliquerai de quoi il s’agit avec plus de précision.

Ils sortirent du petit bâtiment, construit au bord d’une rivière et perché sur un promontoire rocheux dominant la forêt. La vue était magnifique et on distinguait au loin les pics bleutés des montagnes.

Derrière un oratoire en pierres sèches, un jeune frère sarclait les

plates-bandes d'un jardin clos. Le père Allán mena la religieuse à l'écart, jusqu'à un petit mur en granit. Il s'y assit sans cérémonie et la jeune femme l'imita. Il était environ midi, le soleil brillait, tout respirait l'harmonie et la tranquillité.

— Et maintenant, venons-en aux faits, dit le père Allán avec un soupir. Un de nos frères a bien été tué. Moenach. Peut-être avez-vous entendu parler de lui ?

— Kildare est situé bien loin d'ici, fit remarquer Fidelma. Pour quelles raisons son nom me serait-il familier ?

— C'était un jeune homme rayonnant de vertus. Un vrai saint, comprenez-vous, un garçon de dix-huit étés, mais d'une nature sereine, si avancé en sagesse, si doué pour le chant et la poésie qu'il était à l'évidence béni par le Dieu vivant. Ses dispositions pour la charité et la compassion étaient aussi remarquables que ses accomplissements artistiques. Les abbés, les chefs, et même le roi de Cashel le recherchaient pour ses talents musicaux, qui leur apportaient la béatitude et le réconfort.

Fidelma écoutait ces louanges d'un air distrait.

— Un jeune homme de dix-huit ans qui appartenait à votre maison a été tué, résuma-t-elle. Quand cela est-il arrivé ?

— Il y a une semaine.

Donc les traces du crime avaient été effacées, songea Fidelma. Quant à frère Moenach, il avait déjà été enterré. Mais elle avait promis à l'abbé de Lios Mór Mochuda d'enquêter sur cette affaire, car la petite congrégation appartenait à sa juridiction ecclésiastique.

— Racontez-moi les circonstances de cet assassinat.

— Il a été la victime d'une femme du village du nom de Muirenn. Nous l'avons emprisonnée afin qu'elle soit menée devant le chef pour que justice soit rendue...

— Elle doit d'abord être interrogée par un brehon local en audience publique et avec l'assistance d'un *dálaigh*, l'interrompt Fidelma. Et votre réponse ne me renseigne guère sur les circonstances du drame.

Le père Allán fronça les sourcils.

— Figurez-vous qu'un soir frère Aedo, très ému, est venu me trouver peu après les vêpres. Il ramassait des légumes dans la forêt quand il a distingué quelque chose à travers les arbres. Il a quitté le sentier et, dans une clairière, il est tombé sur le corps du jeune Moenach. Agenouillée près de lui se tenait une vieille femme du village, Muirenn. Elle avait une pierre maculée de sang à la main et le jeune Moenach portait une blessure ouverte au front. Horrifié, frère Aedo a couru de toutes ses forces pour m'apprendre la terrible nouvelle...

— Mais pourquoi s'est-il enfui ? J'imagine mal qu'une vieille

femme inspire une telle terreur à un homme de Dieu.

Le père supérieur se renfrogna.

— Quand Muirenn s'est tournée vers lui, son visage hagard a effrayé Aedo, qui a craint pour sa vie. Si Muirenn avait assassiné Moenach, elle pouvait aussi bien s'en prendre à lui.

— Pour l'instant, la culpabilité de Muirenn n'est qu'une simple supposition. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— J'ai emmené quelques-uns d'entre nous sur les lieux. Moenach était toujours étendu à terre, non loin de la pierre maculée de sang que Muirenn avait jetée. Nous l'avons retrouvée qui s'était réfugiée dans sa *bóthan*, dans le village.

— Drôle d'endroit où se cacher alors qu'elle avait été reconnue. L'avez-vous tirée de quelque réduit tenu secret ?

Vexé, le père Allán secoua la tête.

— Elle se tenait devant le feu et je n'ai pas la prétention d'expliquer le fonctionnement de son esprit. Nous vous avons attendue pour l'interroger, avant l'ouverture de son procès devant le brehon.

— A-t-elle admis sa culpabilité ou apporté des éclaircissements qui auraient expliqué son acte ?

Le père supérieur eut un reniflement méprisant.

— Elle affirme ne rien savoir du meurtre alors que nous avons un témoin oculaire.

— De qui parlez-vous ? demanda Fidelma d'une voix sèche.

Le père Allán la regarda comme si elle était simple d'esprit.

— Frère Aedo, bien sûr.

— Comment cela ? Tout ce qu'il a vu, c'est cette femme qui se tenait près de Moenach, une pierre à la main. Ça ne fait pas de lui le témoin oculaire d'un meurtre.

Le père Allán allait protester, mais l'étincelle de colère dans les yeux de Fidelma... étaient-ils verts ou bleus ?... le réduisit au silence.

— N'étant pas féru de loi, de telles nuances m'échappent, dit-il enfin avec humeur.

— Les textes des *Berrad Airechta* stipulent clairement qu'une personne ne peut énoncer que ce qu'elle a vu ou entendu. Les extrapolations et les rumeurs ne sont pas recevables.

— Mais enfin, il tombe sous le sens que...

— Je suis juriste et non conteuse. Et en tant que *dálaigh* je vous demanderai d'être plus prudent à l'avenir. Et maintenant, parlez-moi de ce jouvenceau en odeur de sainteté.

Le père Allán faillit lui reprocher son ironie, mais il préféra s'abstenir.

— Moenach nous avait été confié à l'âge de sept ans par son père, un des chefs des Uí Fidgente. Il jouait du *cruit*⁽⁷⁾ comme un ange, et composait des poèmes mélodieux d'une grande pureté. L'année

dernière, après avoir atteint l'âge du choix, il décida de rester dans notre communauté.

— C'était un musicien recherché ?

— À plusieurs milles à la ronde, les chefs et les abbés l'invitaient à leurs célébrations et à leurs banquets.

— En tant que personne, était-il apprécié ?

— Il s'efforçait toujours de faire plaisir aux autres et de leur venir en aide. Il adorait les animaux et...

— Vous pensez vraiment que les faiblesses humaines lui étaient étrangères ?

Le père Allán arbora un air contrit.

— Non, bien sûr.

Fidelma sauta à terre, lassée des visions angéliques du religieux.

— Et maintenant, conduisez-moi à Muirenn.

Le père supérieur glissa du mur à regret et la mena à une cabane isolée.

Muirenn, moins âgée que Fidelma ne l'imaginait, était assise sur un lit, dans un coin de la pièce. Elle leva un regard méfiant sur la visiteuse. C'était une petite femme mince comme un fil, avec des yeux noirs, un menton agressif et une abondante chevelure grise.

— Je suis Fidelma, *dálaigh* des cours de justice, et j'ai demandé à vous rencontrer seule à seule.

Muirenn poussa une exclamation de mépris.

— Vous êtes venue me punir pour un acte que je n'ai pas commis, grommela-t-elle avec colère.

— Non, pour découvrir la vérité, la corrigea Fidelma d'une voix posée.

— Les religieux dolents et hypocrites décident à leur gré de ce qui est la vérité. Si vous avez l'intention d'endosser les préjugés d'Allán, autant retourner d'où vous venez.

Fidelma s'assit.

— Vous vivez dans le village en bas de la colline ?

— Que le jour où ces prétendus hommes de Dieu ont construit ces bâtiments soit maudit !

— On m'a dit que vous étiez veuve, sans enfants, et que vous gagniez votre vie en assistant l'apothicaire. Le confirmez-vous ?

— Oui.

— Et maintenant, je vous en prie, racontez-moi votre version des faits.

— Eh bien, je cueillais des simples dans la forêt pour les remèdes de l'apothicaire quand j'ai entendu un cri provenant d'une petite clairière. Là, j'ai découvert un jeune religieux qui gisait face contre terre et, devant moi, j'ai vu des buissons bouger. Quelqu'un s'enfuyait. Je me suis agenouillée auprès du garçon pour lui venir en aide, mais il

était trop tard. Il avait le crâne enfoncé et ne respirait plus. J'ai pris le caillou plein de sang près de lui pour l'examiner, et c'est alors que j'ai entendu une exclamation étouffée.

« Je me suis redressée et j'ai croisé le regard d'un jeune moine qui se tenait à l'orée du bois. Remplie de terreur, j'ai couru jusqu'à ma *bothán* sans demander mon reste.

— Mais pourquoi cette frayeur ? N'aurait-il pas été plus naturel de rechercher l'aide de ce jeune homme ?

Muirenn fit la grimace.

— Je croyais que c'était le meurtrier qui était revenu sur ses pas.

— Vous l'avez pourtant tout de suite reconnu comme étant un membre de la communauté.

— Justement. Quand les buissons se refermaient sur la personne qui s'enfuyait, j'ai eu le temps de l'apercevoir de dos. Elle portait la robe de bure. Moenach a été assassiné par un de ses frères.

À l'extérieur de la cellule, le père Allán jeta un coup d'oeil plein d'espoir à Fidelma.

— Désirez-vous vous entretenir avec frère Aedo ou en avez-vous terminé avec vos investigations ?

Il semblait tellement pressé d'en finir que Fidelma fronça les sourcils.

— Mon enquête ne fait que commencer, mon père. Combien de frères résident dans cette communauté ?

— Cela n'a guère d'importance si on considère...

Il se mordit la lèvre en surprenant à nouveau un éclair de colère dans les yeux de la jeune femme.

— Il y a dix frères en tout, dit-il très vite.

— Moenach avait-il des compagnons dont il était proche ?

— Nous sommes tous des frères dans le Christ qui nous devons assistance mutuelle.

— Et tout le monde l'aimait dans la communauté ?

— Naturellement, répliqua le père Allán d'un ton sec.

— Hum. Son *cubiculum* a-t-il été vidé ?

— Sans doute. Frère Ninnedo vous renseignera sur ce point. Il est en train de jardiner.

Il désigna un jeune moine aux cheveux blonds qui taillait des arbustes sur les pentes herbeuses.

— Venez, je vais...

Fidelma l'arrêta.

— Inutile de me présenter, je vous retrouverai plus tard. Ensuite, je m'entretiendrai avec frère Aedo. Soyez assez aimable pour le prévenir.

Sur ces mots, elle tourna les talons et se dirigea vers le jeune homme absorbé par son travail.

— Frère Ninnedo ?

Il releva la tête et jeta un coup d'oeil à la silhouette du père Allán qui s'éloignait.

— Je suis un *dál*...

— Je sais, vous êtes un *dálaigh* et voilà quelques jours que nous attendons votre venue.

— On m'a informée que vous partagiez un *cubiculum* avec frère Moenach. Donc vous le connaissiez bien ?

À la grande surprise de Fidelma, une expression de répugnance passa sur les traits du moine.

— Je le connaissais très bien.

— Mais vous ne l'aimiez guère ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Mais vous l'avez exprimé à votre manière. Pourtant, d'après le père Allán, frère Moenach était un saint ou presque.

Ninnedo eut un rire amer.

— En réalité, c'était une personne mauvaise qui ne méritait pas de servir Dieu. Cet habile flagorneur flattait la vanité du père Allán et des personnes aveugles et préoccupées d'elles-mêmes. Mais moi et frère Fogartach, qui partagions un *cubiculum* avec lui, étions d'un avis radicalement contraire.

Fidelma inclina la tête d'un air pensif.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Nous avons été élevés ensemble, ma soeur.

— Et vous l'avez toujours détesté ?

— Aussi loin que je me souviens.

— Comment se manifestait sa nature perverse ? Vous lui reprochez sa flagornerie. Mais ne sommes-nous pas tous soumis à ceux qui ont du pouvoir sur nous ?

Ninnedo se mordit la lèvre.

— Le père Allán considérait Moenach comme un saint et le contredire ne m'aurait apporté que des ennuis.

— Vous ne vous adressez pas au père Allán mais à un *dálaigh*. Dites la vérité et par la seule vérité vous serez récompensé.

Ninnedo se balançait d'un pied sur l'autre, gêné d'être ainsi rappelé à l'ordre.

— Très bien, ma soeur. Moenach était un menteur, un voleur et un coureur de jupons.

Fidelma haussa les sourcils.

— Mais comment s'y prenait-il pour dissimuler de pareils vices au père Allán ?

— Il était beau comme un ange, s'exprimait avec une infinie douceur et bien des gens sont incapables de voir au-delà des apparences. Et puis il séduisait grâce à sa musique. Il trompait son

monde comme personne. Mais, de temps à autre, ce masque d'innocence laissait transparaître sa vraie nature.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Bien sûr. Il volait ce qui lui plaisait. Moi et frère Nath étions bien placés pour le savoir. Tenez, il y a quelques mois, Moenach convoitait une coupe incrustée de pierreries qui appartenait au père Allán. Il l'a dérobée, incapable de maîtriser ses bas instincts. Le père Allán a ordonné des fouilles pour la retrouver et quand Moenach a compris qu'il risquait d'être découvert, il a dissimulé la coupe dans le lit de frère Follamon.

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Le père Allán a tout simplement chassé frère Follamon de la communauté.

— N'avez-vous pas dénoncé Moenach à votre supérieur ? Si votre récit et celui de frère Nath concordaient, pourquoi le père Allán aurait-il repoussé votre témoignage ?

Ninnedo eut un rire sans joie.

— Vous n'avez aucune idée de l'admiration sans bornes que le bon père portait à Moenach. Nath lui a parlé et le père Allán l'a accusé de jalousie et a menacé de le chasser lui aussi.

— Cependant, la position privilégiée de Moenach ne tenait pas qu'au père Allán. Qui d'autre ici partageait les vues du père supérieur ?

Ninnedo poussa un soupir d'exaspération.

— Moenach abusait les gens avec une science admirable. Par exemple cet imbécile d'Aedo.

— Le frère qui a découvert le corps et la vieille femme agenouillée auprès de Moenach ?

— Lui-même. Il était tellement choqué qu'après avoir annoncé la nouvelle de l'assassinat de Moenach, il est resté prostré et a gardé le lit pendant plusieurs jours.

— Aedo n'a pas accompagné le père Allán quand ils sont partis à la recherche de Muirenn ?

— Non.

— Qui d'autre était entiché de Moenach ?

— Il exerçait la même influence sur de nombreux chefs locaux, et même sur des abbés.

— Mais vous et Nath l'aviez percé à jour ?

— En vérité, ma soeur, il semblait se délecter de notre abattement quand on le voyait duper son monde. Il nous défiait de le dénoncer, sachant très bien que personne ne nous croirait.

— N'avez-vous pas soutenu Nath quand il s'est attaqué à Moenach ?

— Cela n'aurait servi à rien.

Une cloche se mit à sonner.

— Excusez-moi, dit Ninnedo d'un ton brusque, mais il faut que je parte.

Il s'éloigna à grandes enjambées et Fidelma alla retrouver le père Allán.

— Vous ne m'aviez pas dit que Moenach était loin de faire l'unanimité, lui lança-t-elle sans préambule.

Il la fixa avec colère.

— Je suppose que vous avez parlé à Ninnedo ?

— Frère Nath est également concerné.

— Nath ! Donc Ninnedo vous a conté cette triste affaire ?

Fidelma ne répondit rien.

— Vous n'ignorez pas, ma soeur, que nos vœux et nos vies consacrées à Notre-Seigneur ne nous mettent pas pour autant à l'abri du péché et de la mesquinerie.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je connais ces garçons depuis de nombreuses années puisqu'ils ont été élevés ensemble, avec Moenach. Les relations entre les enfants ne sont pas faciles, et il arrive souvent que les rivalités engendrent la jalousie.

— Dans le cas qui nous préoccupe, à quoi l'attribuez-vous ?

— Allez savoir. Un garçon comme Moenach se fait nécessairement beaucoup d'ennemis.

— Êtes-vous certain que ces accusations étaient infondées ?

— Je connaissais Moenach depuis qu'il avait sept ans. Il était bien au-dessus de ce genre de mesquinerie.

— Vous admettez cependant que personne n'est insensible à la corruption des âmes...

Le père Allán se garda bien de mordre à l'hameçon de la provocation.

— Moenach avait la grâce. Et l'hostilité que Nath lui manifestait me peinait.

— J'aimerais lui parler.

Le père Allán parut mal à l'aise.

— Il... il s'est enfui. Ninnedo ne vous l'a pas dit ?

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Nath a disparu ?

— Oui. Personne ne l'a vu au cours de la semaine qui vient de s'écouler.

Chez Fidelma, la colère succéda à la stupéfaction.

— Frère Moenach a justement été assassiné il y a une semaine et vous gardiez cette information pour vous ?

Le père Allán avait blêmi.

— Mais c'est Muirenn la coupable. Pourquoi vous intéresser à une

forte tête qui a décidé de quitter le monastère ?

— Avez-vous enquêté pour savoir où il était passé ?

Le père Allán haussa les épaules en un geste d'impuissance.

— Il a rompu ses vœux, voilà tout.

— Allez me chercher frère Ninnedo.

L'autre cligna des yeux et s'éloigna.

Ninnedo arriva, le visage fermé, tandis que le père Allán le couvait d'un regard anxieux.

— Je veux la vérité, Ninnedo ! s'exclama Fidelma.

— Mais je ne vous ai pas menti !

— Vous ne m'avez pas dit que votre ami Nath avait disparu le jour de l'assassinat de Moenach.

Ninnedo se renfroigna.

— L'accuseriez-vous d'avoir tué Moenach ? Tout le monde sait que c'est Muirenn la coupable.

— Ce n'est pas à vous d'en décider. Où est Nath ?

Ils s'affrontèrent du regard, mais ce fut Ninnedo qui baissa les yeux le premier.

— Demandez à Ainder, la fille d'Illand, grommela-t-il.

— Qui est-ce ?

— Une jeune fille du village, intervint le père Allán, que nous employons comme lavandière. Elle vit avec son père, qui nous aide à cultiver nos jardins.

Fidelma revint à frère Ninnedo.

— Pourquoi m'entretiendrais-je avec elle ?

— Je n'ai pas à anticiper les réponses qu'elle vous donnera, répliqua le jeune homme avec humeur, dans une tentative d'imiter le style coupant de son interlocutrice.

— Très bien. Où puis-je la trouver ?

— La *bothán* d'Illand est la première en descendant vers le village, la renseigna le père supérieur.

Fidelma décida de s'y faire escorter par frère Aedo, afin qu'il lui montre l'endroit où Moenach avait été tué. Aedo était un jeune homme naïf qui ne lui apprit rien de très intéressant sur les circonstances de la découverte du corps. Il confirma qu'il s'était retiré dans sa cellule, submergé par l'émotion, après son entrevue avec le père supérieur. Allán et trois frères s'étaient immédiatement rendus auprès du cadavre de Moenach avant de partir à la recherche de Muirenn. Fidelma ne s'attarda pas dans la clairière, semblable à toutes les clairières alentour, et où elle ne s'attendait guère à trouver d'indices. Elle renvoya Aedo au monastère et descendit seule la colline.

Elle trouva sans difficulté la chaumière du jardinier. Des vêtements cléricaux séchaient sur une corde tendue entre deux arbres.

Un homme âgé, mais encore solide, ramassait des pommes dans son verger. En voyant Fidelma, il se redressa d'un air méfiant.

— Je suis bien chez Ainder, la fille d'Illand ?

— Vous trouverez ma fille à l'intérieur.

— Je suis Fidelma de Kildare et j'aimerais m'entretenir un instant avec elle.

— Soyez la bienvenue, Fidelma. Mais ma fille est indisposée et...

— Je suis suffisamment rétablie pour recevoir la soeur, lança une jolie voix haut perchée.

Une adolescente à la taille bien prise et aux longs cheveux blonds se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle n'avait pas plus de quatorze ans.

— Je t'en prie, père, j'ai l'âge du choix, ajouta la jeune fille avant que le vieil homme ait pu protester.

Fidelma se demanda pourquoi Ainder éprouvait le besoin de préciser qu'elle était libre de diriger sa vie.

Illand haussa les épaules.

— J'ai des choses à faire, maugréa-t-il en ramassant son panier avant de s'éloigner.

— Vous devez être le *dálaigh* que le père Allán attendait, dit Ainder. Pourquoi vouliez-vous me parler ?

— On m'a dit que vous étiez la lavandière de la communauté. Vous vivez ici avec vos parents ?

Une ombre passa sur son visage.

— Ma mère a depuis longtemps gagné le lieu de la vérité, répondit-elle, utilisant l'image consacrée pour signifier que sa mère était morte.

— J'en suis désolée.

— Il ne faut pas.

Sur ces mots, Ainder pénétra dans la *bothán*, suivie par Fidelma qui s'assit sur le siège qu'on lui désignait. La jeune fille prit place sur une chaise en face d'elle et l'examina avec attention.

— Je suis bien contente que vous soyez une femme.

— Pourquoi donc ? s'étonna Fidelma.

— Parce que vous êtes venue ici pour m'interroger sur Nath.

— Que savez-vous de lui ?

— Il veut m'épouser.

— Je vois, soupira la religieuse.

Selon les lois des Fenechus, rien ne s'opposait à ce que les moines se marient.

— Donc Nath est amoureux de vous ?

— Oui.

Cette affirmation trop appuyée contenait un « mais » caché.

— Votre père désapprouve votre relation ? hasarda Fidelma.

— Il en ignore tout, dit-elle très vite.

— Vous savez que Nath a disparu ?

Elle hocha la tête, les yeux baissés.

— Oui, le jour où Moenach a été assassiné. N'est-ce pas cette vieille femme, Muirenn, qui l'a tué ?

— Où est passé Nath ?

La jeune fille hésita et poussa un profond soupir.

— Il a pris peur quand on a retrouvé le corps de Moenach. Personne ne veut croire à sa nature mauvaise, qui a été la cause du renvoi de frère Follamon.

— Comment se fait-il que vous soyez informée de ces événements ?

— J'ai grandi à l'ombre du monastère. Mon père y travaille et, après le décès de ma mère, je l'ai remplacée pour la lessive. J'ignorais que Follamon, Nath, Ninnedo et Moenach avaient été élevés ensemble. L'année dernière, quand ils ont atteint l'âge du choix, ils ont tous décidé de rester dans la communauté. Ensuite, ils sont devenus mes amis.

— Sauf Moenach ?

La jeune fille frissonna.

— Oui, répondit-elle d'un ton un peu trop emphatique.

— Pourquoi vous déplaisait-il ?

Deux taches rouges apparurent sur les joues de la jeune fille, puis elle détourna le regard.

— Je ne vous mentirai pas, ma soeur. La veille du jour où il a été assassiné, j'ai subi les assauts de Moenach.

Fidelma sursauta.

— Comment cela ?

— Il m'a violée.

Elle avait utilisé le mot *forcor*, qui indiquait un viol avec violence et se distinguait du *sleth*, qui couvrait toutes les autres formes de rapports sexuels avec une femme sans son consentement.

— Expliquez-moi les circonstances de ce viol, Ainder. Et laissez-moi vous prévenir qu'il s'agit d'une grave accusation.

Le visage d'Ainder se durcit.

— Surtout pour ce qu'elle implique. Qui maintenant me paiera mon *coibche* ?

Un mari donnait un *coibche*, ou « prix de la mariée », qui était partagé entre l'épousée et son gardien selon la loi, généralement son père. Le prix de la mariée était fonction de la virginité de la jeune fille et, si elle n'était plus vierge, il en résultait une humiliation et des pertes financières.

— Je vous écoute.

— Alors que j'apportais un panier de linge à la communauté, j'ai

rencontré Moenach, qui me détestait parce qu'il savait que Nath était amoureux de moi. Il m'a insultée, m'a jetée à terre et m'a violée. Après... il a dit que si je parlais de ce qu'il m'avait fait subir, personne ne me croirait, car il connaissait des chefs et des abbés qui avaient toute confiance en lui.

— Il vous a vraiment violentée ? Vous connaissez la différence entre un *forcor* et un *sleth* ?

— Moenach était bien plus fort que moi et je n'ai pas pu me défendre. Il s'agissait bien d'un viol avec violences.

— Vous en avez parlé à Nath ?

La jeune fille jeta un regard en dessous à Fidelma et hocha la tête.

— Bien sûr, il était très en colère. Je ne l'avais jamais vu aussi furieux.

— Cela s'est passé combien de temps avant la mort de Moenach ?

— Il n'a pas tué Moenach.

Fidelma eut un petit sourire.

— Ce n'était pas une accusation, mais comment justifiez-vous votre certitude ?

— Ce n'est pas dans sa nature.

— C'est dans la nature de tous les hommes à condition que les circonstances s'y prêtent. Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Eh bien, j'ai parlé à Nath l'après-midi de l'assassinat de Moenach. Environ une heure avant.

— Quand avez-vous appris la mort de Moenach ?

— Quand le père Allán et d'autres membres de la congrégation sont venus quérir Muirenn. Le père Allán a annoncé qu'elle avait été surprise une pierre ensanglantée à la main.

— Avez-vous revu Nath ?

Ainder demeura silencieuse et Fidelma insista.

— Le soir même, répondit la jeune fille à contrecœur. Il avait appris la nouvelle et il avait peur.

— Sachant que Muirenn était le principal suspect, pourquoi s'est-il enfui ?

— Il craignait d'être accusé. Son aversion pour Moenach était connue de tous. Et Nath pensait que si le viol dont j'avais été victime venait à être connu, les soupçons se porteraient aussitôt sur lui.

Fidelma contemplait la jeune fille avec tristesse.

— Maintenant, il se retrouve dans la position du principal suspect. Ce qui m'amène à vous demander pourquoi vous m'avez conté cette histoire sans réticence aucune, Ainder, dans la mesure où elle place Nath dans une situation difficile.

La jeune fille parut désolée.

— Je ne vous ai dit que la vérité et la vérité ne prévaut-elle pas sur toute autre considération ? Nath ne peut pas continuer à se cacher,

je refuse de me marier à un hors-la-loi errant dans le pays. Je l'ai pressé de se rendre et de s'appuyer sur la vérité, qui est le meilleur des boucliers.

Fidelma l'observa d'un air songeur.

— Vous réalisez dans quel guêpier il se retrouvera s'il ne se présente pas devant moi ?

— Voilà pourquoi il doit affronter la justice afin qu'elle le libère de ses angoisses.

— Dans ce cas, vous ne refuserez pas de me dire où Nath se cache ?

Ainder baissa les yeux, resta un long moment silencieuse et poussa un profond soupir.

— Cela vous dérange-t-il si c'est moi qui vous l'amène ?

— Pas le moins du monde, répondit Fidelma d'un air indifférent.

— Très bien. Rendez-vous au crépuscule à la *bothán* de Muirenn.

Ce soir-là, Fidelma ne pensait pas que frère Nath et Ainder la rejoindraient dans la chaumière de Muirenn. La crédulité de la jeune fille ne lui inspirait pas confiance. Elle attendait depuis une demi-heure dans la *bothán* quand elle entendit la voix d'Ainder, et sa silhouette apparut sur le seuil de la porte.

Fidelma était assise sur une chaise, près d'une cheminée remplie des cendres froides d'un feu de tourbe.

Elle se leva et alluma une chandelle.

C'est alors qu'elle entrevit un pâle jeune homme vêtu de la robe des religieux, qui se tenait derrière la jeune fille.

— Vous êtes Nath ?

Ainder attira le garçon à l'intérieur de la pièce et referma la porte.

— Je lui ai dit de ne pas avoir peur, soeur Fidelma, et de se confier à vous sans détour.

Nath avait un visage juvénile, des cheveux frisés et ébouriffés, et il semblait hébété. À l'évidence, il s'était retrouvé pris dans des événements qui le dépassaient. Son air absent et terrorisé d'enfant perdu éveilla un sentiment maternel chez Fidelma. Elle se morigéna intérieurement pour cet accès de sentimentalité et déclara d'un ton ferme :

— Asseyons-nous et racontez-moi votre histoire, Nath.

— Elle se résume à pas grand-chose, murmura-t-il. J'aime Ainder et veux l'épouser. Moenach s'était toujours montré hostile envers moi et mes frères. Il nous persécutait depuis l'enfance. Il se plaisait à nous faire souffrir et, comme la plupart des personnes corrompues, il savait se faire apprécier de ses supérieurs. Le père Allán lui pardonnait tout, il refusait d'entendre raison. Moenach s'est même arrangé pour faire chasser Follamon...

— Je sais tout cela.

Nath se figea et ouvrit de grands yeux.

— On vous a donc éclairé sur son véritable caractère ?

— Frère Ninnedo m'a parlé de lui en des termes très sévères. Donc, quand Ainder vous a rapporté ce qui s'était passé, vous étiez très en colère.

Nath baissa la tête.

— Et je le suis encore. Je ne regrette pas la mort de Moenach. On nous a appris à pardonner à nos ennemis et à ceux qui nous ont offensés, et pourtant je me félicite de sa disparition. J'approuve la punition qui l'a frappé. Mais si mon coeur se réjouit, mon esprit me dit que je ne respecte ni la loi ni les enseignements du Christ.

— L'avez-vous tué ?

— Non !

— Alors pourquoi vous enfuir ? On avait enfermé Muirenn, la communauté était persuadée qu'elle était coupable... pourquoi attirer les soupçons sur vous ?

Nath parut stupéfait.

— La culpabilité de Muirenn n'a rien d'évident. Certains pensent que le père Allán l'utilise comme bouc émissaire pour protéger la réputation de Moenach.

— S'ils sont convaincus que Muirenn est innocente, c'est qu'ils suspectent quelqu'un d'autre.

Nath secoua la tête.

— Pas forcément.

— Vous avez raison, concéda Fidelma. Vous-même saviez que Muirenn n'était pas coupable et vous affirmez que vous ne l'êtes pas davantage. Mais pourquoi vous croirais-je ?

— Le père Allán a dit... Je pensais qu'il valait mieux disparaître en attendant de me faire entendre par un brehon.

— Qu'a dit le père Allán exactement ?

Nath hésita.

— Après ma conversation avec Ainder, je me suis rendu directement chez le père pour tout lui raconter. Comme d'habitude, il a refusé de me croire. Il s'est mis dans une colère épouvantable et quand il s'est enfin calmé, il m'a conseillé de partir et de ne plus jamais parler de cet événement. Plus tard, lorsque j'ai appris l'assassinat de Moenach, j'ai craint que le père Allán ne m'accuse d'en être l'auteur.

— Donc il n'ignorait pas qu'Ainder accusait Moenach de l'avoir violée ? Et vous lui avez obéi alors que vous aviez déjà compris que votre fuite attirerait les soupçons sur vous ?

— Personne ne l'accusait puisque tout le monde pensait que Muirenn était l'auteur de ce crime, intervint Ainder.

Fidelma hocha la tête d'un air pensif.

— C'est bien ce qui m'intrigue. Sur le simple témoignage d'Aedo, le père Allán a fait emprisonner Muirenn. Vous affirmez que certains mettaient sa culpabilité en doute, mais la communauté n'a pas protesté quand on l'a enfermée. Je ne comprends pas, Nath, que vous n'ayez pas rejoint le monastère pour m'attendre avec les autres. À moins que vous n'ayez quelque chose à cacher ?

Nath ne réagit pas tandis qu'Ainder commençait à s'agiter.

— La vérité, Nath ! s'écria Fidelma d'une voix sèche. Vous avez tous les deux assez joué avec moi !

Le jeune homme haussa les épaules en un geste de découragement.

— Nous pensions agir au mieux.

Fidelma jeta un coup d'oeil en biais à Ainder qui pinçait les lèvres et fixait le sol. Une idée lui traversa l'esprit.

— C'est Ainder qui vous a demandé de fuir ou je me trompe ?

Nath sursauta et tourna la tête vers son amie.

— Regardez-moi, Nath ! Dites la vérité et vous n'aurez rien à craindre !

— Oui, j'ai suivi les conseils d'Ainder, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— C'est elle qui m'a prévenu que Moenach avait été tué. Quand je lui ai appris que j'avais déjà révélé au père Allán les assauts dont elle avait été l'objet, elle a eu le sentiment qu'on ne la croirait pas. Pas plus que moi quand j'avais affirmé que Moenach avait dérobé la coupe incrustée de pierreries. Elle a craint pour ma liberté. Le père Allán connaissait bien la répugnance que j'éprouvais à l'égard de Moenach. J'ai donc préféré disparaître jusqu'à ce que cette affaire soit réglée ou qu'un brehon me prête une attention plus vigilante.

— C'était idiot. Si Muirenn avait été condamnée, cela aurait pesé lourd sur votre conscience.

— Dans cette éventualité, je me serais présenté devant vous, protesta Nath.

— Et quelle excuse auriez-vous proposée pour votre absence ? Vous seriez revenu de votre plein gré pour prendre la place de Muirenn ? J'ai du mal à le croire.

— C'est pourtant la vérité, répliqua le jeune homme d'un air de défi.

Fidelma se tourna vers Ainder.

— Vous l'avez bien mal conseillé.

La jeune fille releva le menton avec colère.

— J'ai jugé que, vu les circonstances, la fuite était préférable.

Fidelma l'observa attentivement.

— Je vous crois volontiers.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vais m’entretenir avec le père Allán. Quant à vous, Nath, je vous demanderai de rejoindre votre congrégation. Autre chose : je suis convaincue que vous m’avez dit la vérité.

En voyant Fidelma entrer dans son *cubiculum*, le père Allán se leva avec des gestes maladroits.

— M’expliquerez-vous pourquoi vous avez assassiné Moenach ou préférez-vous que je m’en charge ?

Devant cette déclaration prononcée sur un ton impersonnel, le moine resta bouche bée.

— Je sais que vous êtes le coupable, mon père. Soyez assez aimable pour m’épargner vos protestations d’innocence. Après qu’Aedo, bouleversé, se fut retiré dans son *cubiculum*, vous vous êtes sans hésitation dirigé vers l’endroit où se trouvait le corps de Moenach. Or cette forêt est parsemée de clairières qui se distinguent difficilement les unes des autres. Même si Aedo vous avait donné les meilleures indications du monde, vous auriez dû hésiter.

Des sentiments contradictoires agitaient le père Allán, son visage reflétait la lutte qu’il menait contre lui-même, puis, devant la détermination inflexible de Fidelma, il se laissa retomber sur son siège et ouvrit les mains en un geste de supplication.

— J’aimais Moenach !

— La haine est souvent la face cachée de l’amour.

Il baissa la tête.

— J’ai élevé cet enfant. J’étais son père nourricier devant la loi. Il possédait tout ce qu’un homme peut rêver : la beauté, le talent, le don d’amener les autres à exaucer ses désirs. Malheureusement, il était passé maître dans l’art de tromper son monde, qui ne demandait qu’à croire en sa bonté et en sa piété...

— Certains n’étaient pas dupes.

— Je sais, dit-il en se tassant sur lui-même. J’aurais dû écouter les autres frères, mais je ne parvenais pas à renoncer à l’image idyllique que je m’étais forgée.

— Quand avez-vous changé d’avis ?

— J’ai longtemps persisté dans mon aveuglement. Puis Nath m’a appris l’acte inqualifiable que Moenach avait perpétré sur Ainder. Je ne pouvais pas laisser le démon que j’avais nourri poursuivre ses méfaits. S’il était capable de viol à son âge, que nous réservait-il pour l’avenir ?

— Que s’est-il passé ?

— J’ai renvoyé Nath en l’accusant de calomnies. Et, sachant que Moenach s’était rendu au village, je l’ai attendu sur le chemin. Le reste s’est passé simplement, car il ne se doutait de rien. J’ai attiré son attention sur un objet par terre et, alors qu’il se penchait pour l’examiner, j’ai ramassé une pierre et je l’ai frappé à coups redoublés...

— Puis Muirenn est passée par là ?

— J'ai entendu quelqu'un sur le sentier de la forêt et je me suis enfui aussi vite que j'ai pu.

— Cette pauvre Muirenn a juste eu le temps de distinguer un religieux qui disparaissait dans les buissons. Et vous avez laissé accuser cette malheureuse d'un crime que vous aviez commis.

— Depuis, mon âme est au purgatoire.

— Quand frère Aedo a clamé qu'elle était la meurtrière, vous n'êtes pas intervenu. Vous avez ajouté à votre infamie en la retenant prisonnière et en demandant un brehon pour vous assister.

— Je ne suis qu'un être humain, s'écria le père Allán, qui n'est pas à l'abri d'un désir éperdu de survie !

Fidelma pinça les lèvres.

— Votre tentative de rejeter la faute sur un innocent en le faisant souffrir est un grave péché.

— Mais mon action était salutaire puisqu'elle libérait le monde d'un monstre que j'avais moi-même élevé en croyant à sa bonté.

Le père Allán avait retrouvé de l'assurance et une étrange excitation s'était emparée de lui.

— J'étais certain que Muirenn parviendrait à prouver son innocence. Mais si Muirenn était blanchie, je devais éviter que la faute ne retombe sur moi. Nath, dans sa naïveté, avait été persuadé de s'enfuir. Il faisait un assassin idéal puisque tout le monde savait qu'il détestait Moenach.

Fidelma était troublée. Cette histoire ne la satisfaisait pas totalement, une pièce du jeu de patience lui manquait. Elle voulait bien admettre que le père Allán avait frappé Moenach. Mais pourquoi avait-il cru Nath sur parole alors qu'auparavant il avait constamment mis en doute ses accusations ? Pourquoi était-il aussitôt parti en quête de Moenach afin de le tuer ?

Soudain, un sourire enfantin éclaira le visage de Fidelma.

Une heure plus tard, elle se présentait devant la chaumière d'Illand.

Ainder l'accueillit sur le seuil de la porte.

— Je ne serai pas longue, déclara Fidelma. Je voudrais juste clarifier un point. Vous m'avez bien dit que Nath vous aimait ?

Ainder hocha la tête.

— Mais cet amour n'est pas réciproque. Vous l'avez utilisé, n'est-ce pas ?

Ainder croisa le regard sévère du *dálaigh* et elle lut dans ses yeux qu'il serait inutile de nier.

— Le père Allán a été arrêté pour le meurtre de Moenach, poursuivit Fidelma. Muirenn a été relâchée, quant à Nath, son seul crime est la crédulité.

Ainder demeura silencieuse, puis les émotions la submergèrent et elle explosa :

— Nath est faible, il ne possède aucun talent. Allán était un fils de chef avec une position et une réputation. Nous...

Elle s'arrêta, mais trop tard. Se tassant sur elle-même, elle murmura d'une voix de petite fille :

— Et maintenant, que va-t-il m'arriver ?

Fidelma ne ressentait aucune pitié pour cette femme-enfant. Ainder n'aimait pas le père Allán, pas plus qu'elle n'aimait Nath. Elle avait utilisé Allán pour changer de statut social. C'est lui qui était tombé amoureux de la jeune fille. Il en était tellement entiché que lorsqu'il avait appris que Moenach l'avait violée, et qu'il en avait reçu confirmation de la bouche d'Ainder, il avait tendu une embuscade au jeune homme pour le tuer. La rage dont Nath avait été le témoin n'avait pas été déclenchée par ses accusations contre Moenach, mais par le viol d'Ainder. C'était une colère aveugle née de la jalousie.

Cette motivation aurait été recevable du point de vue de la loi, mais Allán et Ainder avaient comploté pour faire porter le blâme à deux innocents. Comme Muirenn risquait d'être disculpée, ils avaient imaginé d'utiliser l'amour de Nath pour Ainder en le poussant à se conduire comme un coupable. Avec un cynisme redoutable, Ainder avait trompé et exploité le jeune homme épris d'elle.

— Vous serez jugée pour complicité dans le meurtre de Moenach, dit Fidelma d'un air sombre.

— Mais je ne suis qu'une...

— Non, vous n'êtes plus une enfant. Comme vous l'avez souligné auparavant, vous avez atteint l'âge du choix et vous êtes considérée comme responsable devant la loi.

Fidelma fixa avec consternation le joli visage déformé par la haine. Elle songeait à frère Nath, éperdu d'amour, et au père Allán, qui se serait damné pour Ainder. *Grá* et *gráin*, l'amour et la haine. Le poète Dallán Forgaill n'avait-il pas écrit qu'ils étaient nés d'un même oeuf ?

Un cheval mort de honte

— Les courses de chevaux, fit observer l'abbé Laisran de Durrow, sont un remède à tous les maux de l'humanité, un substitut à l'agressivité et à la cupidité. Sans cette institution, le monde irait beaucoup plus mal.

L'abbé, un petit homme tout en rondeurs au visage rubicond, avait un grand sens de l'humour. Toujours joyeux, il était né avec le sentiment qu'on devait profiter de la vie, un merveilleux cadeau selon sa philosophie personnelle.

Soeur Fidelma de Kildare, qui marchait à ses côtés, lui souriait de ce sourire enfantin qui s'accordait mal à ses habits de religieuse.

— Je doute que l'archevêque Ultan partage votre enthousiasme, dit-elle en rentrant sous sa coiffe les boucles rebelles de sa chevelure rousse.

L'abbé jeta un regard plein d'affection à sa protégée, qu'il avait poussée à étudier le droit sous le magistère du célèbre brehon Morann de Tara, puis à rejoindre la communauté de Brigitte.

— Au contraire, l'évêque Bressal ne manquerait pas de me soutenir. Il possède deux chevaux qui courent régulièrement et il ne dédaigne pas les paris.

Bressal, évêque de Fáelán des Uí Dúnlainge, roi de Laighin, était un fervent amateur de ce sport, tout comme la majorité des habitants des cinq royaumes d'Éireann. D'ailleurs, étymologiquement, le mot *aenach*, « fête », signifiait « la lutte des chevaux ». Les gens se réunissaient pour faire courir leurs bêtes, parier, festoyer et se détendre. Récemment, Ultan d'Armagh, évêque et primat des cinq royaumes, avait commencé à dénoncer ces foires comme étant contraires à la foi. D'après lui, elles ne servaient qu'à s'adonner à l'idolâtrie et à des débordements païens. Mais son propre clergé ignorait ses condamnations. Ces anciennes coutumes, si profondément ancrées dans la vie des gens, n'étaient pas près de disparaître.

Ce jour-là, l'abbé Laisran et Fidelma se mêlaient sans remords à la foule rassemblée pour l'*Aenach Lifé*, la grande fête annuelle qui incluait le *Curragh Lifé*. Cette course remontant au haut roi Conaire Mór avait pris le nom de la rivière coulant non loin, à l'ombre de Dún Aillín. On racontait même que sainte Brigitte qui, tout près d'ici, avait fondé à Kildare la congrégation à laquelle appartenait Fidelma, faisait courir ses chevaux dans cette plaine. Le *Curragh* était maintenant la compétition la plus renommée des cinq royaumes et l'*Aenach Lifé* attirait des curieux venus des quatre coins d'Éireann. Chaque année, le roi de Laighin venait en personne présider à l'ouverture des festivités. Lui-même possédait des écuries réputées et des chevaux qui participaient aux épreuves.

Fidelma sourit en refusant ses crêpes à un jeune vendeur ambulant et se tourna vers son compagnon.

— Avez-vous vu l'évêque Bressal, ce matin ?

— Pas encore. On m'a signalé qu'il était dans les parages et qu'il s'était déplacé avec son étalon favori, Ochain. Mais j'ai croisé son cavalier, Murchad, qui pariait de fortes sommes sur Ochain. Apparemment, Murchad partage la foi de l'évêque en sa monture.

Fidelma pinça les lèvres.

— J'ai déjà entendu parler de cet animal. Mais pourquoi l'ont-ils appelé « le plaintif » ?

— J'ai cru comprendre qu'il émet un gémissement particulier quand il sent qu'il va gagner. Les chevaux sont des créatures très intelligentes.

— Parfois plus que les hommes.

— En tout cas plus que l'évêque, ironisa Laisran. Il se vante ouvertement qu'il gagnera aujourd'hui contre le champion de Fáelán. Cela exaspère le roi, qui ne supporte plus les vantardises de l'évêque.

— Donc Fáelán est aussi de la partie ?

— Il a amené son meilleur cheval. En vérité, l'issue de la course laisse peu de doutes, car Illan est un cavalier hors pair, et Aonbharr est donné grand favori... Aucune équipe à Laighin ne peut leur être opposée, pas même celle de Murchad et Ochain. Qu'Illan soit passé à une écurie adverse a mis l'évêque dans une rage folle.

— Comment cela ? s'enquit aussitôt Fidelma, très intéressée par les commérages de Laisran.

— Illan entraînait les chevaux de Bressal avant que le roi de Laighin ne lui propose une rémunération plus élevée pour monter Aonbharr.

Fidelma avait entendu parler d'Aonbharr. Il était tellement rapide que le roi lui avait donné le nom de la fabuleuse monture de Manánnan Mac Lir, dieu païen des océans, capable de voler au-dessus des flots sans jamais manquer un pas.

— J'ai vu ce cheval courir au *Curragh* de l'année dernière et personne ne pouvait rivaliser avec lui. Celui de Bressal a intérêt à se montrer à la hauteur, sinon les vantardises de l'évêque risquent de se retourner contre lui.

L'abbé Laisran renifla d'un air faussement désolé.

— Comme vous avez beaucoup voyagé ces derniers temps, vous ignorez sans doute la querelle qui oppose le roi et son évêque. Par quatre fois cette année, Bressal a dû s'incliner devant notre souverain. Il en a été tellement mortifié que gagner est devenu chez lui une obsession. Il estime avoir été ridiculisé par son ancien champion et, aujourd'hui, son seul but est de battre Illan. Inutile de préciser que ses efforts démesurés en font la risée des champs de courses.

L'abbé Laisran désigna d'un geste du bras la foule autour d'eux.

— Une bonne partie de ces gens n'attend qu'une chose : une nouvelle défaite de Bressal quand Aonbharr, monté par Illan, franchira la ligne d'arrivée.

Fidelma secoua la tête.

— Cela confirme mon opinion sur la sagesse des chevaux quand on les compare aux hommes. Ces derniers gâchent la fête pour une simple question d'orgueil.

Laisran s'arrêta brusquement.

Un jeune homme portant l'uniforme de la garde personnelle du roi de Laighin se dirigeait vers eux, les traits tirés par l'anxiété.

— Excusez-moi, abbé Laisran.

Puis il se tourna vers la jeune religieuse.

— Êtes-vous Fidelma de Kildare ?

Fidelma acquiesça.

— Nous avons besoin de votre assistance.

— Que se passe-t-il ?

— C'est le roi Fáelán qui m'envoie.

Le guerrier jeta un regard autour de lui et baissa la voix :

— Illan a été retrouvé mort et Aonbharr est au plus mal. Le roi pense qu'il est la victime d'un complot et il a fait arrêter l'évêque Bressal.

Fáelán des Uí Dúnlainge, souverain de Laighin, les attendait sous sa tente. Fidelma et Laisran avaient été escortés jusqu'au camp royal, établi non loin du champ de courses. Il était réservé aux rois, aux chefs et à leurs dames, un autre campement abritait des familles entières qui s'étaient déplacées pour les neuf jours du rassemblement, un autre encore accueillait les entraîneurs, les cavaliers et leurs propriétaires, et le dernier servait d'écuries.

Fáelán des Uí Dúnlainge approchait de la quarantaine. Son visage sombre, ses cheveux et ses yeux noirs et ses sourcils broussailleux révélaient un caractère saturnien. Quand il était de mauvaise humeur,

il dégageait une force ténébreuse qui impressionnait ses visiteurs et son entourage. On le craignait.

Mais l'abbé Laisran, fidèle à sa nature joviale, sourit à son roi avec affection. Il connaissait bien Fáelán et savait que son abord rébarbatif dissimulait une personne honorable et sensible. Auprès de Fáelán siégeait sa reine, la belle Muadnat aux cheveux d'or. L'histoire de leurs amours était devenue légendaire. Richement vêtue, la dame portait la ceinture sertie de pierreries et le fourreau qui signalaient son haut lignage. Mais Fidelma remarqua que le fourreau était vide. Où donc était passée la dague de cérémonie ? La reine semblait triste, comme si elle avait pleuré.

Derrière le couple royal se tenaient Énna, le *tanist*, ou héritier présomptif, neveu de Fáelán, et son épouse Dagháin. Tous deux avaient vingt et quelques années. Énna était bel homme. Quant à sa femme, d'un physique assez ordinaire, elle était habillée avec recherche, mais sa robe tachée de boue et ses vêtements en désordre ne manquèrent pas de surprendre Fidelma. Sa ceinture et le fourreau qui y était attaché présentaient des éraflures, et la dague de cérémonie semblait mal fixée. Son attitude trahissait une impatience angoissée.

Fidelma s'avança devant le roi.

— J'avais besoin d'un brehon, commença Fáelán, et quand Énna ici présent m'a dit que vous vous trouviez dans les parages, j'en ai profité.

— Avez-vous appris la nouvelle ? demanda Énna, interrompant le roi qui contint son énervement devant cette entorse au protocole.

— Mon cavalier a été assassiné, poursuivit le monarque en haussant le ton, et le soigneur des chevaux m'a annoncé que mon étalon serait mort avant midi.

— Votre garde m'a informée de ces fâcheuses nouvelles, dit Fidelma, ainsi que de l'arrestation de l'évêque Bressal.

— Sur mon ordre, confirma le roi. Je ne vois pas à qui d'autre pourrait bénéficier cet outrage. Voyez-vous...

Elle eut un petit geste de la main manifestant son impatience.

— Je connais vos démêlés concernant les courses hippiques. Pourquoi m'avez-vous mandée plutôt que votre brehon ?

Fáelán cligna des yeux.

— Il est absent pour la journée, or seul un brehon peut décider s'il y a motif de traduire un évêque devant une cour de justice. Et dans l'affaire qui nous occupe, personne n'est mieux placé pour remplacer un brehon qu'un *dálaigh* appartenant à une congrégation religieuse.

— Je manque d'informations. Qui a trouvé le corps de votre cavalier ?

— Moi, dit Dagháin.

Fidelma l'examina avec attention. Cette jeune femme aux cheveux

blonds et aux traits figés avait des yeux gris et froids, qui affrontèrent sans ciller ceux de la religieuse.

— Racontez-moi les circonstances de cette découverte.

Dagháin jeta un coup d'oeil au roi, qui hocha la tête.

— Cela s'est passé il y a environ une heure. Je venais d'arriver. Quand je suis entrée dans la tente d'Illan, je l'ai trouvé qui gisait sans vie sur le sol. Je suis aussitôt partie à la recherche de mon mari, qui était en compagnie du roi, et je leur ai annoncé la triste nouvelle.

La voix de Dagháin était assurée.

— D'où veniez-vous ? demanda Fidelma avec un sourire aimable.

Ce fut Énna qui répondit.

— Ma femme et moi résidons à Dún Ailinn. Tôt ce matin, j'ai retrouvé Fáelán ici même.

Fidelma hocha la tête.

— Et pourquoi avez-vous d'abord rendu visite à Illan plutôt que de rejoindre votre mari, Dagháin ?

N'avait-elle pas légèrement rougi ?

— Ma première visite a été pour Aonbharr, élevé dans les écuries de mon époux avant d'être vendu au roi. Ayant constaté son état inquiétant, je suis allée prévenir Illan.

— Et vous l'avez trouvé mort ?

— Oui. Cela m'a causé un grand choc. Et j'ai tout de suite couru jusque'ici.

— Seriez-vous tombée dans votre hâte ?

— Oui, admit la jeune femme.

— Ce qui explique votre tenue négligée.

Elle hocha la tête d'un air soulagé.

— À votre avis, qu'est-ce qui a causé la mort d'Illan ? Et dans quelle position gisait-il ?

Dagháin réfléchit.

— Il était étendu sur le dos, ses vêtements tachés de sang, mais je n'ai rien remarqué d'autre. J'étais trop pressée de porter la nouvelle à mon mari.

Muadnat émit un sanglot.

— Excusez mon épouse, dit très vite Fáelán. Elle déteste la violence et Illan appartenait à notre maison. Je crois qu'il vaudrait mieux qu'elle se retire. Elle n'est en rien reliée à ces événements et ne pourra vous aider dans vos délibérations.

Fidelma acquiesça volontiers. Muadnat lui adressa un sourire contrit, se leva et quitta la tente avec sa dame de compagnie.

Fidelma se tourna vers Énna.

— Vous confirmez le récit de votre épouse ?

— Tout à fait. Elle est entrée dans notre tente alors que je m'entretenais avec Fáelán. Elle était bouleversée.

— Qu’avez-vous fait ?

Énna haussa les épaules.

— J’ai appelé des gardes et me suis rendu dans la tente d’Illan.

— Avez-vous recherché les causes de sa mort ?

— Je n’ai pas conduit d’examen approfondi, mais il semblerait qu’il ait été poignardé à la poitrine. J’ai laissé un garde en faction et suis allé voir Aonbharr. Il tressaillait sur le sol, les pattes écartées, la tête basse et la bouche écumante. Il avait à l’évidence été empoisonné. J’ai fait appeler Cellach, le soigneur des chevaux, sans grand espoir cependant qu’il puisse le sauver. Puis je suis allé résumer la situation à Fáelán.

Fidelma s’adressa alors au roi.

— Ce rapport vous semble-t-il exact ?

— Je n’ai rien à y ajouter.

— Et à quel moment en êtes-vous venu à croire que le coupable de cette tragédie était Bressal, votre évêque ?

Fáelán éclata d’un rire mauvais.

— Dès que j’ai appris la nouvelle. Cette année, mon évêque s’est montré littéralement obsédé par le désir de battre Aonbharr. Il s’est vanté d’y parvenir, a engagé des paris importants, et s’est même endetté pour cela. Son étalon Ochain, une belle bête, n’avait cependant aucune chance de distancer Aonbharr. Il est évident que Bressal ne pouvait se permettre de perdre. Si Illan et Aonbharr ne couraient pas, alors Ochain l’emporterait. C’est aussi simple que cela. Et Bressal haïssait Illan, qui avait autrefois été son champion.

Fidelma eut un petit sourire.

— Je comprends vos soupçons, mais ils ne constituent pas des preuves suffisantes pour arrêter un homme. Je vous conseille donc de libérer Bressal sans plus tarder, de crainte qu’il ne vous cite à comparaître devant un tribunal.

— Il y a plus, dit Énna d’une voix douce.

Il se dirigea vers le guerrier des Baoisgne, la garde du roi, qui se tenait à l’entrée de la tente. L’homme sortit et revint un instant plus tard avec un individu imposant à la barbe broussailleuse et aux vêtements grossiers qui s’inclina devant le roi et son *tanist*.

— Donnez au brehon votre nom et votre fonction, ordonna Énna.

— Angaire, valet d’écurie de l’évêque Bressal.

Fidelma haussa les sourcils.

— Vous n’êtes pas un membre de la communauté dans le Christ, fit-elle observer.

— Non, ma soeur. L’évêque m’emploie à cause de mes connaissances sur les chevaux. Je veille sur son étalon Ochain, mais je ne suis pas un religieux.

Angaire était un homme souriant et sûr de lui.

- Très bien, je vous écoute.
- Ce matin, je préparais Ochain...
- Vous deviez le monter pour la course ? l'interrompt Fidelma.

Je croyais...

L'homme secoua la tête.

— Le cavalier de Bressal est Murchad. Je ne suis que l'entraîneur d'Ochain.

— Poursuivez.

— Eh bien, j'ai dit à Bressal que j'avais vu Aonbharr courir hier à l'entraînement, et qu'Ochain aurait du mal à le rattraper sur la ligne droite. Bressal est devenu comme fou. Impossible de le ramener à la raison. Je suis donc parti et, une demi-heure plus tard, je passais devant la tente d'Illan...

— Comment saviez-vous qu'il s'agissait de celle d'Illan ?

— Chaque cavalier a une bannière accrochée à l'extérieur de sa tente qui signale le nom du propriétaire pour lequel il travaille. Et, en passant, j'ai entendu deux personnes qui se querellaient. J'ai reconnu la voix de Bressal et je suppose que l'autre était celle d'Illan.

— Qu'avez-vous fait ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'était pas mes affaires. Je me suis rendu dans la tente de Murchad pour lui prodiguer quelques conseils sur la façon de mener sa course, tout en sachant qu'il avait peu de chances de l'emporter sur Illan.

— Et alors ?

— Je quittais la tente de Murchad quand j'ai vu...

— Votre conversation avait duré combien de temps ?

Angaire cligna des yeux.

— Pas très longtemps, une dizaine de minutes, je suppose.

— Qu'avez-vous vu exactement ?

— Bressal qui s'éloignait à grands pas. Il avait une marque rouge à la joue et semblait très en colère. Il ne m'a pas remarqué. D'autre part, il cachait quelque chose...

— Qui ressemblait à quoi ?

— Peut-être un long couteau.

Fidelma fronça les sourcils.

— Pourquoi un couteau ?

— Il tenait, dissimulé sous sa cape, un objet long et mince. Je n'ai aucune idée de sa largeur.

— Donc il ne s'agit que de suppositions, dit Fidelma d'un ton sec. À l'avenir, je vous prierai de les garder pour vous et de vous en tenir aux faits. Ensuite ?

Angaire, contrarié, haussa les épaules.

— Je suis allé vaquer à mes occupations. Plus tard j'ai surpris une

conversation, un garde disait qu'Illan avait été retrouvé mort dans sa tente. J'ai alors estimé de mon devoir de l'informer de ce que je savais.

— Ce garde m'a bien transmis ces informations, confirma Énna. Et j'ai plus tard vérifié le récit d'Angaire avec lui.

— Et voilà pourquoi j'ai fait arrêter Bressal, déclara Fáelán, comme si le problème était maintenant résolu.

— Comment Bressal a-t-il réagi quand on lui a annoncé les charges qui pesaient contre lui ? lui demanda Fidelma.

— Il a déclaré qu'il ne parlerait qu'en présence d'un brehon. Quand Énna m'a signalé votre présence sur le champ de courses, je vous ai envoyé chercher. Maintenant, vous en savez autant que moi. J'ai le droit de maintenir l'évêque en détention jusqu'à son procès. Je suppose que vous voulez voir Bressal ?

Fidelma surprit tout le monde en refusant.

— Je me rendrai d'abord auprès du corps d'Illan. Avez-vous mandé un médecin ?

— Non, puisqu'il était mort.

— Qu'on aille en chercher un. Pendant qu'il examinera le corps, je verrai Aonbharr et celui qui le soigne... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Cellach, dit le roi. Il est responsable de tous mes chevaux.

— Votre garde m'escortera jusqu'à la tente d'Aonbharr.

Elle s'adressa à Laisran, qui était resté muet pendant l'entretien.

— Voulez-vous bien m'accompagner ? J'ai besoin de vos conseils.

Ils suivirent le guerrier des Baoisgne et, en chemin, Fidelma se tourna vers Laisran.

— J'ai remarqué, et cela ne vous a sûrement pas échappé, que la reine Muadnat était très bouleversée par la mort d'Illan.

— Certes, mais vous avez un oeil plus exercé que le mien, Fidelma. Je n'avais pas noté le désordre dans la tenue de Dagháin. Quant à Muadnat, elle avait à l'évidence versé des larmes sur Illan.

Fidelma eut un petit sourire.

— Puisque vous en savez plus que moi sur les commérages de la cour, expliquez-moi les raisons de son chagrin.

— Muadnat est une fort belle femme dotée d'un solide appétit sexuel. En d'autres termes, Fáelán est un monarque très tolérant.

— Vraiment ?

— Vous ne connaissiez pas la réputation de coureur de jupons d'Illan ? Il n'était qu'un des nombreux amants de la reine, elle en a eu plusieurs, choisis dans son entourage.

Quand Fidelma et Laisran pénétrèrent dans la tente réservée à Aonbharr, le cheval gisait sur le flanc et il poussait des halètements déchirants. Sa fin était proche. Quelques hommes s'étaient rassemblés

autour de lui, dont Cellach, le soigneur des chevaux, un homme mince et tanné par le soleil, qui leva sur Fidelma des yeux remplis de larmes.

— Aonbharr est en train de mourir, dit-il d'un air lugubre.

— Pouvez-vous confirmer qu'il a été empoisonné ?

Cellach fit la grimace.

— Il a avalé un mélange d'aconit, de lierre et de racines de mandragore.

Fidelma le fixa d'un air sceptique.

— Voyez par vous-même.

Il prit la bouche du cheval et l'ouvrit délicatement. Au milieu de la bave et du sang, on distinguait clairement des restes de plantes.

— Quelqu'un a administré à cette bête un mélange foudroyant, soupira le soigneur.

— Il y a combien de temps, à votre avis ?

— Au cours de l'heure qui vient de s'écouler. Une telle mixture a un effet quasi immédiat.

Fidelma posa la main sur le museau de l'animal et le caressa avec douceur.

Les grands yeux bruns s'ouvrirent, et la bête émit un souffle rauque.

— A-t-il été brutalisé ?

Cellach secoua la tête.

— Aonbharr aurait-il pu avaler ces plantes vénéneuses par accident ? demanda Laisran.

Cellach fit la moue,

— Alors qu'il était attaché ici ? Difficile à imaginer, mon père. Les chevaux sont des créatures intelligentes et sensibles. Ils savent très bien ce qui leur convient. Sans compter qu'on ne trouve pas de mandragore ni d'aconit dans la région. Et comment aurait-il pu avaler des feuilles de lierre broyées ? Non, il s'agit d'un acte délibéré.

— Il est donc perdu ? soupira Fidelma.

— Il s'éteindra avant midi.

— Allons voir le corps d'Illan, dit Fidelma d'une petite voix en se tournant vers Laisran.

Dans la tente d'Illan, une religieuse au physique de paysanne qui se tenait près du cadavre se redressa, le visage fermé.

— Vous êtes soeur Fidelma ?

— C'est bien moi.

— Je suis soeur Eblenn, l'apothicaire de la communauté de sainte Darerca.

— Avez-vous examiné le cadavre ?

La religieuse s'inclina devant Laisran et se tourna à nouveau vers Fidelma.

— Oui. Illan a eu le coeur transpercé.

Fidelma croisa le regard de l'abbé.

— Avez-vous retrouvé l'arme ?

— Cette blessure n'a pas été causée par un poignard, déclara l'apothicaire avec assurance avant de marquer une pause pour ménager ses effets.

— Inutile de nous faire languir, s'énerva Fidelma.

Soeur Eblenn pointa un doigt vers la table où reposait une flèche brisée longue de neuf pouces dont il manquait l'empennage.

Fidelma s'en saisit. Elle était couverte de sang et avait visiblement été arrachée à la blessure.

— Mais comment une flèche a-t-elle pu pénétrer les chairs de cette façon ? s'étonna Laisran.

— Tout est là, déclara la religieuse d'un ton mystérieux.

— Je n'ai pas de temps à perdre, expliquez-vous, déclara Fidelma qui commençait à s'impatisser.

Eblenn cligna des paupières en rougissant.

— L'assassin, déclara-t-elle en détachant les syllabes, a utilisé cette flèche comme un poignard. Il a enfoncé la pointe sous la cage thoracique en la dirigeant vers le haut et en évitant le sternum. Elle est entrée droit dans le coeur. La mort a été instantanée et la blessure a peu saigné.

— Pourquoi excluez-vous que la flèche ait été tirée avec un arc ? insista Laisran.

— Parce que l'archer aurait dû se tenir à une distance de cinq pieds et tirer vers le haut à un angle de quarante-cinq degrés. Sans compter que la flèche s'est brisée. L'impact du coup porté par l'assassin qui la tenait bien en main est la cause de sa rupture.

— Et vous l'avez extraite sans difficultés ?

— Elle est ressortie par le chemin où elle était entrée sans que je rencontre de résistance.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Donc la flèche était brisée, une moitié plongée dans le corps et l'autre... Où est passé le deuxième segment ?

Soeur Eblenn, interloquée, regarda autour d'elle.

— Je l'ignore. Je suppose qu'il n'est pas loin.

Fidelma, qui fixait la blessure, réalisa brusquement que la soeur lui parlait.

— Pardon ?

— Je disais que je devais retourner dans la tente que l'on m'a allouée. On m'a déjà volée ce matin et il faut que je surveille mes remèdes.

Fidelma se retourna d'un geste vif.

— Que vous a-t-on dérobé ?

— Des herbes qui valent un bon prix.

— Serait-ce par hasard de l'aconit, des racines de mandragore et des feuilles de lierre broyées ?

— Ah, vous avez parlé à lady Dagháin.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— En quoi lady Dagháin est-elle concernée par cette affaire ?

— Je venais de découvrir le vol lorsqu'elle est passée devant ma tente. Je lui ai demandé d'en informer son époux qui en tant que *tanist* commande la garde royale.

— C'était quand ?

— Juste après le repas du matin. La reine Muadnat avait demandé un baume pour un mal de tête. Peu de temps après, j'ai découvert que les plantes avaient disparu. Et alors que j'allais rompre le jeûne de la nuit, j'ai vu lady Dagháin et je l'ai avertie,

— Maintenant, nous savons où l'assassin s'est procuré le poison ! s'écria Laisran après le départ d'Eblenn.

Fidelma hocha la tête d'un air absent. Pendant que Laisran l'observait en silence, elle s'agenouilla et fit signe à celui-ci de se baisser.

— Regardez cette blessure. Il semblerait que notre apothicaire ne soit pas aussi perspicace qu'elle l'imagine.

Laisran examina attentivement les chairs.

— Aucune pointe de flèche ne peut faire une telle incision, déclara-t-il avec force. Il faut pour cela une lame assez large.

— Exactement.

Autour du cadavre, Fidelma explora le sol en décrivant des cercles concentriques, mais ne trouva qu'une *cena* en cuir, un sac de taille moyenne qu'elle posa sur la table. Puis elle se saisit de la flèche brisée, la tint un moment en l'air pour mieux l'examiner et la rangea dans son *marsupium*.

Elle jeta un dernier coup d'oeil à Illan. Laisran avait raison, c'était un jeune homme d'une grande beauté, mais un peu trop séduisant à son goût. Ses traits conservaient une expression de satisfaction et elle n'imaginait que trop bien son visage quand il était en vie.

L'abbé Laisran toussa pour la tirer de sa contemplation.

— Avez-vous des idées ? demanda-t-il.

Elle sourit à son vieux mentor.

— Rien de très satisfaisant pour l'instant.

— Je viens de fouiller cette *cena* que vous avez tirée d'un coin de la tente. Vous devriez y jeter un coup d'oeil.

Fidelma obéit. Le sac contenait un mélange de plantes dont elle prit une poignée qu'elle renifla avec méfiance.

— Je jurerais que vos conclusions recoupent les miennes ! s'exclama-t-elle.

— Eh oui, racines de mandragore, aconit et feuilles de lierre. De

plus, un petit emblème est gravé sur la *cena* et il ne correspond pas à celui que j'avais remarqué sur la sacoche d'apothicaire de soeur Eblenn.

Fidelma émit un petit sifflement.

— Le mystère s'épaissit. Ma foi, il ne nous reste plus qu'à trouver à qui appartient cet écusson.

À peine avait-elle fini sa phrase qu'Énna faisait irruption dans la tente.

— Ah, vous voilà, ma soeur. En avez-vous terminé avec votre examen ?

— Oui, je vous remercie.

Elle désigna le corps d'Illan.

— Une triste fin pour un cavalier émérite, fauché dans la fleur de l'âge.

Énna renifla d'un air méprisant.

— Plus d'un mari ne partagerait pas vos regrets.

— Vous pensez à la reine ? dit Laisran avec un sourire.

Énna cligna des paupières d'un air embarrassé. Si tout le monde faisait des gorges chaudes des écarts de la reine, personne n'en parlait ouvertement. Le *tanist* s'adressa à Fidelma.

— Je suppose que vous aimeriez maintenant vous entretenir avec l'évêque ? Il est contrarié que vous ne vous soyez pas empressée de voler à son secours.

Fidelma réprima un soupir.

— Avant cela, j'ai un renseignement à vous demander. Vous qui connaissez toutes les armoiries, à qui appartiennent celles-ci ?

Elle lui montra la *cena*.

— Ce sont celles de la maison de Bressal, répondit-il sans hésiter.

Fidelma et Laisran échangèrent un regard entendu.

— Allons, je ne veux pas faire attendre notre bon évêque plus longtemps, déclara Fidelma sur un ton ironique.

— Eh bien, monseigneur, racontez-moi ce qui vous est arrivé, dit Fidelma en s'asseyant devant le prélat.

Bressal était corpulent, fort, chauve, avec un visage aux traits enfantins. La première chose qui attira l'attention de Fidelma était la marque rouge qui lui barrait la joue. Un garde de sa maison, grand et bien bâti, lui tenait compagnie comme il convenait à une personne de son rang même en de telles circonstances.

Bressal, très agité, salua l'abbé Laisran, qui se tenait les bras croisés devant le rabat de la tente, et se tourna vers Fidelma en fronçant les sourcils.

— Puis-je vous faire remarquer que vous vous êtes assise sans mon autorisation, ma soeur ! tonna-t-il.

— En tant que *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*, je peux m'asseoir

devant les rois des provinces quand bon me semble, répliqua-t-elle d'un ton glacial. Et s'il sied au haut roi en personne, je suis même autorisée...

Agacé, Bressal l'interrompit d'un geste de la main.

— Je connais vos privilèges, *anruth*. Pourquoi avez-vous tardé à me rendre visite ? Plus tôt on m'entendra, plus vite je serai libéré de cet enfermement outrageant.

Fidelma considéra l'évêque avec une certaine répugnance. La vanité de cet homme qui s'entêtait à vouloir battre le cheval du roi de Laighin était flagrante.

— Puisque vous désirez en finir au plus vite, je vous propose de répondre à mes questions plutôt que de me soumettre aux vôtres. En ce qui concerne cette affaire...

— Les choses sont pourtant claires ! Faelán a tout manigancé pour me faire accuser d'une vilenie que je n'ai pas commise. Je le soupçonne même d'avoir perpétré ce crime afin de me discréditer, car il savait bien que mon cheval gagnerait la course.

Stupéfaite, Fidelma se rejeta en arrière.

— Vos accusations auraient plus de poids si vous démontriez votre innocence. Décrivez-moi par le détail vos faits et gestes au cours de la matinée.

Bressal, comprenant qu'il ne servirait à rien d'argumenter, se laissa tomber sur un siège.

— Je me suis déplacé jusqu'ici avec mon garde personnel, Sílán.

Il désigna le guerrier silencieux.

— Nous sommes allés directement voir mon cheval Ochain.

— Qui l'avait amené ici ?

— Angaire, mon entraîneur, et Murchad, mon cavalier.

— Combien de temps s'est écoulé avant que l'on découvre l'assassinat d'Illan ?

— J'ignore quand on a découvert son corps, mais j'étais ici environ une heure avant que Faelán ne me fasse arrêter.

— À ce moment-là, avez-vous vu quelqu'un, à part Angaire et Murchad ?

Bressal renifla avec impatience.

— Il y avait beaucoup de monde sur le champ de courses. Certains ont dû me remarquer, mais je ne me souviens de personne en particulier.

— Vous n'avez pas discuté avec Illan ou un autre ?

Bressal secoua la tête en détournant le regard, mais Fidelma avait lu dans ses yeux qu'il mentait.

— Donc vous affirmez ne pas avoir parlé avec Illan ce matin ? insista-t-elle.

— Exactement.

— Réfléchissez bien, Bressal. Vous ne lui avez pas rendu visite dans sa tente ?

L'évêque la fixa avec irritation, puis un air de culpabilité résignée se répandit sur ses traits.

— Un homme de Dieu n'est-il pas tenu de dire la vérité ? intervint Laisran.

— Je n'ai pas tué Illan ! s'écria Bressal avec fougue.

— D'où vient la marque rouge qui vous barre la joue ? demanda brusquement Fidelma.

Bressal porta la main à son visage.

— Je...

Incapable de penser à une réponse satisfaisante, il s'affaissa sur son siège.

— Dans l'adversité, la sincérité n'est-elle pas le meilleur refuge ? ironisa Fidelma.

— Très bien, je me suis rendu dans la tente d'Illan et nous nous sommes querellés, reconnut Bressal d'un air maussade.

— Et vous vous êtes battus.

— N'est-il pas écrit dans l'Évangile de Luc : « À qui te frappe sur une joue présente encore l'autre⁽⁸⁾ » ?

— Ce qui est écrit n'est pas toujours appliqué. Dois-je croire un homme de votre tempérament lorsqu'il affirme n'avoir pas réagi à une agression d'Illan ?

— Je l'ai quitté en parfaite santé, grommela Bressal.

— Mais vous l'avez frappé.

— Évidemment ! s'écria-t-il. Ce chien avait osé porter la main sur moi ! Dois-je vous rappeler que je suis prince et évêque de Laighin ?

Fidelma poussa un profond soupir.

— Et pourquoi vous a-t-il traité ainsi ?

— Je... je l'avais mis en colère.

— Votre différend portait-il sur le fait qu'après avoir été votre cavalier il vous avait quitté pour servir Fáelán ?

— Vous n'avez pas été longue à vous informer, soeur Fidelma.

— Dans quel état se trouvait Illan quand vous l'avez quitté ?

— Je l'ai touché à la mâchoire, il est tombé sur le sol et je suis parti sans me retourner. Je ne l'ai pas tué.

— Comment a débuté votre dispute ?

Bressal baissa la tête d'un air contrit et, entraîné sur le chemin de la vérité, il poursuivit sa confession :

— Je lui ai proposé de l'argent pour qu'il renonce à la course et rejoigne à nouveau mes écuries.

— Quelqu'un d'autre était-il informé de cette tentative de corruption ?

— Oui, Angaire.

— Votre entraîneur ?

— Je lui avais dit que je n'étais pas satisfait de ses services. J'avais ajouté que si je persuadais Illan de revenir travailler pour moi, il pourrait se chercher un autre emploi. Au cours de cette année, Angaire n'a pas réussi une seule fois à me faire gagner.

Fidelma se tourna vers le guerrier silencieux.

— Confirmez-vous ce récit, Sílán ?

Le guerrier jeta un regard en coin à Bressal.

— Dites-lui ce qui s'est passé ce matin ! s'énerva l'évêque.

Sílán se raidit, détourna légèrement la tête et commença d'un ton chantant :

— Je suis arrivé ce matin au *Curragh* et...

— Vous êtes au service de l'évêque Bressal depuis longtemps ? l'interrompit Fidelma.

Elle n'appréciait guère les déclarations préparées à l'avance et savait comment surprendre son interlocuteur.

— Un an, ma soeur, répondit le garde d'une voix plus naturelle.

— Poursuivez.

— Je suis donc arrivé ici dès l'aube pour aider à dresser la tente de mon maître.

— Avez-vous vu Illan ?

— Certes, et il y avait déjà beaucoup de monde ici. L'évêque, Angaire, Murchad, Illan, et même Fáelán, sa reine, le *tanist*...

Fidelma était hypnotisée par le carquois à la ceinture du garde où un empennage disparaissait au milieu des autres.

— Videz votre carquois ! ordonna-t-elle soudain.

— Pardon ?

Sílán, ahuri, se balançait d'un pied sur l'autre. Quant à Bressal, il la fixait comme si elle était devenue folle.

— Sortez ces flèches et posez-les sur la table devant moi !

Le guerrier s'exécuta sans discuter.

Fidelma se saisit d'une hampe brisée, de six pouces environ, avec des plumes à une extrémité, puis elle sortit de son *marsupium* la section de la flèche trouvée par soeur Eblenn, et les joignit devant les autres, fascinés. Elles s'emboîtaient à la perfection.

— Vous voilà dans une situation difficile, Sílán, dit Fidelma en détachant ses mots. La partie supérieure de cette flèche a été retrouvée dans le coeur d'Illan.

— Je n'y suis pour rien ! s'écria le garde, horrifié.

— Pourtant elle est à vous.

Laisran s'avança.

— Toutes les hampes sont décorées du même dessin, fit-il remarquer.

Sílán hochla la tête.

— Je ne peux nier l'évidence puisqu'il s'agit de l'emblème de la maison de l'évêque.

Fidelma se tourna vers Laisran.

— Voulez-vous maintenant placer la *cena* sur la table ?

L'abbé s'exécuta et Fidelma désigna l'écusson gravé dans le cuir.

— Le même que celui-ci, monseigneur ?

Bressal haussa les épaules.

— Et alors ? Tous les membres de mon escorte arborent cet emblème. Il marque les flèches, les sacs de selle...

— Justement, celui-ci contenait une mixture de plantes vénéneuses utilisée pour empoisonner Aonbharr. Cela vous surprend ?

Sílán et Bressal gardaient le silence.

— Supposons que Sílán ait tué Illan et empoisonné Aonbharr sur ordre de son maître, suggéra Fidelma d'un air songeur.

— Je n'ai rien fait de tel !

— Et je n'ai jamais donné d'ordre aussi abject ! s'écria Bressal, pâle de colère.

— Si vous confessez avoir agi à l'instigation de Bressal, dit Fidelma d'une voix douce à Sílán, il en sera tenu compte.

Le guerrier secoua vigoureusement la tête.

— L'évêque Bressal ne m'aurait jamais commandé de commettre un acte aussi horrible, et de toute façon je m'y serais refusé.

Fidelma s'adressa à Bressal.

— Jusqu'à présent, les preuves demeurent indirectes, mais admettez que cette flèche et cette *cena* plaident contre vous.

Bressal semblait totalement désorienté.

— Sílán, auriez-vous... assassiné Illan de votre propre chef ? balbutia-t-il.

Le guerrier nia à nouveau avec véhémence et tourna vers Fidelma des yeux candides et pleins d'angoisse.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je... je n'y comprends rien.

— Très bien. Êtes-vous certain d'avoir toujours gardé ce carquois à votre ceinture ?

Sílán réfléchit.

— Je l'ai laissé avec mon arc dans la tente de l'évêque pendant la plus grande partie de la matinée. J'avais des choses à faire.

— Lesquelles ?

— Trouver Murchad. Il discutait avec Angaire près de la tente d'Illan quand nous avons vu lady Dagháin en sortir et courir jusqu'à sa tente. Elle semblait bouleversée. Je me souviens qu'Angaire a fait une remarque inconvenante et obscène. J'ai quitté Angaire et je suis revenu ici avec Murchad.

— Donc le carquois était ici pendant que vous alliez chercher le cavalier de l'évêque à la demande de ce dernier, qui est demeuré seul

dans cette tente ?

Le visage de Bressal devint violacé.

— M'accuseriez-vous d'avoir subtilisé une flèche pour aller tuer Illan ?

— Vous étiez bien seul ici ?

— Il y avait un va-et-vient permanent, le roi et Muadnat sont même restés ici quelques instants !

— Dans quel but ? s'étonna Fidelma. Je croyais que vous étiez des rivaux acharnés ?

— Fáelán n'a pu résister au plaisir de venir ici se vanter des performances d'Aonbharr.

— Cela s'est passé avant ou après votre dispute avec Illan ?

— Avant.

— La reine l'accompagnait ?

— Oui. Et puis Énna m'a aussi rendu visite.

— Pour quoi faire ?

— Pour me demander de retirer Ochain de la course sous prétexte que ma querelle avec Fáelán ternissait l'image du royaume. Une requête bien inutile. Angaire et Murchad étaient également présents...

— L'épouse d'Énna, lady Dagháin, s'était-elle déplacée ?

— Non. Mais si vous recherchez quelqu'un qui a eu l'opportunité de voler une flèche et de tuer Illan, vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Et la *cena* ?

— Elle porte peut-être mon emblème, mais je ne me sens pas du tout concerné par ce qu'elle contenait.

Fidelma eut un petit sourire et se tourna vers Laisran.

— Allons faire quelques pas pour nous éclaircir les idées, voulez-vous ?

Bressal la fixait d'un air scandalisé.

— Quelle action vous proposez-vous d'entreprendre ? cria-t-il.

Fidelma lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Tout d'abord, je dois finir mon investigation.

Puis elle passa le seuil de la tente, suivie par Laisran.

Dehors, plusieurs guerriers de Fáelán montaient la garde.

— Vous n'aimez guère notre bon évêque, dit Laisran quand ils se furent éloignés.

Fidelma lui adressa un sourire enfantin.

— Il n'est pas très aimable.

— Et les preuves accumulées contre lui sont accablantes. Elles pèsent très lourd.

— D'un autre côté, si Bressal ou Sílán avaient utilisé cette flèche pour tuer Illan, ils s'en seraient débarrassés. Je l'ai trouvée trop facilement.

— À moins que celui qui a fait le coup, comprenant que le dessin sur la hampe le trahirait, n'ait cassé la flèche pour emporter la partie accusatrice.

— En laissant la *cena* avec le fourrage empoisonné et son emblème en évidence ? Non, mon cher mentor, s'il était aussi rusé que cela, il aurait fait disparaître la *cena* et détruit la flèche. Rien de plus facile, des feux brûlent un peu partout. Et pourquoi replacer l'empennage dans le carquois où il serait aisément repéré ? Sans compter que vous avez oublié un indice essentiel, dont ni Bressal ni Sílán ne semblaient conscients. Ce qui démontre leur innocence.

— Lequel ? demanda Laisran, interloqué.

— La flèche a été introduite dans la blessure après la mort d'Illan afin de nous égarer. Il a été tué par un poignard.

Laisran se frappa le front.

— Quel idiot je suis ! Donc il s'agirait d'un complot pour faire porter la responsabilité de ce crime à Bressal ?

— J'en suis convaincue.

Laisran ouvrit de grands yeux.

— Mais alors qui ? Vous ne suggérez tout de même pas que Fáelán, craignant que son cheval ne perde cette course, se soit lancé dans une entreprise aussi douteuse ?

Fidelma pinça les lèvres.

— C'est une hypothèse, mais avant de prouver quoi que ce soit...

Énna avait surgi devant eux, leur bloquant le passage.

— Avez-vous vu Bressal, ma soeur ? A-t-il confessé sa faute ?

Fidelma le considéra avec attention.

— Vous le croyez coupable ?

Énna recula sous l'effet de la surprise.

— Si je le crois coupable ? À l'évidence ! Vous avez encore des doutes ?

— D'après nos lois, il n'y a pas de condamnation sans aveux. Or Bressal se refuse avec obstination à avouer quoi que ce soit. Donc mon enquête doit présenter des preuves irréfutables.

— Ne le sont-elles pas ?

— À votre avis ? répondit Fidelma d'un ton moqueur. Et maintenant, je compte sur vous pour rassembler toutes les personnes concernées sous la tente de Fáelán : Bressal, Sílán, Angaire, Murchad, Fáelán, Muadnat, vous-même et Dagháin. Là, je vous révélerai le résultat de mes investigations.

Tandis qu'Énna s'éloignait à grands pas, Fidelma se tourna vers Laisran.

— Attendez-moi sous la tente de Fáelán, je ne serai pas longue.

Devant le regard interrogateur de son ami, elle ajouta :

— Il me manque un dernier élément avant de conclure cette

affaire.

À la requête de Fidelma, tous s'étaient réunis sous la tente de Fáelán des Uí Dúnlainge, roi de Laighin.

Le monarque fit signe au *dálaigh* d'ouvrir les débats.

— Ce fut un des mystères les plus difficiles à résoudre de ceux auxquels il m'a été donné de m'affronter. Ce qui semblait simple s'est révélé complexe, mais je tiens la solution de l'énigme.

Sur ces paroles assurées, Fidelma leur adressa un large sourire.

— Nous vous écoutons, dit le roi.

— À première vue, la responsabilité de Bressal paraît indubitable.

— Sauf que je n'ai rien fait ! s'indigna l'évêque.

Fidelma leva la main.

— Si vous ou Sílán aviez commandité ou commis le crime, vous auriez su qu'Illan n'avait pas été tué avec une flèche, mais avec une dague. Seul l'assassin le savait, et aussi celui qui a placé la flèche dans la blessure. La flèche n'était qu'une fausse piste et j'étais chargée de la remonter pour aboutir à des conclusions erronées.

Bressal poussa un profond soupir et se détendit enfin. Debout derrière lui, Sílán manifesta lui aussi un grand soulagement.

— Si Bressal n'était pas coupable, à qui profitait le crime ? reprit Fidelma. À Murchad, qui avait parié de fortes sommes sur lui-même et son cheval Ochain, comme me l'a rapporté Laisran ?

— Je n'ai en rien transgressé la loi ! s'écria Murchad, rouge de colère.

Fidelma l'ignore, concentrée sur son raisonnement :

— Mais Murchad n'avait pas de mobile. Il n'aurait récupéré ses gains qu'en gagnant la course. S'il avait assassiné Illan, empoisonné Aonbharr et laissé de faux indices devant mener à Bressal, alors l'évêque aurait été arrêté et Murchad et Ochain disqualifiés.

Murchad hocha la tête avec emphase.

— Et maintenant Angaire, l'entraîneur, poursuivit allègrement Fidelma. Il n'avait pas obtenu de bons résultats et Bressal lui avait annoncé ce matin qu'il voulait se débarrasser de lui. L'évêque n'avait pas caché qu'il allait rendre visite à Illan pour tenter de le persuader de réintégrer son écurie. Angaire avait une meilleure motivation que Murchad.

Angaire se balança d'un pied sur l'autre et Fidelma se tourna vers Fáelán.

— Si on s'en tient à la course, une seule personne pouvait tirer bénéfice de l'inculpation de Bressal pour le meurtre d'Illan.

Le roi la fixa d'un air stupéfait.

— Attendez ! s'écria Fidelma. Un tel plan était trop compliqué. Sans compter que, de l'avis général, Aonbharr gagnerait contre Ochain. Donc vous n'aviez aucun mobile.

Tout le monde écoutait avec attention.

— Il est maintenant clair que le meurtre d'Illan n'était en rien lié aux rivalités sur le champ de courses, donc il nous faut chercher ailleurs. Et pourquoi ne pas considérer que le meurtre d'Illan et l'empoisonnement d'Aonbharr n'ont pas les mêmes causes ? Celle qui a motivé la mort d'Illan...

Un silence pesant régnait sous la tente.

— ... est aussi vieille que le monde. Un amour non partagé. Illan était jeune et beau, et il aimait les femmes. Il les cueillait comme on cueille les fleurs, et les rejetait dès qu'il s'en était lassé. N'ai-je pas raison ?

Fáelán, les traits tirés, jeta un coup d'oeil à Muadnat.

— Ce n'est pas un crime, Fidelma. Dans notre société, nous sommes nombreux à prendre une maîtresse ou un amant, une deuxième femme ou un deuxième mari.

— Je vous l'accorde. Mais une des fleurs cueillies par Illan n'était pas prête à se voir abandonner. Elle se rendit sous sa tente ce matin et se disputa avec lui. Et quand il lui dit que tout était fini, elle le poignarda. Il a suffi d'une dague enfoncée sous la cage thoracique.

— Si cela s'est passé ainsi, déclara Énna d'une voix très calme, pourquoi a-t-elle pris tant de peine pour faire porter les soupçons sur Bressal ? Pourquoi empoisonner Aonbharr ? Les lois de notre société sont assez clémentes pour les crimes passionnels.

Fidelma hocha la tête.

— Dans le cas où la blessure infligée n'est pas fatale, le principe de l'irresponsabilité peut certes être invoqué. Nos lois reconnaissent les mouvements incontrôlables de la passion. Quand la victime décède, le coupable doit payer son prix de l'honneur. Dans ce cas, aucune autre punition n'est infligée.

— Alors pourquoi cette femme a-t-elle dissimulé son crime, s'attirant ainsi un châtiment plus grave ?

— Parce que la malfaisance était l'oeuvre de deux personnes, et la première a nourri les projets de la seconde.

— Je ne comprends pas. Qui a tué Illan ? intervint Fáelán, qui surveillait toujours les réactions de son épouse. Si la culpabilité de cette femme était démontrée, peu importe son rang, elle serait abandonnée à la merci du Seigneur dans un bateau avec une seule rame et un pot de gruau. Soeur Fidelma...

Sa voix se brisa sous l'effet de la douleur.

— Est-ce de Muadnat que vous voulez parler ?

La jeune reine semblait changée en pierre.

Fidelma sortit de son *marsupium* une ceinture avec un fourreau de cérémonie serti de pierreries. À l'intérieur, il y avait une dague qu'elle dégaina et tendit à la reine.

— Est-ce la vôtre, lady ?

— Oui, elle est à moi, répondit Muadnat d'une voix blanche.
Fáelán laissa échapper une exclamation horrifiée.

— Alors... ?

— Non, sire. C'est Dagháin qui a tué Illan.

Des cris de stupéfaction retentirent et tous les yeux se tournèrent vers l'épouse d'Énna, qui s'était empourprée. Elle resta un instant pétrifiée. Puis, comme dans un rêve, elle se leva avec des gestes lents et chercha quelqu'un du regard.

— Menteur ! Traître ! siffla-t-elle d'une voix venimeuse.

Fidelma suivit la direction de son regard tandis que Dagháin se tournait vers la religieuse et la maudissait en des termes qui ne laissaient aucun doute sur sa culpabilité. Quant à Énna, il s'était effondré sur son siège, foudroyé par ce qu'il venait d'apprendre.

Après que l'on eut emmené Dagháin dans un lieu de rétention, Fidelma, assaillie de questions, leva la main et le silence se fit.

— Dagháin a été vue sur le *Curragh* par soeur Eblenn, peu de temps avant que l'apothicaire ait constaté qu'on lui avait volé des plantes, juste après le repas du matin. Donc Dagháin avait menti en déclarant qu'elle était arrivée plus tard dans la matinée. Ce mensonge a éveillé ma suspicion, qui s'est renforcée quand j'ai découvert que la flèche n'était pas l'arme du crime puisque la blessure avait été infligée par une dague. Lorsque je me suis présentée devant Fáelán, Muadnat portait à la ceinture un fourreau de cérémonie dont j'ai constaté qu'il était vide.

— Mais alors, pourquoi vos soupçons ne se sont-ils pas portés sur Muadnat ?

— J'ai ensuite constaté que la dague de Dagháin s'emboîtait mal dans son fourreau parce qu'elle était trop petite. Cela m'a intriguée. Et j'ai vite compris que Dagháin, à un moment ou à un autre, avait emprunté celle de Muadnat. Est-ce que je me trompe ?

La reine prit la parole.

— Elle avait manifesté le désir de manger une pomme pour apaiser son énervement, et m'avait demandé de lui prêter ma dague en prétendant avoir égaré la sienne. Et il y a un instant, j'ai réalisé qu'elle ne me l'avait pas rendue.

— Quand Dagháin m'a raconté comment elle avait découvert le corps d'Illan, elle a affirmé qu'aussitôt elle avait couru prévenir Énna. Mais un témoin l'avait vue se précipiter dans sa tente, que je viens de fouiller. Elle s'y était débarrassée du fourreau attaché à sa ceinture de cérémonie et j'ai eu la confirmation que cette dague ne lui appartenait pas.

— Mais où donc était passée la sienne ? demanda Laisran, intrigué.

— Je l'ai retrouvée là où je pensais, encore couverte du sang d'Illan, dans le sac de selle d'Angaire.

Angaire poussa un cri de rage et voulut s'enfuir, mais un des Baoisgne l'immobilisa en pointant son épée sur sa poitrine.

— Si Angaire n'a pas tué Illan, il a bien empoisonné Aonbharr, puis il a tenté de faire porter la responsabilité de ces deux forfaits à Bressal. Comme je vous l'ai déjà dit, Bressal voulait le remplacer. Même si Illan avait refusé sa proposition de rejoindre ses écuries, les jours d'Angaire comme entraîneur de l'évêque étaient comptés.

« Angaire avait déjà élaboré un plan pour nuire à Bressal. Je crois que son intention première était d'empoisonner Ochain. Dans ce but, il vola des plantes vénéneuses à soeur Eblenn tôt ce matin. Puis le destin s'en mêla. Angaire entendit Bressal se quereller avec Illan, mais il n'y prêta pas attention.

« Cependant, un instant plus tard, alors qu'il se trouvait avec Murchad et Sílán, il vit Dagháin qui sortait de la tente d'Illan. Sa tenue était en désordre, elle n'avait plus sa dague de cérémonie, et elle se mit à courir vers sa tente. Sans y penser, il fit une remarque obscène à ses compagnons, Sílán et Murchad, qui étaient sur le point de vaquer à leurs occupations. C'est à ce moment qu'une idée germa dans son esprit. Et si cette remarque inconsidérée avait quelque fondement, et si...

« Il pénétra dans la tente d'Illan et trouva le poignard de Dagháin planté dans la poitrine du cavalier, ce qui confirma ses soupçons. Il prit la dague tandis qu'un plan diabolique lui venait à l'esprit. Il allait non seulement se venger de Bressal mais aussi s'assurer un rôle lucratif auprès de Dagháin qu'il rejoignit dans sa tente pour lui montrer l'arme. Naturellement, il refusa de la lui rendre pour mieux tenir la princesse à sa merci. Puis il lui dit d'attendre un peu avant d'aller raconter à son mari la version des faits qu'il avait préparée : ayant trouvé Aonbharr au plus mal, elle était allée en informer Illan.

« Ensuite, Angaire se glissa furtivement sous la tente de Bressal, subtilisa une flèche dans le carquois de Sílán, la brisa, laissant l'empennage et emportant l'autre moitié. Il ne lui restait plus qu'à aller nourrir Aonbharr avec la *cena* remplie d'herbes vénéneuses, et à passer dans la tente d'Illan où il enfonça la partie pointue de la flèche dans la blessure. Sans oublier de laisser la *cena* bien en évidence. La fausse piste était prête.

« Deux viles actions se rejoignaient pour ne former qu'un seul grand crime. Qui est le plus à blâmer ? Dagháin, une femme pitoyable prise dans les affres de la passion, ou Angaire, dont la rancœur mesquine aurait pu mener à une terrible erreur judiciaire ? Fáelán, quand Dagháin sera jugée, j'aimerais que vous m'autorisiez à la défendre.

— Mais qu'est-ce qui vous a conduit à établir un lien entre Dagháin et Illan ? demanda Fáelán.

— Énna a involontairement trahi sa femme, car il savait qu'elle entretenait une liaison avec Illan. Est-ce que je me trompe, Énna ?

Le *tanist*, accablé par la fatigue et le chagrin, hocha la tête.

— Vous avez raison. Mais j'ignorais qu'elle s'était entichée d'Illan au point de le tuer parce qu'il l'avait repoussée. Fáelán, je ne suis plus digne d'être votre *tanist*.

— Nous en reparlerons plus tard, dit le roi, dont le trouble était grand et qui évitait soigneusement le regard de son épouse. Votre situation m'inspire de la compassion et ce drame a fait plusieurs victimes. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi Dagháin a ainsi perdu la raison pour un cavalier. Comment expliquer que la femme de l'héritier présomptif de Laighin ait commis un crime parce que Illan l'avait éconduite pour une nouvelle maîtresse ?

— Les désordres d'un esprit enfiévré dépassent l'entendement, intervint Fidelma. Mais la victime la plus à plaindre n'est-elle pas Aonbharr ? Ce pauvre animal est mort de honte devant la bassesse des passions humaines.

Une trompette résonna au loin. Fáelán se mordit la lèvre et soupira :

— Je dois aller inaugurer la course de l'après-midi... Mon cœur n'est pourtant pas aux réjouissances.

Il se leva avec des gestes pesants et offrit son bras à Muadnat, qui le prit en regardant au loin. Leurs relations seraient difficiles à réparer, songea Fidelma. Fáelán se tourna vers l'évêque.

— Viendrez-vous avec nous, Bressal ? J'aimerais que vous vous teniez auprès de moi quand je donnerai le signal du départ. Comme ni votre cheval ni le mien ne participeront à la course, autant afficher notre bonne entente devant le peuple.

Bressal hocha la tête à contrecœur.

— Je vous ferai parvenir votre rétribution à Kildare, Fidelma, lança le roi par-dessus son épaule. Je remercie Dieu que nous disposions de brehons aussi sages que vous.

Quand il eut quitté la tente, Énna se leva, et adressa un regard poignant à Fidelma et à Laisran.

— Je savais qu'elle entretenait une liaison avec cet homme, mais ne la condamnais pas, j'aurais même renoncé à mon titre pour elle. Si elle m'avait avoué la vérité, jamais je n'aurais demandé le divorce. Même aujourd'hui, je lui pardonne et me tiendrai à ses côtés dans les épreuves qu'elle traversera.

Puis il quitta la tente en baissant la tête.

— Ce monde est parfois très triste, murmura Fidelma.

Alors qu'ils marchaient dans la foule insouciant qui se dirigeait

vers le champ de courses, Fidelma se tourna vers son ami avec un petit sourire.

— Comment disiez-vous déjà, Laisran ? Que les courses de chevaux sont un remède à tous les maux de l'humanité, un substitut à l'agressivité et à la cupidité ?

Devant l'air moqueur de sa protégée, Laisran fit une grimace ironique, mais préféra garder le silence.

Sous la tente d'Holopherne

Fidelma arrêta sa jument là où le chemin contournait l'épaule d'une colline, et contempla la belle vallée en contrebas. Elle était traversée par une rivière aux eaux d'un bleu de saphir qui serpentait dans les terres cultivées du clan des Uí Dróna. Quand elle distingua les murs du *ráth*, la forteresse où elle se rendait, la religieuse sourit. Son visage couvert de poussière et ses traits tirés trahissaient sa fatigue. Partie quatre jours plus tôt du monastère de Durrow, elle rêvait d'un bain, de vêtements propres et d'un peu de repos. Et puis elle se sentait si heureuse qu'elle et Liadin soient bientôt réunies.

Fidelma n'avait qu'un frère, plus âgé qu'elle, et elle considérait Liadin, son amie d'enfance, comme sa soeur. Leurs liens étaient très forts. Elles étaient du même âge et avaient atteint ensemble l'âge du choix, qui les avait faites femmes devant la loi. À cette époque, Fidelma était devenue *l'anamchara*, « l'âme soeur », de Liadin : son guide spirituel selon les pratiques du christianisme en Irlande.

Fidelma songea au message de Liadin qu'on lui avait remis à Durrow, une semaine auparavant. « Viens immédiatement ! J'ai de graves ennuis. Liadin. » La joie de Fidelma de retrouver son amie était mêlée d'une sourde appréhension.

Elles ne s'étaient pas revues depuis plusieurs années. Leurs chemins s'étaient séparés quand Fidelma s'était rendue à Tara pour y poursuivre ses études alors que, de son côté, Liadin se mariait.

Fidelma se rappela l'agitation et le trouble de son amie quand elle avait été contrainte à cette union. Il s'agissait d'un mariage arrangé pour des raisons politiques par son père, un petit chef de Cashel, alors qu'elle voulait se tourner vers l'enseignement. Elle qui possédait de bonnes connaissances en grec, en latin, ainsi que dans d'autres domaines, était forcée d'épouser un chef étranger. Il s'agissait d'un Gaulois du nom de Scoriath des Fír More, exilé en Irlande après avoir été chassé de ses terres. Le clan des Uí Dróna de Laigin lui avait

accordé l'asile et le chef des Uí Dróna avait réussi à persuader le père de Liadin de marier sa fille à ce guerrier. Le chef, qui appréciait Scoriath, l'avait fait capitaine de sa garde personnelle.

À l'époque, Fidelma avait été très contrariée par le destin de son infortunée compagne. Leurs chemins s'étaient séparés et Fidelma avait poursuivi ses études pour devenir *dálaigh*, avocate des cours de justice d'Irlande.

Fidelma n'avait revu son amie qu'une seule fois. Contre toute attente, elle semblait parfaitement heureuse et très amoureuse de son époux. Fidelma avait été stupéfaite de la transformation de Liadin. Le couple, à en juger par l'enthousiasme de la jeune femme, était aussi étroitement lié que l'arbre et le lierre. Fidelma s'était réjouie du bonheur de sa soeur adoptive, que la naissance d'un fils avait comblée. Puis chacune avait repris le cours de son existence.

L'enfant devait maintenant avoir trois ans, se dit Fidelma en guidant sa monture vers la forteresse des Uí Dróna. Quels tourments agitaient Liadin pour qu'elle envoie un tel message ?

Depuis l'instant où elle avait contourné la colline afin de descendre vers la citadelle aux murs sombres et imposants, un homme observait Fidelma. Il se tenait près de la porte du *ráth*, les bras croisés, et ne changea pas de position quand la religieuse s'approcha de lui.

— Que venez-vous chercher ici ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Fidelma le fixa d'un air irrité.

— Je suis bien à la forteresse des Uí Dróna ?

L'homme acquiesça.

— Je demande l'hospitalité.

— De quel droit ?

— Le mien, répondit-elle d'une voix douce et autoritaire.

— Je suis Conn, *tanist* des Uí Dróna. Et mon devoir est d'éclaircir les raisons de votre présence ici, répliqua l'autre, imperturbable.

— Je suis Fidelma de Kildare, venue rendre visite à Liadin.

L'homme changea de visage... et Fidelma eut l'étrange impression que son nom avait provoqué un certain soulagement chez son interlocuteur. Le *tanist* se redressa.

— Je regrette, ma soeur, mais à l'heure où nous parlons, Liadin est entendue par le brehon Rathend.

— Comment cela ? Plaiderait-elle une affaire devant le brehon ?

Le *tanist* hésita.

— D'une certaine manière, oui. Elle plaide son innocence.

— Dieu du ciel, mais de quoi est-elle accusée ?

— Du meurtre de son mari, Scoriath des Fír More, et de leur fils.

Le brehon Rathend, un juge érudit, était grand et mince. Il avait un visage exsangue, de grands yeux noirs aux paupières lourdes, et des cernes bleuâtres qui semblaient indiquer qu'il ne dormait guère. Ses

rides et ses traits flétris trahissaient un tempérament où l'humour tenait peu de place. Tout chez lui respirait une santé précaire et une mauvaise humeur contrôlée.

— À quel titre interrompez-vous ce procès, ma soeur ? lança-t-il d'un ton hostile en pénétrant dans la pièce où on avait conduit Fidelma.

— Je suis *dálaigh* des cours de justice. Qui représente Liadin des Uí Dróna ?

— Personne. Elle a refusé de désigner quelqu'un pour la défendre.

— Elle m'a pourtant fait venir dans ce but, et je vous demande instamment de reculer cette audience de vingt-quatre heures afin que je puisse m'entretenir avec l'accusée.

Rathend la considéra d'un air de défi.

— Cela me serait difficile. Et qui me garantit qu'elle acceptera votre entremise ?

Sous le regard indigné de Fidelma, le brehon finit par baisser les yeux.

— Tout le monde est déjà rassemblé dans le grand hall pour le réquisitoire, maugréa-t-il.

— Le but d'un procès est de découvrir la vérité, et non de complaire à un public. Selon la loi, rien ne vous empêche de remettre les débats à plus tard.

Le teint blafard du brehon se colora. Il s'apprêtait à répliquer vertement quand la porte de la pièce s'ouvrit, et une jeune femme apparut. Fidelma la jaugea rapidement. Elle était séduisante malgré un teint cireux et un nez aquilin un peu fort qui, avec son abondante chevelure noire, indiquaient des origines étrangères. Ses yeux pleins de feu et toute son attitude révélaient une femme de haut rang.

— Que signifie ce retard, Rathend ?

La jeune femme s'immobilisa devant la religieuse.

— Qui est cette personne ?

— Soeur Fidelma, une avocate venue plaider la cause de Liadin, dit Rathend d'un ton obséquieux.

Un éclair de contrariété passa dans les prunelles sombres.

— Vous arrivez bien tard, ma soeur.

Fidelma considéra la dame d'un air songeur.

— Et vous êtes... ?

L'autre s'empourpra d'être ainsi tancée pour son manque de courtoisie et Rathend s'empressa d'intervenir :

— Je vous présente Irnan, cheftaine des Uí Dróna. Le *ráth* où nous nous trouvons est le sien.

Fidelma s'inclina.

— J'estime, Irnan des Uí Dróna, que la justice doit être rendue dans le respect des règles. Je vous prie donc instamment de me laisser

m'entretenir avec Liadin pour préparer sa défense, et de m'accorder vingt-quatre heures de délai.

— Il n'y a pas grand-chose qui plaide en sa faveur. Je vous souhaite bonne chance, ironisa la dame.

— Difficile de vous répondre tant que je n'aurai pas eu la possibilité de voir Liadin.

— L'affaire est claire, s'énerva Irnan. Elle a tué son mari et son fils.

— Pour quelles raisons ?

— Il s'agissait d'un mariage arrangé. Peut-être haïssait-elle Scoriath, allez savoir...

— Un motif peu crédible alors qu'elle aurait pu demander le divorce, qui lui aurait été volontiers accordé. Et pourquoi tuer l'enfant ? Quelle mère commettrait un pareil acte sans motivation apparente ? Et pourquoi attendre plus de trois ans avant de se rebeller contre une union qui ne lui convenait pas ?

Irnan ne dissimula pas son irritation. Cette femme n'avait pas l'habitude d'être contredite et entendait être obéie de tous.

— Ce n'est pas moi qui dois passer en jugement, ma soeur. Comment voulez-vous que je réponde à vos questions ?

— Quelqu'un devra pourtant le faire.

Fidelma se tourna vers le brehon.

— M'accorderez-vous ce délai ?

Avant de répondre, Rathend lança un coup d'oeil à Irnan, qui haussa les épaules, et le brehon acquiesça en soupirant.

— Très bien, ma soeur. Ce délai vous est accordé. Sachez que les charges sont celles du *fingal*, l'assassinat de proches. C'est une accusation si grave qu'aucun *eric*, ou compensation, ne sera exigé. Si Liadin est reconnue coupable, elle sera abandonnée sur une barque, privée de rames, d'eau et de nourriture. Si elle survit et aborde à quelque rivage par la volonté de Dieu, toute personne qui la rencontrera sera autorisée à exercer sur elle un droit de vie ou de mort. Telle est la punition prévue par la loi.

Fidelma connaissait bien la peine encourue par les meurtriers que l'on considérait inaccessibles à la rédemption.

— Si elle est reconnue coupable, dit-elle d'une voix douce.

Irnan éclata d'un rire mauvais.

— Sur ce point, je n'ai aucun doute.

Elle quitta la pièce à grands pas, laissant un Rathend inquiet et bouleversé derrière elle.

Les deux femmes s'embrassèrent, puis s'écartèrent pour se fixer dans les yeux. Fidelma se sentit submergée par la compassion. Plus petite que Fidelma, Liadin avait de beaux cheveux châains, une peau claire et des yeux marron, mais le poids des épreuves qu'elle traversait

lui donnait un teint blême, des traits tirés et des cernes mauves.

— Fidelma ! Je bénis les saints de ta présence ici. J'avais perdu tout espoir de te revoir. Je te jure que je n'ai pas tué Scoriath, ni mon cher fils Cunobel.

— Je m'en doute, dit très vite Fidelma. J'ai réussi à retarder ton procès de vingt-quatre heures. Il faut maintenant que tu me racontes ton histoire dans le détail afin que je te défende au mieux.

Liadin émit un sanglot.

— Depuis qu'on m'a appris la terrible nouvelle, j'ai l'esprit vide et ne peux plus raisonner. Je suis paralysée par la douleur et ne parviens pas à comprendre qu'on m'accuse d'une telle horreur. Je vis un... un cauchemar dont j'espère à chaque instant me réveiller et...

Fidelma serra la main de son amie.

— Je penserai à ta place. Décris-moi les faits tels que tu les as vécus.

Liadin essuya ses larmes et se força à sourire.

— Tu me remplis d'espoir, mais je sais si peu de choses !

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrées, tu m'as affirmé être très heureuse avec Scoriath. Votre union a-t-elle par la suite connu quelque difficulté ?

Liadin secoua la tête avec véhémence.

— Non, elle avait été bénie par un enfant magnifique et nous nous entendions à merveille.

— Scoriath était-il toujours le capitaine de la garde de la cheftaine des Uí Dróna ?

— Oui. Quand Irnan a succédé à son père Drón, Scoriath a été confirmé dans son poste. Mais il envisageait de renoncer à la guerre pour cultiver ses terres.

Fidelma pinça les lèvres en se rappelant l'hostilité manifestée par Irnan à l'égard de Liadin.

— Des conflits de personnes ont-ils vu le jour ? Et Scoriath s'entendait-il bien avec le *tanist* ?

— Mon mari entretenait d'excellentes relations avec Conn.

— Très bien. Revenons aux circonstances de la mort de ton époux et de ton fils.

— Cela s'est passé il y a une semaine, et je m'étais absentée.

— Mais alors, pourquoi t'accuse-t-on d'avoir commis ces assassinats ?

Liadin eut un petit geste d'impuissance.

— Le jour de cette affreuse tragédie, je m'étais rendue chez Flidais, une de mes tantes, qui était malade. Je l'ai trouvée pratiquement rétablie. Elle souffrait d'un refroidissement qu'elle avait fini par surmonter et la fièvre était tombée. Je suis donc repartie pour arriver ici tard dans la soirée. Le soleil s'était couché depuis environ

une heure. J'allais rentrer chez moi quand Conn est sorti de ma maison et a voulu m'empêcher d'entrer.

— Pour quelle raison ?

— Tout est si flou dans mon esprit... Il criait que Scoriath et mon fils avaient été tués. Je ne comprenais rien, et il semblait m'accuser.

— Comment cela ?

— Il avait découvert chez nous un couteau et des vêtements à moi tachés de sang. Quant à Scoriath et à mon fils, on les avait retrouvés poignardés.

— Tu as nié ?

— Bien sûr. Comment peut-on imaginer que j'aie tué mon propre fils ? Cela dépasse l'entendement.

— Hélas, cela s'est déjà vu. Et maintenant, essayons de considérer ces événements avec une froide logique. Ont-ils d'autres preuves qui t'accusent ?

Liadin hésita.

— Quelqu'un a témoigné contre moi. Une servante, Branar, a prétendu que je m'étais disputée avec Scoriath le jour même.

— Et elle disait la vérité ?

— Mais non !

— Elle a donc menti en affirmant avoir été le témoin de votre querelle ?

— Elle a dit qu'elle nous avait *entendus* alors qu'elle passait devant notre chambre et qu'elle avait préféré s'éloigner.

— Qui est venu t'apprendre que ta tante était malade ?

— Un moine du monastère de sainte Moling, situé non loin d'ici. Il s'appelle Suathar.

— Et qui t'a vue quitter le *ráth* ?

— Bien des gens, car je suis partie aux environs de midi.

— Y a-t-il un témoin de ton retour ?

— Conn, bien sûr, quand il m'a arrêtée.

Fidelma fronça les sourcils.

— Il t'a vue alors que tu rentrais à la forteresse et il t'a arrêtée ensuite ?

Liadin secoua la tête.

— Non ! Il m'a reconnue quand il m'a arrêtée devant ma porte.

— Donc, personne n'ayant pu témoigner de l'heure de ton retour, on a supposé que tu étais rentrée plus tôt dans la soirée. Pourtant, tu t'es déplacée à cheval.

Comment se fait-il qu'aucun garçon d'écurie ne t'ait accueillie ?

— Il n'y avait personne dans les écuries et j'ai dessellé seule mon cheval.

— Mais ta tante peut attester de l'heure à laquelle tu l'as quittée ?

— Ma tante s'est déplacée pour porter témoignage, mais Rathend

prétend que cela ne me sera d'aucun secours. Nul ne conteste que je sois allée rendre une brève visite à ma tante. Mais ils affirment que j'ai rejoint directement mon mari et mon fils pour les assassiner, avant de me glisser dehors à la faveur de la nuit pour faire croire à un retour plus tardif, et feindre la surprise en découvrant les corps.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Il semblerait que Branar joue un rôle crucial dans cette affaire, car en mettant en doute tes bonnes relations avec Scoriath, elle fournit un mobile pour les meurtres. Si tu ne t'es pas querellée avec Scoriath, alors Branar s'est trompée... à moins qu'elle n'ait menti. A-t-on revu Scoriath après cette prétendue dispute ?

— Bien sûr. Pendant mon absence, Cunobel a passé l'après-midi avec Branar tandis que Scoriath accompagnait Irnan à l'assemblée du clan, qui s'est séparée au coucher du soleil. Mais que signifient ce couteau et ces vêtements tachés de sang ?

— N'importe qui a pu les cacher chez toi. Sans compter que nous sommes confrontés à une contradiction flagrante. Comment imaginer que tu aies pu commettre une pareille erreur avant de te glisser dehors dans le but de te fournir un alibi ?

— Tu as raison. Je n'avais pas pensé à cela.

Fidelma adressa un sourire d'encouragement à son amie.

— Voilà un premier point qui plaide en ta faveur. Pour l'instant, les charges pesant contre toi sont fondées sur des présomptions et des preuves indirectes. Quelles raisons a-t-on données pour expliquer ton geste ? Et selon tes accusateurs, quel était le sujet de ta querelle avec Scoriath ?

— Rathend pense que j'ai agi sous l'effet d'une crise de jalousie incontrôlable.

Fidelma fixa son amie droit dans les yeux.

— Avais-tu des raisons d'être jalouse ?

Liadin s'empourpra et releva le menton en un geste de défi.

— De Scoriath ? Jamais de la vie !

— Avait-il des ennemis ? En tant que capitaine de la garde étranger sur ces terres, il était inévitable qu'il s'attire l'hostilité de certains.

Liadin réfléchit.

— Aucun nom ne me vient à l'esprit. Cependant, il y a quelques semaines de cela, l'humeur de Scoriath s'est assombrie, mais il refusait de me dire ce qui le tourmentait. Il a tout de même laissé échapper une phrase assez étrange. Nous discussions de son désir de renoncer à servir Irnan, car il avait pris la décision irrévocable d'aller cultiver ses terres, quand tout à coup il s'est écrié : « Je deviendrai fermier, à moins que la Juive n'ait décidé de m'en empêcher à tout prix ! »

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— La Juive ? Mais de qui parlait-il ?

Liadin haussa les épaules.

— Aucune idée. Je ne connais aucune Juive dans le royaume.

— Je suppose que tu lui as demandé des explications ?

— Oui, mais il s'est mis à rire en prétendant qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie.

— Peux-tu me répéter ce qu'il a dit, sur le ton qu'il a utilisé ?

Liadin s'exécuta sans que cela apprenne quoi que ce soit à Fidelma.

— Il y a là un mystère, Liadin. Quelque chose me démange, comme si j'avais été piquée par un insecte venimeux, mais avant de trouver la cause de ce malaise, je dois approfondir mon enquête. Ne t'inquiète pas, tout finira bien.

Conn, le *tanist* des Uí Dróna, était un bel homme aux cheveux blonds. Mal à l'aise, il se balançait d'un pied sur l'autre tout en s'efforçant de garder un visage impassible.

Le brehon Rathend, qui était tenu d'assister aux interrogatoires des témoins, avait pris place sur un siège un peu à l'écart. Son travail consistait à observer sans intervenir, à moins que le *dálaigh* n'en décide autrement.

— Racontez-moi les événements qui vous ont amené à arrêter Liadin, dit Fidelma.

Le jeune guerrier s'éclaircit la voix et récita d'un ton monocorde :

— J'ai trouvé l'arme qui a tué Scoriath dans la chambre de...

— Reprenez depuis le début, le coupa Fidelma. Quand avez-vous vu Scoriath vivant pour la dernière fois ?

Conn réfléchit.

— Le soir où il a été tué. Le conseil du clan s'était rassemblé le jour de la célébration de saint Mochta, le disciple de Patrick. Cet après-midi-là, Scoriath, moi-même et quelques guerriers entourions notre cheftaine Irnan, dans la grand-salle. En fin d'après-midi, nous nous sommes séparés afin que chacun puisse rentrer chez soi avant la tombée de la nuit.

— Tout le monde s'est éclipsé ?

— Oui, et, plus tard, le messenger d'Irnan est venu me trouver. Comme la cheftaine voulait s'entretenir avec Scoriath, il s'était rendu chez lui, mais personne ne répondait.

Le jeune homme se massa le front d'un air las.

— Cela m'a paru étrange parce que, même si Scoriath n'était pas chez lui, sa femme ou une servante aurait dû ouvrir.

Il marqua une pause, cherchant l'approbation de Fidelma, qui lui fit signe de poursuivre.

— Le messenger est retourné là-bas en ma compagnie, nous avons frappé à la porte et, comme seul le silence nous répondait, j'ai pénétré

à l'intérieur de la maison. Et là, je ne saurais expliquer pourquoi, j'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Une petite lampe à huile brûlait dans la chambre, dont la porte était entrouverte. Je l'ai poussée.

Il fit une gémulation.

— Scoriath gisait face contre terre, la gorge tranchée. Le sang coulait encore de la blessure.

— Donc il n'était pas mort depuis longtemps.

Conn hochait la tête.

— J'ai alors avisé une petite pièce attenante où dormait l'enfant et que l'épouse de Scoriath utilisait comme cabinet privé. Là aussi, la porte était entrouverte et j'ai remarqué une traînée de sang qui y menait. J'ai suivi les gouttelettes qui s'arrêtaient devant un coffre. À l'intérieur, j'ai découvert un couteau et des vêtements tachés de sang appartenant à Liadin.

Le *tanist* tomba alors dans un profond silence.

— Ensuite ? dit Fidelma.

— J'ai envoyé le messager prévenir Irnan. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que c'est Liadin qui a commis cet horrible forfait.

— Pourquoi ?

Le jeune homme cligna des paupières.

— Mais à cause du couteau, et des vêtements cachés dans ce coffre qu'elle avait portés à plus d'une occasion.

— « Cachés » n'est pas vraiment le terme exact, Conn, si on considère que c'est une traînée de sang qui vous y a mené.

Il haussa les épaules.

— Dans sa hâte de dissimuler les preuves de son crime, Liadin n'aura probablement rien remarqué.

— Ce n'est qu'une supposition. Si vous aviez commis un acte pareil, choisiriez-vous un tel endroit pour y cacher l'arme du crime et des vêtements éclaboussés de sang ? Même en l'absence de cette traînée sanglante, cette pièce n'aurait-elle pas été fouillée ?

Conn parut embarrassé.

— Vous avez peut-être raison. Il n'en demeure pas moins que seule Liadin était en mesure de s'engager dans une action aussi insensée.

Fidelma haussa les sourcils.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Scoriath était un guerrier fort et rusé. Et pourtant il tournait le dos à son assassin et s'est laissé trancher la gorge, de part en part et de gauche à droite. Seule une personne qui avait toute la confiance de Scoriath pouvait ainsi lui passer un bras autour du cou. Par exemple, une femme avec laquelle il entretenait des relations très intimes.

Fidelma médita ce raisonnement.

— À moins que l'assassin n'ait été gaucher et ne se soit présenté face à Scoriath...

— Mais Liadin est droitier !

— Justement.

— Vous oubliez que si le meurtrier avait affronté sa victime de face, Scoriath se serait défendu.

Fidelma lui concéda mentalement qu'il marquait un point.

— Que s'est-il passé après que vous avez envoyé le messager prévenir Irnan ?

— J'étais resté sur place. Quand j'ai entendu du bruit à l'extérieur de la maison, j'ai ouvert la porte et surpris Liadin qui tentait de retourner sur les lieux de son crime, sans doute pour récupérer les objets compromettants dans le coffre.

— C'est ce que j'appelle une interprétation tendancieuse du comportement de Liadin, protesta Fidelma.

Conn haussa les épaules.

— Peut-être. Toujours est-il que je l'ai arrêtée sur le seuil de la maison. Irnan est arrivée peu après avec Rathend, le brehon, et Liadin a été emmenée. C'est tout ce que je sais.

— Vous connaissiez bien Scoriath ?

— Nos relations se limitaient à celles qu'entraînait sa fonction de capitaine de la garde.

— Étiez-vous jaloux de lui ?

— Quelle idée !

— Scoriath était un étranger, un Gaulois qui avait réussi à s'imposer chez les Uí Dróna. Cette bonne fortune aurait pu vous déranger.

— C'était un excellent homme et un habile guerrier. Il ne m'appartient pas de remettre en question les décisions du conseil du roi ou de celui de mon chef. Quant à sa fonction, vous oubliez qu'en tant qu'héritier présomptif de la cheftaine je n'avais rien à lui envier.

— Quel genre de relation entreteniez-vous avec Liadin ?

Une légère rougeur ne lui était-elle pas montée au visage ?

— Elle était la femme de Scoriath, répondit-il d'un ton rogue.

— Et une bonne épouse ?

— Sans doute, pour autant que je peux en juger.

— Scoriath vous aurait-il parlé d'une Juive, par hasard ?

Conn parut stupéfait.

— Il n'existe aucune femme appartenant à cette religion dans la région. On raconte cependant que des marchands juifs font du commerce dans le port de Síl Maíluidir, sur la côte sud. Irnan a passé une partie de sa jeunesse là-bas. Peut-être vous en apprendra-t-elle davantage ?

La servante Branar, une paysanne fraîche comme la rose avec de

grands yeux bleus, n'avait dépassé l'âge du choix que d'un an ou deux. Rouge et confuse, elle se tenait devant Fidelma, qui lui adressa un sourire rassurant et la pria de prendre un siège. Rathend, toujours assis dans son coin, affichait un air réprobateur. Branar s'était présentée devant les juges avec sa mère, mais Fidelma avait refusé à la vieille femme d'assister à l'entretien et l'avait menée dans une pièce voisine. Rathend estimait que Fidelma aurait pu montrer davantage de compassion pour la jeune fille, à l'évidence inquiète et effrayée.

— Vous serviez Liadin et Scoriath depuis combien de temps ? demanda Fidelma.

— Un peu moins d'une année, ma soeur, dit la jeune fille en se penchant sur le rebord de son siège.

— Vous aimiez travailler pour eux ?

— Oh oui, ils étaient très gentils avec moi.

— Et vous appréciez votre ouvrage ?

— Oh oui.

— Avez-vous eu des différends avec Liadin ou Scoriath ?

— Non, j'étais très heureuse.

— Liadin était-elle une épouse et une mère attentionnée ?

— Oh oui.

Fidelma décida de changer de stratégie.

— Avez-vous été informée de l'existence d'une Juive ? Scoriath connaissait-il une telle femme ?

Pour la première fois, Rathend sembla surpris, mais il garda le silence.

— Non, pas du tout.

— Qu'est-il arrivé le jour où Scoriath a été tué ?

La jeune fille parut troublée, puis son visage s'éclaira.

— Vous voulez parler de la dispute ? Ce matin-là, je me suis rendue comme à l'accoutumée dans la maison de Liadin et Scoriath. Ils se trouvaient dans la chambre et se querellaient avec violence.

— Que disaient-ils ?

— Je n'ai rien compris, la porte était fermée.

— Mais vous avez identifié leurs voix ?

— Oui, je les ai reconnues.

Fidelma considéra un instant le visage ingénu de la servante.

— Vous êtes certaine qu'il s'agissait de Liadin ?

Elle hocha la tête avec véhémence.

— Très bien. Ma voix, la reconnaîtriez-vous ?

Branar hésita et répondit par l'affirmative.

— Et celle de votre mère ?

Elle eut un petit rire nerveux devant cette question qu'elle jugeait ridicule.

Fidelma se leva.

— Je vais aller dans l'autre pièce, fermer la porte et parler très fort. J'aimerais savoir si vous parvenez à distinguer mes paroles.

Rathend, qui estimait cette approche des faits trop théâtrale, poussa un soupir réprobateur.

Fidelma rejoignit la pièce attenante dont elle referma la porte. La mère de Branar se leva avec un regard interrogateur.

— Vous en avez terminé, ma soeur ? demanda-t-elle.

Fidelma lui sourit en secouant la tête.

— J'aimerais que vous disiez n'importe quoi, ce qui vous passera par la tête, mais aussi fort que vous le pourrez. Il s'agit d'une expérience.

La femme la fixa en se demandant si elle était folle, mais, sur un signe de la religieuse, elle cria des banalités d'une voix haut perchée. Fidelma lui fit signe de s'arrêter et entrouvrit la porte.

— Eh bien, Branar, qu'avez-vous entendu ?

— Vous avez parlé très fort, mais je n'ai pas compris tout ce que vous disiez !

Fidelma lui adressa un large sourire.

— Vous avez cependant reconnu ma voix ?

— Oh oui.

Fidelma ouvrit la porte en grand.

— Il s'agissait pourtant de celle de votre mère, Branar. Êtes-vous toujours aussi certaine que c'était Liadin qui se querellait dans la chambre avec Scoriath ?

Le logement du couple, non loin des écuries et de la porte principale du *ráth*, consistait en trois pièces en enfilade : une grande salle, une chambre à coucher et la dernière, où Cunobel dormait et où Liadin rangeait ses affaires personnelles. Bien que les objets qui s'y trouvaient évoquassent encore le confort d'un foyer heureux, l'atmosphère y était sinistre. Sans doute à cause du temps gris et froid, et des cendres dans la cheminée, où un chaudron vide était suspendu.

Le brehon et le *dálaigh* traversèrent la salle où on cuisinait et prenait les repas.

— Scoriath a été assassiné ici, dit Rathend en conduisant Fidelma dans la chambre qui n'avait pas de fenêtres.

Il y faisait très sombre et Rathend alluma une chandelle de suif. Sur le grand lit en bois sculpté, aux draps et aux couvertures en désordre, des taches brunes attiraient aussitôt le regard.

— Scoriath était étendu ici. L'enfant, Cunobel, a été découvert là, un peu plus loin.

Fidelma nota les gouttes qui menaient à la porte voûtée de la troisième pièce et aboutissaient à une petite flaque de sang séché.

Elle franchit la porte avec Rathend, qui tenait haut la chandelle. La traînée se poursuivait jusqu'à un coffre en bois, celui décrit par

Conn. Elle remarqua que les empreintes de Conn, qui avait marché dans le sang, s'étaient superposées à celles de l'assassin, rendant l'identification de ce dernier impossible.

— Voici le coffre où le couteau et les vêtements de Liadin ont été découverts, dit le brehon. Et voici le petit lit de l'enfant qui est intact, donc on peut en déduire que Cunobel a été tué là où on l'a trouvé.

Fidelma retourna dans la chambre principale, qu'elle examina à nouveau.

— Que cherchez-vous, ma soeur ? demanda Rathend.

— Je ne le sais pas encore... Ah !

Elle s'arrêta net en voyant une sacoche à livres accrochée à une patère. Elle s'en saisit, en sortit un ouvrage dont elle étudia avec intérêt la reliure en cuir repoussé, et fronça les sourcils en remarquant quelques taches sombres qui abîmaient les motifs incrustés avec art dans la couverture.

Elle le posa avec précaution sur une table et demanda à Rathend de lui donner davantage de lumière.

— Il s'agit d'une copie des *Hexaples* d'Origène, murmura-t-elle. En quoi ce sujet pouvait-il bien intéresser Scoriath ou Liadin ?

Le brehon poussa un soupir d'impatience.

— Il n'existe aucune loi qui interdise la possession d'un tel ouvrage.

— C'est tout de même curieux, insista Fidelma en tournant les pages.

Il s'agissait d'une anthologie de textes religieux qu'Origène, chef de file de l'école chrétienne d'Alexandrie, avait recopiés trois siècles auparavant. Ils se présentaient sur six colonnes et étaient rédigés en hébreu et en grec.

Quelqu'un avait marqué un passage dans un chapitre intitulé « *Apokrupto* », ce qui en grec signifiait « textes cachés ». Fidelma le parcourut rapidement. Il s'agissait de l'histoire du roi assyrien Nabuchodonosor. Il avait envoyé son armée, commandée par un général du nom d'Holopherne à la réputation de guerrier invincible, se battre contre les Hébreux. Pendant le siège de la ville israélite de Béthulie par les Assyriens, une jeune fille juive prénommée Judith se rendit dans le camp assyrien et fut amenée devant Holopherne. Elle le séduisit et, alors qu'il dormait d'un sommeil aviné, elle le décapita et retourna auprès de son peuple. Reprenant courage, les Juifs se ruèrent sur les envahisseurs et les mirent en déroute.

Ce récit aurait bien plu aux bardes irlandais, songea Fidelma : autrefois, on croyait que la tête était le siège de l'âme et tuer un ennemi par décollation était une marque de respect. Brusquement, elle ouvrit de grands yeux et scruta les textes. Le nom de Judith voulait dire « Juive » !

Pourquoi ce passage avait-il été coché ? Qu'avait voulu dire Scoriath en déclarant « Je deviendrai fermier, à moins que la Juive n'ait décidé de m'en empêcher à tout prix » ? Scoriath n'était-il pas un étranger qui commandait une armée, tout comme Holopherne ? Et Scoriath n'avait-il pas été à moitié décapité ?

Elle replaça le livre dans la sacoche avec des gestes lents tandis que le brehon l'observait, vaguement surpris.

— Vous en avez terminé ?

— J'aimerais consulter le généalogiste des Uí Dróna, répondit Fidelma en se redressant.

— Mais pourquoi désirez-vous interroger la cheftaine des Uí Dróna ? Qu'a-t-elle à voir avec cette histoire ? s'énerva Rathend.

Cela se passait une heure plus tard, dans le grand hall de la forteresse.

— À moi de le découvrir, répliqua Fidelma. N'ai-je pas le droit de convoquer Irnan pour la questionner ?

— J'espère que vous savez ce que vous faites, Fidelma de Kildare, grommela le brehon.

Ils attendirent Irnan dans un silence embarrassé. Quand elle fit son entrée, Rathend sauta sur ses pieds.

— Pourquoi m'a-t-on appelée, Rathend ? demanda la cheftaine sans jeter un seul regard à Fidelma.

— Depuis quand Scoriath était-il votre amant, Irnan ?

Dans le silence qui succéda à cette déclaration, une épingle tombant sur le sol aurait résonné avec fracas.

Le visage au teint cuivré d'Irnan devint gris, et elle pinça les lèvres. Quant à Rathend, il fixait Fidelma d'un air effaré.

Soudain, comme si ses jambes ne pouvaient plus la porter, Irnan se laissa tomber sur un siège. Elle semblait effrayée, consternée, et comme paralysée par la religieuse.

— Avant votre naissance, poursuivit Fidelma, impassible, on m'a raconté que votre père Drón s'était rendu au port de Síl Maíluidir, où il entendait encourager les marchands du clan qui y faisaient du commerce. Lors de son séjour, il rencontra un marchand phénicien qui avait une fille d'une grande beauté. Drón l'épousa et ils eurent un enfant : vous-même. Votre mère s'appelait Judith – la Juive. Elle ne survécut que quelques mois à votre naissance et, à sa mort, votre père vous ramena ici, où vous avez été élevée.

— Ce n'est un secret pour personne, répliqua Irnan, sur la défensive. Molua, le généalogiste, vous aura sans doute renseignée.

— Quand Scoriath vous a-t-il annoncé qu'il ne vous aimait plus et désirait renoncer à sa charge pour devenir un simple fermier ?

Irnan, qui avait recouvré son calme, eut un rire bref.

— Vous ne savez pas tout, *dálaigh*. Scoriath m'aimait et il me l'a

répété le jour même où sa femme l'a assassiné par jalousie.

Fidelma dissimula sa surprise devant la réponse candide d'Irnan.

— Mais Scoriath était un homme d'honneur, poursuivit Irnan. Il refusait de faire du tort à Liadin et à son jeune fils. Il m'a donc annoncé qu'il ne divorcerait pas de son épouse et resterait auprès d'eux.

— Réalisez-vous que cela vous fournissait un mobile pour l'assassiner ? s'étonna Fidelma.

— J'aimais Scoriath. Jamais je ne lui aurais fait du mal.

— Vous voulez nous faire croire que vous acceptiez cette situation ?

— Scoriath et moi sommes devenus amants dès le premier jour de son arrivée ici. Mon père, le chef Drón, découvrit notre liaison. Il admirait Scoriath en tant que guerrier, mais il voulait que j'épouse un prince irlandais possédant de nombreuses richesses. Il était d'autant plus déterminé à ce que je lui obéisse que, pour lui, ce mariage compenserait mon sang étranger. Il força Scoriath à cette union avec Liadin, mais Scoriath n'était pas amoureux de sa femme.

Irnan marqua une pause et se perdit dans la contemplation des flammes du foyer. Puis elle reprit :

— Quand mon père est mort et que j'ai recouvré ma liberté, j'ai supplié Scoriath de divorcer au bénéfice de Liadin, dont l'avenir et celui de son fils auraient été assurés. Mais il a refusé pour ne pas blesser sa femme. Nous sommes donc restés amants.

« Quand j'ai appris que Scoriath et son fils avaient été assassinés, j'ai tout de suite compris qui avait commis cet acte abominable. Liadin avait certainement tout découvert.

Fidelma contempla Irnan d'un air songeur.

— Cette conclusion n'est-elle pas un peu hâtive ? Scoriath n'est plus là pour s'exprimer. Et si vous aviez assassiné Scoriath parce qu'il vous avait rejetée ?

Irnan redressa le menton.

— Je ne mens pas. Et je n'ai rien d'autre à ajouter.

Elle se leva.

— D'autres questions avant que je me retire ?

— Pas pour l'instant.

La cheftaine sortit du grand hall sans se retourner.

Fidelma poussa un soupir irrité. Quelque chose la narguait, un souvenir fugace...

Rathend voulut parler, mais la porte s'ouvrit, et un jeune homme revêtu de la robe de bure des religieux fit son apparition.

— Le brehon Rathend est-il là ?

Puis il avisa Fidelma et la salua.

— *Bene vobis*, ma soeur.

— Je suis Rathend, dit le brehon. Que puis-je pour vous ?

— Je suis Suathar, du monastère de la bienheureuse Moling, venu chercher un ouvrage de grande valeur que nous avons prêté à Scoriath. Mais on m'a appris que je ne pourrais pas le récupérer sans votre autorisation.

Fidelma releva la tête avec intérêt.

— S'agirait-il de la copie des *Hexaples* d'Origène ?

— Oui, elle appartient à notre bibliothèque et nous l'avions mise à la disposition de Scoriath il y a une semaine environ.

— Scoriath s'était-il déplacé en personne ?

— Non, il avait envoyé un message pour demander qu'on lui apporte le livre la prochaine fois qu'un de nos frères se rendrait au *ráth* des Uí Dróna. Il y a six jours, j'ai donné l'ouvrage à lady Liadin quand je me suis déplacé pour la prévenir que sa tante était malade et requérait sa présence.

Rathend tendit la sacoche au moine.

— Vérifiez que tout est en ordre, dit Fidelma alors que le religieux les remerciait.

Le moine hésita, sortit le livre et l'examina. Puis il l'ouvrit.

— Vous souveniez-vous que le passage sur Holopherne avait été coché ?

— Non, ce livre ne portait aucune marque. Et ces taches brunâtres sur la reliure n'étaient pas là non plus. Cela ressemble à l'empreinte d'une main.

Fidelma se réprimanda mentalement pour son étourderie, se saisit de l'ouvrage et posa sa main sur l'empreinte.

— Quelle idiote je fais ! murmura-t-elle. Dites-moi, Suathar, ces textes rassemblés par Origène sont-ils très populaires ?

— Non, car, comme vous le savez, et malgré l'intérêt de ces récits des Hébreux, les chrétiens les ont déclarés apocryphes.

— Cela confirme ce que je pensais. Trouve-t-on ailleurs des références à Judith et Holopherne ?

— Pas que je sache.

— Lady Liadin a-t-elle visité votre bibliothèque au monastère ? Suathar réfléchit.

— Oui, il y a plusieurs semaines de cela.

Fidelma, le visage grave, se tourna vers le brehon.

— J'ai terminé mon enquête et je plaiderai dès demain, après un dernier entretien avec Liadin.

— Je suppose que vous plaiderez non coupable ?

Fidelma secoua la tête et le brehon sursauta.

— Voyez-vous, Rathend, Liadin a beau être très intelligente, elle a commis quelques erreurs.

Avant de pénétrer dans la cellule de Liadin, Fidelma se tourna

vers Conn, maintenant chef de la garde, à qui elle avait demandé de l'accompagner.

— Au cas où j'aurais besoin de vous, vous resterez à l'extérieur, devant la porte.

En voyant son amie, Liadin se leva, pleine d'espoir. Fidelma croisa les bras.

— Je te défendrai, Liadin, dit-elle d'une voix glaciale, mais seulement pour tenter d'adoucir la peine qui t'attend. J'ai eu du mal à admettre que tu m'avais utilisée dans ce vil complot.

Liadin changea de visage et voulut parler.

— Je sais tout, l'arrêta Fidelma. Tu as fait appel à ma vanité en semant un certain nombre de faux indices dont tu pensais qu'ils m'amèneraient à soupçonner Irnan. Et surtout, tu as compté sur ma vulnérabilité due à notre longue amitié pour me convaincre de ton innocence.

Liadin s'assit sur son lit, les traits figés.

— Tu as appris que Scoriath ne t'avait jamais aimée, poursuivit Fidelma. Il avait une liaison avec Irnan. Le crime était bien préparé : si tu ne pouvais l'avoir, alors Irnan ne l'aurait pas non plus. Un dessein diabolique a germé dans ton esprit : tu le tuerais et tu m'enverrais chercher, laissant une fausse piste à mon intention afin que je te défende en accusant Irnan.

— Comment aurais-je pu faire cela ?

— Tu avais découvert les circonstances de la naissance d'Irnan et cela te rappela Holopherne. Tu es une femme érudite qui lis le grec, et tu décidas alors de me tendre un piège en excitant mon imagination. Lors d'une de tes visites à la bibliothèque du monastère de Moling, tu vérifias l'histoire d'Holopherne dans les *Hexaples* d'Origène. Quand le moment fut venu, tu envoyas un messenger demander à Suathar, au nom de Scoriath, d'apporter le livre qui me mettrait sur la voie, car tu avais l'intention de laisser échapper dans la conversation que Scoriath craignait « la Juive ».

Fidelma considéra son amie avec tristesse.

— Tu as pris le livre et tu l'as mis en évidence chez toi. Là, il s'est produit un événement imprévu. Branar t'a entendue te quereller avec Scoriath. J'étais tellement convaincue de ton innocence que je me suis servie d'un vieux tour pour déconsidérer le témoignage de Branar. Utilisée par une personne partielle, l'intelligence est une arme redoutable.

« Tu t'es ensuite rendue chez ta tante. Plus tard, tu es rentrée au *ráth* sans te faire remarquer. Scoriath n'avait aucune raison de se méfier de toi et tu l'as frappé par derrière. C'est peut-être à ce moment-là que tu t'es souvenue que tu avais négligé un détail : marquer le passage sur Judith et Holopherne. Tu as alors comblé cette

lacune, car j'ai remarqué une empreinte de main ensanglantée sur la reliure, ce qui avait échappé à tout le monde.

« Puis tu es allée te cacher dans les écuries et tu as attendu que Conn découvre les corps. Tu es alors réapparue en prétendant que tu venais de rentrer de chez ta tante. Tu savais que tu serais accusée, mais tu avais déjà envoyé un messenger pour que je vole à ton secours. Quelque chose me dérangeait sans que je parvienne à trouver quoi : pour t'assurer que j'arriverais juste à temps, tu m'as envoyé quérir avant le meurtre.

— Même si j'avais tué Scoriath par jalousie, dit Liadin d'une voix brisée, il y a une faille dans ton raisonnement et tu en as conscience.

Fidelma soutint le regard de son amie sans sourciller et y détecta... était-ce une note de triomphe ?

— À quoi penses-tu ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Tu me crois vraiment capable de tuer mon propre fils ? Tant que tu seras taradée par ce doute, tu ne pourras pas t'empêcher de plaider ma cause et de me faire acquitter pour ce crime.

— Sur ce point, tu n'as pas tort, concéda Fidelma.

Elle entendit un bruit à l'extérieur de la cellule et dit d'une voix posée sans détacher son regard de celui de son amie :

— Entrez, Conn. Expliquez-moi pourquoi vous avez tué l'enfant de Liadin.

Le beau *tanist* aux cheveux d'or pénétra dans la cellule, l'épée au clair.

— Pour la même raison qui va m'obliger à vous tuer, répliqua-t-il avec arrogance. Le complot que vous avez mis au jour correspond à peu près à votre description. À un détail près : vous n'avez pas compris ce qui l'inspirait. Liadin et moi sommes amants.

Confrontée à la réalité enfin dévoilée, Liadin fondit en larmes.

— Je voulais me libérer de Scoriath pour partir avec Conn. Je savais que Scoriath, un homme de principes, refuserait le divorce. Je n'avais donc pas d'autre choix. Il fallait que je te fasse croire qu'il avait une liaison avec Irnan...

Fidelma haussa les sourcils.

— Parce que tu ignorais que Scoriath et Irnan étaient vraiment amants ?

À en juger par la surprise qu'exprimait le visage de la jeune femme, Fidelma comprit qu'elle venait de le lui apprendre.

— Scoriath aurait divorcé sans opposer de résistance, il t'aurait suffi de le lui demander. Il restait avec toi parce qu'il estimait que c'était son devoir envers toi et votre fils.

Pétrifiée par l'horreur, Liadin bégaya :

— Mais Conn... il m'avait assuré... Mon Dieu, si j'avais su, rien de tout cela ne serait arrivé et j'aurais pu vivre mon amour au grand jour.

— Pas tout à fait, n'est-ce pas, Conn ?

Le jeune homme la foudroya du regard.

— Il t'utilisait, Liadin. Il t'a persuadée d'oeuvrer à la perte d'Irnan parce que, si je suivais tes faux indices et démontrait qu'elle était d'une manière ou d'une autre impliquée dans la mort de Scoriath, alors elle serait déchuée de son titre de cheftaine des Uí Dróna. Un chef doit être sans tache. Et qui aurait bénéficié de cette chute si ce n'est l'héritier présomptif ?

Liadin se leva.

— C'est faux ! Dis-lui qu'elle se trompe ! s'écria-t-elle.

Conn haussa les épaules avec dédain.

— J'ai joué pour l'amour, il est vrai... mais aussi pour le pouvoir. Vous avez très bien retracé l'élaboration de ce complot, sauf sur un point. C'est moi qui ai assassiné Scoriath. Et quand l'enfant est entré dans la pièce, j'ai dû le supprimer tout comme je vais vous tuer...

Il leva son épée.

Fidelma tressaillit et rentra la tête dans les épaules. Liadin poussa un cri déchirant et, comme le coup n'arrivait pas, Fidelma rouvrit les yeux. Liadin s'accrochait au bras de Conn et, à cet instant, deux guerriers escortés de Rathend surgirent pour désarmer le *tanist* qui se débattait.

Les guerriers l'emmenèrent et Liadin s'effondra en sanglotant sur le lit.

Rathend fixait Fidelma avec une franche admiration.

— Vous aviez raison, Fidelma de Kildare. Comment avez-vous procédé pour découvrir la vérité ? Vous êtes très habile.

— Je n'étais pas aussi sûre de moi que vous le pensiez, mais j'ai un bon instinct. J'étais certaine que Liadin n'avait pas poignardé son fils, ce qui contrariait ma conviction qu'elle avait semé cette série de faux indices pour m'égarer. Elle savait comment flatter ma vanité, moi qui me targue de résoudre tous les mystères. J'en ai donc déduit que Liadin avait un complice qui me révélerait les mobiles de cette tragédie. J'ai commencé à suspecter Conn quand il m'a orientée vers Irnan et son ascendance juive.

« Pauvre Liadin, alors qu'elle savait que Conn avait assassiné son enfant, elle a poursuivi cette sinistre entreprise. L'amour aveugle est insondable.

Elle jeta un coup d'oeil plein de compassion à son amie.

— Quand j'ai compris que l'empreinte de la main sur le livre était celle d'un homme, tout s'est mis en place. Conn, en mettant en scène le meurtre, a voulu s'assurer que Liadin avait laissé un indice clairement identifiable. Ce faisant, il a signé sa perte. Et puis j'ai pris du retard pour arriver jusqu'ici et, quand Conn m'a accueillie, j'ai eu du mal à comprendre pourquoi son visage exprimait une sorte de

soulagement. C'est que le plan nécessitait ma participation.

— Et donc Conn, obsédé par la quête du pouvoir, a persuadé son amante de participer à ce crime en lui faisant croire qu'il agissait par amour, soupira Rathend.

— Oui, et si Liadin est coupable, elle l'est bien moins que Conn, qui jouait de ses émotions comme un harpiste joue de son instrument. Ah, Liadin, Liadin !

Fidelma secoua la tête.

— Qui peut prétendre connaître les replis secrets du coeur des hommes ? En vérité, ils restent ignorés de l'ami le plus intime.

— Elle vous a cependant sauvé la vie, et cela sera pris en considération quand elle passera en jugement.

— Si seulement Scoriath s'était montré honnête avec elle ! S'il avait confessé sa liaison avec Irnan et proposé le divorce à Liadin, elle ne serait jamais tombée dans cet effroyable complot.

— Vous pensez que Scoriath a attiré le malheur sur lui ? hasarda Rathend.

— Sans doute craignait-il les émotions plus que la guerre.

Ils sortirent de la cellule, abandonnant Liadin, qui sanglotait, à son triste sort.

— Vous savez bien que, dans ces circonstances, les hommes sont souvent lâches. *Deus vult !*

— Dieu l'a voulu ainsi, dit Rathend en écho.

Un cri est monté du sépulcre

C'était le soir de la Toussaint. Tressach, un guerrier de la garde du palais royal de Tara, où résidait Sechnasach, haut roi d'Irlande, n'en menait pas large. Il avait été désigné pour monter le guet dans l'endroit le plus redouté de l'immense palais : le cimetière où reposaient des générations de hauts rois. Des rangées d'édifices en granit sculpté s'élevaient sur les tumulus où de nombreux monarques étaient enterrés, souvent avec leurs chars, leurs armures, et les objets qui devaient les aider à atteindre l'autre monde.

Tressach était très contrarié de se retrouver là le soir de la Toussaint, qui était encore célébrée sous le nom de fête de Samain, même si les cinq royaumes s'étaient depuis longtemps convertis à la foi chrétienne. D'après la tradition, cette nuit-là les royaumes mystiques de l'autre monde devenaient visibles aux mortels ; les âmes des morts pouvaient s'incarner à nouveau pour exercer leur vengeance sur ceux qui les avaient trahis au cours de leur existence. Cette croyance était tellement ancrée dans le peuple que même la nouvelle foi n'avait pu l'éradiquer. Les chrétiens l'avaient donc intégrée dans leur calendrier en créant deux célébrations différentes. Les saints, connus ou inconnus, étaient glorifiés le jour de la Toussaint, et le jour suivant était consacré à la commémoration des âmes des disparus.

Tressach frissonna en contemplant le chemin qu'il devait prendre entre les monuments funéraires aux imposantes portes en pierre plongés dans l'obscurité. On l'appelait « l'avenue des grands rois », car c'était là que reposaient certains des monarques les plus célèbres. Il y avait la tombe d'Ollamh Fodhla, le quarantième monarque, qui avait répertorié et harmonisé les lois d'Irlande. Tous les trois ans, pour la fête de Samain, des juges, des juristes et des administrateurs convergeaient vers Tara pour promouvoir les lois et les réviser. Naturellement, Tressach savait qu'une foule de juges et de juristes étaient déjà arrivés à Tara, car le *féis*, l'assemblée, tombait cette

année-là. Ils commenceraient leurs délibérations le lendemain à la première heure.

Il y avait aussi le sépulcre de Macha Mong Ruadh, Macha aux cheveux roux, vingt-sixième souverain et unique femme ayant régné sur l'Irlande. Au-delà s'égrénaient les tombeaux de Conaire le Grand, Tuathal le Légitime, Art le Solitaire, Conn des cent batailles et Fergus aux dents noires. Tressach se récita mentalement la litanie des noms des occupants de ces sépultures.

Mais pourquoi un guerrier devrait-il perdre son temps à arpenter cet endroit où reposaient des morts ? Quel besoin y avait-il de surveiller ces lieux désolés par cette froide nuit d'automne ? Tressach aurait préféré se trouver n'importe où ailleurs.

Il s'était bien muni d'une lanterne, mais elle ne lui procurait que peu de réconfort. Il accéléra le pas. Autant en terminer au plus vite, afin qu'en toute bonne conscience il puisse rapporter à son supérieur qu'il avait parcouru l'itinéraire qu'on lui avait assigné. Sa veille terminée, une bonne chope de *cuirm*, un hydromel fort et revigorant, l'aiderait à se remettre de ses émotions.

Il tourna à gauche, s'arrêta près d'une rangée de sépultures et leva sa lampe, car il avait à coeur de bien s'acquitter de sa tâche. Son regard tomba sur une fosse et il réprima un frisson. Garbh, le gardien du cimetière chargé d'entretenir et de creuser les tombes, avait travaillé ici même au cours des deux derniers jours. Tressach fut saisi d'une fascination morbide alors qu'il contemplait le trou béant et les monticules de terre tout autour. Son imagination s'enflamma tandis que lui revenaient toutes sortes de contes macabres remontant à son enfance. Un être maléfique sortait des entrailles de la terre et... Il fit une gémuflexion et se détourna.

Là, au bout de la rangée de tombes plus récentes, s'élevait un tumulus, un peu à l'écart. Ce genre de sépulture ancienne s'appelait une *dumna*. Elle était entourée par un cercle de pierres gravées en *ogham*, l'ancien alphabet irlandais tombé en désuétude depuis que la nouvelle foi avait adopté l'écriture latine. Cette tombe était plus richement dotée que les autres. Derrière les portiques en pierre, les portes en chêne étaient cerclées de fer, décorées de plaques de cuivre et de bronze incrustées d'or et d'argent dessinant des motifs savants.

Il s'agissait d'une des plus vieilles tombes de Tara car, d'après les chroniques, elle remontait à mille cinq cents ans environ. Elle appartenait au vingt-sixième haut roi, Tigernmas, connu comme « le seigneur de la mort ». Ce monarque des plus belliqueux avait gagné trente-neuf batailles en une seule année. C'est au cours de son règne, affirmaient les vieux conteurs, que les premières mines d'or et d'argent avaient été découvertes et exploitées en Irlande. Tigernmas, devenu un souverain riche et puissant, avait aussi imposé le port de vêtements

de différentes couleurs pour distinguer le clan et le statut social de chacun.

De tous les tombeaux que le malheureux Tressach devait longer, il craignait plus que tout celui de Tigernmas. D'après les annales, ce dernier avait abandonné les anciens dieux pour adorer une idole avide de sang et de vengeance. On lui offrait même des sacrifices dans la plaine de Magh Slecht, pour la fête de Samain. Lors d'une de ces cérémonies, Tigernmas et ses fidèles avaient contracté une maladie inconnue qui les avait décimés. On avait ramené le corps du roi à Tara pour l'enterrer dans ce cimetière.

Tressach connaissait bien l'histoire, et il aurait préféré ne pas s'en souvenir avec autant de précision au cours de cette nuit maudite. Il serra la poignée de son épée et leva sa lanterne. Cela le rassurait. Il s'apprêtait à passer devant le sépulcre de Tigernmas quand un hurlement le figea sur place. Un cri de douleur étranglé.

Puis une voix à l'agonie cria distinctement :

— Au secours ! Ah ! mon Dieu, au secours !

Tressach, paralysé par la terreur, sentit la transpiration ruisseler dans son dos. Sa gorge sèche ne pouvait émettre aucun son. Dans son esprit, il ne faisait aucun doute que le cri venait du sépulcre scellé depuis des siècles.

L'abbé Colmán, conseiller spirituel de la grande assemblée des chefs des cinq royaumes d'Irlande, était un homme trapu au visage rubicond ayant dépassé la cinquantaine. Il se leva pour accueillir la religieuse aux beaux yeux verts et aux boucles rousses s'échappant de sa coiffe qui venait de pénétrer dans ses appartements.

— Fidelma ! C'est toujours un plaisir de vous recevoir à Tara, que ne me gratifiez-vous plus souvent de votre présence !

Il s'avança vers la jeune femme.

— *Dominus tecum*, répliqua-t-elle avec solennité comme l'exigeait le protocole.

L'abbé prit ses mains dans les siennes et, secouant la tête, la guida vers un siège auprès du feu. Ces deux-là étaient de vieux amis, heureux de se retrouver après une longue séparation.

— Je me demandais si vous participeriez cette année à l'assemblée. Vos illustres confrères sont déjà arrivés.

Fidelma de Kildare lui adressa une grimace ironique.

— Il aurait été très négligent de ma part de manquer ce rendez-vous, car j'ai de nombreuses questions à poser au chef brehon au sujet d'affaires litigieuses.

L'abbé Colmán, à l'évidence ravi de la visite de Fidelma, lui proposa du vin importé de Gaule qu'elle accepta avec gratitude. L'abbé prit alors une amphore, remplit une cruche de vin rouge épicé, alla chercher une barre de fer dans le feu et la trempa dans le liquide.

Puis il servit le liquide brûlant dans des timbales en argent.

La soirée était fraîche et Fidelma but avec plaisir l'excellent breuvage.

— Voilà bien trois ans que nous ne vous avons vue à Tara, la réprimanda gentiment l'abbé.

— Le temps passe si vite, soupira Fidelma.

— Le roi parle souvent de la façon magistrale dont vous avez résolu le mystère de la disparition de son épée de cérémonie.

— Comment vont Sechnasach et sa famille ?

— Leurs affaires sont prospères et ils sont tous en bonne santé, *Deo gratias*. Mais j'ai appris que vous aviez connu bien des aventures depuis le couronnement.

Il fut interrompu par quelqu'un qui frappait à la porte.

— Entrez ! dit l'abbé avant de s'excuser auprès de son invitée.

N'importe qui voyant le guerrier qui se tenait sur le seuil de la pièce aurait compris qu'il était en état de choc. Malgré son épais manteau en peau de mouton, il était blême et agité de tremblements. Ses dents s'entrechoquaient et ses yeux noirs allaient de l'abbé à la jeune religieuse sans qu'aucun son ne sortît de sa bouche.

— Eh bien, que se passe-t-il ? demanda l'abbé d'un ton bourru.

— Seigneur abbé, murmura l'homme d'une voix à peine audible.

— Plus fort, articulez !

— Je suis Tressach et j'appartiens à la garde du palais. Mon capitaine, Irél, m'a envoyé vous chercher. Un incident s'est produit...

— Quel genre d'incident ? Parlez-vous à la fin ?

— Cela s'est passé au cimetière des hauts rois et Irél demande que vous le rejoigniez au plus vite.

— Mais de quoi s'agit-il ?

Renoncer à un moment de détente au coin du feu avec Fidelma n'enchantait guère Colmán. Mais il était un officier de la cour royale et un conseiller ecclésiastique pour tout ce qui touchait aux questions spirituelles à Tara. En d'autres termes, ce qui se passait au cimetière le concernait directement.

Fidelma étudia le guerrier à bout de nerfs d'un regard inquisiteur tout en savourant son vin. L'homme était traumatisé et les manières abruptes de l'abbé ne faisaient rien pour l'aider. Elle reposa sa timbale et lui adressa un sourire rassurant.

— Conte-nous votre histoire et nous verrons si nous pouvons nous rendre utiles.

Le guerrier tendit les bras en un geste d'impuissance.

— J'étais chargé de surveiller les tombes... par une nuit pareille, c'est vraiment pas de chance... et voilà que tout à coup un hurlement monte du sépulcre de Tigernmas !

— De l'intérieur de la tombe, vous êtes sûr ?

— Absolument.

Il fit une génuflexion.

— J'ai entendu une voix qui demandait de l'aide. J'étais terrorisé. Je peux me battre contre des hommes, mais je suis désarmé devant les âmes des morts.

Une expression d'incrédulité se répandit sur les traits de Colmán.

— C'est une mauvaise plaisanterie !

Fidelma, elle, voyait bien que le guerrier ne se moquait nullement.

— Poursuivez. Comment avez-vous réagi ?

— Je me suis enfui à toutes jambes pour aller faire un rapport à Irél, mon capitaine. Tout d'abord, il ne m'a pas cru, et il m'a escorté jusqu'à la tombe avec un autre guerrier. Sur ma vie, la voix continuait de se plaindre, ma soeur, plus faiblement, mais elle suppliait qu'on lui porte secours. Nous sommes maintenant trois à pouvoir en porter témoignage.

Colmán ne semblait guère convaincu.

— Et qu'est-ce que j'y peux ? s'exclama-t-il. Irél veut-il que j'aille prier pour les âmes des morts ?

— Non, car il ne croit pas aux âmes errantes. Il demande simplement l'autorisation d'ouvrir la tombe. À son avis, un homme blessé est enfermé à l'intérieur du caveau.

L'abbé parut scandalisé.

— Mais cette tombe a été scellée il y a quinze cents ans ! Comment quelqu'un pourrait-il se cacher à l'intérieur ?

— C'est ce que Garbh lui a dit.

— Qui est Garbh ? intervint Fidelma.

— Le gardien du cimetière. Irél l'a envoyé quérir pour qu'il force les portes du sépulcre.

— Et Garbh s'est exécuté ? maugréa l'abbé.

— Non, il a réclamé l'intervention d'une autorité compétente en la matière et c'est pourquoi Irél m'a envoyé ici.

— Voilà une affaire des plus sérieuses. La décision de procéder à l'ouverture d'une tombe n'est pas du ressort d'un soldat ou d'un capitaine. Il faut que je parle à Irél...

Colmán se leva et Fidelma l'imita.

— Je suis vraiment désolé, Fidelma...

— Permettez-moi de vous accompagner. Si une voix nous est parvenue, c'est que quelqu'un est prisonnier de ce tombeau... ou alors, qu'à Dieu ne plaise, il s'agit vraiment d'un esprit troublé.

Ils trouvèrent Irél, la mine sombre, qui se tenait devant la sépulture avec un autre guerrier. Il était plongé dans une conversation animée avec un homme robuste et musclé, vêtu d'un justaucorps et d'un pantalon en cuir grossiers. L'homme se retourna à leur approche

et accueillit l'abbé Colmán avec soulagement.

— Je suis bien content que vous vous soyez déplacé, monseigneur. Ce capitaine insiste pour que je pénètre dans la dernière demeure de Tigernmas. Ce serait un acte sacrilège et j'ai refusé d'obtempérer tant qu'un homme d'Église ne m'en donnerait pas l'autorisation.

Irél s'avança et salua l'abbé.

— Tressach vous a-t-il expliqué de quoi il retourne ?

Colmán le considéra d'un air dédaigneux.

— Je n'entends pas cette voix qui vous a interpellés, lança-t-il d'un ton sarcastique.

Et il tendit l'oreille d'un air faussement surpris.

— Elle s'est tue quand j'ai envoyé chercher Garbh, répliqua Irél, qui s'efforçait de contrôler son irritation. J'ai essayé en vain de le convaincre d'exécuter mes ordres. Chaque minute compte. Quelqu'un est peut-être en train d'agoniser à l'intérieur de ce tombeau.

Le gardien du cimetière eut un rire bref.

— Regardez ces portes. Le cadavre de celui qui a trépassé ici a mille cinq cents ans.

— Garbh est dans son droit en refusant de satisfaire votre requête, expliqua l'abbé Colmán. Moi-même, je ne suis pas certain d'être autorisé à procéder à cette violation.

Fidelma s'avança.

— Je pense que vous devriez en assumer la responsabilité.

Surpris, Colmán se tourna vers elle.

— Vous prenez cette histoire au sérieux ?

— Voilà un capitaine de la garde expérimenté et un guerrier des plus respectables dont nous n'avons aucune raison de douter. Puisqu'ils ont entendu quelque chose, allons vérifier leurs dires.

Irél ouvrit de grands yeux tandis que Garbh ricanait en haussant les épaules.

Colmán poussa un soupir résigné et fit signe à Garbh de s'exécuter.

— Soeur Fidelma est un *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*, se justifia-t-il. En de telles circonstances, elle a toute autorité pour exiger une telle procédure.

Irél parut se détendre. Le regard de Garbh vacilla de façon imperceptible, puis il se mit au travail et brisa les antiques verrous.

Un homme gisait juste devant eux, qui venait à l'évidence de rendre l'âme. Un objet était fiché dans son dos : un poignard ou une flèche privée d'empennage. Il était allongé sur le ventre, les mains tendues dans un dernier effort pour ouvrir les portes qu'il avait grattées de ses ongles ensanglantés, et son visage faisait peur avec ses yeux agrandis par l'horreur d'une vision surgie des profondeurs de la

nuît...

— Dieu nous vienne en aide ! s'écria Tressach d'une voix chevrotante.

Stupéfait, Garbh se frottait le menton.

— Les sceaux étaient intacts, murmura-t-il. Vous êtes témoins.

— Cet homme a tenté en vain de les rompre, dit Fidelma. Ce sont ses cris d'agonie que Tressach et Irél ont entendus.

Irél jeta un coup d'oeil gêné à Fidelma.

— Ceci n'est guère un spectacle pour une soeur de la foi, protesta-t-il en la voyant s'avancer.

— Je suis un *dálaigh*, lui rappela-t-elle, et j'ai décidé de me charger de cette investigation.

Irél chercha du regard l'approbation de l'abbé Colmán, qui hocha la tête. Le capitaine s'écarta tandis qu'on levait les lanternes pour éclairer Fidelma.

Elle s'avança, remplie de curiosité. Les histoires sur l'infâme Tigernmas étaient célèbres. N'avait-il pas fait exécuter ses druides pour se livrer à l'adoration d'une idole gigantesque ? Combien d'enfants avaient été ramenés à la raison à la simple évocation de ce roi maudit, qui remonterait des enfers pour les emporter s'ils n'étaient pas sages ? Et maintenant, elle foulait le sol de ce sépulcre hermétiquement clos depuis d'innombrables générations. Ce n'était pas un endroit très accueillant. L'air raréfié sentait l'humus, le moisi... une atmosphère étouffante vous prenait à la gorge.

Le cadavre était celui d'un homme d'un certain âge, plutôt corpulent, avec des cheveux blancs soigneusement coiffés. Les mains, si on faisait abstraction des écorchures, étaient lisses et douces, donc peu habituées aux travaux manuels. Quant aux vêtements poussiéreux et tachés de sang, ils trahissaient un rang assez élevé. Cependant, l'homme ne portait ni bijoux ni symboles de sa fonction, et la bourse accrochée à sa ceinture ne contenait que quelques pièces.

Quand elle examina le visage, Fidelma tenta d'ignorer l'expression de terreur qu'il reflétait pour se concentrer sur les traits. Soudain, elle fronça les sourcils et fit un signe pour qu'on approche une lampe.

— Abbé Colmán, s'il vous plaît, venez ici. J'ai l'impression que cette personne ne m'est pas inconnue.

L'abbé la rejoignit à contrecœur et se pencha.

— Par les blessures du Christ ! s'écria l'abbé, oubliant son habit. C'est Fiacc, le chef brehon d'Ardgal !

Fidelma hocha la tête d'un air grave. Pas étonnant que les traits du cadavre lui soient familiers : il était un des juges érudits du pays.

— Fiacc s'était certainement déplacé jusqu'à Tara pour assister à l'assemblée, murmura Colmán.

Fidelma se releva et épousseta sa robe.

— Ce qui n'explique pas sa présence ici. Comment un magistrat respecté s'est-il retrouvé enfermé, puis poignardé, dans une tombe scellée depuis la nuit des temps ?

— Il s'agit forcément de sorcellerie, dit Tressach d'une voix entrecoupée.

Irél ne put s'empêcher de se moquer de lui :

— Au cours de son premier concile, Patrick ne nous a-t-il pas enseigné que la sorcellerie n'était qu'une illusion de l'esprit ?

Il se tourna vers Fidelma.

— Il doit y avoir une explication rationnelle à cela. Qu'en pensez-vous, ma soeur ?

— Je partage votre avis, répondit Fidelma avec un sourire approbateur.

Elle scruta les ténèbres.

— Cependant, il est parfois difficile de la trouver.

Elle revint à Colmán.

— Pourriez-vous vérifier auprès de l'organisateur de l'assemblée si la présence de Fiacc était prévue et s'il devait intervenir au cours des débats ?

Colmán s'éclipsa aussitôt, tandis que Fidelma examinait à nouveau le cadavre.

La cause de la mort ne faisait aucun doute : le morceau de bois était planté juste sous une omoplate.

— Poignarder quelqu'un dans le dos, voilà qui est indigne, lança Irél. Sans compter que bien des os peuvent s'opposer à l'atteinte d'un organe vital. Pour infliger une blessure mortelle, il vaut mieux frapper de face, sous la cage thoracique, et enfoncer l'arme vers le haut.

Il s'exprimait avec la précision et la fierté de celui qui connaît son métier.

— Diriez-vous que l'assassin était un amateur ? ironisa Fidelma.

— Pas nécessairement, déclara Irél après mûre réflexion. L'instrument a pénétré de côté avant de viser le coeur. Le tueur savait ce qu'il faisait et la victime n'a pas survécu longtemps.

— Vous êtes très observateur, Irél. Mais pourquoi attribuez-vous ce meurtre à un homme ?

Irél haussa les épaules.

— C'est logique. Celui qui a exercé une telle poussée était doté d'une force peu commune.

Fidelma étudia le morceau de bois avec intérêt. Il s'agissait d'une baguette d'orme d'environ dix-huit pouces de long... et gravée de mots en *ogham*. Elle y passa un doigt et sentit un peu de sève, légèrement collante. L'inscription signifiait « Les dieux nous protègent ». Cette baguette s'appelait un *fé* – il s'agissait d'un instrument servant à mesurer les défunts et les tombes. Il était généralement considéré

comme un objet qui portait malheur, et personne n'aurait spontanément touché un *fé* sauf en cas d'absolue nécessité.

Même Fidelma dut se forcer pour l'arracher du corps de Fiacc. Elle repéra immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'un *fé* ordinaire, car il était aiguisé à son extrémité. Et quand elle en essuya le sang sur les vêtements du juge, elle plissa les paupières en constatant que la pointe avait été durcie au feu.

Tressach, qui se tenait près de Fidelma, s'affola en la voyant brandir le *fé*.

— Vous n'auriez pas dû vous emparer de ce morceau de bois qui a servi à mesurer la tombe de Tigernmas, ma soeur !

Fidelma se releva sans répondre et arpenta le caveau, qui mesurait environ quinze pieds sur douze.

De forme ovale et creusé dans la terre, il était pavé de dalles de pierre et étayé par des blocs de granit qui lui faisaient un plafond voûté. L'air frais s'engouffrait par les portes grandes ouvertes, chassant les vapeurs fétides d'une atmosphère irrespirable.

Quant à la dépouille de Tigernmas, inutile de la chercher longtemps. Contre le mur du fond se dressait une structure en métal rongée par les ans qui laissait apparaître les restes d'un squelette. On distinguait encore des fragments de vêtements ; la boucle d'une ceinture et une épée rouillée gisaient sur le sol. C'était une coutume des anciens d'enterrer un grand chef dressé face à l'ennemi, la main refermée sur la poignée de son épée. Cette cage de fer, destinée à garder le corps debout, était supposée préserver les pouvoirs du défunt, qui continuerait ainsi à protéger les vivants. Le squelette penchait sur le côté, ses orbites vides semblaient fixer le cadavre de Fiacc avec malignité, et on aurait juré au sourire de sa tête de mort qu'il se réjouissait de sa terrible fin. Fidelma se réprimanda de se laisser gagner par de telles interprétations purement subjectives.

Près de cette structure, un char tombait en poussière. Il s'agissait sans doute du véhicule préféré du souverain, censé le transporter dans l'autre monde. Des jarres et des récipients ayant contenu les boissons et les mets favoris de Tigernmas étaient posés un peu partout. Ces objets, en bronze et en cuivre pour certains, avaient été exécutés par des artisans chevronnés.

Fidelma s'avança et trébucha sur une petite barre de métal. Elle la ramassa, l'examina à la lumière d'une lanterne et réalisa qu'elle était en argent. En la reposant par terre, elle découvrit quelques broches en pierres semi-précieuses serties d'or fin. Les trésors d'un roi étaient supposés lui permettre de subvenir à ses besoins lors de son voyage dans l'autre monde.

C'est alors que Fidelma remarqua une traînée de sang qui menait des portes à la structure en métal. Elle distingua également des

marques sur les dalles de granit.

Irél, qui se tenait près d'elle, formula ses pensées à voix haute :

— Fiacc a été poignardé alors qu'il se tenait debout près de cette cage, puis il est parvenu à se traîner jusqu'aux portes.

— À l'évidence, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Depuis l'entrée de la tombe, Garbh, Tressach et l'autre guerrier suivaient avec fascination chaque mouvement de la religieuse.

— Cela ne vous surprend-il pas, dit Fidelma à Irél, qu'il y ait si peu de poussière et de décombres sur le sol ? On jurerait qu'il a été récemment balayé.

Irél se demanda un instant si elle plaisantait. Puis elle lui indiqua une dalle de pierre qui comportait des rayures.

— Approchez une lanterne. Que pensez-vous de cela ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Ces dalles ont probablement été entamées par des cordes pendant qu'elles étaient mises en place.

— Exactement. Vous ne notez rien d'autre ?

Irél jeta un coup d'oeil autour de lui et secoua la tête.

— Souvenez-vous, Tigernmas, malgré sa réputation exécrationnelle, a été le premier dans ce pays à exploiter des mines d'or et d'argent et à fondre ces métaux pour produire de grandes oeuvres d'art.

— Effectivement.

— Et notre peuple avait pour coutume de placer dans les tombes des objets qui reflétaient la richesse et le pouvoir du défunt.

— C'est bien connu, dit Irél qui commençait à s'impatienter.

— En dehors de ces quelques broches et de cette barre en argent, éparpillées sur le sol comme si elles y avaient été jetées à la hâte, où sont passés les objets précieux auxquels on serait en droit de s'attendre ?

Irél, que les us et coutumes des anciens n'intéressaient guère, se creusa la tête pour essayer de comprendre en quoi ces remarques étaient liées au meurtre de Fiacc.

À cet instant, Fidelma entendit qu'on s'agitait à l'extérieur. L'abbé Colmán était de retour.

— Fiacc devait intervenir devant l'assemblée demain, déclara-t-il. L'organisateur dit qu'il était arrivé à Tara en compagnie de sa femme il y a quelques jours. Cependant, et cela me semble intéressant, il affirme que Fiacc devait être entendu par le chef brehon pour éclaircir certaines accusations portées contre lui. Si elles s'étaient révélées fondées, l'exercice de sa fonction lui aurait été interdit.

— Une audience privée ? s'étonna Fidelma.

Rien n'avait transpiré au sujet d'éventuelles malversations. Elle se tourna une fois encore vers la structure métallique avant de revenir à Colmán.

— L'organisateur vous a-t-il donné des précisions sur les charges qui pesaient contre Fiacc ?

— Non, il a juste parlé de fautes liées à sa fonction dont seul le chef brehon était informé dans le détail.

— Étromma a-t-elle été prévenue de la mort de son mari ?

— J'ai pris sur moi de lui faire envoyer un message.

— Alors il est temps que je lui parle.

— Est-ce vraiment nécessaire ? Elle sera bouleversée. Pourquoi ne pas attendre demain ?

— Je dois éclaircir ce mystère au plus vite.

— Très bien. Et que faisons-nous pour...

Il fit un geste en direction du corps.

— Ne devrions-nous pas emporter le cadavre et sceller à nouveau cette sépulture ? intervint Garbh.

— Pas tout de suite, déclara Fidelma. Irél, j'aimerais qu'un de vos hommes monte la garde devant les portes. Tout doit rester en l'état pour l'instant. Avec un peu de chance, j'aurai résolu cette énigme avant minuit. Alors il sera temps de refermer cette chambre mortuaire.

Songeuse, elle fit quelques pas dans le cimetière des hauts rois, et s'arrêta pour attendre Colmán qui donnait des instructions à Irél. Devant elle s'ouvrait un trou béant fraîchement creusé, et elle frissonna. Puis Colmán la rejoignit et ils reprirent le chemin du palais à pas lents.

Étromma n'avait pas beaucoup plus de dix-huit ans, alors que son défunt mari approchait la cinquantaine. Assise le dos très droit, elle semblait parfaitement maîtresse d'elle-même, aucune tristesse n'assombrissait ses traits. Ses yeux bleus et froids considéraient Fidelma avec une certaine hostilité et elle pinçait ses lèvres minces. Un muscle tressaillait cependant au coin de sa bouche, seule marque d'agitation sur son visage.

— J'étais en train de divorcer de Fiacc. Il allait être destitué et il ne possédait pas de fortune personnelle, déclara-t-elle.

La religieuse lui faisait face tandis que l'abbé Colmán se tenait debout près du feu.

— Vous trouvez que c'est une raison suffisante ? s'étonna Fidelma.

— Je refuse de vivre dans la pauvreté, et nous avons passé un accord là-dessus. Fiacc était vieux, je ne l'avais épousé que pour la sécurité et il le savait.

— Vous ne ressentiez vraiment rien pour lui ?

Étromma eut un sourire sans joie.

— J'aimerai le jour où l'amour apportera des bienfaits matériels. Fidelma soupira.

— Pour quelles raisons Fiacc allait-il être destitué ?

— Au cours de l'année qui vient de s'écouler, il avait prononcé des jugements partiels en tant que juge d'Ardgal. Les gens ne lui faisaient plus confiance. Et il avait été réduit à la pauvreté par le paiement des compensations.

Un juge devait déposer une caution de cinq *séd*, ou onces d'argent, pour chaque affaire qu'il arbitrait. Si en appel devant une haute cour, qui comprenait trois magistrats érudits, on estimait que le premier jugement était erroné, alors la caution était confisquée et le premier juge devait payer une amende d'un *cumal*, équivalant à trois *séd* d'argent.

— Combien de fois votre mari a-t-il été sanctionné au cours de l'année qui vient de s'écouler, Étromma ? Comment a-t-il pu être frappé de pauvreté ?

— Il a prononcé onze jugements erronés.

Fidelma haussa les sourcils. Quatre-vingt-huit *séd* d'argent suffisaient à acheter un troupeau de trente vaches laitières. Une somme effarante à déboursier en l'espace d'une année. Pas étonnant qu'il ait été question de destituer Fiacc au cours de l'assemblée des brehons.

— Et il devait répondre devant le chef brehon des dettes qu'il avait contractées pour payer les amendes dues à son incompétence, ajouta Étromma.

— Parce qu'en plus il avait des dettes ?

— Voilà pourquoi j'avais demandé le divorce.

À l'évidence, Fiacc s'était mis dans une situation intenable.

— Je suppose que votre mari était très inquiet ?

Étromma émit un petit rire.

— Pas du tout. Enfin, pas récemment.

— Comment cela ?

— Il a tenté de m'empêcher de le quitter en racontant qu'il ne s'agissait que d'ennuis financiers temporaires, qu'il n'était pas vraiment ruiné. Il affirmait qu'il attendait des rentrées d'argent et qu'après cela, même s'il n'exerçait plus sa fonction, il serait assez riche pour vivre sans travailler.

— A-t-il expliqué d'où viendrait cet argent qui lui permettrait de rester oisif jusqu'à la fin de ses jours ?

— Non, et je ne lui ai pas posé de questions. Je pense qu'il mentait... ou qu'il avait perdu la raison. De toute façon, c'était son problème. Il savait bien que s'il était destitué et se retrouvait sur la paille, je me séparerais de lui.

Fidelma était choquée par la froideur et la cupidité de la jeune femme.

— Les moyens qui lui auraient permis de retrouver une aisance financière ne vous intéressaient pas ?

— Non.

— Quand a-t-il acquis la certitude qu'il était tiré d'affaire ?

— Maintenant que j'y pense... hier matin.

— Quand êtes-vous arrivés à Tara ?

— Il y a quatre jours.

— Et hier matin il a complètement changé d'attitude ?

— Oui.

— A-t-il rencontré quelqu'un ?

Étromma haussa les épaules.

— Il connaissait beaucoup de monde ici, des gens qui m'ennuyaient.

— A-t-il passé du temps avec une personne en particulier ? Un ami ou un confident ?

— Pas que je sache. C'était un homme solitaire qui n'avait pas d'intimes. Il passait son temps à se promener seul dans le cimetière des hauts rois.

Étromma renifla.

— J'ai cru qu'il devenait sentimental et mélancolique. Mais hier, il avait la mine d'un chat qui aurait découvert un pot de crème et il m'a assuré que je n'avais plus de souci à me faire. Il ne m'inspirait aucune confiance, c'était un fanfaron.

Fidelma se leva.

— Je ne vous présenterai pas mes condoléances, Étromma, car elles ne vous seraient d'aucune utilité. Mais comme vous n'êtes pas indifférente aux biens matériels, je me permets de vous rappeler que Fiacc était encore votre mari quand il a été assassiné. D'ailleurs, je crois que je connais le nom du coupable. Les compensations exigées pour l'assassinat d'un brehon de son rang sont de trois *séd* d'argent. Cela ne représente pas une somme très élevée, mais elle vous gardera de la pauvreté le temps que vous trouviez un autre époux pour subvenir à vos besoins. Ce qui ne saurait tarder, si j'en juge par votre sens pratique.

Fidelma et l'abbé parcouraient les corridors qui menaient aux appartements de Colmán quand il déclara sur un ton de reproche :

— Vous vous êtes montrée très dure. Après tout, elle n'a que dix-huit ans et s'est retrouvée veuve du jour au lendemain.

— Je l'ai fait à dessein. Elle n'éprouvait aucun sentiment pour Fiacc, qu'elle considérait comme une source de revenus. Et elle affiche sa devise sans la moindre gêne : *Lucri bonus est odor ex requalibet*.

Colmán fit la grimace.

— Douce est l'odeur de l'argent quelle qu'en soit la source. N'est-ce pas une citation tirée des *Satires* de Juvénal ?

Fidelma eut un sourire bref.

— Envoyez chercher Irél, Tressach et Garbh. Je pense tenir la

solution de notre énigme.

Quelques instants plus tard, les trois hommes les avaient rejoints. Fidelma était assise devant le feu tandis que Colmán se tenait debout, le dos tourné aux flammes.

— Eh bien, dit Fidelma en dévisageant les trois hommes avant de s'adresser à Tressach. Depuis combien de temps appartenez-vous à la garde de Sechnasach ?

— Trois ans, ma soeur.

— Et cela fait longtemps que vous surveillez le cimetière des hauts rois ?

— Un an.

— Et vous, Irél ?

— Je suis entré au service des hauts rois il y a une dizaine d'années. Conall Cáel régnait encore. Et j'ai été nommé capitaine il y a un an de cela.

— Et quand Sechnasach est-il monté sur le trône ?

Irél fronça les sourcils.

— Vous le savez bien, intervint Colmán. C'était il y a trois ans, après le décès à une semaine d'intervalle des hauts rois Diarmuid et Blathmac, qui avaient contracté la peste jaune. D'ailleurs, vous étiez présente lors de la succession.

Fidelma l'ignore.

— Dites-moi, Irél, le haut roi est-il en bonne santé ?

— À ma connaissance, il se porte à merveille, Dieu soit loué.

— Et sa famille ?

— Sa famille également, notre souverain est béni.

— Vous en avez été informée dès votre arrivée ici, s'étonna Colmán, qui se demandait où Fidelma voulait en venir.

— Mais alors, que signifie cette nouvelle tombe qui a été creusée derrière le sépulcre de Tigernmas ?

La question avait été posée avec une telle insouciance que tous la dévisagèrent, interloqués. Les yeux verts de Fidelma, qui brillaient d'un feu inhabituel, se fixèrent alors sur le gardien du cimetière.

Garbh ouvrit la bouche, se mit à bégayer quelque chose d'incompréhensible et baissa la tête.

— Emparez-vous de lui ! ordonna Fidelma. Il est accusé de meurtre avec préméditation et de pillage de tombe.

Sans discuter, Tressach et Irél encadrèrent Garbh tandis que Fidelma se levait avec des gestes lents et considérait le gardien d'un air méprisant.

— Voilà trois ans qu'aucun haut roi ou membre de sa famille n'a été porté en terre ; quant à Sechnasach et aux siens, ils sont jeunes et vigoureux. Alors à quoi rime cette nouvelle tombe ?

Garbh garda le silence.

— Ne s'agissait-il pas de creuser un passage permettant d'accéder au sépulcre de Tigernmas ?

— Mais dans quel but ? maugréa Colmán, contrarié de ne pas avoir remarqué l'incongruité de cette fosse dans le cimetière.

— S'approprier les trésors de Tigernmas, bien sûr. Où sont passés l'or et les bijoux ? Nous n'avons trouvé que quelques broches de moindre valeur et un bâton d'argent. Tigernmas a suscité bien des légendes invérifiables, mais il était à juste titre célèbre pour ses richesses. Nos ancêtres, suivant les coutumes de ce temps, n'avaient certainement pas manqué de lui procurer les biens nécessaires pour qu'il parvienne dans l'autre monde.

Irél se sentit honteux. Fidelma lui avait déjà fait cette remarque et il n'en avait pas tiré les conséquences.

— Mais il reste tout de même de nombreux éléments inexplicés, protesta-t-il. Comment le juge Fiacc s'est-il retrouvé dans la tombe ? Devinant les intentions de Garbh, aurait-il tenté de le précéder ?

Fidelma secoua la tête.

— L'idée du vol venait de Fiacc. Il s'était marié à une jeune femme obsédée par les biens matériels. D'autre part, il avait commis de nombreuses erreurs dans ses jugements et avait été condamné à des compensations. Il avait donc un besoin pressant d'argent pour rembourser ses dettes et garantir à son épouse un train de vie satisfaisant. C'est alors qu'il lui est venu l'idée de piller la tombe de Tigernmas, qui d'après les chroniques regorgeait de richesses. Mais comment exécuter seul un tel plan ?

— Vous avez une explication ? demanda Colmán.

— À son arrivée à Tara, il a passé une journée ou deux à examiner la tombe de Tigernmas, et en est venu à la conclusion qu'il n'y avait qu'une seule façon d'y accéder sans attirer l'attention. Pour cela, il s'adressa au gardien du cimetière. La simplicité du projet excita la cupidité de Garbh. L'argent a toujours été un appât très puissant.

« La fonction de Garbh consistait à entretenir les tombes ou à les préparer si le haut roi ou un membre de sa famille venait à décéder. Personne ne s'inquiéta quand il creusa une fosse. Personne ne songea à une sépulture. On pensa qu'il effectuait des travaux sans s'interroger davantage.

« Tout à l'heure, dans la soirée, Garbh et Fiacc pénétrèrent dans le sépulcre de Tigernmas. Dans la fosse que Garbh avait l'intention de reboucher demain, vous trouverez un court tunnel qui débouche sous une dalle de granit. Elle porte les marques des cordes utilisées pour la remettre en place, comme l'a si justement fait remarquer Irél. Après cela, il ne restait plus aux deux complices qu'à prendre ce qui les intéressait et sceller à nouveau le passage afin que nul ne se doute de rien. Dans leur hâte, ils oublièrent une barre et quelques bijoux.

— Comment Fiacc est-il mort ? demanda Irél.

— Est-ce la malédiction de Tigernmas qui l'a frappé ? renchérit Tressach, peu rassuré.

— Fiacc est mort parce que Garbh refusait de partager des richesses aussi facilement conquises. Il attendit que lui et Fiacc aient mis les objets à l'abri et nettoyé la tombe. De par sa fonction, Fiacc était un homme méticuleux, il avait tout organisé. Si par accident le tombeau était à nouveau ouvert, il craignait que la poussière sur le sol ne trahisse leurs activités, et ne révèle des indices qui mèneraient jusqu'à eux.

Irél poussa une exclamation de dépit. Là encore, Fidelma avait souligné la propreté insolite de la chambre funéraire et il n'avait pas réagi.

— Et donc, reprit Fidelma, une fois leur tâche terminée, Garbh poignarda Fiacc à l'aide d'un *fé*. Certain d'avoir tué le juge, il scella à nouveau la tombe et s'éclipsa. Quant au passage, sans doute le reboucha-t-il plus tard, cela reste à vérifier. En ce qui concerne le butin, je parierais qu'il l'a caché dans sa chaumière ou dans les environs.

Fidelma contempla Garbh qui se balançait d'un pied sur l'autre d'un air hébété et elle sourit à Irél.

— Je suis maintenant convaincue que vous trouverez le trésor chez Garbh.

— Le problème, c'est que Fiacc n'est pas mort sur le coup, intervint Tressach.

— Garbh a cru qu'il ne respirait plus alors qu'il s'était simplement évanoui. Quand il a repris conscience, il était à l'agonie, emprisonné dans un sépulcre. C'est alors qu'il a poussé ce cri que vous avez entendu. Puis il s'est traîné jusqu'aux portes en gémissant et a gratté le bois avant de rendre l'âme.

— Je n'avais pas l'intention de le tuer, il s'agit d'un accident, dit Garbh à la surprise de tous. Fiacc voulait garder la plus grande partie des richesses pour lui. Quand j'ai exigé un partage équitable, il s'est emparé du *fé* et m'a attaqué. Je me suis défendu et au cours de la lutte qui a suivi, il s'est empalé sur le *fé*. Vous ne pouvez pas m'accuser d'assassinat.

Fidelma secoua la tête.

— Pas si vite, Garbh. Vous avez projeté de tuer Fiacc dès l'instant où il vous a exposé son plan. Vous vouliez vous en débarrasser dès qu'il ne vous serait plus d'aucune utilité, car vous pensiez que personne ne rouvrirait cette tombe. Vous avez commis deux erreurs : vous ne vous êtes pas assuré qu'il était bien mort et vous avez péché par vanité.

— Vous ne pouvez rien prouver ! Si j'avais voulu tuer Fiacc,

j'aurais utilisé une arme, et non un vieil instrument servant à mesurer les cadavres et les chambres funéraires. Irél peut en témoigner.

— Son raisonnement semble logique, acquiesça Irél à contrecœur. Et puis vous oubliez les mots en *ogham* gravés sur cette baguette. Je connais cet ancien alphabet, l'inscription signifie « Que les dieux nous protègent ». Une expression païenne.

— Sauf que cet instrument a été fabriqué par Garbh, répliqua Fidelma.

Elle désigna le *fé* qu'elle avait posé sur la table.

— Il n'a jamais servi à mesurer la tombe de Tigernmas. Examinez-le de plus près. Le bois est récent, les encoches d'*ogham* d'une trop grande précision, et les traces de sève n'ont pas encore eu le temps de sécher ! Ce *fé* a été fabriqué au cours des dernières vingt-quatre heures.

Colmán prit la baguette, fit une gémflexion pour se protéger des mauvais sorts, et l'étudia avec attention.

— Le *dálaigh* a raison, confirma-t-il.

— Garbh en a aiguisé la pointe, poursuivit Fidelma, qu'il a ensuite passée au feu afin de l'utiliser comme une dague. Après coup, il y a ajouté une inscription en *ogham*. Influencé par le souci du détail de Fiacc, il lui vint l'idée sinistre d'une « bonne plaisanterie ». Si jamais la tombe était rouverte, on trouverait Fiacc tué par un vieux *fé* païen. Garbh se croyait très malin et c'est ce qui l'a perdu.

Garbh avait pâli.

— Vous pouvez l'emmener, dit Fidelma à Irél. Et faites le nécessaire pour refermer définitivement ce tombeau une fois que les objets qui s'y trouvaient auront été remis en place.

Elle eut un sourire espiègle.

— Par cette nuit de Samain, je ne voudrais pas provoquer la colère de Tigernmas en le privant de ses possessions.

L'abbé Colmán remplit une timbale de vin chaud épicé qu'il tendit à la jeune femme.

— Voilà une drôle d'histoire. Un juge corrompu et un gardien de cimetière saisis par la cupidité. Que des hommes entreprennent de telles action dépasse l'entendement.

— Dans votre résumé laconique, vous avez oublié le rôle joué par Étromma, car c'est elle qui fut le déclencheur de toute cette affaire. C'est son avidité, son incapacité à aimer, son égoïsme qui sont à l'origine de cette tragédie. Il est dit dans l'Épître de Timothée : *Radix omnium malorum est cupiditas*.

— « Car la racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent⁽⁹⁾ », traduisit l'abbé Colmán en courbant la tête.

Invitation à un empoisonnement

Le repas autour de la table de Nechtan, le chef de Múscraige, se déroulait dans une atmosphère de courtoisie glaciale, avec des convives tendus et renfermés. Quand on l'avait introduite dans la salle des banquets, Fidelma, qui était arrivée la dernière, car elle s'était trop longtemps délassée dans un bain brûlant, avait aussitôt réalisé qu'ils seraient huit. Un chiffre qui portait malheur. Elle s'était réprimandée pour son attitude superstitieuse, mais il n'en demeurait pas moins que l'ambiance n'était pas à la fête.

Chaque personne autour de la table avait des raisons de détester Nechtan.

Fidelma pesait ses mots, car en tant qu'avocate des cours de justice des cinq royaumes elle en connaissait le prix. Et « un violent ressentiment » décrivait assez bien les émotions suscitées par Nechtan.

Fidelma n'était d'ailleurs pas en reste, elle aussi avait des raisons d'en vouloir au chef des Múscraige.

Mais alors, pourquoi avaient-ils tous accepté ce soir-là de se rendre à cette étrange réception ?

En ce qui concernait Fidelma, l'invitation de Nechtan l'avait surprise alors qu'elle traversait son territoire – un itinéraire malheureusement incontournable. Elle revenait de Sliabh Luachra, dont le chef avait réclamé sa présence pour arbitrer une affaire de vol.

Fidelma, élevée au rang d'*anruth*, était autorisée à agir en tant que juge si les circonstances s'y prêtaient.

Daolgar des Sliabh Luachra, qui nourrissait lui aussi des griefs contre Nechtan, avait par le plus grand des hasards été invité au repas. Ils avaient donc décidé de se rendre ensemble à la forteresse.

Si Fidelma avait accepté cette invitation, sa formulation y était pour beaucoup. Nechtan avait usé d'un langage très persuasif, implorant son pardon pour les torts qu'il lui avait causés par le passé. Ayant appris qu'elle devait traverser son territoire, il avait profité de

cette opportunité pour la convier à un banquet. D'ailleurs, elle serait en bonne compagnie puisqu'il avait prié d'autres personnes ayant des raisons de le maudire d'y participer. Ainsi, il lui serait accordé d'exprimer publiquement ses regrets. Fidelma ne pouvait refuser d'exaucer une telle supplique, car cela aurait contrevenu aux enseignements du Christ. D'après l'apôtre Luc, n'avait-il pas dit : « Aimez vos ennemis, faites le bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, bénissez ceux qui vous diffament. À qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre⁽¹⁰⁾ » ?

Fidelma ne pouvait refuser d'obéir à la règle cardinale de la foi, à savoir pardonner à ceux qui vous ont offensé.

Maintenant qu'elle était assise à la table de Nechtan, elle sentait bien que son aversion était partagée par tous les invités. Elle avait fait un louable effort pour assister Nechtan dans ses tentatives de repentir, mais d'après les regards échangés, les mines sombres et l'atmosphère pesante, le pardon ne semblait pas vraiment de mise chez les convives. En vérité, leurs préoccupations semblaient tout autres.

Le repas tirait à sa fin quand leur hôte se leva. C'était un homme d'un certain âge et, au premier regard, on l'aurait volontiers pris pour un bon vivant enclin à la générosité. Il était de petite taille, assez corpulent, avec un visage poupin, un teint vermeil, des lèvres rouges et bien dessinées, et de longs cheveux argentés coiffés avec soin. Ce physique avenant dissimulait une cruauté qui avait beaucoup éprouvé les Múscraige. Quand il vous fixait de ses yeux d'un bleu de glace, les yeux morts d'un homme qui ignorait les sentiments, vous étiez saisi d'un malaise.

Nechtan fit signe à un serviteur solitaire de remplir son gobelet au pichet posé sur un dressoir. Le jeune homme s'exécuta et murmura à son intention :

— La cruche est presque vide. Voulez-vous que j'aille la remplir ?

Nechtan secoua la tête, et le renvoya en le priant de le laisser seul avec ses invités.

Fidelma comprit que ce repas pour le moins sinistre allait se conclure par un discours qui ne contribuerait certainement pas à alléger l'atmosphère.

— Mes amis, commença Nechtan d'une voix douce et enjôleuse tout en promenant son regard mort autour de la table, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous appeler ainsi maintenant que le remords me pousse à vous demander pardon pour le mal que je vous ai fait.

Il marqua une pause, attendant des réactions, mais personne ne broncha. Fidelma était la seule à affronter le regard du chef tandis que les autres jouaient avec les restes de nourriture.

— Ce soir, mon sort est entre vos mains, poursuivit Nechtan,

ignorant la tension. Je vous ai à tous causé du tort...

Il se tourna vers l'hôte assis à sa gauche, un vieil homme qui ne cessait de se ronger les ongles. Cette manie répugnait à Fidelma car, dans la société irlandaise, on appréciait les belles mains soignées aux doigts effilés. Les ongles étaient taillés en arrondi et la plupart des femmes les peignaient en rouge. Une personne appartenant à une classe supérieure qui négligeait ses mains était mal considérée.

Ce vieil homme était le médecin du chef, ce qui rendait son comportement d'autant plus répréhensible aux yeux de Fidelma.

Nechtan lui sourit, ou plutôt il plissa les yeux tandis que les coins de sa bouche se crispaient à peine.

— Je vous demande pardon, Gerróc, pour avoir abusé de vos services et triché sur les honoraires que je vous devais.

Géné, le médecin changea de position.

— Vous êtes mon chef, répliqua-t-il avec raideur.

Nechtan fit une grimace amusée, et se tourna vers la dame un peu forte, mais encore très belle assise près de Gerróc.

— Et toi, Ess, ma première épouse, je t'ai chassée d'ici sous prétexte d'infidélité alors que j'entretenais une liaison avec une femme plus jeune et plus séduisante que toi. En convaincant les juges de ta trahison, je t'ai volé ta dot et ton héritage, et t'ai humiliée publiquement.

Ess battit des cils, seul mouvement sur son visage figé.

— Auprès de toi se tient notre fils Dathó, poursuivit Nechtan. Dathó, en chassant ainsi ta mère, je t'ai privé de la position que tu aurais dû occuper chez les Músraige.

Le beau et grand jeune homme d'une vingtaine d'années demeura impassible, mais ses yeux – il avait hérité ceux de sa mère – brillaient d'une haine manifeste. Il allait parler quand Ess posa une main apaisante sur son bras et il détourna la tête en serrant les dents. À l'évidence, son fils et son ex-femme n'étaient pas prêts d'accorder leur pardon à Nechtan, que cela ne sembla pas perturber le moins du monde.

On aurait même juré qu'il en tirait une certaine satisfaction.

Un des invités, assis en face d'Ess, un jeune artiste du nom de Cuill, se leva de son siège et se dirigea à grands pas vers la petite table où était posé le pichet de vin, qu'il vida dans son gobelet avant de rejoindre sa place.

Nechtan n'y prêta aucune attention. Il fixait Fidelma de ses yeux pâles. Elle remit en place les boucles rousses qui s'étaient échappées de sa coiffe et affronta le chef tandis qu'une lueur dangereuse s'allumait dans son regard vert.

— Et vous, Fidelma de Cashel, soeur de notre roi Colgú...

Le chef ouvrit les mains d'un air contrit.

— Jeune novice, vous avez été reçue ici alors que vous apparteniez à l'escorte du grand Morann, chef brehon des cinq royaumes. J'étais amoureux de votre jeunesse et de votre beauté. Quel homme aurait pu vous résister ? Une nuit, enflammé par le désir, je me suis glissé dans votre chambre et, abusant des lois de l'hospitalité, j'ai tenté de vous séduire...

Fidelma rougit et releva le menton.

— De me séduire ?

Nechtan avait utilisé le terme juridique de *sleth*, qui désignait un rapport sexuel obtenu par surprise.

— Non, Nechtan, votre tentative avortée s'apparentait bel et bien à un *forcor*.

Un masque haineux déforma brièvement les traits de Nechtan. Le *forcor* était un viol particulièrement brutal. Si Fidelma, initiée dès son plus jeune âge à l'art du *troid-sciathagid*, qui permettait de se protéger sans avoir recours à une arme, ne s'était pas défendue, le chef aurait abusé d'elle sans le moindre remords. Au lieu de quoi il avait été contraint de garder le lit pendant trois jours après son expédition nocturne. Quelques coups bien appliqués aux conséquences peu glorieuses lui avaient valu une indisposition prolongée.

Nechtan baissa la tête d'un air faussement contrit.

— Ma conduite était inexcusable, Fidelma, et je vous supplie de me pardonner.

Malgré son état de religieuse, Fidelma ne put se résoudre à accorder son pardon. Elle garda donc le silence tout en toisant Nechtan avec une répugnance mal déguisée. Convaincue qu'il exécutait quelque mise en scène née de son esprit malade, elle s'interrogeait sur les buts qu'il poursuivait. Comme s'il lisait dans ses pensées, l'ombre d'un sourire amusé joua sur les lèvres de Nechtan.

Il marqua une pause et se tourna vers le jeune homme aux cheveux roux assis à la gauche de Fidelma. Daolgar, qu'elle connaissait bien, était doté d'un tempérament fougueux, mieux adapté à l'action qu'à la réflexion. Cet homme généreux qui avait le coeur sur la main s'enflammait tout aussi vite qu'il s'apaisait.

— Daolgar, mon excellent voisin chef des Sliabh Luachra, le salua Nechtan sur un ton où on décelait une pointe d'ironie. Je vous ai rendu la vie impossible en encourageant les jeunes gens de mon clan à lancer des attaques contre votre territoire, et à harceler les vôtres afin d'agrandir mes terres et de voler vos troupeaux.

Tous les muscles de Daolgar étaient tendus, comme s'il était prêt à bondir. Il souffla par les narines d'un air exaspéré.

— Vous reconnaissez des crimes notoires, mais c'est un pas dans la bonne direction, Nechtan. Je ne laisserai pas l'inimitié que je ressens pour vous faire obstacle à une trêve entre nous. Tout ce que je

demande, c'est qu'un brehon impartial supervise nos accords. D'autre part, et au nom des miens, il va sans dire que vous devrez m'accorder des compensations pour le bétail perdu, les morts au combat...

— Naturellement, l'interrompit Nechtan.

Il lui tournait déjà le dos pour interpeller le beau jeune homme qui venait de remplir son gobelet avant de rejoindre sa place.

— Quant à vous, Cuill, je vous ai vous aussi gravement offensé. Il est de notoriété publique que j'ai séduit votre épouse, qui m'a suivi ici, apportant la honte sur votre maison.

Cuill, assis près de Daolgar, se tenait très raide dans un vain effort de faire bonne contenance, mais il s'était empourpré sous l'effet de la honte. Fidelma connaissait Cuill de réputation, car il était un artisan très apprécié par les chefs, les évêques et les abbés. Il créait des oeuvres à la beauté inégalee.

— Elle était consentante, répliqua Cuill d'un air morne. Mais elle aurait pu éviter de me ridiculiser en me tenant dans l'ignorance de vos relations. Sa décision de me quitter pour rejoindre votre foyer en abandonnant ses enfants a eu le mérite d'éclaircir la situation. Les engouements irrésistibles sont un grand malheur.

— Vous niez qu'elle m'aime ?

— Elle a été prise d'une passion aveugle qui l'a privée de son bon sens. Je n'appelle pas cela de l'amour.

— Mais vous, vous l'aimez toujours, même si elle vit sous mon toit, lâcha Nechtan qui se moquait ouvertement de son malheureux rival. Ne craignez rien. Dès demain, je lui suggérerai de retourner d'où elle vient. Je crois que ma... tocade tire à sa fin.

Cuill serra les poings tandis que Nechtan, affichant un air d'ennui, passait au dernier de ses hôtes – le jeune guerrier aux cheveux noirs placé à sa droite.

— À vous, Marbán.

Marbán était le *tanist*, l'héritier présomptif, de Nechtan.

— Vous ne m'avez causé aucun tort, grommela-t-il.

— Mais si, mais si. C'est vous qui me succéderez à la tête du clan quand je serai mort.

— Ce n'est pas pour demain. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Eh bien, figurez-vous qu'il y a dix ans, avant que nous nous présentions tous deux devant l'assemblée du clan qui s'apprêtait à élire un chef et un *tanist*, vous aviez la préférence des membres du conseil. Quand je l'ai découvert, j'ai acheté les faveurs de plusieurs d'entre eux, ce qui explique que je l'aie emporté et que vous soyez devenu mon héritier. Voilà dix ans que vous patientez dans mon ombre alors que vous devriez commander à ma place.

Marbán avait blêmi, mais il ne manifesta aucun signe de surprise.

Le *tanist*, à l'évidence informé des malversations de Nechtan, luttait pour contrôler sa haine et sa colère.

Fidelma se sentit obligée de prendre la parole. Elle s'éclaircit la voix et tous les regards convergèrent vers elle.

— Nechtan des Múscraige, dit-elle d'un ton ferme, vous nous avez instamment priés d'assister à ce repas afin de vous faire pardonner les torts que vous aviez causés à chacun d'entre nous. Cependant, le pardon d'un chrétien ne relève pas toujours d'une décision individuelle. En tant que *dálaigh*, je me dois de vous faire remarquer que certains de vos méfaits, que vous avez avoués de votre plein gré devant témoins, relèvent de la justice. En confessant avoir triché lors de votre élection, ou vous être adonné à des activités contraires au bien de votre peuple en encourageant le vol de bétail et les attaques contre le territoire de Daolgar des Sliabh Luachra, vous vous exposez à des sanctions. Vous devrez comparaître devant votre assemblée ainsi que devant mon frère Colgú, roi de Cashel, et vous risquez d'être démis de vos fonctions...

Nechtan leva la main.

— Vous n'êtes pas avocate pour rien, Fidelma. Et il est normal que vous souligniez ces infractions à la loi. J'accepte vos remontrances. Mais avant que les effets de ce banquet du pardon ne se fassent sentir, je tenais à cette confession publique. Et maintenant... je lève ma timbale à chacun d'entre vous, que j'ai gravement offensés. Après cela, votre justice suivra son cours, je m'en réjouis à l'avance et y trouverai mon repos. Que vos lois vous apportent le réconfort.

Un silence de plomb s'abattit sur les convives.

Le chef but à longs traits. Presque aussitôt, le gobelet lui tomba des mains, il écarquilla ses yeux pâles, un gargouillement sinistre lui échappa et il porta la main à sa gorge. Alors son corps fut secoué de tremblements et il tomba à la renverse, entraînant son siège dans sa chute.

Incrédules et pétrifiés, les convives fixaient le chef gisant sur le sol.

Gerróc, son médecin, fut le premier à recouvrir ses esprits. Il s'agenouilla auprès de Nechtan et ne fit que confirmer ce que tout le monde savait déjà. Les traits grimaçants, les prunelles fixes parlaient d'eux-mêmes.

Daolgar poussa un grognement de satisfaction.

— Dieu est juste, après tout. Si jamais un homme avait besoin d'être aidé pour parvenir dans l'autre monde, c'était bien lui.

Il haussa les épaules devant le regard de reproche de sa voisine.

— Excusez-moi, Fidelma de Kildare, de m'exprimer avec autant de franchise dans un moment pareil. Je ne suis pas un croyant très recommandable dans la mesure où j'ai du mal à pardonner les

offenses. Bien sûr, tout dépend de leur gravité et de la personne qui les a commises.

Fidelma, dont l'attention avait été distraite par Daolgar, voulut se concentrer à nouveau sur Gerróc quand elle surprit le jeune Dathó qui murmurait quelque chose à sa mère d'un air anxieux. Ess secoua la tête et sa main se referma sur un objet dissimulé dans les plis de sa robe.

Gerróc se releva.

— Daolgar, qu'entendez-vous par « si jamais un homme avait besoin d'être aidé pour parvenir dans l'autre monde » ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

Daolgar eut un geste las.

— Vous vous formalisez pour rien. Cet arrêt du coeur, car il semblerait que c'est ce qui l'a frappé, est selon moi la punition de Dieu, qui l'a aidé à passer dans l'autre monde. Quant à savoir si Nechtan méritait son sort... qui autour de cette table en douterait ? Il nous a causé grand tort à tous.

Gerróc secoua la tête avec tristesse.

— Il ne s'agit pas d'un arrêt du coeur dû à un caprice du Seigneur, dit-il avec douceur, avant d'ajouter : Que personne ne touche à ce pichet de vin.

Des exclamations de surprise fusèrent.

— Le gobelet de Nechtan contenait du poison, confirma le médecin. Il a été assassiné.

En se levant, Fidelma fit grincer sa chaise dans le silence qui s'était abattu. Elle alla examiner Nechtan à son tour. Les lèvres violettes découvrant des gencives décolorées et le visage déformé par la douleur étaient typiques d'une mort violente. Elle se saisit du gobelet, trempa un doigt dans le fond et le renifla. Il dégageait une odeur douce-amère qu'elle ne parvenait pas à définir.

— Du poison, dites-vous ? lança-t-elle au médecin.

Il hocha la tête.

Elle se redressa et jeta un coup d'oeil circulaire. Le chef des Múscraige ne laissait aucun regret. Les visages déconcertés n'exprimaient guère d'émotion.

Les invités commencèrent alors à s'agiter et à déambuler dans la pièce. Fidelma les rappela à l'ordre.

— En tant qu'avocate de la cour, je me chargerai de l'enquête sur le crime qui vient d'être commis, annonça-t-elle. Chacun d'entre vous avait des raisons de tuer Nechtan.

— Vous aussi, fit aussitôt observer Dathó. Je refuse d'être interrogé par quelqu'un qui est juge et partie. Comment prouver que vous n'avez pas empoisonné Nechtan ?

Fidelma haussa les sourcils, réfléchit, et admit que l'objection de

Dathó était justifiée.

— Je vous concède que j'avais moi aussi un mobile et que je ne suis pas en mesure de démontrer mon innocence. Cela vaut pour toutes les personnes ici présentes. Pendant plus d'une heure, nous avons mangé et bu le même vin à cette table, et les mouvements des uns et des autres n'ont échappé à personne. Il ne devrait pas être très difficile de savoir comment Nechtan a été empoisonné.

— Je suis d'accord, déclara Marbán. Fidelma est un *dálaigh* expérimenté et, en tant que nouveau chef des Múscraige, j'estime que nous devons nous en remettre à elle pour tenter de percer ce mystère.

— Vous ne serez chef que s'il est démontré que vous n'avez pas tué Nechtan, intervint Daolgar des Sliabh Luachra. Après tout, vous étiez assis à côté de lui et vous aviez les motivations et l'opportunité d'agir.

— Pour l'instant, et tant que l'assemblée n'en aura pas décidé autrement, c'est moi le chef, rétorqua Marbán avec colère. Et j'accorde toute autorité à soeur Fidelma pour procéder à des investigations. Pour commencer, je suggère que nous regagnions nos places à la table.

— Permettez ! s'écria Dathó. Si elle est la coupable, elle sera forcément tentée de faire endosser la faute à l'un d'entre nous.

— Arrêtez de vous quereller ! s'interposa Ess avec fougue. Quelle importance si Nechtan a été assassiné ? Il a bien mérité une fin aussi funeste ! Personne ici ne se réjouira autant que moi de sa disparition. Et j'accepterais avec joie la responsabilité de son assassinat si j'en étais l'auteur. Le coupable nous a débarrassés d'une vermine, un parasite qui a causé d'indicibles souffrances. Nous tous, dans cette salle, sommes les témoins qu'aucun crime n'a été commis, mais qu'une justice providentielle a été rendue. Que le responsable de ce bienfait se fasse connaître et nous soutiendrons sa juste cause.

Les convives se regardèrent d'un air suspicieux. Personne ne se serait aventuré à contredire Ess, mais personne n'était prêt à confesser un meurtre.

Fidelma pinça les lèvres.

— Dans l'éventualité d'un procès, rien ne nous empêchera de témoigner des mauvaises actions ayant jalonné l'existence de Nechtan. Malheureusement, le coupable demeurera redevable de son prix de l'honneur, dont il devra s'acquitter auprès de sa famille. Or le prix de l'honneur de Nechtan se monte à quatorze *cumal*...

Dathó, le fils d'Ess, éclata d'un rire amer.

— Quant à ceux qui ne possèdent pas un troupeau de quarante-deux vaches laitières pour payer les compensations, la loi a prévu d'autres punitions.

Marbán sourit.

— J'aurais volontiers payé une telle somme pour être débarrassé

de Nechtan, confessa-t-il sans le moindre embarras.

Fidelma remarqua que le guerrier taciturne semblait soulagé d'un grand poids, maintenant que le chef était mort.

Ce fut au tour de Cuill de donner son avis.

— Je propose que chacun contribue à réunir cette somme pour dédommager celui qui a tué Nechtan. Tout comme Ess, j'estime que cet homme vil méritait son destin.

Les secondes s'écoulaient, mais personne ne se risquait à parler.

— Eh bien ? s'exclama Daolgar avec impatience. Que le coupable se décide afin que nous puissions partir.

Le silence se prolongea et Fidelma poussa un profond soupir.

— Puisque personne ne se dénonce...

— Ce qui est stupide, intervint Marbán. Allons, un peu de courage. Je promets de prendre à mon compte la totalité des dédommagements.

Fidelma vit Ess pincer les lèvres et serrer à travers le tissu de sa robe l'objet mystérieux qu'elle maintenait caché. Elle allait parler quand son fils la devança.

— Très bien, j'admets avoir assassiné mon père. J'avais davantage de raisons de le haïr que vous tous.

Ess poussa un cri de stupeur tandis que les autres commençaient à se détendre.

Mais Fidelma plissa les paupières d'un air dubitatif.

— Comment lui avez-vous administré le poison ? demanda-t-elle d'un ton léger.

Dathó fronça les sourcils.

— Peu importe puisque j'ai avoué.

— Des aveux doivent être corroborés par des preuves. Nous vous écoutons.

— J'ai versé le poison dans son vin.

— Quel type de poison ?

Dathó cligna des yeux.

— Euh... de la ciguë, bien sûr.

Ess avait pâli et contemplait son fils avec désolation.

— Est-ce un flacon de ciguë que vous essayez de cacher, Ess ?

Ess sursauta puis haussa les épaules.

— À quoi bon le nier ? Et comment le saviez-vous ?

— Je lui ai demandé de le cacher après avoir commis mon forfait ! s'écria Dathó. Cela ne concerne en rien...

— Donnez-le-moi, dit Fidelma en tendant la main.

Ess lui remit un petit flacon dont Fidelma ôta le bouchon et renifla le contenu.

— C'est bien de la ciguë.

— Puisque je vous dis que je suis le coupable, que vous faut-il de

plus ? s'obstina Dathó.

— Arrêtez de vous agiter et asseyez-vous. Vous prenez sur vous toute la faute parce que vous soupçonnez votre mère, qui avait ce flacon sur elle, d'être passée à l'action. Je me trompe ?

Dathó s'affaissa sur son siège.

— Votre loyauté envers Ess est louable, mais je ne pense pas que votre mère soit la meurtrière. Cette fiole est pleine.

Fidelma sourit à Ess.

— Vous étiez venue ici dans l'intention d'empoisonner votre ex-mari pour vous venger. Dathó a réalisé que vous aviez apporté ce flacon, qu'il vous a vue faire disparaître après la mort de Nechtan, et il vous a réprimandée. J'avais remarqué votre conversation animée. Mais à aucun moment vous n'avez eu l'opportunité de verser ce poison dans le gobelet de Nechtan. Sans compter qu'il n'a pas été tué par de la ciguë.

Elle se tourna vers le médecin.

— N'est-ce pas, Gerróc ?

Le vieil homme lui jeta un regard troublé avant de répondre.

— Vous avez raison. La ciguë, même à forte dose, n'agit pas instantanément.

Il désigna le gobelet du doigt.

— Je suppose que vous avez remarqué le dépôt cristallin ? C'est du réalgar, mieux connu sous le nom de « poudre des caves » et utilisé comme colorant par certains artisans. Si on l'avale, on est instantanément foudroyé.

Fidelma hocha la tête d'un air pensif tout en regardant Cuill, qui avait changé de visage.

— Je... je le détestais, mais jamais je n'en serais venu à des mesures aussi extrêmes, bégaya-t-il. Je crois du plus profond de mon être que la vie est sacrée, même quand elle se révèle sous son jour le plus sombre.

— Pourtant, vous utilisez du réalgar, fit remarquer Marbán. Et vous êtes le seul avec Gerróc à en connaître les effets. Pourquoi nier l'évidence puisque j'ai promis de payer les compensations ?

— Quelle évidence alors que je n'ai à aucun moment approché le gobelet de Nechtan ?

Les commentaires allaient bon train dans la pièce et Fidelma leva la main pour ramener le silence.

— Cuill a mis le doigt sur un point important. Allez vous rasseoir, je vous prie.

Ils lui obéirent en traînant les pieds.

Fidelma occupait la place de Nechtan.

— Si le vin du gobelet a été empoisonné, il est raisonnable de penser que le pichet sur ce dressoir également. Marbán, appelez le

serveur.

Marbán s'exécuta.

Le serveur, Ciar, était un jeune homme nerveux. Quand il vit ce qui s'était passé, il fut saisi de tremblements et commença par se racler la gorge à plusieurs reprises.

— C'est bien vous qui avez servi le vin ce soir ? demanda Fidelma.

— Oui, comment le nier ?

— D'où venait-il ? S'agissait-il d'une cuvée spéciale ?

— Non, je l'ai acheté à un marchand gaulois il y a une semaine.

— Nechtan a-t-il bu le même vin que nous ?

— Oui.

— Versé du même pichet ?

— Oui, et ce pendant toute la soirée. Nechtan a été le dernier à demander que je le resserve et quand je lui ai proposé d'aller remplir cette cruche qui était vide, il m'a répondu que ce n'était pas nécessaire.

— C'est vrai, Fidelma, dit Marbán. Maintenant, je m'en souviens.

— Mais c'est Cuill qui a été le dernier à boire du vin de ce pichet, pas Nechtan.

— Elle a raison ! s'exclama Daolgar. Après que Ciar a rempli le gobelet de Nechtan, il s'est éclipsé et pendant que Nechtan parlait à Dathó, Cuill s'est levé, a contourné le chef, et s'est servi à la cruche. Comme nous étions tous concentrés sur ce que disait Nechtan, personne n'a remarqué si Cuill avait versé du poison dans son gobelet. Cuill avait non seulement un mobile, mais aussi les moyens et l'opportunité.

Cuill s'empourpra.

— C'est un mensonge !

Mais Marbán renchérit aussitôt :

— Daolgar a raison. Cuill détestait Nechtan parce que sa femme s'était enfuie pour le rejoindre.

— Sauf que pendant le discours de Nechtan implorant notre pardon, j'ai vu Cuill passer derrière le chef, rétorqua Fidelma. Il s'est simplement servi et a bu, ce qui incidemment nous apprend que le poison a été placé directement dans la timbale de Nechtan.

Marbán ne semblait pas convaincu.

— Donnez-moi ce pichet et une timbale, ordonna Fidelma d'un ton sec.

On lui obéit. Elle versa les quelques gouttes qui restaient au fond de la cruche dans une timbale, observa le liquide, y trempa un doigt et le porta à sa langue.

Puis elle sourit à la compagnie avec complaisance.

— Le poison n'était pas dans le pichet.

Dans le silence qui suivit, elle se tourna vers le serviteur.

— Nous ne vous dérangerons pas davantage, Ciar, mais attendez dehors, nous aurons besoin de vous plus tard. Et surtout, ne parlez à personne de cette affaire. Vous m'avez bien comprise ?

Ciar se racla la gorge.

— Oui, ma soeur, mais... qu'est-ce que je fais du brehon Olcán ? Il vient juste d'arriver.

Fidelma fronça les sourcils.

— Qui est ce juge ?

Marbán la tira par la manche.

— Le chef brehon des Múscraige, un ami de Nechtan. Pourquoi ne pas l'inviter à nous rejoindre ? N'est-ce pas son droit d'être informé de ce qui s'est passé ?

Fidelma plissa les paupières.

— Était-il invité au dîner de ce soir ?

— Nechtan m'avait demandé de lui envoyer un messenger, répondit Ciar, mais pas avant le début du repas.

Fidelma réfléchit.

— Faites-le attendre sans l'informer des derniers événements.

Ciar s'éclipsa et tous les visages se tournèrent vers Fidelma.

— Puisque le poison n'était pas dans le vin, mais dans le gobelet du chef, cela rétrécit le champ de nos investigations, déclara-t-elle.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Daolgar des Sliabh Luachra.

— Le poison a forcément été versé dans le gobelet après que Nechtan l'a vidé et a demandé à Ciar de le remplir à nouveau.

Daolgar se renversa sur son siège et se mit à rire doucement.

— Alors j'ai la solution. Il ne reste que deux personnes qui ont eu la possibilité de verser le poison.

— De qui parlez-vous ?

— Marbán et Gerróc. Ils étaient assis de part et d'autre de Nechtan. Facile pour eux de glisser le réalgar dans le gobelet du chef, car, vu les propos échangés, personne ne leur prêtait la moindre attention.

Marbán rougit jusqu'à la racine des cheveux, mais la réaction la plus surprenante fut celle de Gerróc, qui suffoquait d'indignation.

— Je peux prouver que je n'y suis pour rien ! protesta le vieil homme avec véhémence.

— Vraiment ? s'étonna Fidelma.

— Vous avez affirmé que nous avions tous une bonne raison de tuer Nechtan. Cela est vrai, mais moi seul n'ignorais pas que ç'aurait été une perte de temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi assassiner un homme quand on sait qu'il est sur le

point de mourir ?

Tous poussèrent une exclamation de surprise.

— Insinueriez-vous qu'il était condamné ?

— J'étais le médecin de Nechtan, et comme vous je le détestais. Il me volait, mais il n'en demeure pas moins qu'ici je n'étais pas à plaindre. Je vivais bien. Et je n'allais certainement pas renoncer à la sécurité pour accuser mon chef de malversations. Cependant, il y a un mois, Nechtan a commencé à souffrir de terribles maux de tête et, une ou deux fois, la souffrance était tellement intolérable que j'ai dû l'attacher dans son lit. En l'examinant, j'ai découvert une grosseur à l'arrière de sa tête, une tumeur maligne, car, en l'espace d'une semaine, elle avait déjà considérablement enflé. Si vous ne me croyez pas, regardez derrière l'oreille gauche de Nechtan.

Fidelma se pencha avec répugnance sur le cadavre.

— Il dit vrai.

— Continuez votre récit, Gerróc, lança Marbán, qui attendait la conclusion du médecin avec impatience.

— Il y a quelques jours, j'ai dû annoncer à Nechtan qu'il était peu probable qu'il revoie une nouvelle lune. La tumeur ne cessait de croître et il endurait des souffrances abominables. À quoi bon le tuer ? Dieu avait déjà choisi l'heure de sa fin.

Daolgar des Sliabh Luachra fixa Marbán avec une satisfaction non dissimulée.

— Alors il ne reste que vous, *tanist* des Músraige. Vous ignoriez que votre chef était mourant et aviez les motivations et l'opportunité.

Marbán sauta sur ses pieds et porta la main à sa ceinture pour se saisir de son épée, oubliant que, avant de pénétrer dans une salle des banquets, on devait se défaire de ses armes. Cette règle ne souffrait aucune exception.

— Excusez-vous, chef des Sliabh Luachra !

Mais Cuill soutint le point de vue de Daolgar :

— Vous avez été trop prompt à proposer vos richesses nouvellement acquises grâce au trépas de Nechtan. Si quelqu'un endosse de crime à votre place, votre problème est résolu et vous pouvez entrer dans vos fonctions sans être inquiété. Mais s'il est démontré que vous êtes coupable, alors vous serez immédiatement révoqué. Voilà pourquoi vous vous êtes empressé de faire porter les accusations sur moi,

Marbán lança des regards noirs à l'assemblée. Il était clair que les personnes présentes l'avaient déjà condamné. Des murmures irrités s'élevèrent et Fidelma ouvrit les mains en un geste d'apaisement.

— Cessez de vous quereller, Marbán n'a pas pu tuer Nechtan.

— Mais alors qui ? s'exclama Dathó avec colère. Vous jouez au chat et à la souris avec nous, ma soeur. Puisque vous êtes si maligne,

dites-nous qui a empoisonné le chef.

— Tout le monde autour de cette table est tombé d'accord pour reconnaître que Nechtan était un homme retors qui manipulait et méprisait ses semblables. Nous avons toutes les raisons de le haïr et, de son côté, il haïssait la vie.

— Et alors ? ironisa Daolgar.

Fidelma fit la grimace.

— Et alors il s'est suicidé.

L'incrédulité se lisait sur tous les visages.

— Je m'en doutais depuis le début, mais je n'avais pas d'arguments pour étayer cette hypothèse. Jusqu'à ce que Gerróc m'en fournisse un.

— Expliquez-vous, lança Marbán d'un air méfiant, car votre logique m'échappe.

— Quand il a appris qu'il allait mourir, Nechtan décida qu'il prendrait sa revanche sur ceux qu'il détestait le plus. Il préférait partir pour l'autre monde sans attendre la mort atroce qui lui avait sans aucun doute été décrite par Gerróc. S'il faut du courage pour mettre un terme à son existence, alors Nechtan était assez courageux. Il choisit le réalgar, ravi à l'idée qu'il n'échapperait à personne que Cuill, le mari de sa maîtresse, en avait l'usage.

« Il imagina ce dîner, jouant sur notre vanité et notre curiosité en prétendant faire amende honorable pour tout le mal qu'il nous avait causé. Puis il égrena ses fautes, non pour obtenir notre pardon, mais pour s'assurer que chacun d'entre nous serait informé des raisons qu'avaient les autres de le détester et de vouloir sa fin. En d'autres termes, il planta les graines de la suspicion dans nos esprits. D'ailleurs, sa litanie de mauvaises actions ressemblait plus à une énumération de hauts faits qu'à des excuses. Non seulement il se vantait, mais il nous donnait un avertissement.

Ess manifesta son approbation.

— J'ai trouvé que ses dernières paroles sonnaient bizarrement, mais maintenant j'en comprends tout le sens.

— Moi de même.

— Je ne m'en souviens pas, dit Daolgar.

— Les voici : « Et maintenant... je lève ma timbale à chacun d'entre vous, que j'ai gravement offensés. Après cela, votre justice suivra son cours, je m'en réjouis à l'avance et y trouverai mon repos. Que vos lois vous apportent le réconfort. »

— Cela ne sonne pas vraiment comme des excuses, admit Marbán. Que voulait-il signifier par là ?

— Ne comprenez-vous pas jusqu'où allait la méchanceté de cet homme ? soupira Ess. Il voulait que l'un ou plusieurs d'entre nous soient blâmés pour sa mort. Sa haine ne connaissait pas de bornes.

— Mais quel était son plan exactement ? s'enquit Gerróc.

— Sachant qu'il n'avait que quelques semaines à vivre, il a fixé la date de sa mort, expliqua patiemment Fidelma. Il nous a invités à ce repas et a attendu que nous commencions à manger pour faire envoyer un message au brehon Olcán, tout en espérant que le juge nous trouverait en train de nous quereller et en viendrait à découvrir un ou plusieurs coupables, et pourquoi pas le groupe tout entier. Pendant qu'il nous parlait, il versa le poison dans son gobelet.

Les visages s'allongèrent et Fidelma eut un sourire contraint.

— Je crois qu'il est temps maintenant que nous ayons un entretien avec le brehon Olcán.

Elle allait sortir quand elle se retourna.

— J'ai été le témoin de beaucoup de malfeasance dans ce monde, née de la méchanceté ou du désespoir. Mais la perversion qui habitait Nechtan est un cas unique. Voilà un chef des Músraige qui sera bien vite oublié.

Le lendemain matin, Fidelma chevauchait en direction de Cashel quand elle rencontra le vieux médecin Gerróc à une croisée des chemins, non loin de la forteresse de Nechtan.

— En route pour de nouvelles aventures, Gerróc ? lança-t-elle avec un sourire.

— Je me rends au monastère d'Imleach, répliqua le vieil homme. Je vais m'y confesser et y chercher un sanctuaire pour le temps qu'il me reste à vivre.

Fidelma leva les yeux au ciel.

— À votre place, je n'en dirais pas trop, confia-t-elle d'un air énigmatique au vieil homme qui semblait soucieux.

— Donc vous savez ?

— Oui, je sais qu'un furoncle peut être percé.

Il poussa un profond soupir.

— Tout d'abord, je voulais simplement l'effrayer, le faire souffrir pendant quelques semaines, avant de le soigner. Les furoncles derrière l'oreille peuvent être très douloureux. Il m'a cru quand je lui ai annoncé qu'il souffrait d'une tumeur maligne. Mais j'ignorais l'étendue de sa perfidie et qu'il se tuerait pour nous plonger dans l'embarras.

Fidelma hocha la tête.

— Son sang est sur ses mains, dit-elle en cherchant le regard du vieil homme qui s'était détourné.

— Mais il faut que je me confesse. La loi est la loi.

— Il arrive que la justice ait la préséance ! s'écria Fidelma d'un ton joyeux. Nechtan a payé pour ses crimes. Oubliez la loi, Gerróc, et que Dieu vous accorde la paix pour les années qu'il vous reste à vivre.

Elle leva la main en signe de bénédiction, fit tourner bride à son cheval et reprit le chemin de Cashel.

Aux trépassés

— Pour moi, l'affaire est claire. Je ne comprends pas pourquoi l'abbé a pris la peine de vous envoyer ici.

Le père Febal ne s'était pas gêné pour manifester son irritation à la religieuse, avocate de surcroît, dépêchée dans sa petite église. D'autant que pour ne rien arranger elle était jeune, séduisante, avec des cheveux flamboyants. L'attitude soupçonneuse et l'agitation du prêtre contrastaient avec le calme de la nouvelle venue. Il était petit, avec des cheveux très noirs, des yeux enfoncés et perçants, et sa barbe de trois jours formait une ombre bleutée sur sa peau cadavérique. Tout chez lui respirait l'angoisse et la nervosité.

— Peut-être cette affaire n'est-elle pas aussi claire pour l'abbé que pour vous ? avança Fidelma d'un air innocent.

Le père Febal plissa les paupières tout en scrutant le visage faussement candide de son interlocutrice.

— Il ne vous reste plus qu'à retourner chez l'abbé pour le rassurer.

Fidelma lui adressa un doux sourire.

— L'abbé, berger des âmes qui lui ont été confiées, n'agit jamais à la légère. Avant de tourner la page, il veut qu'on lui fournisse davantage de détails sur cette tragédie. Et puisqu'elle n'a pour vous aucun mystère, peut-être pourriez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ?

Derrière la façade aimable de la jeune femme, le père Febal perçut une froide détermination. D'autre part, il connaissait son rang : elle était princesse de Cashel et soeur du roi Colgú.

— Les faits sont simples, répondit-il de mauvaise grâce. Avant-hier, mon assistant le père Ibor, par ailleurs un jeune homme indolent, a disparu. J'avais bien remarqué que quelque chose le tourmentait et le détournait de ses devoirs de prêtre. J'avais essayé de lui parler, mais il refusait mes conseils. Ce matin, à l'église, j'ai constaté que le

crucifix en or de notre autel et le calice en argent servant à la communion n'étaient plus là. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre. À l'évidence, Ibor avait volé les objets sacrés et s'était enfui.

Fidelma hocha la tête.

— Vous êtes parti à sa recherche ?

— Bien sûr. Notre petite église est entretenue par frère Finnlug et frère Adag. Je les ai appelés. Avant d'entrer dans les ordres, Finnlug, un excellent traqueur, était garde-chasse du seigneur de Maine. Nous avons suivi la trace d'Ibor, qui nous a menés jusqu'aux bois. À peine étions-nous entrés dans la forêt que nous sommes tombés sur un triste spectacle : il s'était pendu à la branche d'un arbre avec la corde de sa robe.

Fidelma parut songeuse.

— Comment avez-vous interprété ce geste ?

— Pardon ?

— Selon vous, le père Ibor aurait volé le crucifix et le calice avant de s'enfuir. Mais alors pourquoi se serait-il pendu ? Votre explication manque de logique.

— Selon moi, le père Ibor a été saisi par le remords. Sachant qu'on le retrouverait et comprenant la gravité de son crime contre l'Église, il a mis fin à ses jours. D'ailleurs, il a eu tellement peur qu'on le prenne vivant qu'il s'est poignardé en plein coeur en même temps qu'il suffoquait au bout de sa corde.

— Donc il a saigné. Vous avez retrouvé beaucoup de sang sur le sol ?

— Pas que je me souviene, dit le prêtre, qui estimait que la religieuse s'attardait sur des détails sordides. En tout cas, le couteau lui était tombé des mains. On l'a retrouvé par terre.

Fidelma demeura longtemps silencieuse tout en fixant le prêtre qui soutint son regard d'un air fâché. Mais il fut le premier à baisser les yeux.

— Le père Ibor était-il un homme aussi faible que vous le laissez croire ?

— Quelle autre raison l'aurait poussé à agir de cette manière ?

— Je suppose que vous avez récupéré les objets du culte ?

Le père Febal plissa le front et fit un curieux geste de la main.

— Voulez-vous dire que vous ne les avez pas retrouvés ?

— Oui, admit le prêtre.

— Mais alors cette affaire demeure des plus obscures ! Vous n'espérez tout de même pas que l'abbé se contentera d'une issue aussi décevante ? Sur quoi s'appuie votre certitude que le père Ibor est coupable ?

Febal demeura silencieux.

— En résumé, le père Ibor s'est enfui avec son butin, mais, se sentant traqué, il s'est infligé lui-même sa punition. Et il ne reste pas trace du calice et du crucifix.

— Il n'y a qu'une seule explication logique, grommela le père Febal. Quelqu'un qui passait dans les bois s'est emparé du butin.

— Voilà qui est peu convaincant. Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

Le prêtre secoua la tête à contrecœur.

— C'est tout à fait regrettable, déclara Fidelma avec ironie.

— Je ne vois pas d'autre interprétation possible, dit Febal d'un air suffisant.

— Et moi, je m'imagine mal annonçant à l'abbé que ces deux objets d'une très grande valeur ont disparu, qu'un prêtre s'est pendu et qu'il ne doit pas s'inquiéter.

Le visage du père Febal se crispa.

— Personnellement, mon analyse me satisfait.

— Vous êtes le seul, répliqua Fidelma sur un ton mordant. Et maintenant, j'aimerais parler à frère Finnlug.

Le père Febal se leva avec des gestes saccadés, se dirigea vers la porte de la sacristie, puis se reprit.

— Je n'ai pas l'habitude que l'on me parle...

— Et moi, je n'ai pas l'habitude qu'on me fasse attendre.

Sur ces mots, Fidelma détourna la tête, et le père Febal sortit en claquant la porte.

Finnlug, un moine maigre, vigoureux et musclé, au visage tanné par le soleil et le vent, évoquait davantage un homme accoutumé à vivre au grand air plutôt que cloîtré dans un monastère.

— Je suis Fidelma...

— Je sais très bien qui vous êtes, lady, la coupa frère Finnlug avec un sourire amical. Je vous ai déjà vue chasser en compagnie du seigneur de Maine, avec votre frère le roi Colgú.

— Alors vous savez également que je suis avocate des cours de justice et que vous me devez la vérité ?

— Bien sûr, puisque vous vous êtes déplacée jusqu'ici pour enquêter sur la mort tragique du père Ibor.

L'attitude franche et ouverte de Finnlug contrastait agréablement avec le tempérament soupçonneux de son supérieur.

— Pourquoi qualifiez-vous cette mort de tragique ?

— Toute mort est tragique.

— Vous connaissiez bien le père Ibor ?

L'ancien chasseur secoua la tête.

— Non, pas vraiment. Il venait d'être ordonné et n'était parmi nous que depuis un mois.

— Et le père Febal ?

— Il réside ici depuis sept ans, je suis arrivé il y a un an, et frère Adag m'a précédé de quelques mois.

— Je suppose que vous étiez tous en bons termes ?

Finnlug se renfrogna.

— Existait-il quelque animosité entre vous ?

— En vérité, le père Febal ne cesse de mettre en avant sa plus grande expérience, et puis il vient d'une famille noble et ne l'a pas oublié.

— Vous lui en voulez ?

— Pas moi. J'ai longtemps servi le seigneur de Maine, j'ai l'habitude qu'on me donne des ordres et je les exécute sans discuter. Je connais ma place.

Fidelma se demanda s'il ne résonnait pas dans ses propos une note d'amertume.

— D'après mes souvenirs, le seigneur de Maine avait la réputation d'un homme généreux et ses serviteurs étaient bien traités. Cela a dû vous peiner de le quitter pour entrer dans les ordres ?

Frère Finnlug fit la grimace.

— Les récompenses spirituelles sont souvent plus riches que les bienfaits temporels. Mais à l'époque, j'ai apprécié ma fonction de garde-chasse. De même que frère Adag qui a autrefois servi un autre seigneur. Mais Adag est un peu simple d'esprit.

Il se toucha le front.

— Certains affirment que les idiots sont bénis de Dieu.

— Le père Ibor s'entendait bien avec le père Febal ?

— Ça, je l'ignore. C'était un jeune homme tranquille et solitaire. Je ne pense pas qu'il ait jamais questionné l'autorité du père Febal.

— À votre avis, qu'est-ce qui aurait pu le pousser à voler ? demanda brusquement Fidelma.

Frère Finnlug ouvrit les bras en un geste de perplexité.

— Qui connaît les secrets du cœur des hommes ?

— Des personnes comme moi s'y emploient. Vous êtes certain que vous n'avez aucune idée sur la question ?

— Que dit le père Febal ?

— Peu importe.

— J'aurais pensé qu'il était plus proche du père Ibor que de moi ou de frère Adag.

— Je croyais qu'ils ne s'entendaient pas très bien ?

— Oui, mais ils étaient originaires du même monde, contrairement à moi et Adag. En tant que moines de cette congrégation, nous nous consacrons davantage aux travaux domestiques que les pères.

— Je vois. Je suis certaine que l'abbé sera désolé d'apprendre que votre communauté fonctionne ainsi. Nous sommes tous les serviteurs

de Dieu, égaux devant Son pouvoir suprême.

— Ce n'est pas exactement la foi que le père Febal met en pratique.

Cette fois, l'aigreur était flagrante.

— Donc vous n'avez pas d'explication au geste d'Ibor ?

— Ces objets avaient une grande valeur et ceux qui les ont volés ne manqueront de rien pour le restant de leurs jours.

— Mais à qui faites-vous allusion ?

— À celui ou à ceux qui ont commis ce crime.

— Donc vous n'êtes pas persuadé qu'il s'agit du père Ibor ?

— Vous avez l'oreille fine, ma soeur.

— Pourquoi le père Ibor se serait-il pendu ?

— Pour éviter de se faire prendre ?

— Si vous employez la forme interrogative, c'est que vous avez un doute.

Finnlug haussa les épaules.

— Je ne comprends pas qu'un prêtre se suicide, quelles que soient les circonstances.

— Avez-vous des arguments pour étayer l'impression que le père Ibor n'a pas mis fin à ses jours ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Vous l'avez sous-entendu. Que s'est-il passé au cours des deux derniers jours ? Avez-vous eu vent de tensions entre Ibor et Febal ? ou Adag ?

Finnlug redressa le menton.

— J'ai entendu le père Ibor se disputer avec quelqu'un la nuit précédant sa disparition.

— Avec qui ?

— Je l'ignore, mais quand je suis passé devant sa cellule, j'ai entendu qu'il haussait le ton et quelqu'un lui répondait d'une voix étouffée. Comme si le père Ibor était en colère alors que l'autre gardait son calme.

— Vous n'avez aucune idée de l'identité de son interlocuteur ?

— Aucune.

— Avez-vous surpris des bribes de cette conversation ?

— Juste quelques mots.

— Lesquels ?

— Rien qui fasse sens. Ibor a dit : « C'est la seule façon. » Puis il a marqué une pause, l'autre lui a répondu et Ibor s'est écrié : « Non, non, non. Cela doit finir et c'est à vous d'y mettre un terme. » Voilà.

— Qu'avez-vous pensé de ces deux phrases à la lumière des événements qui ont suivi ?

À cet instant, la porte de la sacristie s'ouvrit en coup de vent. Le père Febal se tenait sur le seuil de la pièce et son visage exprimait une

grande satisfaction.

— Nous avons découvert le voleur qui s'est emparé du crucifix et du calice !

Frère Finnlug sauta sur ses pieds. Son regard allait du père Febal à Fidelma, qui se demanda si son attitude ne trahissait pas une certaine appréhension.

— Amenez le voleur, dit-elle d'une voix posée.

Febal secoua la tête.

— Ce sera impossible.

— Vous plaisantez ?

— Le voleur est mort.

— Il a tout de même un nom ?

— C'était une femme et elle s'appelait Téite.

Finnlug reprit bruyamment sa respiration.

— Vous la connaissiez, frère Finnlug ? demanda aussitôt Fidelma.

— Comme nous tous, répliqua Febal.

— Qui était-elle ?

— Une jeune fille vivant dans la forêt, non loin du monastère, une couturière qui cousait nos vêtements et lavait notre linge.

— Où l'a-t-on trouvée et comment en êtes-vous arrivé à la conclusion que c'était elle la coupable ?

— Sa chaumière est située à une courte distance de l'endroit où on a découvert le cadavre du père Ibor. Frère Adag m'a rapporté qu'elle était venue chercher le linge de la communauté. Ce matin, comme elle n'était pas réapparue avec les vêtements, Adag s'est rendu chez elle et il l'a trouvée...

Fidelma leva la main.

— Qu'il vienne en personne me raconter son histoire, je préfère un récit direct quand c'est possible. Vous et frère Finnlug m'attendrez dehors.

Febal parut mal à l'aise.

— Il faut que je vous mette en garde, ma soeur.

— Pourquoi donc ?

— Frère Adag est un simple d'esprit, il se conduit comme un enfant. Il se consacre ici à des travaux manuels pas trop compliqués.

— Cela me reposera de parler à quelqu'un qui est resté en enfance et n'a pas acquis les comportements rusés des adultes.

Elle eut un petit sourire.

— Allez le chercher.

Frère Adag était beau garçon, mais on comprenait tout de suite qu'il exécutait les ordres qu'on lui donnait sans trop réfléchir. Ses yeux écarquillés reflétaient son innocence, et ses mains calleuses prouvaient qu'il ne perdait pas son temps.

— On m'a dit que vous avez découvert le corps de Téite dans sa

chaumière.

Le jeune homme fronça les sourcils d'un air concentré.

— Oui, ma soeur. Le père Febal m'a envoyé récupérer du linge qu'on lui avait donné le jour d'avant. Je l'ai trouvée étendue sur le sol, avec des taches de sang sur son corsage. Elle avait été poignardée à plusieurs reprises.

— C'est le père Febal qui vous a envoyé là-bas ?

— Oui.

— Quel âge avait Téite ? Vous la connaissiez ?

— Oui, elle avait dix-huit ans et trois mois.

— Vous êtes très précis, dit Fidelma avec un sourire encourageant.

— Téite m'avait dit son âge, alors, comme vous me le demandez, je vous le dis aussi.

— Elle était jolie ?

Le garçon rosit et baissa les yeux.

— Très jolie, ma soeur.

— Vous l'aimiez bien ?

Il s'agita et devint cramoisi.

— Non, non, je l'aimais pas.

— Pourquoi donc ?

Il baissa la tête.

— Le père Febal me l'avait défendu, c'est la règle.

— N'empêche que vous l'aimiez, vous pouvez bien vous confier à moi.

— Elle était gentille, elle se moquait pas de moi comme les autres.

— Qu'est-ce qui vous a convaincu qu'elle avait volé le crucifix et le calice au père Ibor ?

Le garçon la fixa de ses grands yeux naïfs.

— Le calice était posé par terre à côté d'elle.

Fidelma dissimula sa surprise.

— Seulement le calice ? Pourquoi quelqu'un serait-il entré chez elle pour la tuer en laissant derrière lui un objet d'une aussi grande valeur ?

À l'évidence, Adag ne comprenait pas le sens de la question.

— Qu'avez-vous fait quand vous avez découvert le corps ? reprit Fidelma.

— Eh bien, je suis allé prévenir le père Febal.

— Et vous avez laissé le calice ?

Adag renifla d'un air outragé.

— Je suis pas idiot, je l'ai rapporté. Ça faisait deux jours que le père Febal le cherchait partout. Dommage que j'aie pas retrouvé le crucifix.

— Je vous remercie, Adag. Appelez le père Febal.

Le prêtre réapparut quelques instants plus tard et s'assit devant Fidelma sans attendre qu'elle le lui propose.

— Une triste histoire, murmura-t-il. Mais enfin, maintenant, je suppose que vous êtes satisfaite. Il ne vous reste plus qu'à faire votre rapport à l'abbé.

— Vous connaissiez bien Téite ? demanda Fidelma, ignorant le commentaire de Febal.

— Depuis qu'elle était petite, soupira le père. J'ai administré l'extrême-onction à sa mère alors que Téite venait d'atteindre l'âge du choix. Elle était très douée pour la couture, ce qui lui a permis de subvenir à ses besoins. Au cours de ces quatre dernières années, elle a cousu, lavé et raccommoqué pour nous.

— Le père Ibor la fréquentait-il ?

Febal hésita et eut un geste dédaigneux de la main.

— C'était un jeune homme, et les jeunes hommes fréquentent souvent les jeunes filles.

Fidelma lui jeta un regard curieux.

— Donc il était attiré par elle ?

— Il recherchait un peu trop sa compagnie, je l'ai d'ailleurs réprimandé pour cette assiduité.

— Il s'agissait d'une affaire sérieuse ?

— J'ai eu le sentiment qu'il négligeait ses devoirs et passait trop de temps avec elle.

— Êtes-vous en train de me dire qu'ils entretenaient une relation amoureuse ?

— Je suis mauvais juge en la matière. Je sais seulement qu'au cours de ces dernières semaines ils passaient trop de temps ensemble. En vérité, il s'est intéressé à elle dès son arrivée ici et cela me dérangeait.

— Vous en a-t-il voulu de vos reproches ?

— Je n'en ai aucune idée et cela ne me tourmentait guère. Mon devoir consistait à lui faire prendre conscience de ce que l'on attendait de lui dans cette congrégation.

— Vous vous êtes disputés ?

— Pas vraiment. J'étais son supérieur. En tant que tel, je lui ai fait part de mes inquiétudes, et cela aurait dû en rester là.

— Malheureusement...

Le père Febal lui adressa un regard furibond.

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Les événements ont démontré qu'Ibor et Téite n'avaient pas mis un terme à leur relation. À moins que vous n'ayez une autre interprétation des faits à me proposer ?

Le père Febal hésita.

— Vous avez raison, concéda-t-il. Sans doute ces deux-là avaient-ils projeté ensemble de dérober les objets du culte de l'église. Puis le père Ibor s'est suicidé, saisi par le remords...

Soudain, le père ouvrit de grands yeux.

— Après avoir tué la jeune fille !

Fidelma se frotta le nez de l'index.

— C'est une explication possible, mais elle n'a pas ma préférence.

— Qu'est-ce qui vous arrête ?

— Reprenons. Ibor est fou amoureux de Téite, ils décident de s'enfuir en emportant le crucifix et le calice pour se prémunir contre la pauvreté. Arrivé à la chaumière de Téite, Ibor est submergé par le remords. Il se querelle avec son amie et la poignarde. Puis, abandonnant le précieux calice près de son cadavre tout en dissimulant le crucifix, ce qui est pour le moins curieux, il erre dans la forêt et finit par se pendre. Alors qu'il est à l'agonie au bout de sa corde, il a la force de saisir un couteau et de se l'enfoncer dans le cœur.

— En quoi cet enchaînement vous dérange-t-il ?

— Je veux revoir frère Adag. Allez le chercher.

Febal s'exécuta. Maintenant, le jeune moine observait la jeune femme et le père supérieur de ses yeux candides.

— C'est bien vous, Adag, qui avez vu Téite quand elle est venue ici hier ?

— Oui. C'est moi qui pliais les vêtements et les mettais dans un baluchon pour elle.

— Et hier, qu'y avait-il dans le balluchon que vous lui avez remis ?

— Deux robes que le père Febal et frère Finnlug m'avaient données... Elles avaient été déchirées et l'une d'elles était tachée de sang à cause de la battue pour retrouver le père Ibor.

— Donc Téite les a récupérées hier matin, nous sommes bien d'accord ?

Frère Adag jeta un coup d'oeil en biais au père Febal, baissa les yeux et se balança d'un pied sur l'autre.

— Oui, hier matin.

— Cela se passait *après* la battue dans les bois ?

— Oui. Le père Ibor avait été découvert le jour d'avant.

— Réfléchis bien, lança Febal d'un ton sec.

Le jeune moine rougit et haussa les épaules tandis que Febal reniflait d'un air exaspéré.

— Vous voyez bien, ma soeur, qu'on ne peut pas faire confiance à la mémoire d'un simplet. Les vêtements ont dû être collectés avant que nous trouvions le père Ibor.

Le jeune homme pivota sur lui-même et serra les poings. Pendant

un court instant, Fidelma crut qu'il allait s'en prendre physiquement à Febal, qui fit un pas en arrière. Si Adag se contrôla, son visage était rouge et ses yeux étincelaient de colère.

— Je suis peut-être un simplet, mais j'aimais beaucoup Téite, dit-il dans un sanglot.

— Qui ne l'aimait pas ? dit aussitôt Fidelma. Le père Ibor ?

— Lui, il ne s'occupait pas beaucoup d'elle, pourtant elle l'aimait très fort. C'est pas comme...

Il s'interrompit.

— Ne lui prêtez pas trop d'attention, soupira le père Febal. Nous savons tous ce qui s'est passé.

— Vraiment ? Puisque nous parlons des charmes de cette jeune fille, frère Finnlug était-il attiré par elle ?

— Finnlug ?

Le père prit un air peiné.

— Il n'a pas de temps à consacrer aux femmes. Il a beaucoup de défauts, mais pas celui-là.

— Très bien. Parlez-moi de ses défauts.

— Hélas, il n'a aucune disposition pour la spiritualité. Certes, il nous rend de grands services à la chasse et notre table est bien pourvue, mais il n'est pas fait pour la vie religieuse. Et maintenant, je pense en avoir assez dit. Concluons cette malheureuse affaire avant de regretter des propos inconsidérés.

— Nous en aurons terminé quand nous aurons découvert la vérité, qui ne doit jamais susciter de regrets.

Elle se tourna vers le jeune garçon.

— Je sais que vous teniez à Téite. Maintenant qu'elle est morte assassinée, la règle du père Febal ne s'applique plus. Vous devez à sa mémoire de tout nous dire.

Le garçon releva le menton.

— Je n'ai pas menti.

— Bien sûr, je vous crois. Donc le père Ibor n'aimait pas Téite ?

— Pas comme elle.

— Qu'est-ce qu'elle ressentait pour lui ?

— Elle admirait l'intelligence du père Ibor. Je les ai entendus. Il lui disait... d'arrêter de l'embêter. Elle pensait être amoureuse d'Ibor tout comme le père Febal pensait être amoureux d'elle.

Le prêtre se leva et se pencha vers lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es fou !

— Non, vous le lui avez dit, je vous ai entendu vous disputer avec elle la veille de la mort du père Ibor !

Febal plissa les paupières.

— Il n'est pas un témoin fiable, ma soeur, et vous ne pouvez retenir son témoignage.

— J'aimais Téite et je suis fiable ! s'écria Adag.

— Eh bien, moi je ne l'aimais pas et je n'aime personne ! s'écria le père.

— Pourtant, un prêtre doit éprouver de l'affection pour son troupeau, intervint Fidelma d'une voix douce.

— Je me référais à la fréquentation des femmes. Mais je me suis occupé de Téite après la mort de sa mère, et, sans moi, elle n'aurait pas survécu.

— Peut-être aviez-vous le sentiment qu'elle vous devait quelque chose ?

Febal la foudroya du regard.

— Nous ne sommes pas ici pour discourir sur Téite mais pour élucider le crime commis par le père Ibor.

— Vous voulez dire le crime dont il a été la victime ?

Febal pâlit.

— Comment cela ?

— Téite n'a pas été assassinée par le père Ibor. Et elle n'a jamais volé le crucifix, ni le calice qu'on a comme par hasard retrouvé auprès d'elle.

— Comment en êtes-vous venue à une telle conclusion ?

— Je vous propose de discuter de tout ceci en présence de frère Finnlug.

Les trois moines, Febal, Finnlug et Adag, étaient maintenant assis face à Fidelma.

— Je veux bien admettre que nous avons tous nos bizarreries, commença Fidelma. Mais je suis confrontée à trop de contradictions.

— Vous avez une solution pour les résoudre ? demanda Febal d'un air agressif.

— Certainement pas en admettant que Téite était vivante et en bonne santé après que son meurtrier se fut pendu !

— Adag a dû se tromper, grommela le père Febal.

— Non. Le père Ibor et les objets ont disparu avant-hier et vous avez aussitôt donné l'alarme. Puis frère Finnlug vous a amené au corps d'Ibor dans les plus brefs délais.

— Exactement.

— Si, comme vous l'avez suggéré, Ibor avait tué Téite avant de se pendre, elle n'aurait pas pu venir chercher les vêtements qui devaient être lavés et raccommodés.

— Pourquoi refusez-vous d'envisager qu'Adag ait pu se tromper de jour ?

— Parce qu'il a donné à Téite deux robes qui avaient été salies et déchirées au cours de la battue. Celles-là mêmes que Finnlug et vous portiez quand vous avez découvert Ibor. Elles sont sans aucun doute dans la chaumière de Téite.

Fidelma marqua une pause.

— Dois-je en déduire que personne n'avait averti cette jeune fille qu'on venait de trouver Ibor pendu à un arbre ? Elle s'était convaincue qu'elle était amoureuse de lui.

— C'est frère Adag qui a vu Téite, répliqua aussitôt Febal, pas moi.

— Et Adag a reconnu être amoureux d'elle, ajouta Finnlug avec cynisme.

Le garçon se redressa fièrement.

— Je ne l'ai jamais nié, mais elle ne m'aimait pas. Elle aimait le père Ibor, qui la rejetait.

— Ce qui vous mettait en colère, dit Fidelma.

— Oui, très en colère !

— Assez pour les tuer tous les deux ? susurra Finnlug.

— Non, intervint Fidelma. Ibor et Téite n'ont pas été tués sous l'emprise d'une émotion violente, mais de sang-froid. N'est-ce pas, frère Finnlug ?

Le moine se tourna brusquement vers le *dálaigh* avec un regard éteint.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que vous les avez assassinés ? suggéra Fidelma d'une voix douce.

— C'est absurde ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? explosa le moine.

— Je vais vous le dire. Quand vous avez volé le crucifix et le calice dans l'église, vous avez été surpris par le père Ibor. Vous l'avez poignardé, puis vous avez emmené le corps dans la forêt, où vous avez déguisé votre crime en suicide par pendaison. Sans oublier de laisser le couteau, comme si un pendu pouvait sortir un poignard de sa poche pour se le planter en plein cœur !

Elle fixa le père Febal. Plongé dans ses pensées, il secoua la tête, signalant par là qu'il n'avait pas d'autre explication à fournir.

Fidelma revint à Finnlug.

— Vous avez élaboré un plan diabolique pour tromper tout le monde.

— Vous êtes folle, murmura Finnlug.

Fidelma lui sourit.

— Vous étiez le garde-chasse du seigneur de Maine. Un homme généreux pour ceux qui le servaient, et qui n'a jamais manqué à ses gens quand la récolte était mauvaise. Quand je vous ai demandé pourquoi vous aviez quitté un aussi bon maître, vous avez invoqué un appel spirituel. Vous maintenez cette version des faits ? Avez-vous vraiment troqué les biens terrestres pour la vie religieuse ?

Le prêtre demeura silencieux.

— La vérité, intervint Febal, accablé, c'est que Finnlug a été renvoyé par le seigneur de Maine pour vol. À la suite de quoi nous l'avons recueilli ici.

— Qu'est-ce que cela prouve ? lança Finnlug.

— Vous espériez, en vendant ces objets, vous assurer une vie agréable pour le restant de vos jours, poursuivit Fidelma. Vous teniez enfin votre revanche sur les riches et les puissants de ce monde. Malheureusement pour vous, Ibor s'est mis en travers de vos projets, et vous l'avez tué. Quand vous êtes revenu de la forêt après avoir accompli votre sinistre besogne, vous avez réalisé que vos vêtements étaient tachés de sang.

«Le vol aussitôt découvert, le père Febal vous demanda de l'aide. Personne n'avait remarqué le sang. Sans doute l'aviez-vous dissimulé avec une cape. Vous avez mené Febal jusqu'au pendu et Ibor fut accusé du vol comme vous l'aviez prévu. Febal se persuada qu'il s'était suicidé, saisi par le remords. Même le fait qu'Ibor ait été poignardé trouva une explication. Quant aux taches de sang sur vos vêtements, vous pouviez maintenant les attribuer au contact avec le cadavre d'Ibor.

« Le lendemain, Téite vint chercher le linge, dont votre robe souillée, qu'Adag lui remit. Cela vous perturba, car vous craigniez qu'elle ne soupçonne quelque chose. Vous avez couru chez elle. Puis vous l'avez tuée, sans oublier de placer le calice auprès d'elle. Après tout, vous tireriez un bon prix du crucifix. Comme tout le monde connaissait les relations d'Ibor et de Téite, on soupçonnerait le pire. Il ne vous restait plus qu'à attendre et à quitter la communauté quand tout serait réglé.

Finnlug était blême.

— Vous ne pouvez rien prouver.

— Voulez-vous que nous allions ensemble chercher le crucifix ?

Elle se leva et frère Finnlug porta les mains à sa tête en gémissant.

— Très bien, j'avoue. Il est caché dans ma cellule. C'était ma seule chance d'échapper à... d'avoir une vie meilleure.

Le père Febal raccompagna à pas lents Fidelma jusqu'aux portes du monastère.

— Comment avez-vous découvert où frère Finnlug avait dissimulé le crucifix ? demanda-t-il.

Fidelma jeta un coup d'oeil en biais au père, qui affichait un air sévère et affligé. Un sourire espiègle passa sur son visage.

— Je l'ignorais.

— Mais alors, comment avez-vous acquis la certitude que...

— Grâce à mon instinct et à des déductions fondées sur les faits. Mais si frère Finnlug m'avait demandé de prouver mes allégations devant une cour de justice, j'aurais eu beaucoup de mal à y parvenir.

Dans l'exercice de ma fonction, bien des choses dépendent de ce que pense le coupable. Il faut le persuader que vous en savez beaucoup plus qu'en réalité. Mais Dieu merci, Finnlug s'est confessé.

Figé par la surprise, le père Febal la suivit des yeux tandis qu'elle s'engageait à grands pas sur la route de Cashel et le saluait gaiement de la main.

Le sang sacré

— Soeur Fidelma ! Mais que faites-vous ici ?

L'abbesse Ballgel, qui se tenait « devant les portes de l'abbaye de Nivelles, fixait avec de grands yeux une religieuse aux vêtements poussiéreux.

— Je rentre à Kildare, répondit la jeune femme avec un grand sourire. J'ai passé quelque temps à Rome et comme je devais traverser les terres des Francs pour rejoindre la côte, j'ai décidé de m'arrêter chez vous.

À la grande surprise des deux vieilles moniales qui accompagnaient l'abbesse, les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Cela faisait bien longtemps qu'on ne s'était vues, dit Ballgel.

— Cela remonte à votre séjour à Kildare. Vous quittiez les rivages d'Éireann pour venir ici. Et maintenant, vous voilà abbesse.

— C'est la communauté qui m'a élevée à cette fonction.

Les deux moniales commençaient à montrer des signes d'impatience, et leurs visages trahissaient une étrange anxiété. Les trois femmes quittaient le monastère alors que Fidelma y arrivait.

— Je crains que vous n'ayez choisi un bien triste moment pour nous rendre visite, déclara l'abbesse.

Nous nous rendons dans la forêt de Seneffe, non loin d'ici. Je suppose que vous ne l'avez pas traversée ?

— Non, j'ai pris un bateau sur la rivière jusqu'à Namur et suis passée par les collines.

— Ah !

L'abbesse se força à sourire.

— Entrez, vous serez reçue à bras ouverts. J'espère être de retour avant la tombée de la nuit, ainsi nous aurons tout le temps de bavarder.

Fidelma fronça les sourcils.

— Quelque chose vous tourmente. Si vous me disiez de quoi il s'agit ?

Ballgel fit la moue.

— On ne peut rien vous cacher, Fidelma. On vient de nous apprendre qu'une de nos soeurs avait été assassinée dans la forêt, et qu'une autre avait disparu. Pendant que vous vous reposez de votre voyage, nous allons vérifier sur place l'exactitude de ce rapport. À plus tard.

— Mère abbesse, dit Fidelma d'une voix ferme, cela fait longtemps que nous nous sommes séparées et peut-être avez-vous oublié que j'ai passé huit ans à étudier le droit sous la férule du brehon Morann. Je suis tout à fait qualifiée pour affronter une telle situation. Laissez-moi vous accompagner et mettre mes compétences à votre disposition.

Fidelma et Ballgel avaient été toutes deux novices à l'abbaye de Kildare.

— J'ai des souvenirs très précis de vos talents pour résoudre les énigmes, Fidelma. J'ai même souvent entendu citer votre nom, car nous recevons ici beaucoup de voyageurs d'Éireann. Si cela ne vous dérange pas trop, je serais ravie que vous nous aidiez dans nos investigations.

Ballgel semblait soulagée. Fidelma se dépêcha d'aller poser son sac dans l'abbaye et rejoignit les trois religieuses.

— Vous m'expliquerez de quoi il s'agit en chemin, dit-elle tandis qu'elles se mettaient en route. Qui est cette personne qui a été assassinée ?

— Je l'ignore. Figurez-vous que, tôt ce matin, soeur Cessair et soeur Della devaient se rendre à l'abbaye de Fosse. Nous sommes le 17 mars, elles apportaient la fiole du sang sacré de sainte Gertrude aux moines de Fosse pour la bénédiction annuelle et...

Fidelma posa la main sur le bras de son amie.

— Vous oubliez que je suis une étrangère ici.

— Excusez-moi. Je reprends depuis le début. Il y a vingt-cinq ans, le roi de ce pays, Pépin de Landen, dit Pépin le Vieux, décéda. Sa veuve Itta décida d'entrer dans les ordres et vint ici, à Nivelles, avec sa fille Gertrude. Elles construisirent notre abbaye. Quand Itta mourut, la bienheureuse Gertrude devint abbesse.

« À peu près à cette époque, deux moines d'Éireann, Foillan et Ultan, firent halte au monastère alors qu'ils prêchaient la parole de Dieu. Ils décidèrent de rester et Gertrude leur offrit des terres à Fosse, non loin d'ici. Foillan et Ultan y réunirent des religieux d'Irlande, dont quelques-uns rejoignirent notre abbaye. On dit que le bienheureux Foillan prophétisa que l'abbesse Gertrude, qui avait tant encouragé les missionnaires irlandais, mourrait le même jour que saint Patrick. Et il

en fut ainsi, il y a sept ans aujourd'hui.

Ballgel se renferma dans le silence jusqu'à ce que Fidelma l'encourage à poursuivre :

— Donc Foillan se révéla prophète ?

— Mais il ne vécut pas assez longtemps pour voir sa prophétie s'accomplir, car il mourut quatre ans avant sa bien-aimée Gertrude. Un jour que lui et trois de ses compagnons traversaient la forêt de Seneffe où nous pénétrons, ils furent attaqués par des voleurs qui les massacrèrent. Leurs corps étaient si bien cachés qu'on ne les retrouva que trois mois plus tard. Le frère de Foillan, Ultan, devint alors abbé.

« Quand la bienheureuse Gertrude mourut, un accord fut passé entre les deux abbayes dont elle était la bienfaitrice : à chaque anniversaire de son décès, une fiole de son sang sacré, prélevé à sa mort et gardé derrière notre autel, serait transférée à Fosse et bénite par l'abbé en présence de sa communauté. Puis la fiole réintégrerait notre monastère. C'est cette tâche assez particulière dont avaient été chargées soeur Cessair et soeur Della ce matin.

— Comment avez-vous appris qu'une soeur avait été tuée ?

— Comme personne de notre congrégation ne s'était présenté à Fosse à l'heure du service de midi, frère Sinsear partit à la recherche des soeurs. Il découvrit le cadavre de l'une d'elles au bord de la route et vint aussitôt nous prévenir avant d'aller porter l'horrible nouvelle à Fosse.

— Connaissez-vous le nom de la malheureuse victime ?

L'abbesse secoua la tête.

— Frère Sinsear a juste transmis le message à notre soeur portière sans préciser le nom, puis il est reparti aussitôt.

La forêt de Seneffe était dense et sombre, le chemin rectiligne qui la traversait contournait de temps à autre des rochers ou un cours d'eau, et le soleil de l'après-midi dardait des rayons obliques à travers les feuillages. Il faisait froid. Fidelma réalisa que cet endroit était parfait pour y tendre une embuscade, et elle ne fut pas surprise d'apprendre que plus d'un y avait perdu la vie.

Si les religieux irlandais voyageaient désarmés pour prêcher la foi, la plupart d'entre eux avaient été initiés à l'art du *troid-sciathagid*, une méthode de défense qui utilisait la force de l'adversaire. La plupart du temps, elle sauvait les moines d'une triste fin. Si on en croyait leurs noms, les deux religieuses étaient irlandaises et devaient en connaître des rudiments, un préalable indispensable avant qu'on les laisse s'aventurer dans le vaste monde.

Les quatre femmes avançaient à grands pas, jetant de temps à autre des regards anxieux autour d'elles.

Fidelma rompit le silence.

— N'est-ce pas un itinéraire dangereux pour de jeunes moniales ?

— Cet endroit n'est pas plus périlleux qu'un autre, répondit son amie. Ne laissez pas la mort de Foillan vous influencer. Depuis son décès il y a une dizaine d'années, les voleurs ont été chassés de cette région et nous n'avons plus connu de drame de ce genre.

— Jusqu'à aujourd'hui, fit observer Fidelma d'un air grave.

— Jusqu'à aujourd'hui, soupira Ballgel.

Elles contournèrent un bouquet d'arbres, et aperçurent un groupe de quatre ou cinq moines qui se tenaient sous un vieux chêne dont la ramure surplombait le chemin. Les dernières branches en étaient tellement basses qu'on pouvait presque les attraper. Non loin, un âne attelé à une carriole broutait l'herbe sur le bas-côté.

En voyant les religieuses, un homme de haute taille au visage rubicond et qui arborait une grande croix en or sur la poitrine s'avança vers Ballgel.

— Voilà une affaire bien triste, mère abbesse. Nous sommes tous bouleversés.

Il parlait en latin, mais Fidelma perçut son accent gaulois.

— L'abbé Heribert de Fosse, murmura Ballgel à l'oreille de Fidelma. Où est le corps ? demanda-t-elle ensuite à voix haute, sans s'embarrasser de préambule.

L'abbé Heribert parut mal à l'aise.

— Mieux vaudrait vous préparer...

— J'ai déjà contemplé la mort en face, répliqua l'abbesse.

Il lui indiqua l'autre côté du chêne et Ballgel s'y dirigea, escortée par Fidelma.

La jeune fille attachée à l'arbre dans un simulacre de crucifixion portait la robe des religieuses, et il y avait du sang partout. Fidelma grimaça de dégoût. La victime avait été défigurée avec un acharnement inhumain.

— Coupez ces cordes ! s'écria Ballgel d'une voix suraiguë. Cette vision est intolérable !

Deux moines s'avancèrent aussitôt.

— Vous la reconnaissez ? s'enquit Fidelma.

— Seule Cessair possédait une telle chevelure aux reflets d'or. Dieu ait pitié de son âme !

Elle fit une gémissement et Fidelma pinça les lèvres, en surveillant le travail des deux moines qui s'étaient précipités pour exécuter l'ordre de Ballgel.

— Attendez ! s'écria-t-elle brusquement. J'aimerais examiner le corps en toute tranquillité.

Ballgel haussa les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Je crains qu'elle n'ait été... brutalisée.

Ballgel passa une main sur son front.

— Je comprends.

Fidelma demanda aux religieux d'allonger le cadavre devant la carriole et à l'abbé Heribert de tenir les frères à distance. Puis elle s'agenouilla et procéda à son examen.

À l'ombre du chêne, le sol boueux avait retenu les empreintes des roues de la carriole et les pas de ceux qui l'avaient piétiné. Elle fut un instant distraite par deux trous à moitié remplis d'eau : des traces de pas plus profondes que les autres. Puis elle revint au cadavre et fit signe à Ballgel de s'approcher.

— J'ai besoin de vous. Vous devez être le témoin de mes observations. Regardez ces entailles, le visage a été lacéré avec un couteau. L'objectif du meurtrier était d'effacer les traits de Cessair afin qu'elle soit méconnaissable.

Ballgel se força à regarder et hocha la tête avec un gémissement de douleur.

Ensuite, Fidelma s'intéressa à la bourse, ou *marsupium*, qui pendait à la ceinture de la religieuse. Le lacet en cuir qui la fermait avait disparu et elle avait été vidée de son contenu.

Fidelma se releva et tourna autour de l'arbre, les yeux baissés. Soudain, elle poussa un petit cri et ramassa un bout de parchemin qu'elle défroissa. Des lignes de différentes longueurs y étaient tracées. Perplexe, Fidelma le glissa dans son propre *marsupium*.

C'est alors que son regard tomba sur une pierre ensanglantée où des cheveux étaient collés.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ballgel en s'approchant.

— L'instrument utilisé par le meurtrier. Cessair a eu le crâne fracassé et ce n'est qu'ensuite qu'elle a été défigurée. Il ne s'agit pas d'une attaque de voleurs.

— Vous en êtes sûre ?

— Cette jeune fille n'a pas subi d'assaut sexuel. Celui qui a tué Cessair était motivé par la haine.

L'abbesse parut sceptique.

— Ballgel, l'objectif des voleurs est de voler, même si certains d'entre eux ont déjà abusé de soeurs de la foi. Or le crucifix d'argent que Cessair porte autour du cou n'a pas été arraché et elle n'a pas été violée. Donc il ne reste que le ressentiment porté à son comble.

— La fiole du sang sacré de Gertrude n'est plus dans le *marsupium* de Cessair, fit observer Ballgel. Je l'ai cherchée partout. C'est une relique d'une grande valeur.

— Pour vous, mais certainement pas pour un brigand. Tout homme a une logique, même un insensé. Il suffit de déchiffrer son comportement pour remonter aux motivations de son acte.

— Et qu'est-il arrivé à soeur Della ? Je suis folle d'inquiétude.

Fidelma hocha la tête.

— Si nous la retrouvons, peut-être découvrirons-nous une piste qui nous mènera à la fiole.

Fidelma se tourna vers l'abbé Heribert.

— Avez-vous organisé des recherches ?

— Pas encore, répondit l'abbé d'un air hautain. Qui êtes-vous ?

— Soeur Fidelma est une avocate de nos cours de justice, expliqua aussitôt l'abbesse.

— Les femmes occupent de telles fonctions dans votre pays ? s'étonna l'abbé.

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? s'agaça Fidelma. Et maintenant, nous avons perdu assez de temps. Soeur Della est peut-être en danger. Apparemment, soeur Cessair a été assassinée pour des motifs de vengeance personnelle, dans des circonstances qui glacent le sang. Qui la haïssait au point de vouloir détruire sa beauté ? On jurerait qu'elle a été défigurée par un amant jaloux, car il est bien connu que l'amour et la haine sont les deux faces d'une même médaille.

L'abbé Heribert se figea.

— La mention d'un amant semble vous troubler, père abbé. Pourquoi cela ?

— Soeur Cessair entretenait... une liaison, intervint Ballgel.

— Des relations écoeurantes ! grommela Heribert.

— Quelle étrange définition de l'amour ! le réprimanda Fidelma. Pourquoi user d'un terme aussi péjoratif ?

— L'abbé Heribert est un fervent partisan du célibat des religieux, expliqua Ballgel.

— Pourtant, le célibat n'est en aucune façon exigé par l'Eglise, objecta Fidelma. Il existe bien des maisons doubles où vivent des religieux des deux sexes qui élèvent leurs enfants au service de Dieu.

— Paul de Tarse, de même que plusieurs Pères de l'Eglise, s'est prononcé avec fermeté contre le mariage des nôtres. Nous sommes nombreux à penser que c'est grâce au célibat que le pouvoir de répandre la foi nous est accordé.

— Je ne suis pas ici pour discuter de théologie avec vous, Heribert. Confirmez-vous que Cessair était amoureuse d'un moine de l'abbaye de Fosse ?

— Dieu le pardonne, lança l'abbé d'un air recueilli.

— Seulement lui ? ironisa Fidelma. Le pardon n'est-il pas universel ? Qui est ce moine ?

— Frère Cano, soupira Ballgel, un jeune moine arrivé d'Éireann il y a quelques semaines. Lui et soeur Cessair ont été attirés l'un vers l'autre au premier regard.

— Et vous désapprouviez cette relation ?

— Pas moi. Comme vous l'avez rappelé, nos moeurs ne s'opposent pas à de telles relations. Kildare, où nous avons étudié, était une

maison mixte.

— Moi si, grommela Heribert. L'abbaye de Fosse est réservée aux hommes. Je respecte cette règle et j'attends de ma communauté qu'elle s'y conforme également.

J'avais à plusieurs reprises prévenu frère Cano que je blâmais cette relation et je l'avais prié d'y mettre fin. L'abbesse Ballgel connaissait mon sentiment. Je ne suis pas surpris que cette moniale aux moeurs dissolues ait connu une aussi triste fin.

Fidelma était indignée.

— Voilà une interprétation intéressante. Ne mettez-vous pas un peu trop de passion dans votre jugement, père abbé ?

Heribert fronça les sourcils.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Cela vous dérange-t-il que je fasse moi aussi un commentaire sur votre façon peu charitable de dénoncer publiquement cette pauvre jeune fille ?

— Je crois dans les enseignements de Paul de Tarse.

— Le Saint-Père lui-même ne condamne pas ceux qui rejettent le célibat, qui n'est de toute manière pas un précepte de notre foi.

— Ça viendra. Dans nos rangs, le nombre de ceux qui se prononcent en faveur d'une séparation des hommes et des femmes ne cesse de croître. Un jour le Saint-Père devra nous prêter attention. Il a déjà suggéré que l'abstinence était la meilleure façon d'avancer dans la voie du Christ...

— Nous n'en sommes pas encore là, mais je comprends votre position. En attendant, nous avons un meurtre à résoudre. Où est frère Cano ?

L'abbé haussa les épaules.

— D'après frère Sinsear, il a quitté l'abbaye ce matin. Peut-être avait-il rendez-vous avec soeur Cessair ?

L'abbesse Ballgel poussa un cri étouffé.

— Si Cano avait rendez-vous avec elle... s'il a commis un acte pareil... nous devons retrouver soeur Della au plus vite.

Fidelma lui adressa un sourire rassurant.

— Personne n'a dit que Cano était le coupable. Cependant, il a disparu en même temps que Della et peut-être sont-ils ensemble. Où se trouve frère Sinsear ?

Un religieux se détacha du groupe et toussa pour attirer l'attention. C'était un jeune homme au teint pâle qui sortait tout juste de l'adolescence. Il semblait sous l'empire d'émotions violentes.

— C'est moi.

Il se tenait là, cramoisi et embarrassé.

— Vous semblez bien agité, mon frère.

— Je travaille avec frère Cano dans les jardins de l'abbaye. Je suis

son ami. Je savais qu'il avait une...

Il jeta un coup d'oeil en biais à l'abbé.

— Qu'il nourrissait une passion pour soeur Cessair.

— Vous êtes assez grand pour exprimer votre opinion sans rechercher l'approbation de quiconque. Était-il amoureux d'elle ?

— Ils se retrouvaient souvent dans la forêt parce que le père abbé désapprouvait leurs relations.

Heribert ouvrit la bouche, mais Fidelma l'arrêta d'un geste de la main.

— Poursuivez.

— Ils se rencontraient dans une cabane de bûcheron, située dans une clairière non loin d'ici.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt ? s'énerva Heribert. Maintenant, Cano a eu tout le temps de s'enfuir et je ne vois pas l'intérêt de nous rendre dans cet endroit.

— Pourquoi présumez-vous qu'il est l'auteur de ce meurtre ? le tança Fidelma. Frère Sinsear, je suppose que vous connaissez le chemin qui mène à cette cabane ?

— Oui, il nous faut emprunter un sentier à environ vingt-cinq toises d'ici.

Il indiqua la direction de Fosse, de l'autre côté du chêne.

— Et cela nous prendra combien de temps pour l'atteindre ?

— Le temps de parcourir cent cinquante toises.

— Très bien, nous vous suivons. Père abbé, peut-être vaudrait-il mieux que vos compagnons escortent les soeurs et le corps de Cessair jusqu'à l'abbaye de Nivelles ?

Heribert acquiesça de mauvaise grâce. Quant à Sinsear, il posa un regard interrogateur sur Fidelma.

— Vous croyez que Cano aurait pu accomplir un acte aussi abominable ? Oh mon Dieu, maltraiter ainsi la grâce et la beauté ! Pourquoi n'a-t-elle pas donné son coeur à un homme qui aurait apprécié son exquise...

— Allons-y, frère Sinsear, le brusqua Heribert. De toute façon, ce sera une perte de temps. Si Cano l'a tuée, alors il est déjà loin.

— Vous oubliez soeur Della, fit observer Fidelma. Quant à l'implication de Cano dans ce crime, elle est loin d'être prouvée.

— À chacun son opinion.

Sinsear, qui tenait à la main un bâton d'épine noire qu'il venait de ramasser, les mena le long d'un sentier dégagé. Ils virent tout de suite la hutte de l'autre côté de la clairière – un endroit plaisant où coulait un ruisseau.

En s'approchant de la cabane, Fidelma remarqua aussitôt les empreintes sur la porte fermée, comme si elle avait été ouverte par des mains ensanglantées. Un morceau de bois non loin présentait aussi des

traces de sang.

C'est alors qu'ils perçurent des sanglots provenant de l'intérieur.

— Frère Cano ! s'écria Sinsear. Je suis venu avec l'abbé.

Les sanglots s'arrêtèrent.

— Sinsear ? Dieu merci, vous êtes là. Il me faut du secours.

Puis un gémissement résonna et s'arrêta net.

— Reculez-vous, murmura Fidelma à ses compagnons. Frère Cano ? dit-elle en haussant la voix. Je suis Fidelma de Cashel, venue ici pour vous aider. Je vais entrer.

Pas de réponse.

Fidelma poussa la porte, qui s'ouvrit en grinçant.

Au fond de la cabane, elle vit un jeune homme revêtu de la robe des religieux agenouillé sur le sol. Il avait les cheveux ébouriffés, les yeux rouges, le visage mouillé de larmes et il tenait un morceau de tissu ensanglanté. Devant lui, une jeune fille étendue, les yeux ouverts, semblait consciente, mais ses vêtements étaient couverts de sang.

Fidelma se retourna quand les autres voulurent se glisser derrière elle.

— Restez ici !

Elle dégageait une telle autorité qu'ils se figèrent.

— Je veux parler seule avec Cano et Della.

Elle s'avança.

— Voulez-vous que je prenne soin de soeur Della ?

— Bien sûr, répondit le moine d'un air étonné.

En s'agenouillant à ses côtés, Fidelma vit qu'il avait tenté de nettoyer les blessures de la religieuse.

— Ne bougez pas, dit-elle à la jeune fille.

Tout comme Cessair, elle avait été frappée à l'arrière de la tête. Mais le coup qu'elle avait reçu était moins violent et n'avait pas brisé son crâne.

— Suis-je en train de mourir, ma soeur ? demanda Della d'une voix faible.

— Loin de là. Nous allons vous ramener à l'abbaye où on s'occupera de vous. Pouvez-vous me dire ce qui vous est arrivé ?

— Je n'ai pas vu grand-chose.

— Cela peut être très important.

— Eh bien, soeur Cessair et moi étions en chemin pour l'abbaye de Fosse, où nous étions chargées d'apporter la fiole du sang de sainte Gertrude. Nous marchions dans la forêt...

Une faible plainte s'échappa de ses lèvres.

— Je n'ai pas entendu que nous étions suivies, car nous bavardions et...

Elle porta la main à sa tête.

— On m'a frappée, je me suis évanouie, et, quand j'ai repris

connaissance, j'étais étendue sur le chemin, ma tête me lançait. J'ai cru que j'étais seule, car je ne voyais personne. J'ai commencé à regarder autour de moi et j'ai... j'ai vu Cessair...

Elle haleta.

— Et alors ? l'encouragea Fidelma d'une voix douce.

— Je ne pouvais plus rien faire pour elle. Alors je suis venue ici et...

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendue à une des deux abbayes ?

— Je savais que Cano attendait ici.

— Cessair devait faire un détour par cette hutte sur le chemin de Fosse, déclara Cano d'un air de défi. Et je n'en ai pas honte.

Fidelma ne fit aucun commentaire et sourit à la jeune fille.

— Reposez-vous et ne vous inquiétez pas, vous serez bientôt rétablie.

Puis elle se tourna vers Cano.

— Donc vous attendiez Cessair ici ?

— Nous nous aimions et n'avions pas d'autre recours pour nous voir, car l'abbé Heribert était violemment opposé à notre relation.

— Racontez-moi votre histoire.

— Je suis arrivé dans la communauté il y a environ un mois. Bien qu'il y ait de nombreux religieux irlandais à Fosse et à Nivelles, ils n'ont pas ici les mêmes mœurs que nous. Les maisons doubles sont assez rares et l'abbé Heribert est obsédé par la règle du célibat. Même si l'Église ne l'impose pas, il ne supporte aucune dérogation. Je serais parti depuis longtemps si Cessair ne m'avait retenu.

— Quand l'avez-vous rencontrée ?

— Une semaine après mon arrivée. C'est frère Sinsear qui me l'a présentée.

— Frère Sinsear ?

— Oui, en tant que jardinier, il apportait souvent des produits de ses cultures aux soeurs de Nivelles, qu'il connaissait bien, et je l'accompagnais.

— Cessair avait-elle des ennemis ?

— Pas que je sache, à part l'abbé quand il a découvert notre liaison, lança le jeune homme d'un ton amer.

Depuis le seuil de la porte, Heribert émit une exclamation courroucée.

— Pourquoi n'avez-vous pas quitté ces lieux pour rejoindre une maison double ?

— Nous en avions l'intention, mais l'abbesse Ballgel l'avait déconseillé à Cessair.

— Pourquoi donc ?

Cano haussa les épaules.

— Elle estimait qu'elle était trop jeune. Elle se montrait très... protectrice à l'égard de Cessair.

— Davantage qu'avec les autres novices ?

— Je l'ignore. En tout cas, nous étions désespérés et songions à quitter ce pays.

Fidelma marqua une pause.

— Avez-vous tué Cessair ? demanda-t-elle brusquement.

Le jeune homme leva vers elle des yeux noyés de larmes.

— Comment pouvez-vous me poser une question pareille ?

— Parce que je suis un *dálaigh*, et que j'y suis obligée par la loi.

— Non, je ne l'ai pas tuée.

— Dites-moi ce qui s'est passé ce matin.

— Je savais que Cessair et Della devaient apporter la fiole à Fosse pour la bénédiction annuelle. Et nous avions projeté de nous retrouver ici.

— Mais alors cette fiole serait arrivée trop tard pour le service de midi !

— Cessair devait persuader Della de porter seule la fiole pendant que nous passions un moment ici. Nous voulions juste régler quelques problèmes et cela n'aurait pas pris longtemps. Ensuite, Cessair aurait rejoint Della en prétendant avoir cassé la bride de sa sandale en chemin.

— Quels problèmes deviez-vous régler ?

— Nous nous préparions à partir pour l'Irlande.

— Donc vous êtes arrivé ici...

— Et j'ai attendu. Comme Cessair était en retard, je m'apprêtais à aller à sa rencontre quand Della est entrée en titubant dans la cabane. Elle était dans l'état où vous la voyez, et elle a juste eu le temps de me raconter ce qui s'était passé avant de s'évanouir. Je ne pouvais pas la laisser seule et, depuis lors, j'ai tout essayé pour lui faire reprendre connaissance. Elle est revenue à la vie il y a juste quelques minutes.

— Della, confirmez-vous ce récit ?

La jeune fille se redressa sur un coude. Elle était pâle et choquée.

— Je ne me souviens pas de grand-chose.

Fidelma se tourna vers Cano, qui se tordait les mains, et elle se rappela un élément important.

— Avez-vous le flacon de sang, soeur Della ?

La jeune fille secoua la tête.

— Non, Cessair l'avait glissé dans son *marsupium*.

Fidelma fit signe aux autres de s'avancer.

— Nous allons transporter Della à Fosse, leur annonça-t-elle. Il me reste encore quelques questions à poser, mais il faut d'abord s'assurer que Della est bien soignée.

L'abbaye de Fosse, dont la construction remontait à une vingtaine

d'années, n'était pas très imposante. Elle se composait de maisons en bois rassemblées autour d'une grande église carrée.

On emmena Della tandis qu'Heribert conduisait Ballgel et Fidelma au réfectoire pour qu'elles se restaurent. Les frères Sinsear et Cano regagnèrent leurs cellules, où ils devaient attendre le bon vouloir de l'abbé.

Tous trois demeuraient silencieux, absorbés dans leurs pensées. Puis Ballgel demanda :

— Eh bien, Fidelma, voyez-vous une explication à ces tragiques événements ? Et où a bien pu passer la fiole du sang sacré de Gertrude ?

— Résumons les éléments que nous avons à notre disposition. Les circonstances du meurtre confirment qu'il ne s'agit pas d'un crime commis par des voleurs, et nous savons par Della que les deux soeurs n'ont rien entendu avant d'être frappées par-derrière.

— Vous voulez dire que s'il s'était agi de voleurs embusqués, Della aurait pu en fournir une description ?

— Exactement. Selon moi, même une personne seule suivant les soeurs dans la forêt n'aurait pas pu passer inaperçue.

L'abbesse fronça les sourcils.

— Vous croyez que Della nous a menti ?

— Pas nécessairement. Reprenons. Prendre quelqu'un en chasse sur un chemin forestier parsemé de brindilles et de feuilles mortes est quasiment impossible.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à faire avouer Della, lança Heribert.

Fidelma lui jeta un regard désapprobateur.

— Lui faire avouer quoi ?

— Qu'elle a tué l'autre religieuse.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Il y a une autre interprétation, beaucoup plus vraisemblable.

— À quoi jouez-vous ? Vous passez d'une hypothèse à l'autre et n'aboutissez à rien.

Une lueur inquiétante s'alluma dans les yeux verts de Fidelma et Ballgel s'empessa d'intervenir.

— Soeur Fidelma est une avocate habituée à résoudre ce genre d'énigme. Je suggère que vous la laissiez nous exposer sa vision des choses.

L'abbé se renversa en arrière en prenant un air supérieur.

— Dans ce cas, je vous écoute.

— Si Cessair a été défigurée avec une sauvagerie peu commune, Della n'a été qu'assommée. Cela démontre que c'est bien Cessair qui était visée.

— C'est la logique même, acquiesça l'abbesse.

— Qui avait des motifs de haïr Cessair ?

— Frère Cano était son amoureux, Della son amie la plus proche, et Cessair n'avait aucun ennemi... enfin, à part...

Elle hésita.

— À qui pensez-vous ? la pressa Fidelma.

L'abbesse baissa les yeux et Heribert s'empourpra.

— À part moi, c'est bien cela ?

Il sauta sur ses pieds.

— Que voulez-vous insinuer ? Je vous avais priée de défendre à soeur Cessair de voir frère Cano et j'interdis les relations illicites entre les femmes et les membres de ma communauté. Cela fait-il de moi un coupable ?

— L'avez-vous tuée ? demanda Fidelma d'une voix douce.

L'abbé se figea.

— Comment osez-vous ? articula-t-il, écumant de rage.

— J'ose parce que je le dois. Contrôlez votre colère, Heribert. Nous sommes ici pour découvrir la vérité et non pour nous vanter auprès des autres de nos vertus réelles ou supposées.

Devant tant d'insolence, l'abbé demeura muet tandis que Ballgel se penchait vers lui.

— Nous sommes des personnes sensées qui s'efforcent de résoudre une énigme. Nos convictions et notre fierté ne devraient pas s'immiscer dans notre jugement.

L'abbé cligna des yeux.

— Je suis scandalisé d'être ainsi accusé de... de...

— Je ne vous accuse pas, le corrigea Fidelma. Mais vous avez vous-même fait état de la répugnance que vous inspirait Cessair.

— Je ne la considérais qu'en relation avec frère Cano et les autres moines de ma congrégation pour lesquels elle représentait un danger. Sa beauté les fascinait, j'ai même constaté qu'un garçon aussi fervent que frère Sinsear perdait la tête en sa présence.

— Mon mentor, le brehon Morann de Tara, disait souvent qu'il est plus facile de devenir moine dans sa vieillesse, soupira Fidelma.

Ballgel dissimula un sourire.

— Pour en revenir à notre affaire, poursuivit Fidelma, j'ai cru comprendre que vous attendiez Cessair et Della pour le service de midi.

— Pas exactement. J'attendais deux religieuses de l'abbaye, mais j'ignorais lesquelles seraient chargées d'apporter la fiole. Si j'avais su que soeur Cessair...

— Qu'auriez-vous fait ?

— J'aurais demandé à l'abbesse de m'envoyer quelqu'un d'autre, afin d'éviter que Cessair n'induisse frère Cano en tentation.

— De quoi parlez-vous ? Je croyais que Cano était amoureux

d'elle et ne s'en cachait pas.

L'abbé parut mal à l'aise.

— Les femmes sont des séductrices qui détournent les esprits pieux de la grâce.

Fidelma le fixa avec des yeux étincelants de colère puis se calma, estimant qu'elle n'était pas de taille à lutter contre les préjugés de l'abbé et qu'il valait mieux en rester là.

— Ballgel, pourquoi aviez-vous délégué Cessair et Della pour apporter le flacon ? Quelqu'un savait-il que Cessair emprunterait le chemin forestier ?

L'abbesse ouvrit de grands yeux.

— En réalité, c'est soeur Della qui s'est proposée hier soir pour cette mission. Elle m'a aussi demandé l'autorisation de choisir celle qui l'accompagnerait.

— Vous ignoriez qu'elle s'adresserait à Cessair ?

— Pas vraiment, car elles étaient inséparables.

— Et vous n'avez pas pensé à la réaction de l'abbé ?

— Non, je suis comme vous, Fidelma, je refuse de me laisser influencer dans mes décisions.

Heribert pinça les lèvres.

— Donc, à part vous et Della, tout le monde ignorait que Cessair prendrait le chemin de Fosse ce matin ?

Ballgel plongea son regard dans celui de son amie.

— Vous vous souvenez sûrement que vous êtes arrivée à Nivelles peu après que frère Sinsear nous eut annoncé l'affreuse nouvelle ?

— Oui, je m'en souviens. Et il est inutile de me rappeler que vous n'aviez pas le temps d'accomplir ce crime. Sans compter que vous n'aviez pas l'ombre d'un mobile.

— Puis-je vous faire remarquer qu'il serait tout aussi difficile pour un abbé de s'absenter de son abbaye ? lança Heribert avec humeur.

— Il va sans dire. Pour la forme, je vous demande cependant de me préciser où vous étiez à midi.

Exaspéré, Heribert leva les yeux au ciel.

— Terminons-en avec cette mascarade. Le jour anniversaire de la mort de la bienheureuse Gertrude, un service est célébré à sa mémoire et à celle de saint Foillan, qu'elle a autorisé à construire notre abbaye. La fiole du sang sacré nous est remise juste avant que l'on sonne l'angélus.

« Un peu avant midi, j'attendais avec plusieurs frères les soeurs chargées de nous remettre le flacon. À midi, nous avons sonné la cloche et décidé de dire la messe malgré tout.

— Avez-vous envoyé quelqu'un s'enquérir de ce qui était arrivé aux soeurs ?

— On m'a informé que frère Sinsear était déjà en route. À la fin

de l'office, les soeurs et frère Sinsear n'avaient toujours pas donné signe de vie.

— Sinsear est venu directement nous prévenir à Nivelles, précisa Ballgel.

— Quand frère Sinsear est enfin réapparu pour nous apprendre l'horrible nouvelle, nous nous sommes précipités et nous venions d'arriver sur les lieux quand vous nous avez rejoints, conclut Heribert.

— Je vous remercie. Maintenant, j'aimerais parler à frère Sinsear.

Quand le jeune moine fit son entrée, il avait les mains nouées derrière le dos pour les empêcher de trembler.

— C'est affreux, balbutia-t-il.

— Je comprends que vous soyez bouleversé, lui dit Fidelma avec un sourire encourageant. Votre meilleur ami est soupçonné du pire.

— Frère Cano est peut-être un peu vif, mais il n'aurait jamais...

— Qu'entendez-vous par « un peu vif » ?

— Je me suis mal exprimé, je voulais dire...

— Il n'a pas tort, intervint l'abbé. Je l'ai à plusieurs reprises réprimandé pour ses sautes d'humeur.

— Frère Sinsear, il était quelle heure quand vous avez quitté le monastère pour partir à la recherche des deux soeurs ? J'ai besoin de ces précisions pour mon rapport.

— Un peu avant midi... plus précisément, une demi-heure avant que l'on sonne la cloche de l'angélus annonçant le service avec bénédiction de la fiole.

— On vous avait donné des instructions ?

— Non, mais connaissant Cessair... je savais qu'elle ne serait pas pressée.

Il y eut un bref silence.

— Comment saviez-vous qu'une des deux soeurs serait Cessair ?

— Frère Cano m'en avait averti. Nous partagions quelques secrets. Il s'était rendu dans la cabane du bûcheron où lui et Cessair se rencontraient. J'ai songé que Cessair risquait d'être retardée, et voilà pourquoi je suis allé à sa rencontre. Hélas...

— Vous avez découvert Cessair quand il était trop tard ?

— Oui, elle était attachée à l'arbre comme vous l'avez constaté vous-même.

— Et Della ?

— Elle avait disparu. J'ai alors couru jusqu'à Nivelles pour prévenir l'abbesse.

— Pourquoi Nivelles et pas Fosse ?

— Le grand chêne en est plus proche. J'ai donc commencé par Nivelles avant de rentrer à Fosse.

— Vous êtes ami avec Cano depuis son arrivée ici ?

— On lui a assigné pour tâche de m'aider au jardinage et nous

sommes devenus proches.

— Mais vous aviez connu Cessair avant lui ?

— Oui, ainsi que Della et bien d'autres soeurs. Les deux abbayes entretiennent des rapports étroits. Et une fois par semaine, j'apporte des fruits et des légumes à Nivelles.

— Des membres de notre communauté aident aussi les soeurs pour des travaux de construction et les récoltes, déclara Heribert. D'ailleurs, frère Sinsear a apporté des provisions à Nivelles pas plus tard qu'hier après-midi. Et si je ne me trompe, il était accompagné de frère Cano.

Sinsear rougit et hocha la tête à regret.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Attendez-moi ici, j'ai encore quelques questions à poser à Della.

Dans la salle où elle reposait, Della, pâle et très affectée, avait néanmoins recouvré ses esprits.

— Répondez-moi, lança Fidelma sans préambule, pourquoi avez-vous demandé à apporter la fiole de sang sacré à Fosse ?

— C'est soeur Cessair qui m'avait priée de le faire.

— Donc ce n'était pas votre idée ?

— Non, ni celle de Cessair. Elle savait que cela poserait un problème, avec l'abbé qui ne l'aimait guère, mais Cano désirait la voir...

— Il l'a rencontrée hier ?

— Non, il lui a fait parvenir un message par une des personnes qui vont et viennent entre les deux monastères. Il priait Cessair de le rejoindre assez tôt dans la cabane afin qu'ils puissent discuter de leur avenir.

— Vous approuviez ce rendez-vous avec Cano ?

— J'étais l'amie de Cessair, et je savais qu'il ne servirait à rien de m'opposer à ces idioties qu'entraîne l'amour.

— Et maintenant, je vous demande de m'accorder toute votre attention. Est-ce là le message que Cessair a reçu ?

Fidelma tira un bout de parchemin froissé de son *marsupium*.

Della y jeta un coup d'oeil et secoua la tête.

— Je ne lis pas *Y ogham*. Mais il me semble bien qu'il s'agit d'un fragment de ce message. Cano et Cessair utilisaient l'ancien alphabet pour communiquer entre eux.

Fidelma retourna au réfectoire.

— Je crois que je tiens la solution de l'énigme, annonça-t-elle à Ballgel et à Heribert.

— Qui donc est le coupable ? s'enquit Heribert.

— Faites mander frère Cano. Restez, frère Sinsear.

— Pour vous, frère Cano, l'avenir s'annonce bien sombre, dit

Fidelma quand le jeune homme fit son entrée.

— Ou plutôt bien vide, la corrigea-t-il avec gravité. Un abîme de mélancolie sans Cessair.

— Pourquoi lui aviez-vous donné rendez-vous aujourd'hui ?

— Pour l'entretenir de notre avenir. Nous voulions nous rendre dans une maison double où nous pourrions travailler et élever nos enfants, avec la bénédiction du Seigneur.

— C'était une idée à vous ?

— Oui.

— Je pensais qu'elle vous avait peut-être été suggérée par un autre.

Cano fronça les sourcils.

— Peu importe.

— Au contraire. N'est-ce pas frère Sinsear qui vous incité à partir de Fosse ?

— Peut-être. Sinsear est un bon ami. Il voyait bien qu'ici nous ne pourrions jamais être heureux.

— Hier soir, quand vous avez accompagné Sinsear à Nivelles, pourquoi n'avez-vous pas cherché à voir Cessair ?

— Nous sommes arrivés pendant le service du soir et nous n'avions aucune excuse pour nous attarder. J'ai écrit une note en *ogham* à Cessair – elle le déchiffrait très bien – et j'ai remis ce message à la soeur portière.

— Maintenant, tout concorde, soupira Fidelma. Sinsear, rendez à l'abbesse Ballgel la fiole de sang sacré que vous avez rangée dans votre *marsupium*. Sa disparition l'a beaucoup contrariée.

Le moine sursauta et, comme dans un rêve, il ouvrit la bourse qui pendait à sa ceinture et tendit le flacon à l'abbesse.

— Je l'ai trouvé sur le sol, j'avais l'intention de le rendre et puis...

Fidelma secoua tristement la tête.

— L'amour méprisé peut tourner à l'aversion, et un soupirant se métamorphoser en démon quand il voit l'objet de son adoration accorder ses faveurs à un autre.

— Cessair ne m'a pas rejeté ! s'exclama Cano. Nous devons nous enfuir ensemble.

— Je pensais à Sinsear, possédé par la haine, qui a tué et défiguré Cessair.

Fasciné, Sinsear la fixait, bouche bée.

— Sinsear était depuis longtemps amoureux de Cessair. Incapable d'exprimer ses émotions, il l'idolâtrait de loin, rêvant du jour où il aurait le courage de se déclarer. Puis Cano est arrivé. Tout d'abord, ils furent amis. Puis Sinsear présenta Cano à la dame de ses pensées. Et horreur ! ils s'éprirent l'un de l'autre. Jour après jour, Sinsear fut le témoin de leur passion et sa jalousie atteignit de telles proportions

qu'il ne connut plus le repos. Il décida de se venger d'une manière que même l'enfer ignore.

Sinsear regardait au loin d'un air indifférent.

— Sous le prétexte de les aider à organiser leur fuite, il suggéra à Cano de donner rendez-vous à Cessair dans la cabane. Puis il quitta Fosse suffisamment tôt pour aller se percher sur les branches basses du chêne. Voilà pourquoi Della n'entendit personne approcher. Il sauta juste derrière elle et l'assomma avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. C'est bien cela, n'est-ce pas, Sinsear ?

Le moine ne répondit rien.

— Révéla-t-il la nature de ses sentiments à Cessair ? Lui demanda-t-il de partir avec lui ? Sans doute réagit-elle par la colère et le dégoût, et c'est alors qu'il la frappa à plusieurs reprises à la tête. Puis, dans un rituel infâme, il décida de punir sa beauté qui l'avait égaré et la défigura. À moins qu'il n'ait commencé par l'attacher à l'arbre, mais, à ce moment-là, nous pouvons être sûrs qu'elle était déjà morte.

« Par un réflexe dû à son éducation religieuse, il récupéra la fiole de sang sacré. Et quand il entendit que Della revenait à elle, il courut de toutes ses forces jusqu'à Nivelles pour donner l'alarme, car il s'était imaginé que Della se rendrait d'abord à Fosse.

L'abbé Heribert fixait Sinsear, dont le visage reflétait maintenant une froideur distante confirmant les hypothèses de Fidelma.

— Comment en êtes-vous venue à le soupçonner ? demanda-t-il.

— D'après son récit, il se serait engagé sur le chemin forestier pour aller à la rencontre des deux soeurs.

Là, il serait tombé sur le cadavre de Cessair attaché à l'arbre. Il affirmait être arrivé là-bas après la disparition de Della. Mais comment aurait-il pu voir le corps alors qu'il était lié au chêne du côté faisant face à la forêt ? Et même si un détail avait attiré son attention, même si, sous l'emprise de la terreur, il avait négligé de détacher Cessair pour tenter de la ranimer, pourquoi aurait-il couru jusqu'à Nivelles ?

— Pour demander de l'aide. Il voulait donner l'alarme et Nivelles était plus proche que Fosse. C'est pourtant logique.

— Il existait un endroit beaucoup plus proche : la cabane de bûcheron où il savait que Cano attendait. S'il avait été innocent, c'est là qu'il se serait précipité.

Un hurlement retentit et ils se figèrent.

Sinsear, éructant des propos incohérents, s'était précipité sur Cano en brandissant un poignard.

Cano réagit par un coup de poing qui atteignit le dément à la mâchoire.

— Il est à vous, dit Fidelma à Heribert. Jugez-le selon vos lois. Puis elle se tourna vers Ballgel.

— Quant à nous, nous allons ramener la pauvre Della à Nivelles.

Nous avons encore tant de choses à nous raconter... et ce ne sont pas les sujets de conversation qui nous manqueront.

Elle marqua une pause et jeta un regard attristé à frère Cano, qui s'était assis, la tête entre les mains.

— Même les anciens étaient conscients du rôle des émotions dans le déclenchement de la folie. *Agrea amans* – la folie de l'amant – peut amener l'homme le plus sage à perdre la raison. Celui-là était jeune et immature, et il a perdu l'esprit en même temps que son âme.

Notre-Dame de la Mort

Le gémissement du vent qui se mêlait aux hurlements des loups glaça les sangs de Fidelma. Ils rôdaient autour d'elle, ces chasseurs de la nuit, mais elle ne parvenait pas à les distinguer à cause des rafales de neige aux flocons compacts qui lui cinglaient le visage. Ils venaient sur elle en nuages denses, oblitéraient le paysage, et elle voyait à peine au-delà de son bras tendu.

Sans l'urgence de sa mission, jamais elle ne se serait aventurée sur les chemins par un temps pareil. Pour atteindre Cashel, siège des rois de Muman, il lui fallait traverser les montagnes de Sléibhte an Comeraigh aux pics menaçants. Elle chevauchait une monture que seul son rang de *dálaigh* des cours des cinq royaumes l'autorisait à posséder, car une simple religieuse ne se déplaçait qu'à pied. Mais Fidelma n'avait rien d'une religieuse ordinaire. Elle était la fille d'un roi de Cashel élevée à la qualification d'*anruth*, qui venait juste avant le titre le plus élevé. Sa connaissance approfondie des lois des Fenechus faisait autorité.

Elle luttait contre le vent du nord et la neige plaquait sur son visage les mèches de cheveux roux s'échappant de sa coiffe, le *cubhal* traditionnel. Les loups semblaient s'être rapprochés, mais peut-être était-elle le jouet de son imagination. Elle frissonna, regrettant amèrement de ne pas s'être arrêtée pour la nuit dans le *buidhen*, l'hôtellerie qu'elle avait laissée derrière elle avant la tempête. Maintenant, elle faisait rage, le temps ne s'améliorerait pas avant plusieurs jours et il lui était impossible de retarder son périple. Son frère Colgú lui avait fait parvenir un message lui annonçant que leur mère était au plus mal et qu'il requérait sa présence. Voilà ce qui l'avait précipitée dans cette expédition périlleuse et lui faisait braver les intempéries.

Son nez, ses mains et ses pieds étaient gelés. Malgré sa lourde cape en laine, elle claquait des dents. Une forme sombre se détacha

sur la neige, juste devant elle, et son coeur cogna dans sa poitrine. Son cheval glissa et trébucha sur la piste, puis elle se détendit et calma la bête avec un soupir de soulagement à la vue du cerf magnifique qui lui faisait face. Ils s'observèrent un instant et l'animal détala, vite avalé par le rideau de flocons qui dérobait le paysage à la vue de Fidelma.

Bientôt, elle atteignit une hauteur où le vent tournoyait avec une telle force qu'il menaçait de la jeter à bas de sa monture. Le cheval avait baissé la tête et il tituba avant de reprendre son équilibre. Les tourbillons de neige semblaient les assaillir de toutes parts.

Fidelma cligna des yeux. Elle était sûre d'avoir aperçu une lumière. Mais peut-être prenait-elle ses désirs pour la réalité ? Elle s'enveloppa plus étroitement dans sa cape, enfonça les talons dans les flancs de son cheval et plissa les paupières pour tenter de distinguer le sentier.

Mais oui, c'était bien une lumière, là !

Elle arrêta la jument, glissa à terre et enroula les rênes autour de son bras. Elle devait absolument s'assurer que le terrain était praticable pour sa monture. S'arrachant à la neige où elle s'était enfoncée jusqu'aux genoux, elle entreprit d'avancer à grand-peine. Bientôt elle butta sur une perche en bois et releva la tête. À peine visible, une lampe se balançait au-dessus d'elle.

Fidelma se sentit soulagée. C'était le signe qu'elle avait atteint un *bruidhen* car la loi exigeait que toutes les auberges gardent une lanterne allumée pendant la nuit ou en cas de tempête pour servir de repère aux voyageurs.

Elle allait choisir une direction au hasard quand une brusque accalmie lui permit d'entrevoir un long bâtiment. Puis le vent reprit de la force et elle progressa tête baissée en direction de la maison. Elle attacha son cheval à une balustrade, puis elle se dirigea vers un mur qu'elle longea jusqu'à une porte.

Un panneau y était fixé qu'elle ne put déchiffrer et elle remarqua un bouquet d'herbes qui pendait là, gelé dans son revêtement de neige.

Elle saisit la poignée en fer et poussa, mais la porte ne céda point. La loi exigeait pourtant d'un *brugh-fer*, un aubergiste, qu'il la garde ouverte par tous les temps. Elle essaya à nouveau.

La tempête s'était un peu apaisée. Fidelma frappa du poing sur la porte et il lui sembla entendre un faible cri... à moins qu'il ne s'agît des gémissements du vent ? Elle tapa à coups redoublés et elle perçut un bruit, des pas... et un homme s'écria :

— Que Dieu et ses saints nous protègent ! Va-t'en, esprit du mal !

Fidelma sursauta.

— Ouvrez ! hurla-t-elle. Ouvrez à un *dálaigh* des cours de justice.

Je suis une religieuse de l'abbaye de Kildare et, au nom de la charité chrétienne, je vous somme de m'accorder l'hospitalité !

Il y eut un moment de silence, puis les éclats de voix de deux personnes qui se disputaient et on tira des verrous. Une bouffée d'air chaud enveloppa Fidelma, qui se glissa dans la pièce en secouant la neige de sa cape.

— En voilà des manières ! Ignorez-vous les lois des brehons ? lança Fidelma avec humeur en se tournant vers l'homme grand et mince qui lui avait ouvert.

Il était voûté, pauvrement mis, avec des traits émaciés, des cheveux grisonnants, et toute son attitude exprimait une profonde angoisse. La tragédie et le chagrin étaient gravés sur son visage.

— J'ai un cheval attaché dehors. La pauvre bête va mourir de froid si on ne s'occupe pas d'elle, maugréa la religieuse tandis que l'aubergiste la contemplait d'un air ahuri.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix aiguë.

Fidelma pivota sur ses talons. La femme avait été belle, mais elle s'était empâtée. Ses pupilles noires brillaient dans son visage ridé et Fidelma songea qu'à une époque elle devait être pleine d'entrain, mais un événement dramatique avait brisé sa joie de vivre. Fidelma écarquilla les yeux devant le crucifix qu'elle brandissait comme pour se protéger de la terreur qui l'habitait.

Décidément, ce couple était très étrange.

— Répondez ! s'écria la femme.

Fidelma renifla d'un air offensé.

— Je suis une voyageuse poussée dans ce refuge par les intempéries. Cela devrait vous suffire.

— Cela ne nous suffit pas, s'obstina la femme. Jurez que vous ne nous voulez aucun mal.

— Mais qu'allez-vous imaginer ? Je cherche un gîte pour m'abriter du mauvais temps, voilà tout. Je suis Fidelma de Kildare, *dálaigh* des cours de justice élevé au rang d'*anruth* et soeur de Colgú, *tanist* de ce royaume.

Cette réponse grandiloquente n'était pas dans les habitudes de Fidelma, d'un naturel plutôt discret. Mais elle s'était sentie obligée de ramener ces gens à de meilleures dispositions.

Tout en parlant, elle avait ôté sa cape, révélant son habit et la croix en or accrochée à son cou. Aussitôt, la femme parut se calmer et reposa son crucifix.

— Pardonnez-nous, ma soeur. Je suis Monchae, et voici mon époux, Belach.

Belach hésitait sur le seuil de la porte.

— Vous voulez que je prenne soin de votre cheval ? demanda-t-il d'un air hésitant.

— Oui, car cela m'ennuierait qu'il périclât !

Fidelma s'avança vers le grand feu où brûlaient des galettes de tourbe. Du coin de l'oeil, elle vit Belach s'envelopper d'une cape et décrocher une épée du mur avant de sortir.

Depuis quand un aubergiste se munissait-il d'une épée avant d'aller mener une bête à l'étable ?

Monchae tira vers elle la poignée en fer qui commandait le crochet d'où pendait un grand chaudron au-dessus des flammes.

— Quel est le nom de cet endroit ? demanda Fidelma en s'asseyant devant la cheminée.

La pièce, dépourvue de toute décoration, était confortable, avec des meubles robustes et de grosses poutres au plafond. Une statue en plâtre aux couleurs criardes, qui représentait une Vierge à l'Enfant, trônait à une extrémité de la grande table où l'on servait les repas.

— Vous êtes à *Brugh-na-Bhelach*. Vous avez contourné la montagne de Fionn's Seat et la rivière Tua coule à un mille au nord. En hiver, il est bien rare qu'un hôte vienne frapper à notre porte. Où vous rendez-vous ?

— À Cashel.

Monchae versa une louche de bouillon dans un bol et le tendit à Fidelma, qui le prit entre ses mains. Elle avait tellement froid que tout d'abord elle ne sentit rien. Puis la chaleur la pénétra peu à peu et un fumet appétissant parvint à ses narines. Elle goûta le bouillon.

— Hmm, c'est délicieux. Dites-moi, Monchae, pourquoi refusiez-vous de m'ouvrir ? Pourtant, vous connaissez les lois de l'hospitalité.

Monchae pinça les lèvres.

— Auriez-vous l'intention de nous dénoncer au *bó-aire* de ce territoire ?

Le *bó-aire* était le magistrat local.

— Non, ce sont vos raisons qui m'intéressent. J'aurais pu mourir de froid si vous aviez tardé davantage.

La femme détourna les yeux et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

La porte s'ouvrit et le vent glacé charriant des flocons de neige s'engouffra dans la pièce. Sur le seuil, l'aubergiste apparut, plus pâle que la mort. Puis il claqua la porte, referma les verrous avec un gémissement de désespoir et raccrocha son épée au mur.

Fidelma l'observa avec curiosité tandis que Monchae portait les mains à son visage cramoisi.

Belach s'avança. Il tremblait.

— Je l'ai entendu, murmura-t-il d'un air égaré à sa femme tout en jetant un regard gêné à Fidelma.

— Marie mère de Dieu, sauvez-nous ! s'écria Monchae en titubant comme si elle était sur le point de s'évanouir.

— Qu'est-ce que cela signifie ? intervint Fidelma.

Belach se tourna vers elle.

— J'étais dans la grange où je pensais votre monture et je l'ai entendu.

— Quoi donc ?

— L'esprit de Mugarán, balbutia Monchae, qui se mit à sangloter. Sauvez-nous, ma soeur, pour l'amour du ciel !

Belach était comme pétrifié. Fidelma se leva, prit la femme par le bras et l'obligea à s'asseoir sur un siège près du feu. Puis, repérant une cruche, elle la souleva et en huma le contenu. Il s'agissait bien de *curma*, une boisson forte obtenue par distillation de l'orge, que Fidelma versa dans un gobelet avant de le tendre à Monchae.

— Racontez-moi ce qui vous afflige, sinon je ne vous serai d'aucune aide.

Monchae leva les yeux vers Belach, qui hocha la tête.

— Dis-lui tout depuis le début.

— Cela me semble tout indiqué, plaisanta Fidelma, mais l'épouse de l'aubergiste ne se dérida point.

Fidelma attendit.

— J'étais une jeune fille quand je suis arrivée ici, déclara Monchae d'une voix sourde. Je venais d'épouser le *brugh-fer*, un homme du nom de Mugarán. Belach est mon second mari.

Elle réfléchit et poursuivit :

— Mugarán n'était pas un mauvais homme, mais il lui prenait souvent des fantaisies bizarres. Il jouait fort bien de la cornemuse et les gens venaient de loin pour l'entendre. Nous organisions de petites fêtes. Malheureusement, c'était une âme inquiète qui courait après ses rêves, et il ne travaillait guère à l'auberge. Le jeune frère de Mugarán, Cano, venait m'aider de temps à autre, mais il était très influencé par Mugarán.

« Il y a six ans, notre chef local alluma la *crois-tara*, la croix flamboyante, et envoya un cavalier de village en village pour soulever les clans. Cathal Cú cen Máthair de Cashel rassembla une armée pour aller se battre contre Guaire de Connacht. Un beau matin, Mugarán m'annonça qu'il partait se joindre aux guerriers avec Cano. Je protestai, mais il m'affirma que je ne devais pas craindre pour ma sécurité. Il avait caché dans l'auberge un trésor qui me garderait du besoin. S'il lui arrivait quelque chose, je ne manquerais de rien. Sur ces bonnes paroles, il s'en alla, escorté de Cano.

« Le temps passa, les saisons se succédaient et je luttais seule pour faire tourner l'auberge. Un beau jour, après la fonte des neiges, un messenger arriva pour m'annoncer qu'une grande bataille s'était déroulée sur les rives de Loch Derg, où mon mari et mon beau-frère avaient perdu la vie. Il me rapportait la tunique tachée de sang de Mugarán et la cape de Cano.

Elle marqua une pause et renifla.

— Pour tout vous avouer, je n'ai pas beaucoup regretté Mugarán. Notre vie commune avait été brève. Il était toujours par monts et par vaux, à la poursuite de ses chimères, et je ne pouvais pas plus le retenir que dresser mon chat à faire mes quatre volontés. Maintenant, l'auberge m'appartenait par héritage et je ne l'avais pas volée, j'y avais travaillé assez dur. Le *bó-aire* me confirma que j'en étais propriétaire de droit et je continuai à user mes forces. Les temps étaient difficiles et les visiteurs peu nombreux, car cette auberge est très isolée.

— Qu'est-il advenu du trésor que Mugarán prétendait vous avoir laissé ? demanda Fidelma, intriguée par cette histoire.

La femme eut un rire bref.

— J'ai fouillé toute la maison sans rien trouver. Encore un rêve de Mugarán. Sans doute avait-il prétendu se préoccuper de mon avenir pour m'empêcher de me plaindre quand il partirait.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Une année s'est écoulée et j'ai rencontré Belach. Nous nous sommes plu sur-le-champ. Il ne s'agissait pas de l'amour du chien pour les moutons, comprenez-vous, mais de celui du saumon pour la rivière. Nous nous sommes mariés et depuis nous travaillons ensemble. Et j'ai insisté pour rebaptiser cette auberge *Brugh-na-Bhelach*. La vie est difficile, mais nous parvenons à gagner notre pain.

Belach s'avança et prit la main de Monchae dans la sienne, pour bien manifester qu'ils étaient toujours amoureux malgré les épreuves.

— Nous avons eu cinq années de bonheur, déclara Belach. Et si les esprits mauvais viennent nous tourmenter, ils ne pourront pas nous les voler.

— Quels esprits mauvais ? insista Fidelma.

— Cela a commencé il y a une semaine, dit Monchae d'une voix lasse. J'étais allée nourrir les cochons quand une musique venant de la montagne est parvenue jusqu'à moi. Un air de cornemuse semblait flotter alentour. Je me suis soudain sentie mal en reconnaissant un des airs préférés de Mugarán.

« Je suis rentrée dans l'auberge pour demander à Belach s'il avait entendu quelque chose, il m'a répondu que non et nous sommes sortis dehors, où mugissait le vent qui annonçait une tempête. La musique s'était volatilisée.

« Le lendemain à midi, j'entends un bruit sourd contre la porte. Pensant qu'il s'agit d'un voyageur qui n'arrive pas à soulever la clenche, je vais ouvrir. Personne. Puis je baisse les yeux et là...

Monchae fit une gémissement.

— Je vois un corbeau, raide mort. Sans doute s'était-il tué en s'écrasant contre la porte.

Fidelma se renversa en arrière. La musique irréaliste, le corbeau

mort... de mauvais présages bien connus dans les cinq royaumes. Malgré son esprit rationnel, elle se surprit à frissonner.

— Depuis, cette musique revient régulièrement nous hanter, dit Belach. Moi aussi, je l'ai entendue.

— Et d'où vient-elle ?

Il ouvrit les mains.

— De très haut, elle résonne tout autour de nous.

— C'est la lamentation des morts, gémit Monchae. Nous sommes victimes d'une malédiction.

Fidelma claqua la langue.

— La malédiction n'existe pas, sauf si Dieu en décide ainsi, et elle ne se manifeste pas sous cette forme.

— Aidez-nous, ma soeur, chuchota Monchae. Je crains que Mugrán ne soit venu réclamer nos âmes, pour se venger de mon bonheur avec Belach.

Fidelma eut un sourire amusé.

— Comment en êtes-vous venue à pareille conclusion ?

— Je l'ai entendu qui m'implorait depuis l'autre monde de sa voix de fantôme, il disait : « Je suis triste et seul ! Viens avec moi, Monchae, j'ai besoin de toi ! »

Fidelma n'avait plus envie de rire.

— Où et quand cela s'est-il passé ?

— Il y a trois jours. Je trayais les chèvres pour préparer du fromage quand un murmure a rempli l'espace. C'était lui, je reconnaîtrais la voix de Mugrán entre mille.

— Vous avez fouillé l'étable ?

— Pour y dénicher un esprit ? s'indigna Monchae. Je me suis précipitée dans l'auberge et j'ai pris mon crucifix.

— Moi, je l'ai fait, intervint Belach. Comme vous, ma soeur, je cherche des réponses dans ce monde avant de me préoccuper de l'autre. Mais je n'ai trouvé personne, ni dans la grange ni dans l'auberge. Comme je continuais à avoir des doutes, j'ai pris mon âne et je me suis rendu dans la vallée, à la *bóthan* de Dallán, le chef qui accompagnait Mugrán sur les rives de Loch Derg. Il m'a juré sur la Bible que Mugrán était mort il y a six ans et qu'il avait vu son cadavre de ses yeux. Maintenant, je ne sais plus à quel saint me vouer.

Fidelma hocha la tête.

— Monchae, vous êtes la seule à avoir entendu cette voix ?

— Non ! s'écria Belach à la surprise de la religieuse. Par les apôtres de Patrick, moi aussi elle est venue me tourmenter.

— Et que disait-elle ?

— « Prends garde, Belach, tu marches dans les chaussures d'un mort sans sa bénédiction. »

— Et où vous trouviez-vous quand elle vous a surpris ?

— Dans la grange, tout comme Monchae.

— Et vous n'avez aucune explication logique à ces phénomènes ?

— Une explication ! ricana Monchae. La nuit dernière, la musique m'a réveillée. La tempête s'était apaisée, la lune brillait dans le ciel clair et se reflétait sur la neige. On se serait cru en plein jour.

« J'ai pris mon courage à deux mains et suis allée à la fenêtre pour ouvrir le volet. À une cinquantaine de toises d'ici, il y a une petite élévation. Là se tenait la silhouette d'un homme qui jouait de la cornemuse. Il s'est arrêté et m'a fixée en gémissant : « Je suis seul, Monchae ! Bientôt je viendrai vous chercher, toi et Belach. » Il s'est détourné et...

Un sanglot l'étouffa et elle se jeta dans les bras de Belach.

Fidelma fronça les sourcils.

— Cette silhouette... était-elle de chair et de sang ?

Monchae leva un regard effrayé vers Fidelma.

— Justement. Ce corps dégageait de la lumière. Un étrange miroitement.

— Comment cela ?

— Il était auréolé d'un feu spectral. Il s'agissait à l'évidence d'un démon de l'au-delà.

Fidelma s'adressa à Belach.

— Confirmez-vous cette vision ?

— Non. Monchae a poussé un cri de terreur qui m'a réveillé. Quand elle m'a raconté ce qui s'était passé, je suis sorti pour me rendre au monticule. J'espérais repérer des traces de pas, mais il n'y avait rien.

— La neige était intacte ?

— Oui, cependant un détail m'a frappé : elle brillait d'une lueur irréelle.

Monchae pleurait maintenant à chaudes larmes.

— Il dit vrai, et le fantôme de Muhrán va bientôt nous emporter. Le temps qu'il nous reste à vivre sur cette terre nous est compté.

Fidelma ferma les yeux un moment et les rouvrit.

— Seul Dieu décide du temps qui vous est alloué, lança-t-elle.

Puis elle se leva et s'étira.

— Pouvez-vous me donner à manger et me préparer un lit ?

Belach hocha la tête.

— Bien sûr, ma soeur, vous êtes la bienvenue. Si vous disiez une prière à Notre-Dame afin qu'elle nous délivre de cette malédiction ? À quoi lui serviraient ma mort et celle de Monchae pour prouver qu'elle est la mère bénie du Christ ?

Fidelma ne put dissimuler son irritation.

— La Sainte Famille n'est pas responsable des maux de ce monde, déclara-t-elle avec raideur.

Mais elle céda en voyant leurs visages terrorisés.

— Je dirai cette prière. Maintenant, servez-moi ce repas.

Quelque chose avait réveillé Fidelma. Étendue sur sa couche, elle sentait son cœur battre la chamade dans sa poitrine. Le bruit s'était confondu avec ses rêves. La tempête s'était calmée depuis qu'elle s'était endormie dans la petite chambre où Monchae l'avait conduite. Un profond silence l'enveloppait.

Un craquement lui parvint. L'auberge était pleine des gémissements des vieilles charpentes. Elle se retournait dans son lit pour chercher le sommeil quand le bruit reprit. Fronçant les sourcils, elle tenta de l'identifier, mais en vain. Ah ! ça recommençait. Un tapement sourd.

Elle sortit de son lit tiède, frissonnant dans la nuit. Il était minuit passé. Elle enfila sa lourde robe, avança à pas de loup jusqu'à la porte qu'elle ouvrit doucement puis tendit l'oreille.

Ça venait d'en bas.

La chambre de Monchae et Belach se trouvait en haut des escaliers et leur porte était fermée.

Fidelma sortit sur le palier et fixa l'obscurité.

Le bruit la fit sursauter. Cela sonnait comme un objet lourd qu'on tirait sur le parquet.

Elle se pencha par-dessus la rambarde. Dans la pièce principale, les braises rougeoyantes du feu projetaient des ombres mouvantes. Fidelma se mordit la lèvre et regretta de ne pas avoir pris une chandelle. Elle descendait lentement l'escalier quand son pied se posa sur une lame mal assujettie. Un claquement sec résonna comme un coup de tonnerre dans la nuit.

Fidelma s'immobilisa.

C'est alors qu'elle entendit un pas traînant dans l'obscurité. Elle dévala les marches.

— Identifiez-vous, au nom du Christ ! s'écria-t-elle, surmontant sa peur.

Elle perçut un nouveau bruit sourd, assez éloigné, auquel succéda un profond silence. Elle scruta l'obscurité, les ombres qui dansaient sur les murs... La pièce semblait déserte.

— Vous aussi, vous l'avez entendu ? dit une voix derrière elle.

Elle se retourna vivement.

Belach se tenait en haut de l'escalier, tandis que Monchae jetait des regards effrayés par-dessus son épaule.

— Oui.

— Dieu nous vienne en aide, soupira l'aubergiste.

Fidelma eut un geste d'impatience.

— Allumez une chandelle, Belach, nous allons fouiller cet endroit. Il haussa les épaules.

— Cela ne servira à rien. Nous l'avons déjà fait dans des circonstances similaires.

— Pourquoi chercher des signes temporels chez un spectre ? murmura son épouse.

Fidelma releva le menton.

— Depuis quand un spectre fait-il du bruit ? Avez-vous une lanterne ?

Belach en alluma une à contrecœur et Fidelma entreprit d'explorer la salle à manger tandis que le couple attendait en bas des marches. Brusquement, Monchae poussa un cri et tomba à la renverse sur le sol.

Fidelma s'empressa auprès d'elle tandis que Belach lui tapotait les mains.

— Elle s'est évanouie, murmura-t-il.

— Allez chercher de l'eau.

Fidelma aspergea le visage de Monchae et la força à boire une gorgée du liquide glacé.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle quand Monchae eut repris ses esprits.

Monchae se mit à claquer des dents.

— La cornemuse, souffla-t-elle.

— Je n'ai entendu aucune musique.

— Non, la cornemuse de Mugarán, là !

Elle se releva et se dirigea d'un pas de somnambule vers la table, que Fidelma éclaira de sa lanterne. Un instrument y reposait qui n'avait rien d'extraordinaire, il en existait de meilleure qualité et de plus élaborés.

— C'est celle que Mugarán a emportée à la guerre. Son fantôme rôde autour de nous. Mon Dieu, que les saints nous protègent !

Monchae se cramponnait désespérément à son mari tandis que Fidelma examinait l'instrument.

Il paraissait tout à fait de ce monde et appartenait à la variété appelée *cetharchóire*, avec quatre tuyaux en roseau : mélodique, basse et aigus. Une cornemuse très ordinaire, comme on en trouvait dans tous les foyers d'Irlande... mais qui n'était pas là quand ils étaient allés se coucher.

— Vous êtes absolument certaine qu'elle appartenait à Mugarán ?

— Je sais ce que je dis ! s'énerva Monchae. Je la connais tout comme je connais mes vêtements, mes bols et mes couteaux ! Les taches, les marques, la taille...

Elle éclata en sanglots et Fidelma demanda à Belach de la ramener dans leur chambre.

— Faites attention, ma soeur, murmura l'aubergiste tout en soutenant sa femme. Nous sommes aux prises avec des pouvoirs

maléfiques.

Fidelma eut un petit sourire.

— Je suis la représentante d'un plus grand pouvoir, Belach. Tout ici-bas est soumis à Sa volonté.

Une fois seule, elle réfléchit tout en fixant la cornemuse, puis rejoignit sa chambre en soupirant. Elle était gelée et, dans son lit, elle eut du mal à se réchauffer.

Étendue sous les couvertures, elle songeait à l'énigme qui la narguait dans ce coin désolé de montagne, et se demanda si elle pouvait s'expliquer par quelque phénomène surnaturel. Fidelma reconnaissait les pouvoirs des ténèbres. Comment croire en Dieu si on refusait de croire au diable ? Si on admettait l'existence du bien, alors on devait admettre celle du mal. Mais, d'après son expérience, le mal avait plutôt tendance à refléter la condition humaine.

Elle s'endormit. Quand elle se réveilla à nouveau, il faisait toujours nuit... et elle entendit un air de cornemuse au loin, une chanson très douce, *súan-traige*, une berceuse poignante et mélancolique.

Codail re suanán saine... Dors d'un sommeil paisible...

Quand elle était enfant, sa nourrice lui chantait cette mélodie pour l'endormir.

Elle se leva. La musique était bien réelle et elle venait de l'extérieur. À la fenêtre, elle entrebâilla le volet.

Dehors, un manteau de neige immaculée recouvrait les monts et les prés. La lune luisait, entourée d'un halo derrière un voile de brume. Il régnait un silence magique et on y voyait à des milles. La respiration de Fidelma formait de petits nuages de vapeur qui s'évaporaient aussitôt.

C'est alors que son coeur se mit à cogner dans sa poitrine.

Sur une petite élévation à une cinquantaine de toises, elle pouvait distinguer la silhouette d'un homme qui jouait de la cornemuse, et ce qui emplissait Fidelma d'effroi, c'était qu'il dégageait de la lumière. Il scintillait de mille étoiles et se détachait sur la neige comme une vision féérique accompagnée de notes plaintives.

Saisie de vertige, Fidelma se cramponna au rebord de la fenêtre. Puis la mélodie mourut, la silhouette se tourna en direction de l'auberge et poussa un cri lamentable.

— Je suis seul, Monchae ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Tu dois me rejoindre, je viendrai bientôt te chercher !

Réveillée de sa torpeur, Fidelma enfila ses chaussures en cuir, jeta sa cape sur ses épaules et descendit précipitamment l'escalier à l'instant où Belach criait derrière elle :

— Ne sortez pas, ma soeur ! Le spectre de Mugarán va vous emporter !

Fidelma ne lui prêta aucune attention, ouvrit les verrous et plongea dans la nuit, pataugeant dans la neige jusqu'au promontoire. La silhouette avait disparu. Le joueur de cornemuse s'était envolé. Elle serra frileusement sa cape autour de ses épaules.

Hors d'haleine, elle chercha des empreintes, n'en trouva aucune, mais découvrit après une inspection minutieuse que la neige était bouleversée en surface, comme si à cet endroit le vent avait soufflé plus fort qu'ailleurs. Puis elle remarqua qu'elle avait une curieuse qualité de réverbération. Elle en prit une poignée et l'examina. Cette neige brillait.

Fidelma retourna à l'auberge à pas lents.

Belach l'attendait avec anxiété près de la porte et, voyant qu'il tenait son épée, Fidelma lui adressa un sourire taquin.

— S'il s'agit d'un esprit, alors cette arme vous sera de peu d'utilité.

Belach referma les verrous et raccrocha son épée sans faire de commentaires.

Fidelma tendit les mains vers les flammes du foyer. Quand elle remarqua la présence de Monchae, qui se tenait sur la dernière marche de l'escalier les bras serrés autour de sa poitrine, elle alla chercher la cruche de *curma*. Puis elle en versa dans un gobelet, en but une rasade, et servit Monchae.

— Tenez.

— Vous avez constaté par vous-même que je n'avais pas menti, gémit la femme de l'aubergiste.

Fidelma hocha la tête et Belach se mordit la lèvre.

— Comment lutter contre le spectre de Muhrán ? Nous sommes maudits.

— Bêtises !

— Dans ce cas, expliquez-moi ceci, dit Belach en désignant la table du doigt.

C'est alors que Fidelma comprit ce qui l'avait inconsciemment dérangée. La cornemuse qu'elle avait laissée sur la table avant de retourner se coucher avait disparu.

— Dans deux heures, le soleil se lèvera, déclara-t-elle, et je veux que vous alliez dormir. Ne vous inquiétez de rien, je veillerai, et si vous entendez quoi que ce soit, ne quittez pas votre chambre avant que je vous le demande.

Belach la fixa d'un air interloqué.

— Auriez-vous l'intention de vous attaquer seule aux forces du mal ?

— Exactement, répondit Fidelma avec un petit sourire.

Belach entraîna à contrecœur son épouse jusqu'à leur chambre, laissant Fidelma dans le noir. La religieuse sentait instinctivement que

cette aventure touchait à son terme. Avec un peu de chance, tout serait terminé avant le lever du soleil. Sa certitude ne répondait à aucune logique, mais Fidelma avait depuis longtemps appris qu'il ne fallait jamais dédaigner ses intuitions.

Elle se dirigea vers une alcôve noyée dans l'obscurité à l'autre bout de la pièce, et s'assit sur un banc. Puis elle s'emmitoufla dans sa cape, prête à patienter le temps qu'il faudrait avant que d'autres manifestations « surnaturelles » se produisent.

Elle n'eut pas longtemps à attendre. Le cornemuseur s'était remis à jouer, non pas une douce berceuse, mais les lamentations pleines de douleur et de chagrin du *gol-traige*. Fidelma tendit l'oreille.

Ces sonorités lancinantes étaient à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Cette fois-ci, elles ne venaient pas du dehors, mais résonnaient à l'intérieur du bâtiment. Elles passaient à travers les murs, se glissaient sous les lames du plancher et filtraient des solives.

Fidelma demeura immobile tout en priant pour que le couple là-haut obéisse à ses instructions.

La musique cessa et un silence pesant lui succéda.

Puis elle reconnut le bruit qu'elle avait entendu la première fois qu'elle s'était réveillée. Un bruit sourd et traînant. Elle se pencha et banda ses muscles tout en scrutant l'obscurité.

Une silhouette émergea lentement du sol de l'autre côté de la pièce.

Fidelma retint son souffle.

La silhouette, qui tenait une cornemuse sous le bras, s'avança vers la table en boitant. De temps à autre, la cape de l'intrus scintillait de mille petits points rouges quand les braises du feu se ranimaient.

Fidelma se leva.

— La plaisanterie est terminée ! lança-t-elle d'une voix dure.

La silhouette posa la cornemuse et se retourna vivement. Fidelma perçut une respiration sifflante.

— C'est toi, Monchae ? murmura une voix moqueuse.

Avant que Fidelma ait eu le temps de se préparer, la silhouette sembla voler dans les airs et la jeune femme eut juste le temps de distinguer la lueur d'une lame levée. Elle réagit en attrapant des deux mains le bras qui descendait sur elle et s'y accrocha de tout son poids.

L'autre poussa un grognement de surprise et sa collision avec Fidelma repoussa cette dernière contre le banc. L'agresseur s'était dégagé et la menaçait à nouveau.

— Tu aurais dû t'enfuir quand tu en avais encore le temps, Monchae ! s'écria une voix distinctement masculine. Je n'avais aucune intention de te faire du mal, à toi ou à ton mari. Je voulais juste que tu fiches le camp d'ici. Maintenant, tu dois mourir !

Fidelma esquaiva le coup et chercha fiévreusement un objet pour

se défendre.

Sa main tomba sur la statuette en plâtre de la Vierge à l'Enfant et elle referma les doigts dessus. La statuette frappa là où Fidelma avait jugé que se trouvait la tête de son assaillant. L'impact résonna avec un bruit sinistre, en même temps que des vibrations parcouraient tout le corps de la religieuse.

L'homme expulsa d'un coup l'air que contenaient ses poumons, puis il s'effondra sur le sol dans un tintement de métal. Il avait lâché son poignard.

Fidelma s'efforçait de reprendre son souffle, en proie à une émotion violente. Puis elle se dirigea à pas lent vers l'escalier.

— Vous pouvez venir, j'ai attrapé votre fantôme !

Trébuchant dans le noir, elle alluma une chandelle avant de retourner à l'assaillant, qui gisait sur le plancher, les mains ouvertes. C'était un homme jeune. En voyant la blessure à sa tempe, Fidelma se mordit la lèvre et se baissa pour chercher son pouls. Rien.

Mais comment était-il possible qu'une statuette en plâtre lui ait porté un coup fatal ?

Au milieu des débris éparpillés un peu partout se trouvait une petite poche cylindrique, d'un pied de long et d'un pouce de diamètre. Fidelma la ramassa, la soupesa, et la reposa.

Monchae et Belach descendaient craintivement les marches.

— Belach, vous avez une lanterne ? demanda Fidelma.

— Oui, que se passe-t-il ?

— Je crois que j'ai résolu votre énigme.

La lumière jaillit et Fidelma se dirigea vers l'endroit d'où avait surgi la silhouette. L'homme était apparu par une trappe d'où partaient quelques marches menant à un couloir souterrain.

— Que s'est-il passé ? demanda Belach en levant sa lanterne.

— Votre spectre n'était qu'un homme.

Monchae laissa échapper un petit cri.

— Mugarán n'est pas mort à Loch Derg ?

Fidelma se percha sur le bord de la table et se saisit de la cornemuse.

— Si, mais regardez, je crois que vous reconnaîtrez Cano, le jeune frère de Mugarán.

Le visage ébahi de Monchae confirma l'hypothèse de Fidelma.

— Mais pourquoi... qu'est-ce qui...

— Tout cela se résume à une histoire très banale. Cano n'a pas été tué à Loch Derg. Il a sans doute été grièvement blessé, ce qui explique qu'il claudiquait. Je suppose qu'il ne boitait pas quand il est parti à la guerre ?

— Non, il marchait normalement.

— Cano a pris la cornemuse de Mugarán. Pourquoi il a mis si

longtemps à retrouver le chemin de cette auberge, nous ne le saurons jamais. Peut-être est-il réapparu quand il a eu des problèmes d'argent.

— Je ne comprends pas, dit Monchae en se laissant tomber sur une chaise.

— Cano s'est rappelé que Mugarán avait du bien. Des économies mises de côté pour vous s'il mourait à la guerre, c'est bien cela ?

Monchae acquiesça.

— Comme je vous l'ai déjà précisé, je n'y croyais pas. D'ailleurs, Belach et moi sommes heureux comme ça.

— Cano, réalisant que vous étiez toujours aussi pauvre, s'est décidé à entreprendre lui-même des recherches.

— Puisqu'on vous dit qu'il n'y a rien du tout ! intervint Belach.

— Vous vous trompez. Quant à Cano, il lui fallait mettre au point un stratagème pour vous éloigner de l'auberge. C'est alors qu'il a imaginé cette mise en scène du fantôme de son frère. Comme il avait hérité de la cornemuse de Mugarán, auquel il ressemblait, il a entrepris de vous harceler.

— Et ce halo autour de sa personne ? s'étonna Belach.

— Il existe une argile jaune qui produit cet effet. Elle s'accumule sur les parois de cavernes à l'ouest d'ici. On appelle cette substance qui luit dans l'obscurité *mearnáil* ou *phosphorus*. Si vous examinez la cape de Cano, vous constaterez qu'il l'a enduite de cette argile.

— Mais il n'a laissé aucune empreinte dans la neige ! protesta Belach.

— Certes, mais il a laissé des indices. Il a coupé la branche d'un buisson et effacé ses traces de pas en marchant à reculons. Sur le promontoire, on distingue nettement que la surface de la neige a été balayée. Il s'agit d'une vieille astuce que l'on apprend aux guerriers pour dissimuler leur présence à leurs ennemis.

— Et comment expliquez-vous qu'il ait survécu dans le froid pendant toutes ces nuits ? demanda Monchae, qui, comme toutes les femmes, ne manquait pas de sens pratique.

— Il s'était installé dans l'étable. Une fois ou deux, il a tenté de fouiller la maison pendant que vous dormiez. D'où ces bruits qui vous ont réveillés.

— Pendant tout ce temps il était avec nous à l'auberge ? balbutia Belach, effaré.

Fidelma désigna la trappe ouverte.

— Il connaissait ce passage secret dont vous ignoriez tous deux l'existence. Après tout, Cano a été élevé ici.

Monchae poussa un profond soupir.

— Tant d'efforts pour échouer à mettre la main sur le trésor. Pauvre Cano ! Ce n'était pas un mauvais diable. Vous étiez vraiment obligée de le tuer, ma soeur ?

Fidelma pinça les lèvres.

— Son destin reposait dans la paume du Seigneur, dit-elle d'un ton résigné. Au cours de notre lutte dans l'obscurité, j'ai attrapé la statuette de Notre-Dame et je l'ai frappé à la tempe. Elle s'est brisée.

— Mais elle est en plâtre et n'a sûrement pas pu lui porter un coup mortel !

— C'est ce qui était caché à l'intérieur qui l'a tué. L'objet même de sa convoitise. Regardez, il est là sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Monchae tandis que Belach ramassait le petit sac cylindrique.

— Un rouleau de pièces, le trésor de Mugarán. Il a agi comme une barre de métal sur le crâne de Cano. Pendant toutes ces années, Notre-Dame a protégé cet argent et, pour finir, elle a puni celui qui voulait indûment s'en emparer.

La lumière du jour commençait à filtrer par les volets.

— Le soleil se lève. Il me faut rompre mon jeûne de la nuit et repartir pour Cashel. Je vous laisserai un message pour votre *bó-aire*, qui expliquera ce qui s'est passé. Le devoir m'appelle à Cashel mais, s'il veut me joindre, il me trouvera là-bas.

Monchae contemplait ce qui restait de la statuette.

— Il faudra que j'en achète une nouvelle, dit-elle d'une voix douce.

— Maintenant, vous en avez les moyens, répliqua Fidelma d'un ton solennel.

- {1} Donne-nous ta bénédiction, Seigneur, et bénis ce repas que tu nous offres dans ta grande bonté par l'intermédiaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen. *(N.d.T.)*
- {2} Roi des rois très saint et très juste Le jour du Seigneur tu nous apportes...
- {3} Bateau traditionnel irlandais, avec ou sans mât, autrefois recouvert de peaux de boeuf graissées. *(N.d.T.)*
- {4} Nous te remercions pour ta gloire, Dieu tout-puissant. *(N.d.T.)*
- {5} Héros irlandais.
- {6} Proverbes 10,25. *(N.d.T.)*
- {7} Petite harpe locale. *(N.d.T.)*
- {8} Luc, 6, 29. *(N.d.T.)*
- {9} Première Épître à Timothée, 6, 10. *(N.d.T.)*
- {10} Luc, 6, 27-30. *(N.d.T.)*